

**Harry Dickson,
L'intégrale Tome
17**

Jean Ray

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

John
RAY

**HARRY
DICKSON**

L'INTEGRALE 17

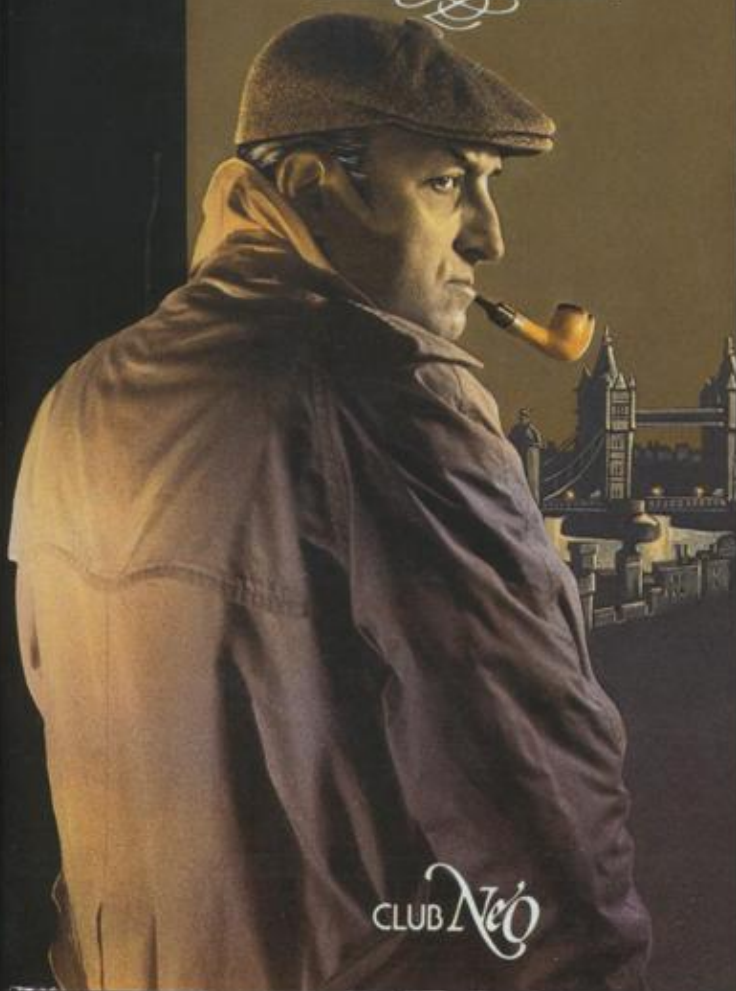


CLUB N°1

Jean
RAY

HARRY
DICKSON

L'INTEGRALE/17



CLUB *Neô*

Jean Ray



Harry
Dickson

L'INTÉGRALE/17

CLUB *Neô*

Table des matières

LE VÉRITABLE SECRET DU PALMER
HOTEL&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP; 4

LA TENTE AUX
MYSTÈRES&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP; 56

LA CROIX DE
LORRAINE&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP; 92

MR. CHASER,
D&RSQUO;EASTBOURNE&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP; 107

LE MYSTÈRE
MALAIS&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP; 114

L&RSQUO;ÉNIGMATIQUE TIGER
BRAND&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP; 173

LA MITRAILLEUSE
MUSGRAVE&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP; 232

MES SEPT VILLAS&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP; 256

MYSTERIEUX
HORLE&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP; 278

LE VÉRITABLE SECRET DU PALMER HOTEL

1. Etranges personnages

— Vos papiers ? Vos références ? Ainsi, c'est vous, John Blabe ? Vous avez servi deux ans au Metropolitan ? Vous avez quitté la place, qui était bonne, parce que vous êtes tombé malade ? Vous avez trente-huit ans et n'êtes pas marié. Vous avez fait la guerre dans la Somme, avec les Rochesterguards. Tout cela est bien. Et vous nous êtes recommandé par Mr. Mazotti ?

Le directeur du Palmer Hôtel posait cette série de questions à un homme de taille moyenne, de mine malade, qui, vêtu d'un over-coat écriqué, se tenait devant lui dans une attitude quasi suppliante.

— J'ai connu Mr. Mazotti à Folkestone, au Downs Hôtel, pendant la dernière saison. J'ai eu l'honneur de le servir souvent et il m'a remis cette recommandation, pour vous la présenter quand la saison serait finie.

Le directeur lut avec attention la lettre d'introduction et sans doute y remarqua-t-il quelque chose dont John Blabe ne paraissait pas s'être aperçu.

— Combien de temps avez-vous passé en prison ? demanda-t-il brusquement.

L'homme pâlit et faillit se trouver mal.

— Je... je vais vous expliquer, sir, balbutia-t-il.

— Inutile, interrompit rudement Mr. Palmer, vous nous êtes recommandé par Mr. Mazotti et cela nous suffit. Je suppose que vous ne venez pas ici pour faire des blagues car, dans ce cas, vous perdriez votre temps et nous ne tarderions pas à nous en apercevoir.

— J'étais innocent, murmura John Blabe.

— Je ne vous en demande pas tant, riposta l'autre avec ironie.

Il pressa un bouton de sonnette et peu de temps après, un maître d'hôtel en frac noir entra.

— M. Palmer a sonné ? s'enquit-il.

— La nouvelle recrue, dit le directeur, en désignant Blabe d'un doigt nonchalant. Vous le mettez au courant de son service, Gilliotti.

Le maître d'hôtel regarda longuement le nouveau venu et un sourire moqueur retroussa sa courte moustache, découvrant des dents de loup.

— Bonjour, numéro 168, dit-il doucement.

— Ah ça ! Par exemple ! s'exclama Blabe, numéro 167 !

— Comme on se retrouve, n'est-il pas vrai ? ricana l'autre en lui

tendant une large main velue. Vous êtes un fameux lascar ! Quand je pense que vous avez failli vous évader de Pentonville ! Ah, si votre lime n'était pas tombée dans la cour, vous n'auriez certes pas achevé votre terme !

— Toujours innocent, Blabe ? demanda doucement Mr. Palmer.

— Non, répondit Blabe d'un ton décidé, non, certainement non.

— Voilà qui est triplement affirmatif, pour un triple non ! fit Gilliotti.

Le nouveau venu passa lentement le bout de sa langue sur ses lèvres sèches.

— Quel est le genre de turbin ? demanda-t-il.

— Le temps vous l'apprendra, Jackie, répondit le maître d'hôtel. Vous savez conduire une automobile ?

— Et comment !

— Nous avons une auto particulière, à la disposition des clients qui veulent excursionner dans les beaux environs de Londres.

— Très bien, je ne les conduirai dans la Tamise qu'avec votre autorisation expresse, dit humblement John Blabe.

— Voilà ce qui s'appelle parler, remarqua Mr. Palmer, d'excellente humeur.

— On va vous fournir une magnifique livrée de chauffeur de maison qui vous ira comme un gant, continua le maître d'hôtel, et, en attendant, vous prendrez bien quelque chose ?

— Et comment ! s'écria Blabe avec enthousiasme. Un *kipper* grillé, par exemple, et une pinte de *stout* !

— Quel mauvais goût ! dit Gilliotti d'un ton de reproche. Au Palmer Hôtel, vous mangerez du veau braisé, du poulet Marengo et des rognons au porto.

— A ce régime, j'engraisserai vite, jubila Blabe, et j'en ai besoin ! croyez-moi !

Le téléphone se mit à sonner et Mr. Palmer décrocha le récepteur.

— Une chambre avec salle de bains, salon et téléphone ? Certainement, sir ! Je vous réserve l'appartement n°42. A bientôt, sir ; faut-il vous prendre à la gare de Victoria ? Non ? Comme vous le désirez ! J'espère que vous emporterez de notre établissement le meilleur souvenir.

Il reposa l'appareil et se frotta les mains.

— Dallmeyer a bien travaillé, dit-il. Schoonjans descend chez nous.

— Le lapidaire d'Amsterdam ? s'enquit Gilliotti.

— Il n'y a que ce Schoonjans au monde qui pourrait nous intéresser, répondit sèchement le patron.

— Blabe vient à son heure, murmura le maître d'hôtel.

— Aussi Mazotti sait-il ce qu'il fait en nous recommandant du personnel.

Mr. Palmer se tourna vers John Blabe.

— Faites le nécessaire pour lui, Gillio, et revenez ici.

Resté seul, le directeur tira un carnet de sa poche et se plongea aussitôt dans une lecture attentive. Le maître d'hôtel revint quelque temps après.

— Je n'attendais pas de sitôt notre oiseau hollandais, dit-il.

— Ni moi, mais qu'importe ! L'essentiel, c'est qu'il descende chez nous. Nous aurons à presser le mouvement, Gillio !

— Ce n'est guère facile, nous manquons encore de renseignements nécessaires. Je me demande ce que fait l'agence Bromleck ; dorment-ils, là-dedans ?

— Non, grogna Mr. Palmer, mais ils demandent bigrement cher. Pourtant, nous ne pouvons nous passer de leurs services en ce moment.

Gilliotti parut réfléchir.

— Je n'aurais recours à l'agence de ces détectives marrons qu'en cas de nécessité absolue, dit-il enfin, et encore devons-nous prendre garde qu'elle ne s'arrange pas pour enlever la part du lion, comme toujours.

— Mais que feriez-vous sans elle ? s'impatienta le patron. N'oubliez pas que nous devons faire prendre Schoonjans en filature, jusqu'au moment que vous savez !

— Blabe est un garçon intelligent, dit pensivement le maître d'hôtel. Je crois qu'il a fait un stage chez un avocat dans le temps.

— Pourquoi l'a-t-on fourré en taule ?

— Faux en écritures, chantage, fausse identité, captation d'héritage, escroqueries, abus de confiance, complicité dans une banqueroute frauduleuse, tentative de cambriolage...

— Mes compliments, je suis émerveillé d'avoir trouvé un tel sujet ! se moqua Mr. Palmer.

— ... et avec si peu de preuves contre lui qu'il s'en est tiré avec deux ans, alors qu'il aurait dû écoper de dix années de *hard labour*, au moins.

— Superbe, votre numéro 168 !

— On peut mettre ce garçon à l'ouvrage !

— Il connaît plusieurs langues, sans doute ?

— Sept ou huit, sans compter le latin et le grec. Et je crois qu'entre autres métiers, il a fait celui d'acteur dans un théâtre ambulant.

— J'ai toujours eu un faible pour les artistes.

Un doigt discret frappa à la porte qui s'ouvrit doucement et laissa le passage à un groom à la mine fûtée.

— Quoi de neuf, Jelks ? demanda Mr. Palmer avec impatience.

— Un gentleman qui désire vous voir, sir. Voici sa carte ; je ne sais pas ce qu'il y a dessus puisqu'elle se trouve dans une enveloppe fermée. Faut-il l'ouvrir ?

— Je vais vous ouvrir le ventre pour voir ce qu'il y a dedans, moi ! hurla Mr. Palmer en s'emparant de l'enveloppe et en chassant le gamin d'un geste menaçant. Edgard Bromleck, de l'agence Bromleck, lut-il.

— Mince ! le chef qui se déplace lui-même ! s'émerveilla Gilliotti. Quel flair. Bon Dieu, quel flair !

— Je ne puis faire autrement que de le recevoir, gémit Mr. Palmer. Restez donc, Gillio, j'aurai besoin de votre aide pendant que ce damné renard sera ici.

Le maître d'hôtel accepta du geste et introduisit le visiteur.

C'était un homme entre deux âges, d'une stature imposante.

On l'aurait pris pour un parlementaire de la vieille école avec sa longue redingote et son haut-de-forme plutôt que pour le directeur d'une agence privée de détectives.

— Bonjour, Palmer, bonjour, Gilliotti, dit-il en donnant des poignées de main à la ronde. Nous pouvons causer, je suppose ?

— J'allais vous faire appeler, dit plaintivement Mr. Palmer.

— Je m'en doute. Pour l'affaire Schoonjans, n'est-il pas vrai ? Il ne fallait pas être grand clerc pour le deviner. Dallmeyer ne l'a pas quitté d'une semelle pendant son séjour à Ostende, et ils étaient les meilleurs amis du monde. Par conséquent, il a dû lui conseiller, avec son ardeur coutumière, de descendre ici au Palmer Hôtel. A propos, Dallmeyer est un imbécile.

— Et pourquoi ? demanda aigrement Gilliotti.

— Il ne faut pas que le lapidaire s'installe ici, car l'hôtel n'est pas en odeur de sainteté à Scotland Yard, vous devriez le savoir.

— Mais je ne puis refuser...

— Une aubaine qui pourrait vous mener dans une cellule forte de Newgate, sinon à la potence ? Réfléchissez-y, mon ami ! Y a-t-il encore de la place au Durham ?

— Certainement, la maison est presque vide, mais Schoonjans s'en contentera-t-il ? Vous savez qu'elle ne possède pas le même confort moderne que la nôtre.

— Sans doute, mais elle a meilleure renommée, bien qu'elle soit peut-être plus dangereuse encore, ricana Bromleck. D'ailleurs, si vous voulez travailler, vous n'avez que cent cinquante yards de caves à parcourir.

Mr. Palmer et Gilliotti ne purent retenir une exclamation de dépit.

— Que voulez-vous dire ?

— D'abord, qu'il est inutile de faire le malin avec moi, mes petits agneaux. Ensuite, que Parsons, le patron du Durham Hôtel est votre homme de paille, Palmer, et en troisième lieu, que Palmer Hôtel dans Kennington Road, ne se trouve à vol d'oiseau qu'à cent cinquante yards de Durham Hôtel dans Fitzalan Street. Supposons que nous chargions une taupe de parcourir ce chemin par des voies qui lui plaisent au lieu de le laisser faire par un pigeon voyageur par exemple, et c'est tout comme. Vos caves communiquent, voilà tout !

— Diable d'homme ! gémit Mr. Palmer.

— Voici comment vous procéderez, continua Mr. Bromleck d'un ton autoritaire. Quand Schoonjans se présentera ici, vous vous excuserez de ne pouvoir le recevoir : l'appartement que vous lui réserviez est devenu subitement inhabitable. Il y a diverses façons pour que cela arrive : une cheminée qui tire mal, un accident de conduite d'eau, l'effondrement d'un plafond, vous avez l'embarras du choix. Vous vous plaindrez de l'encombrement des hôtels de Londres, et vous donnerez à tort et à travers de faux coups de téléphone à plusieurs établissements de la ville. Enfin, vous échouerez au Durham, où il se trouvera encore un appartement vacant. Vous ne lui compterez rien pour la peine.

— Cela pourrait aller, opina Gilliotti.

— Arrivons à d'autres faits, moins faciles, continua Mr. Bromleck. Comment l'affaire Schoonjeans se présente-t-elle ? Le lapidaire voyage incognito, il vient à Londres pour une affaire encore assez ténébreuse.

» Une famille, portant un grand nom, a de pressants besoins d'argent. Elle possède des bijoux inestimables, mais dont elle ne peut se défaire, tant pour le nom que pour son crédit. Schoonjans a pour mission d'acheter en cachette quelques-uns de ces objets précieux et de les remplacer par des imitations.

— Qui est-elle, cette famille ? demanda avidement Mr. Palmer.

Mr. Bromleck fronça les sourcils.

— Vous m'en demandez trop, Palmer, et je le saurais que je ne vous le dirais pas ; à chacun son métier, et les vaches seront bien gardées. Comment Schoonjans vous a-t-il averti ?

— Par téléphone, de Douvres.

— En disant son nom ?

— Mais certainement !

Le front du directeur d'agence se rembrunit considérablement.

— Mauvais ! dit-il laconiquement.

— Pourquoi ?

— Un pareil coup de téléphone peut être entendu par des dizaines de personnes et notamment par des roussins. Je m'étonne que Schoonjans, qui est un malin, voyage sous son vrai nom pour une

pareille affaire.

Il resta, pendant tout un temps, plongé dans une profonde méditation, dont il sortit toutefois en poussant une exclamation joyeuse.

— J'y suis ! dit-il. Schoonjans vous a-t-il demandé de venir le prendre à la gare d'arrivée ?

— Il l'a refusé, au contraire !

— C'est qu'il se trouve déjà à Londres et non à Douvres ; oh, inutile de vous renseigner au téléphone, je connais le truc. Il a sonné quelque part dans les environs de Charing Cross, et s'amènera ici peu de temps après l'arrivée du train de Douvres dans un taxi ou un cab. Son incognito sera préservé. D'ailleurs, Dallmeyer devrait l'avoir rassuré sur ce point.

— Il ne nous reste donc plus qu'à l'attendre, dit Mr. Palmer.

— C'est en effet ce que vous avez de mieux à faire !

— Faudra-t-il vous mettre au courant, Mr. Bromleck ? demanda Mr. Palmer.

— C'est inutile, mes services fonctionneront immédiatement.

— On n'en attend pas moins de vous !

Sur cette parole cordiale, Mr. Bromleck prit congé de ses hôtes et s'éloigna à pas pressés dans Kennington Road.

Mais, arrivé devant la porte de service de l'hôtel, il se ravisa et fit halte pour allumer un cigare dans l'encoignure.

Aussitôt, la porte s'entrebâilla légèrement.

— Jackie ? demanda doucement le gros homme.

— Lui-même, maître, répondit la voix de Blabe.

— Eh bien ?

— Le souterrain s'y trouve en effet ; il s'amorce derrière un tas de coke, dans la cave à charbon.

— Je le savais bien, et encore ?

— On mange très bien dans la maison.

— Mes félicitations. Vous savez, l'homme ira au Durham.

— Entendu, maître !

La porte se referma et Mr. Bromleck partit d'un pas accéléré, tenant dans sa main son cigare éteint et sifflotant une gigue écossaise.

2. Breelan de mécontents

Le crime de Durham Hôtel fut considéré comme assez banal : un voyageur assassiné dans un hôtel, le vol étant le mobile du meurtre. Le lendemain de son arrivée à l'hôtel de Fitzalan Street, le lapidaire hollandais Schoonjans avait été trouvé mort dans son lit.

D'après l'enquête, l'assassin n'avait pas eu l'intention de tuer sa victime, mais simplement de l'anesthésier.

Seulement, le Hollandais était cardiaque et il n'avait pas résisté à ce procédé expéditif.

Scotland Yard se mit en relation avec la police hollandaise et apprit que la victime ne portait sur elle aucun bijou de valeur. Le meurtre semblait donc avoir été commis en vain.

Il n'y avait que peu de clients au Durham à ce moment, et tous avaient une excellente réputation.

C'étaient en général des représentants de commerce de province, menant une vie régulière exempte de toute passion pouvant pousser au vol et au crime.

Le personnel fut mis également hors cause et l'on conclut que le bandit avait dû venir de l'extérieur.

Durham Hôtel fermait ses portes à minuit, et, passé cette heure, les clients attardés devaient sonner. Schoonjans était rentré quelques minutes avant la fermeture et était monté immédiatement dans sa chambre. Tous les clients étant rentrés à cette heure, le portier n'avait pas eu à tirer le cordon. La porte de la chambre du meurtre portait des traces qui pouvaient passer pour celles d'une effraction nocturne.

Schoonjans était célibataire et ne laissait derrière lui aucune famille pour exiger la vengeance. Comme il était mal vu par la police de son pays, à la suite de nombreuses affaires de fraude, la justice hollandaise s'en tint aux formalités d'usage, et celle de Londres ne jugea pas à propos de faire plus de zèle. Peut-être toutes deux soupirèrent-elles : « Bon débarras ! » en s'empressant de reléguer l'affaire dans des cartons verts.

Huit jours plus tard, personne n'en parla plus dans Londres, et c'est à peine si le Durham Hôtel y perdit quelques clients.

Vers cette époque, Mr. Bromleck revint à l'hôtel Palmer et demanda une entrevue avec le patron, la première depuis le crime.

— L'affaire est ratée, Palmer, grommela-t-il, mais ce n'est pas

parce que Scotland Yard est en train de passer l'éponge là-dessus que je veux en faire autant. J'aime découvrir les responsabilités et, dans cette histoire, j'affirme qu'il y en a.

— Laissez dormir cela, gronda Mr. Palmer.

— Pas du tout ! Faites venir Gilliotti.

Gilliotti s'amena, l'air penaud.

— C'est là un de vos tours, Gill, dit sévèrement Mr. Bromleck.

— Ce n'est pas vrai, riposta le maître d'hôtel.

— A d'autres, mon ami ! Vers quelle heure êtes-vous entré dans la chambre de Schoonjans ?

— A deux heures, répondit l'autre d'un air las. Je ne désire pas en faire un mystère pour vous, mais il était déjà mort.

— Je ne dis pas non. Pourquoi y êtes-vous allé ?

— Je voulais voir les imitations.

— Eh bien ?

— La porte était ouverte et j'ai immédiatement senti le chloroforme. Dès que j'ai vu que le particulier avait cassé sa pipe, je me suis défilé en vitesse.

— Cela ne m'étonne pas de vous, Gill, la vaillance n'a jamais été votre fort, répliqua méchamment le gros homme.

Mr. Palmer et son maître d'hôtel se tenaient devant l'autoritaire directeur d'agence comme des chiens battus.

— Je compte qu'au bas mot, je perds trois mille livres dans cette histoire, continua pensivement Mr. Bromleck, et c'est votre faute, Palmer.

— Et comment ? demanda agressivement ce dernier.

— Peu importe comment, mais ce que je sais, c'est que vous avez voulu travailler pour votre propre compte, au mépris de nos conventions. Cela mérite une punition. Vous me devez cinq cents livres, Palmer !

— Cinq cents livres ! hurla l'hôtelier, où voulez-vous que je les prenne ?

— Hm, fit Mr. Bromleck, un bon client pourrait vous arriver !

— Ils se font rares.

— Je puis vous en recommander.

Les visages de Palmer et de Gilliotti se rassérénèrent.

— Ce serait une bonne chose, car nous sommes ici avec un outillage épatant, mais dont les frais d'amortissement ne sont pas même couverts.

Mr. Bromleck se leva.

— Je vous donnerai de mes nouvelles quand l'heure sera venue, dit-il.

Quand Palmer fut seul en face de son maître d'hôtel, il donna libre cours à sa méchante humeur.

— Il ne nous croit guère, Gill, s'écria-t-il, il pense que nous lui avons joué un tour dans l'affaire de Schoonjans. Je ne dis pas que nous n'avons pas voulu le faire, mais quelqu'un nous a devancés.

— Mais puisque le lapidaire n'a jamais eu de pierres précieuses sur lui lors de son bref séjour au Durham !

— Ouais ! fit narquoisement Mr. Palmer.

Gilliotti sursauta.

— Voilà la première chose que j'apprends à ce sujet. La police...

— Des imbéciles !

— Les informations prises en Hollande...

— Billevesées ! N'oubliez pas, Gill, que Schoonjans avait dû passer les pierres en fraude.

Gilliotti s'exaspéra.

— Mais, même dans ce cas, ce n'étaient jamais que des imitations, de vulgaires strass !

Palmer lui fit un signe mystérieux.

— Et ceci, mon pauvre Gill ?

Il glissa ses doigts dans une poche de son gilet et en sortit un petit objet plat, qu'il passa au maître d'hôtel. Celui-ci poussa un cri de stupeur.

— Par le diable ! Une émeraude pareille, cela vaut de l'argent.

— Ce n'est pas ce qui devrait nous intéresser à cette heure, mais bien le fait qu'il devait y en avoir pas mal de ce genre en la possession de feu Schoonjans. Regardez bien, Gill, la pierre a été dessertie. J'en conclus que le Hollandais devait en avoir d'autres encore sur lui.

— Où l'avez-vous trouvée ? s'enfiévrâ Gilliotti.

— Dans le passage entre les deux caves !

Le maître d'hôtel poussa un cri de colère.

— Voulez-vous dire que moi...

— Halte, je ne veux pas que vous me prêtiez l'ombre d'un soupçon à votre sujet, Gill, dit gravement Mr. Palmer, mais je prétends que celui qui a causé la mort de Schoonjans a passé également par le chemin secret et non par la porte de Fitzalan Street !

Gilliotti considéra son maître d'un air sombre.

— Au fond, qui est Bromleck ? demanda-t-il après quelques instants.

— Cette question, j'allais vous la poser, dit Mr. Palmer.

— Je n'y répondrais pas mieux que vous, Palmer. Voyons un peu de ce que notre mémoire peut en avoir retenu. Bromleck possède un bureau quelque part en ville. Je ne sais où, ni vous non plus. Il n'y a jamais moyen de le convoquer rapidement. On doit lui donner rendez-vous en lui écrivant au nom de Mr. Benjamin G. White au bureau de poste de Bricklayer Station.

— Ou bien par une petite annonce dans le *Times*, disant que la

chienne Mirta, ou Mella, ou Técla, ou Galla a disparu ! Il change tous les quinze jours les noms que l'on doit écrire au journal sous telle ou telle majuscule.

— Il s'est présenté à nous, voici un an, pour nous mettre en garde contre une enquête de police. Il nous avait dit la vérité. Depuis, nous lui avons confié quelques affaires privées, qu'il mena à bien à notre entière satisfaction.

— Nous devrions le faire suivre.

— Halte, Palmer ! s'écria Gilliotti, ne me demandez plus cela. Rappelez-vous Crook, le pauvre diable !

Mr. Palmer frissonna.

— Il n'est jamais revenu vivant, puisqu'on l'a retrouvé sur un banc de sable à Ravesend !

Le maître d'hôtel se prit la tête entre ses mains.

— Et les affaires qui vont si mal !

— Gill, dit tout à coup Mr. Palmer, que pensez-vous de notre nouvel employé John Blabe ?

— Je fonde beaucoup d'espairs sur lui, répondit vivement Gilliotti.

*

A ce moment, John Blabe, l'homme dont on parlait de la sorte au Palmer Hôtel, passait son après-midi de congé à Londres, dans des circonstances plutôt exceptionnelles.

En quittant Kennington Road, il ne s'était pas diverti à regarder les magasins, ni à boire de l'ale dans les tavernes, ni à aller au cinéma. Il s'était dirigé en flânant jusqu'aux abords du Grand Surrey Canal, et arrivé là, en face de St George Church, il s'était mis à se montrer fort circonspect. De temps en temps, il se retournait, comme ferait un passant qui désire jouir davantage du paysage, bien morose pourtant à cet endroit. Ou bien il se servait des vitres des magasins, pour voir si personne ne s'obstinait dans son sillage.

Arrivé presque au bout de St George Street, il s'apprêta à tourner le coin d'East Surrey Grove, quand il eut comme un haut-le-corps : il se sentait suivi.

L'homme qui paraissait le filer avait pourtant une mine bien innocente.

C'était un jeune paysan à l'air naïf, qui se montrait aussi admiratif devant les vulgaires façades que Mr. Blabe lui-même.

Mais ce dernier s'y connaissait aussi bien en hommes qu'en filatures.

— Ce particulier est plus adroit qu'il ne veut s'en donner l'air, murmura-t-il. Ensuite, il connaît merveilleusement Londres. Tout à

l'heure, il s'est enfoncé dans une ruelle, qui fait un raccourci et qui, fatalement, devait me reconduire vers lui. Après cela, j'ai bien vu qu'il n'y a pas une encoignure qui ne lui ait servi. Il est diantrement fort, mais pas suffisamment pour en remonter à Jackie. Le pire, c'est que je suis suivi, et qui dit suivi dit aux trois quarts pincé. Faut que je le voie d'un peu plus près !

Mr. Blabe usa alors d'un vieux truc. Il fit tout à coup celui qui s'est trompé de route, et esquissa un brusque demi-tour sur place.

Le jeune paysan, s'il en fut marri, n'en laissa rien paraître, mais Blabe eut l'occasion de le regarder presque sous le nez.

Mais alors, ses yeux se plissèrent et un léger tremblement agita sa lèvre supérieure.

— Voilà une jolie nouvelle à annoncer au monde ! grogna-t-il. Si je m'attendais à une pareille rencontre ! Ce n'est personne d'autre que Tom Wills, et qui dit Tom Wills, dit Harry Dickson !

Mais John Blabe n'était pas homme à se laisser démonter, même par une découverte aussi pénible et aussi dangereuse. Il profita du désarroi produit par sa volte-face pour entrer délibérément dans un des hangars bordant le trottoir et attendre. A ce moment, les deux hommes tinrent un raisonnement différent. Tom Wills se disait :

« L'homme que je file entre dans un hangar dont la porte de sortie se trouve du côté du canal. Courons-y. »

Et Blabe pensait :

« Ce jeune benêt s' imagine que je vais sortir de ce hangar du côté du canal. Je n'en ferai rien : je partirai par la porte par où je suis entré ! »

Et ce fut le raisonnement de Mr. John Blabe qui prévalut.

Le pauvre Tom se morfondit tout un temps sur les quais du Grand Surrey Canal, et finit par s'avouer, tout penaud, qu'il avait perdu son homme. De son côté, Mr. Blabe filait par un dédale de ruelles, tournait le dos à Palmer Hôtel et s'en éloignait de plus en plus.

Quand il s'arrêta pour respirer un peu, il se trouvait dans le grave et tranquille quartier de Denmark Hill.

Après un peu de repos, consacré pourtant à la réflexion, il prit la direction de Peckham Rye et, dans la verte solitude de Goose Green, s'assit sur un banc gazonné, bien à l'abri entre deux haies.

— Hum, hum, marmottait-il, Harry Dickson s'en mêle, va falloir changer ses batteries. Pour ma part, je ne me sens pas de force à entrer ouvertement en lutte avec ce bonhomme.

Si d'aventure, Tom Wills avait suivi Mr. Blabe jusqu'à Goose Green, et qu'il se fût glissé à son tour entre les deux haies, peu de temps après Jackie, il aurait été une fois de plus bien étonné, car il n'aurait plus trouvé Mr. Blabe sur son banc de gazon, ni nulle part ailleurs.

Pendant que Tom, l'oreille basse, regagnait Baker Street, Harry Dickson était en visite chez un homme dont le nom, par toute l'Angleterre, se prononçait avec vénération, Sir Basil Dorfal.

Le nom de Dorfal est une déformation du patronyme français d'Orfaille, nom d'un compagnon du Conquérant à la journée d'Hastings.

Riche, austère, vivant de la façon la plus retirée dans une vieille et hautaine demeure de Grosvenor Street, avec son fils James, un officier de cavalerie en retraite depuis une blessure reçue à la guerre, et une domesticité des plus restreintes, le vieux pair d'Angleterre se livrait à d'obscuras recherches d'entomologie. Une fois par an, il envoyait un mince mémoire à l'Institut des Sciences de Londres, sur quelque phalène nocturne ou une quelconque scolopendre, et voyait ses travaux sans gloire récompensés d'un hommage assez surfait.

Sir Dorfal ne recevait jamais et il n'avait fallu rien de moins qu'une recommandation d'un véritable duc d'Angleterre pour pouvoir forcer la consigne sévère de la maison de Grosvenor Street.

Après une fort longue attente dans un parloir sombre, aux tristes meubles d'acajou noirci, un laquais à la tête chenue vint chercher le détective pour le conduire dans un salon tout aussi triste où l'attendait le maître des lieux. Il se trouva alors en face d'un grand gentleman maigre, vêtu d'une redingote flottante sentant le vétiver, qui le salua d'une sèche inclinaison de tête.

— Mr. Dickson, dit Sir Dorfal d'une voix de crécelle peu agréable à entendre, vous êtes, je crois, détective. On ne m'a rien volé, je ne cours aucun danger, je ne puis porter d'accusation contre personne ; alors, qu'attendez-vous de moi ?

— Je crains que Votre Honneur ne fasse erreur en disant qu'on ne lui a rien volé, répondit respectueusement le détective, bien que volé ne soit pas le terme adéquat, à vrai dire.

— Parlez, ordonna brièvement le vieillard.

— Je viens vous parler du diadème de la Femme de la Mer, sir, dit Harry Dickson.

Si Dorfal fut ému en entendant ces paroles, du moins n'en laissa-t-il rien paraître ; seulement, le détective crut le voir ciller légèrement.

— C'est ma propriété, dit-il.

— Trente émeraudes d'un prix fabuleux, groupées autour d'un étrange diamant noir, décrivit Harry Dickson.

— Ce n'est pas un mystère.

— Vous gardez cette parure unique dans un *safe* de banque, sir ?

— Non, chez moi.

— Alors, elle est fausse...

— Quoi ?

Le ton était dur et sentait le défi ; d'ailleurs, les yeux de Sir Dorfal avaient pris une expression de colère et de mépris.

— Il y a deux ans, des nécessités d'argent vous l'ont fait céder à un consortium juif de Hollande, qui vous la paya d'une somme bien inférieure à sa valeur, cinquante mille livres je crois, alors qu'elle en valait deux cent mille au bas mot.

— Vous êtes admirablement renseigné, monsieur le policier, dit le gentilhomme avec un mépris visible.

— Vous vous apercevrez que je le suis bien davantage, sir, quand je vous aurai dit que les acheteurs avaient consenti à la garder à votre disposition pendant deux ans. A ce moment, vous auriez encore eu le loisir de la racheter au double environ du prix d'achat. Mais le délai passé, les acheteurs auraient pu disposer à leur gré du diadème de la Femme de la Mer.

— C'est vrai, dit Sir Dorfal d'une voix sourde. Continuez, car je suppose que vous en savez encore davantage.

— Le délai allait expirer bientôt. Mais la chance vous avait été favorable entre-temps, puisque vous possédez une grosse liasse d'actions de la *Rhodesian Territorial*, où depuis lors, on a découvert des gisements très riches en minerais de radium, d'or et de mercure. Vous avez fait signe à vos acheteurs de Hollande qui, honnêtement, sont revenus vous rapporter votre gage, car c'était plutôt un gage.

— Ils sont venus à Londres, en effet.

— Mais l'envoyé n'a guère été plus loin que Fitzalan Street, dans un hôtel de quatrième ordre, le Durham.

— Où il trouva une mort tragique, je le sais.

— Et votre parure a disparu.

— Oui !

— Pourtant, vous n'avez pas porté plainte, sir ?

Le gentilhomme se leva, pâle de colère.

— De quoi vous mêlez-vous, roussin de malheur ? Vous trouvez peut-être que la perte de mon joyau n'est pas assez pénible ? Porter plainte ? Pourquoi ? Pour que tout Londres sache que j'ai eu des ennuis d'argent ? Pour que le monde apprenne que les Dorfal ne détiennent plus la plus prodigieuse parure des temps passés et à venir ? Allez-vous-en, et si vous êtes quelque peu homme d'honneur, gardez pour vous ce que vous avez appris, le diable sait comment !

— Il y a un mort à venger, sir Dorfal !

— Peuh, un Juif étranger !

— Des assassins à punir !

Le vieillard tiqua.

— Je ne puis rien vous dire d'utile à ce sujet.

— Rien, vraiment rien ?

Sir Dorfal haussa des épaules impatientes et ne répondit pas.

— Avec qui avez-vous traité, sir ?

— Avec un seul homme, David Schoonjans, qui est mort assassiné à l'hôtel que vous avez cité.

— Puis-je vous demander comment vous l'avez connu ?

— Certainement. Je ne sais comment cet individu a pu apprendre que je me débattais au milieu de gros ennuis financiers. Il est venu me faire l'offre que vous savez ; je l'ai chassé d'abord, il est revenu. Alors j'ai cédé, car la somme qu'il m'offrait était suffisante pour me remettre à flots. Les conditions aussi me parurent intéressantes. Ensuite, je n'aurais voulu m'adresser à aucune firme anglaise pour traiter une semblable affaire.

— Avez-vous pris des renseignements sur ce Schoonjans ?

— Non, c'était inutile. Il avait l'argent sur lui, en billets de la Banque d'Angleterre ; c'était là une garantie suffisante.

— Vous tenez beaucoup à retrouver votre parure ?

Un peu d'émotion parut sur les traits glacés du vieil homme.

— Beaucoup, oui, Mr. Dickson, car c'était mon unique orgueil, dit-il d'une voix soudainement désespérée.

— Voulez-vous m'aider à la retrouver ?

De nouveau, Dorfal eut un geste de lassitude impatiente.

— Comment le pourrais-je ? Cherchez-la, trouvez-la, c'est votre métier et non le mien. Quant à la récompense, aux honoraires si vous aimez mieux, votre prix sera le mien.

— Nous en parlerons plus tard, dit Harry Dickson. Pour le moment, il m'importe de découvrir un ou plusieurs bandits, le reste viendra après.

Il se retira en saluant Sir Dorfal avec respect.

Il n'était pas content.

Ainsi, cette journée connut, à peu près à la même heure, plusieurs hommes mécontents, mais combien différents dans leur vie et dans leurs buts : Mr. Palmer et Gilliotti, Mr. Bromleck, Tom Wills et John Blabe, et en fin de compte Harry Dickson lui-même.

3. Le piège du Palmer Hôtel

— Eh bien, demanda brusquement Harry Dickson à son élève, et cette enquête autour du Durham Hôtel ?

Tom Wills baissa la tête, s'attendant à un reproche.

— Durham Hôtel ne m'a pas appris grand-chose, maître, c'est un bon petit établissement qui serait à sa place sur l'esplanade d'une gare de province, mais en tournant le coin de Kennington Road, j'ai vu sortir d'un hôtel assez douteux malgré son luxe, le Palmer...

— Douteux, en effet, marmotta le détective.

— Donc, j'en vis sortir une de nos anciennes connaissances, quelqu'un à qui vous avez prêté beaucoup d'attention il y a quelques années, je crois.

— Ah ? et c'est...

— John Blabe.

Harry Dickson fumait une petite pipe de bruyère mais, en entendant prononcer ce nom, il fit, comme le corbeau de la fable, il ouvrit la bouche et laissa choir l'honnête bouffarde.

— Blabe, Jackie Blabe ! Vous avez dû avoir la berlue, mon garçon.

— Je sais ce que je dis et je n'ai pas les yeux dans ma poche, répliqua le jeune homme, vexé. C'était John Blabe.

— Soit, continuez.

Mais ici, l'air assuré et vainqueur de Tom Wills changea en une mine penaude et contrite.

— Je l'ai laissé filer comme un idiot que je suis.

Et il fit au maître le récit de sa vaine équipée.

Harry Dickson ne lui adressa aucun reproche, mais, le récit achevé, il resta plongé dans une profonde méditation.

— Vous avez connu Blabe tout comme moi, et je puis avoir confiance dans vos yeux pour reconnaître quelqu'un, Tom. Je regrette fort que l'homme vous ait échappé, car, voyez-vous, John Blabe est décédé, il y a un an, dans la prison de Pentonville.

Tom Wills faisait peine à voir.

— Il faudra que je retourne au Palmer Hôtel, déclara-t-il quand il fut un peu remis de son émotion.

Harry Dickson secoua la tête en signe de désaccord.

— Attendez un peu, Tom. Nous aurons un jour maille à partir

avec cet hôtel, c'est certain, mais ce jour n'est pas encore venu. Bref, pour le moment, cette étrange résurrection de Mr. Blabe ne nous intéresse que secondairement. L'affaire de la parure des Dorfal n'avance guère. Pourtant, je devine quelque'un là-dessous. Le nom d'Arthur Thorpe doit vous dire quelque chose.

— Thorpe ? s'écria Tom Wills dont la bonne humeur revint. Thorpe existe-t-il réellement, ou est-ce quelque croquemitaine destiné à hanter les nuits des gens de Scotland Yard et même un peu les nôtres ?

Son maître le regarda gravement.

— Ne plaisantez pas, mon garçon, avec le nom de Thorpe. Rarement criminel plus ingénieux et plus original fut lâché sur le pauvre monde des honnêtes gens. Mais, tout comme les écrivains, les bandits se répètent parfois, leur esprit inventif faiblit, ils ont la goutte à l'imaginative. L'affaire Schoonjans se copie presque textuellement sur une autre, vieille de dix ans, dont je dois avoir parlé déjà : le meurtre du lapidaire anversois Meerhaege. Il s'agissait également d'une parure appartenant à une famille noble éprouvée financièrement et enlevée au diamantaire assassiné au moment où il venait à Londres pour la rendre à ladite famille.

— Il se peut aussi, que le criminel d'aujourd'hui ait copié celui d'hier.

— Dans ce cas, les crimes seraient identiques, comme calqués l'un sur l'autre, mais dans les affaires Schoonjans et Meerhaege, il y a des variantes, telles qu'en ferait un bandit qui friserait le génie. Dans le premier cas, on arriva jusqu'à un nommé Arthur Thorpe, obscur *solicitor* des Inns. Il glissa entre les doigts de la police, disparut, reparut encore dans quelques affaires de moindre importance, mais toutes aussi profitables pour lui, et enfin ne fit plus parler de lui pendant un temps relativement long.

Harry Dickson reprit sa pipe et se remit distraitement à la bourrer.

— J'apprécie ce singulier Thorpe, dit-il, car il possède un certain tact, si je puis m'exprimer de la sorte. Il se laisse deviner au fond d'une affaire, mais c'est tout.

— Thorpe est-il vraiment le *solicitor* que l'on découvrit il y a dix ans ? demanda Tom Wills.

— Certainement non, ce n'était qu'un des aspects du bandit, et nous lui avons conservé sa première apparence et son premier nom. Les forfaits de ce criminel ne sont pas nombreux, mais graves par l'importance du butin. J'ai senti du Thorpe dans le nettoyage à fond de la *Gold Trust Corporation* ; dans le vol des caisses d'or du *S/S Chamberlain*.

— Mais en quoi consiste cette particularité que vous détectez au

fond de ces forfaits, maître, et qui vous fait penser chaque fois à Thorpe ?

— C'est que chaque affaire est déjà criminelle quand Thorpe intervient. Ainsi, le *Gold Trust* avait tout arrangé pour transférer ses réserves à des complices ; les caisses du *Chamberlain* étaient truquées avant qu'elles ne fussent enlevées.

— Pourtant, Arthur Thorpe ne fait pas figure de gentleman cambrioleur ? observa Tom Wills.

— Il ne l'est pas, il est même bien loin de l'être. Cet homme se complaît dans le crime, il en fait un art, mais un art qui rapporte, et peu lui importent les moyens qu'il faut employer pour arriver au but.

— Il y aurait donc une autre base criminelle au meurtre du Durham Hôtel ? demanda songeusement Tom Wills. Et si je comprends bien, Thorpe aime à laisser tirer les marrons du feu par autrui, ou tout au moins laisser préparer le terrain par les autres.

— Euh oui, plus ou moins, mais tout cela est très vague, et nous ergotons, comme on le fait chaque fois que ce diable d'homme entre en lice.

Le détective réprima un léger bâillement et dit tout à coup :

— Au diable John Blabe !

— Pourquoi pensez-vous à John Blabe ? demanda innocemment le jeune homme.

Harry Dickson tapota nerveusement la table du bout des doigts.

— Une idée, et je ne sais pourquoi elle s'impose à mon esprit.

Harry Dickson s'était mis à arpenter la pièce en donnant les signes d'une vive agitation et en tirant des nuages de fumée de sa pipe.

— Tom, s'écria-t-il à la fin, vous aviez raison tout à l'heure. Il faut surveiller les gens du Palmer Hôtel. C'est un nid de coquins, j'en conviens, mais trop grossiers pour mettre au point à eux seuls une affaire comme celle de la parure des Dorfal.

— Mais le crime a été commis au Durham et non au Palmer, remarqua l'élève.

Harry Dickson le regarda en souriant.

— Très bien, mon petit ; sans le savoir, vous venez de mettre le doigt dans le mille. Durham et Palmer. Palmer et Durham, c'est une chose. Quant à la résurrection de Blabe, elle doit jouer un rôle, mais j'ignore lequel.

Harry Dickson se retira pendant une heure dans son salon et quand il revint auprès de son élève, son visage était fiévreux.

— Il me faut prendre les gens du Palmer Hôtel au piège, dit-il. Téléphonez à Goodfield à Scotland Yard et dites-lui de venir me voir sur l'heure.

Celui qui aurait vu Dickson pénétrer le lendemain soir au Palmer Hôtel aurait eu une bien piètre idée de son talent de détective.

Il portait une barbe tellement irréaliste qu'elle sentait le postiche à une lieue. Son accoutrement lui-même était ridicule : un porteur de journaux aurait senti le policier rien qu'à regarder sa redingote et sa cravate.

Gilliotti, qui inscrivit sur le registre de l'hôtel Mr. Edwin Cooper, esq. venant de Douvres, eut peine à réprimer une grimace.

Quand le voyageur eut gagné son appartement, Gilliotti se rendit immédiatement auprès de Mr. Palmer.

— Nous sommes faits, patron ! ricana-t-il. Savez-vous qui est ce Mr. Cooper, occupant pour le moment le numéro 101 ?

— Assurément, ce n'est pas le prince de Galles, essaya de plaisanter Palmer.

— Ne riez pas, c'est Harry Dickson en personne.

Palmer s'effara, trembla, perdit la tête.

— Avertissez Bromleck, supplia-t-il.

— Bromleck, toujours Bromleck ! grommela l'Italien. Pour qu'il nous mette définitivement sur la paille ! Je n'en ferai rien ; cette fois-ci, j'agirai à mon idée.

— Pas de bêtises ! pleurnicha le peu vaillant hôtelier.

— La manière forte, déclara Gilliotti, et puis nous prendrons le large, Palmer, il fait trop chaud à Londres pour des gens comme nous.

— Le *lift* ? murmura l'hôtelier.

— Rien de meilleur. Cela finit pas une noyade en bonne et due forme et un cadavre que les égouts de Londres charrient jusqu'au beau milieu de la *river*.

— Nous avons arrangé cet appareil dans ce but, mais jamais nous n'avons eu à nous en servir. Donnera-t-il les résultats espérés ?

— La meilleure façon de le savoir est de l'essayer, et je ne connais pas de plus beau sujet d'expérience que ce maudit détective.

Gilliotti était un être grossier et sans grande intelligence, mais un homme d'action. Un quart d'heure plus tard, il frappa à la porte du 101.

— Pourriez-vous passer à la salle de réception, Mr. Cooper ? demanda-t-il. Vous avez signé à côté de la case réservée à votre appartement et ce n'est pas régulier.

— Très bien, répondit le client, je vous suis à l'instant, et il fit de malhabiles tentatives pour rattacher sa fausse barbe.

Ils parcoururent le palier et le maître d'hôtel ouvrit cérémonieusement la porte du large *lift* qui devait conduire le voyageur aux étages inférieurs.

A ce moment, la barbe du détective tomba et Gilliotti partit d'un éclat de rire.

— Bon voyage, Harry Dickson ! s'écria-t-il.

Le détective avait posé le pied sur le plancher de l'ascenseur, mais ce plancher que couvrait un tapis de laine rouge se déroba sous lui et il s'enfonça dans les profondeurs.

S'enfonça ? Non, Harry Dickson ne disparut que jusqu'aux hanches et, en même temps, tira son revolver qu'il déchargea en l'air.

L'instant d'après, assis sur une traverse, il tenait Gilliotti et le garçon d'ascenseur en respect avec son arme. Alors, il se mit à rire.

— Inutile de faire marcher le *lift*, Gillio, persifla-t-il, il ne fonctionne plus. Il ne m'a fallu que deux minutes pour étudier son agencement lorsqu'il m'a conduit tout à l'heure à l'étage. Soyez sages tous les deux, car nous aurons à parler. D'ailleurs, voilà mes amis.

Une escouade d'agents en civil, venait d'envahir les couloirs de l'hôtel et encadraient Gilliotti ; dans son bureau directorial, Palmer protestait de son innocence devant Goodfield goguenard.

— Allons, dit Harry Dickson, comme votre *lift* n'a jusqu'ici tué personne, je veux bien ne pas prendre la chose au tragique, à condition que vous me racontiez certaines choses que je désire connaître. Vous vous en tirerez tous les deux avec quelques mois de travaux forcés suivis d'un bannissement en règle de la trop hospitalière Angleterre. A table ! Cela veut dire : parlez !

Une heure plus tard, Harry Dickson en savait autant que Palmer et son complice sur le meurtre du Durham Hôtel, sur John Blabe et sur le singulier Mr. Bromleck.

Il parcourut le souterrain reliant les deux établissements.

— Palmer et Gilliotti ne faisaient que préparer des affaires, déclara-t-il. Ce sont des criminels de petite envergure, mais ils étaient déjà entre les mains d'une personnalité plus redoutable : Mr. Bromleck.

— Qui est donc cet agent d'affaires ? demanda Goodfield.

— Il n'y a aucun doute : c'est Arthur Thorpe, répondit Harry Dickson. Nous aurons bien de la peine à mettre la main sur lui maintenant, car j'ai mené les choses un peu trop rondement ; ensuite, l'affaire est close pour lui. Il a connu le secret des deux hôtels jumelés, il s'est rendu compte de la valeur des hommes qui voulaient en tirer profit et il a tout arrangé pour le sien propre. C'est bien sa manière d'agir. Nous ne sommes guère plus avancés, mon bon Goodfield. Je crains qu'il ne nous faille attendre que Thorpe donne de nouveau signe de vie.

— C'est dommage que l'on ait terminé si brusquement cette affaire du Palmer Hôtel, estima le superintendant de Scotland Yard. Nous aurions pu lui tendre un piège là-dedans.

— Un piège à Arthur Thorpe ? s'esclaffa Harry Dickson. Je ne sais trop de quel bois il me faudrait le faire ! Autant faire tisser une toile par une araignée pour y capturer un lion !

*

Il pleuvait et bruinait sur Londres et Kennington Road était désert. Personne ne s'arrêta pour voir poser les larges scellés de justice sur les portes du Palmer Hôtel, parce que personne ne passait.

On ne pouvait compter avec le petit Juif à barbiche de bouc, habillé d'une mauvaise houppe et portant une misérable valise de commis voyageur, qui, d'un petit pas pressé, essayait de fuir sous l'averse.

Il ne jeta pas même un regard aux hommes de loi qui regagnaient leur automobile, ni aux deux prisonniers que des agents de police poussaient dans une autre voiture.

Les deux autos partirent dans la direction de Scotland Yard, le Juif prit celle d'une lointaine banlieue.

Quand la première des voitures stoppa enfin devant les sombres bâtiments de police, l'autre déboucha de l'Embankment et vint se ranger également contre le trottoir : le chauffeur resta sur son siège, mais personne à l'intérieur de la voiture ne fit mine d'en sortir.

— Eh bien, dormez-vous là-dedans ? s'impatienta Goodfield.

Le chauffeur mit pied à terre et ouvrit la portière.

Ils dormaient dans la voiture, en effet, les deux inspecteurs et les deux prisonniers.

Mais déjà Harry Dickson s'élançait en étouffant une exclamation de colère et de frayeur.

Une odeur douce et pénétrante à la fois sortait de l'intérieur de l'auto.

— Attention ! tonna-t-il, ouvrez toutes les portières et cassez les glaces à coups de crosse ! L'odeur du Durham Hôtel, murmura-t-il encore, comme on tirait enfin les quatre corps immobiles de la voiture pour les transporter dans le corps de garde du Yard.

— Anesthésie, suivie presque aussitôt d'asphyxie due à un gaz particulièrement nocif, déclara le médecin mandé en toute hâte. Tout est inutile, la mort a dû intervenir au bout de quelques secondes.

Harry Dickson avait retiré des débris de verre de la voiture.

— Une bombe asphyxiante, murmura-t-il. Qui donc a pu la lancer à l'intérieur ?

Alors, l'image du passant s'imposa à sa mémoire. Il le vit vaguement s'approcher de l'auto fatale au moment où la portière se refermait.

Mais à ce moment, le petit Juif était arrivé à hauteur de la

plaine ténébreuse de Goose Green et, soudainement, il y disparut comme si la nuit venait de l'avaler.

4. Une nouvelle recrue

Harry Dickson rendit le dossier au fonctionnaire du département de l'Intérieur et hocha la tête.

— C'est tout simplement fantastique, voilà une affaire combinée depuis longtemps avec une audace et des soins inouïs. Tout a été prévu plus d'un an à l'avance, tout. C'est très fort, ma parole ! Donc, John Blabe meurt en prison et, une heure plus tard, arrive ici un ordre de Downing Street, du département des Affaires étrangères, enjoignant de tenir cette mort secrète et donnant pour seule explication des raisons d'Etat. On ne discute pas les ordres de Downing Street, et comme le détenu n'est qu'un personnage de minime importance, on ne se donne pas la peine de vérifier l'ordre qui est absolument apocryphe.

Le fonctionnaire haussa les épaules en signe de parfaite ignorance.

— Moi-même, je m'y perds, avoua le détective en prenant congé de lui.

» Tout cela sent son Arthur Thorpe comme le diable le soufre, monologua-t-il en prenant le chemin de son home. Il a eu besoin de John Blabe, parce que Blabe avait connu Gilliotti en prison, et qu'il lui fallait avoir à un certain moment un homme de toute confiance dans Palmer Hôtel dont le criminel agencement pouvait servir à ses fins.

» Le meurtre de Schoonjans a été prévu depuis le moment où la fameuse parure de la Femme de la Mer quitta l'Angleterre. C'est colossal ! Quelle sûreté de doigté et d'action chez Thorpe, où qu'il puisse être !

Il était arrivé à la hauteur de Grosvenor et fit halte.

— J'aimerais revoir Sir Dorfal à ce sujet, mais je ne sais vraiment quoi lui apprendre ni quoi lui demander, murmura-t-il.

Contre toute attente, il trouva le vieux gentleman de bonne et presque d'accueillante humeur.

— L'agriculture me devra une fière chandelle, commença-t-il, car je viens de découvrir une nouvelle variété de doryphores qui s'apprêtent à se multiplier plus que de raison dans nos campagnes.

— Vraiment ? demanda poliment le détective. Et que leur reprochez-vous, sir, à ces doryphores ?

Sir Dorfal lui jeta un regard narquois.

— Un profane est en droit de poser une question dénotant une telle ignorance. Le doryphore, monsieur, ronge la pomme de terre, et

la multiplication intensive de ces coléoptères signifie la disette pour nos populations et bien d'autres encore ! Mais je suppose que vous ne venez pas ici pour subir un cours d'entomologie, n'est-il pas vrai, Mr. Dickson ? Ce sera donc à mon tour de vous écouter.

— Supposez, sir, que je vous apporte des nouvelles de la parure disparue ?

Sir Dorfal le regarda en silence, le visage devenu grave.

— Lesquelles, je vous prie, monsieur le détective ?

— Je crois savoir où elle se trouve, dit lentement Harry Dickson.

— Très bien ; allez donc la chercher, apportez-la-moi et fixez vous-même le montant de vos honoraires, répliqua le vieux gentilhomme.

— Ce serait aller trop vite en besogne, sir. Si je dis que je sais où se trouvent les émeraudes de la Femme de la Mer, cela ne signifie pas que j'en connaisse le lieu de dépôt.

— Ce sont là artifices de langage, dit Sir Dorfal avec mépris, et je n'y entends rien ; aussi, je vous invite à parler plus clairement.

— Je connais le nom de celui qui la détient.

— Ah ! fit simplement le vieillard.

— Cet homme, c'est Arthur Thorpe.

— J'ai connu un palefrenier de ce nom, il fut même quelque temps à mon service ; serait-ce le voleur ?

— Ce n'est certainement pas l'homme que je vise, sir, et, au risque de vous divulguer des secrets auxquels Scotland Yard tient beaucoup, je vais vous en raconter un peu plus long à son sujet.

Harry Dickson recommença à peu près le récit fait à Tom Wills, et Sir Dorfal répondit presque de la même façon que le jeune homme.

— Ce Thorpe m'a bien plus l'air d'un mythe que d'un homme en chair et en os !

Harry Dickson sentit qu'il faisait buisson creux, qu'il venait de perdre un temps précieux en vains bavardages, et pourtant...

Pourtant, il sentait obscurément qu'il venait d'entrer dans une nouvelle phase de l'affaire ; que l'atmosphère autour de lui n'était pas faite de cette quiétude que Sir Dorfal semblait vouloir lui imprimer.

Il se leva, ayant pris une résolution subite et peut-être inepte et dangereuse entre toutes.

— Quels ont été exactement vos rapports avec Arthur Thorpe, lors de l'affaire Meerhaege ? dit-il tout à coup.

Sir Basil Dorfal resta de marbre.

— Mr. Dickson, dit-il d'une voix sourde et lointaine, êtes-vous devenu subitement fou, ou bien devrai-je me plaindre d'une inconvenance sans égale de votre part ?

Il ne s'agissait plus de reculer à présent, mais Harry Dickson n'avait pas perdu tout espoir, au contraire.

Il avait vu une lueur nouvelle s'allumer dans les yeux pâles du vieux gentilhomme, une lueur inquiète et sauvage à la fois, celle des fauves que l'on traque dans leurs derniers retranchements.

— Cherchez à qui le crime profite, continua le détective en brûlant résolument ses vaisseaux, et le crime du Durham Hôtel pouvait vous profiter dans la plus large mesure, Sir Dorfal, en vous remettant en possession de votre parure, sans devoir rembourser l'argent avancé sur elle.

» Dans l'affaire Meerhaege, il s'agit également d'argent prêté et dans des conditions identiques à une famille qui vous était quelque peu apparentée, il me semble, et dont, par la suite, vous êtes devenu l'unique héritier.

— Folie, gronda tout bas Sir Dorfal, folie, pure folie, allez-vous-en, monsieur !

— Dont vous héritez, entre autres valeurs presque nulles, aujourd'hui, de la liasse d'actions de la *Rhodesian Territorial*.

Un étrange sourire naissait à présent sur les lèvres de Sir Dorfal et ce fut presque d'un ton calme et posé qu'il répondit au détective :

— Vous êtes assez habile, sir, j'en conviens. Vous avez fait de la bonne besogne de chercheur, mais rien de plus. Un paperassier, tant soit peu patient et rusé, serait arrivé aux mêmes résultats. Tenez, je vais être très franc avec vous. La vérité est qu'un personnage fort déconcertant et mystérieux est entré en contact avec moi à diverses reprises depuis quelques années. La première fois lors de l'affaire Meerhaege, la seconde fois lors de celle du Durham Hôtel. Ce qu'il me voulait au juste, je ne pourrais le dire. Il me demandait des renseignements sur la provenance des bijoux de famille, renseignements assez peu importants, je m'empresse de le dire, mais que je jugeai bon de ne pas lui donner, puisque je l'ai fait mettre à la porte par mes serviteurs. Cet individu, était-ce le fameux Arthur Thorpe qui vous empêche de dormir, ainsi que les gentlemen de Scotland Yard ? C'est, ma foi, bien possible. Il se présenta à moi comme le directeur d'une agence portant son nom : l'agence Bromleck ; lui-même était, disait-il, Edgar Bromleck. Et maintenant, vous en savez autant que moi !

— Bromleck ? murmura Harry Dickson. Ce nom figure dans un carnet de notes de feu Gilliotti.

Il était battu, il sentait que Sir Dorfal triomphait et lui disait la vérité. Thorpe était devenu Bromleck, ce qui n'apportait aucune clarté dans les ténèbres.

Il se leva, contrit, pour prendre congé.

— Adieu, sir, murmura-t-il. Je suis confus, mais dans mon difficile métier, on s'expose souvent à la gaffe.

— Bah, fit Sir Dorfal, bon enfant, ce n'est pas une gaffe à

proprement parler et je ne vous en garde pas rancune, même si vous avez pris plus d'une heure à mes chères et utiles études !

A ce moment, un long cri de souffrance et de colère parvint de l'étage, suivi d'un bruit de pas et de lutte.

Sir Dorfal devint livide et se leva.

— Excusez-moi, Mr. Dickson, dit-il, il faut que j'aille voir.

— Mais on se bat, écoutez donc ce vacarme ! s'écria le détective.

Le vieillard secoua tristement la tête.

— C'est mon fils. Sir James, dit-il, vous savez, mon fils unique, celui qui fut blessé à la guerre : une balle dans la tête qui n'a pu être extraite et qui, parfois, le met dans de pareils états. Des infirmiers le soignent. Il a dû, une fois de plus, échapper à leur surveillance.

Harry Dickson salua et s'éloigna en silence.

Quand il fut seul, Sir Dorfal se laissa retomber comme épuisé dans son fauteuil et se prit la tête dans les mains. Deux lourdes larmes tombèrent sur son manuscrit et y restèrent à briller comme des perles.

*

Le même soir, dans un triste immeuble loué en appartements et petits bureaux de commissionnaires de Shoreditch, une lampe s'alluma.

Un homme revêtu d'un ample imperméable luisant de pluie, prit place devant une table de bois blanc servant de bureau et, tournant la lampe portative de manière à laisser son visage dans l'ombre, resta assis à méditer profondément.

— Je me demande si vraiment il se doute de quelque chose, murmura-t-il.

Il se mit à pianoter fiévreusement sur la table.

— La chance a tourné, continua-t-il. Heureusement qu'elle s'est arrêtée à temps dans cette volte-face si défavorable à mes projets.

» Satanés idiots de Palmer et de Gilliotti ! Vouloir se défaire de Harry Dickson ! Pourquoi ? Ce détective n'était pas gênant pour un sou. Voyez-vous que ce diable de *lift* fût arrivé à fond de course ? Harry Dickson aurait été capable d'en revenir vivant tout de même, et alors... Que d'années de travail perdues, que d'heures de génie inutiles !

» Mais pour parfaire l'œuvre, il me faut de l'argent, encore de l'argent, toujours de l'argent ! Le vieux Basil n'en a plus guère et puis, il me déplaît de le mettre complètement sur la paille.

Il y avait un plan de Londres devant lui, sur la table, et il le prit.

— Kennington Road, murmura-t-il en suivant un tracé du doigt, et puis quelle plongée fantastique, presque en ligne droite jusqu'à Peckham Rye ! C'est magnifique ! Ah, Dickson, vieux scélérat, ce n'est

pas encore maintenant que vous tenez le véritable secret du Palmer Hôtel ! Quel dommage que tout cela demande de l'argent, l'éternel argent !

Il chiffonna le plan en une boule et l'envoya dans le feu qui rougeoyait derrière les barreaux d'une petite salamandre, puis il laissa errer ses regards autour de lui.

— L'agence Bromleck ne me sera d'aucun secours pour l'heure, continua-t-il ; aussi, je vais pouvoir, une fois de plus, laisser la clé sur la porte de ce refuge. Ensuite, ne méprisons pas trop Harry Dickson ; je parie que d'ici un jour ou deux, d'ici quelques heures peut-être, il sera sur place à fouiller dans ces tiroirs inutiles, à analyser la cendre de ce foyer, à relever les empreintes digitales ! Grand bien lui fasse, il est toujours en retard, comme les sbires du Yard le sont depuis tant d'années quand ils me cherchent.

Il éteignit la lampe et s'avança à tâtons par les corridors obscurs et déserts de la maison jusqu'à la sortie, puis il se perdit dans Shoreditch que la pluie rendait plus noir et plus sordide que jamais.

Deux heures plus tard, aux approches de minuit, une auto stoppa au coin de Bethnal Green et trois hommes en imperméables sombres en descendirent et firent mine d'entrer dans Shoreditch Street.

Tout à coup, l'un d'eux se retourna, revint sur ses pas et, d'une niche d'ombre, attira vers lui une forme qui résistait faiblement.

— Ah, c'est toi, Old Dick ! De qui attends-tu encore une aumône à cette heure, incorrigible mendiant et paresseux que tu es ?

Une voix de rogomme répondit d'un ton traînard et las :

— Mr. Goodfield, ah, c'est vous, mais vous n'êtes pas encore le plus mauvais homme de la police ! Je n'attends que Morphée, pour qu'il me fasse l'aumône de quelques heures de bon sommeil. Laissez-moi donc tranquille ; vous savez que ce prince n'aime pas la compagnie.

— Mr. Dickson, dit le superintendant du Yard en se tournant vers l'un de ses compagnons, je vous présente Old Dick, le plus fieffé paresseux de tout Londres et aussi le plus rusé mendigot de la métropole. Comme il n'y a pas de clochard qui connaisse mieux Shoreditch, on pourrait l'embrigader pour ce soir, contre une rémunération qui ne sera pas très élevée.

— Elle sera très élevée, au contraire, s'exclama le mendiant, s'il s'agit de turbiner en dehors des heures légales de travail, ce qui est le cas. Donnez-moi une demi-couronne et je suis votre homme.

— Ce n'est pas trop cher, répondit le détective. Mais en quoi Mr. Old Dick, pourrait-il nous être utile ?

— Faites-lui la description de votre homme, et il vous dira si, oui ou non, il perche dans Shoreditch, répliqua Goodfield.

— S'il s'agit d'un pauvre diable comme moi, je n'en ferai rien,

protesta le mendiant. Ce n'est pas parce que j'ai déjà eu l'occasion de rendre de petits services à ces messieurs de la police qu'il faut me prendre pour un indicateur ! Ah mais non, je suis un honnête homme, moi !

— Rassurez-vous, Dick, il s'agit d'un bourgeois.

— Ah, et il mendie son pain ? demanda naïvement le larron.

— Pardon, il vole celui des autres, dit Goodfield.

— Un cochon, quoi ! Dans ce cas, je marche, que voulez-vous que je vous dise, gentlemen ?

Old Dick s'était approché d'un réverbère qui l'éclaira : c'était un lamentable hère, tout en haillons, aux traits ruinés par l'alcool et la misère.

— Hum, fit Harry Dickson, ce n'est pas aisé à dire, je suppose que l'homme qui nous intéresse pourrait être d'une assez belle corpulence, habillé à la façon d'un homme de loi, très correctement.

— Connu, dit le mendiant, ces gens sont moins nombreux à Shoreditch que les poux.

Le détective continua à préciser un signalement qui, toutefois, restait assez vague ; mais Old Dick sembla se ranimer singulièrement et finit par s'écrier :

— Que le Cric me croque, mais je crois que je tiens votre lascar ! Je suppose que c'est un notaire qui a volé l'argent de ses clients ou un caissier qui a fait un trou dans la lune. Oui, ce doit être lui. Je lui ai poliment demandé l'aumône et il ne m'a rien donné, mais rien du tout ! Je suis bien content maintenant qu'il en soit ainsi, car je ne veux que de l'argent honnêtement gagné, moi ! Venez avec moi, gentlemen, et n'oubliez pas que nous avons dit une demi-couronne !

Dix minutes plus tard, le mendiant s'arrêta devant une haute maison de triste apparence et dont la façade s'ornait de divers écriteaux annonçant des chambres et des bureaux à louer.

— Je l'ai vu entrer plusieurs fois dans cette boîte, dit-il. Le concierge, qui s'appelle Brown, est une crapule.

— Réveillons Mr. Brown, dit gaiement Harry Dickson.

Mr. Brown, tiré de son sommeil, se réveilla hargneux et malhonnête comme pas un, mais il se radoucit devant les insignes policiers de ses visiteurs.

— Oui, reconnut-il, quand Goodfield lui eut demandé les renseignements voulus, je sais de qui vous voulez parler. Il n'habite pas ici, il est tout juste venu louer un petit bureau meublé donnant sur la cour, et pour pas cher encore : trois shillings par semaine. Il s'appelle Stone et a toujours payé régulièrement ; quant à vous en dire davantage, je ne le puis, car j'ai à peine entrevu sa tête et je ne crois pas que je le reconnaîtrais.

— Mais moi, je le ferais, riposta Old Dick.

— Vous, sale mendiant, grogna Mr. Brown, je vous apprendrai à vous mêler de ce qui ne vous regarde pas !

— Police ! lui glapit sous le nez l'ineffable Dick, police, entendez-vous ? Voulez-vous que je vous fasse coffrer ?

— Juste Dieu, Mr. Dick, hurla le concierge, dites-vous vrai ? Oh, excusez-moi, un mendiant comme vous qui est détective ! A quand donc la fin du monde ?

Harry Dickson mit fin à cette scène burlesque en se faisant indiquer le bureau dudit Stone.

Il y trouva un foyer encore tiède, quelques cendres, des tiroirs vides et un rayon de clair de lune s'attardant sur le plancher.

— Rien ! murmura-t-il. Souvenez-vous, Goodfield, qu'à chacune de nos visites aux trop nombreux nids vides de Thorpe, on ne trouvait rien.

— Hélas ! murmura le policier du Yard.

Old Dick les avait suivis et examinait les lieux d'un air critique.

— Pas bien chic pour un homme qui a volé des millions, déclara-t-il.

— Des millions ! suffoqua le concierge.

— Dommage que vous ne l'ayez pas su, hein, Mr. Brown ? railla le mendiant. Sinon, vous auriez certainement triplé le prix du loyer, vieux grigou !

Harry Dickson, Goodfield et Tom Wills rendirent le concierge à son somme interrompu et, une fois dans la rue, se mirent en devoir de régler les honoraires de Mr. Old Dick.

— Mais j'y songe, s'écria tout à coup le détective, Dick, ici présent, prétend pouvoir reconnaître notre homme.

— Où qu'il puisse se trouver ! s'exclama le mendiant.

— Il pourrait nous rendre service.

— Vous entendez, Old Dick, dit à son tour Goodfield, il y a encore des demi-couronnes à gagner pour vous dans cette affaire.

— Hélas, gémit le larron, si les temps n'étaient pas si durs pour le pauvre monde, je refuserais avec indignation une offre aussi blessante. Moi, moi, au service de la police ? Je suis déshonoré, c'est certain, mais il faut manger, disent les Français, et moi aussi, je dois manger et même davantage que ces étrangers, et au surplus je dois boire ! Je suis votre homme, messieurs.

C'est ainsi que Harry Dickson engagea une nouvelle recrue qui, pour ne pas posséder de bien brillants atours, pouvait lui rendre de sérieux services.

5. Lawn Lane

Lawn Lane n'est pas une artère bien importante de Londres, mais elle borde les splendides Vauxhall Parks, et ses immeubles sont riches sinon luxueux. Depuis un quart de siècle, les Porkenham y ont le leur qu'ils ont aménagé comme un véritable palais.

Les Porkenham étaient des parvenus qui avaient fait fortune dans tous les commerces et spéculations possibles, depuis le bœuf salé jusqu'aux terrains à bâtir de Bombay ou de Melbourne. Ils ont eu le toucher d'or comme le roi Midas, car au contact de leurs mains plébéennes, tout s'est mué en or ou en argent comptant.

Mais cela ne leur ouvrait guère la porte de la *gentry* de Londres, qui continuait à les ignorer sinon à les mépriser.

Les Porkenham avaient beau acheter des Rubens ou des Murillo, traiter avec des maharadjahs pour l'achat des plus fameux diamants des Indes, donner des fêtes qui coûtaient des fortunes, la noblesse d'Angleterre continuait à leur tourner un dos dédaigneux.

Même quand David Porkenham, à force de livres sterling, devint membre de la Chambre des Communes puis, à force de milliers de livres sterling, baronet, on continua à lui faire grise mine, et ce fut la mort dans l'âme qu'il maria deux de ses filles à des industriels du centre et ses deux fils à deux comtesses françaises authentiques, mais sans le sou.

Il lui restait une fille, Lady Petronella, qu'on appelait Lady Petra ou vulgairement Nelly, qu'il destinait désespérément à un comte ou duc de race, lequel s'obstinait à ne pas se montrer.

Ce soir-là, Sir Porkenham était d'une humeur plus détestable que jamais ; il buvait de grands verres d'un admirable porto rouge qui devait valoir au bas mot cinq livres la bouteille, sans songer à en offrir une goutte au gentleman qui lui faisait face.

— Vous n'aurez plus un liard de moi, môssieu Bromleck, disait-il grossièrement. Et même, je ne sais ce qui me retient de téléphoner à la police pour demander votre arrestation immédiate, vous qui m'avez escroqué jusqu'à présent dix mille livres sans arriver à décider Lord Dorfal à entrer dans nos voies ! Vous êtes une fameuse canaille, convenez-en !

L'homme qu'il venait d'injurier de cette façon ne perdit pas son calme.

— Je vous ai dit que le mot d'ordre est « patience » et rien de plus ; pour le moment, je vous serais pourtant reconnaissant de ne plus user de ce nom de Bromleck.

— Oui doit être quelque peu compromis, j'imagine, ricana le lourdaud.

— Je le confesse ; raison de plus d'avoir confiance en moi et de ne pas crier ce nom sur tous les toits, ce qui vous compromettrait, ainsi que Lady Petra.

— Laissez Lady Petra tranquille, et donnez-lui le mari qu'elle attend !

— Elle l'aura, et précisément quand elle saura attendre, répliqua vertement Mr. Bromleck.

— Elle n'attendra pas, ni moi non plus ! Je sais à présent que vous n'êtes qu'un voleur. Votre nom a été cité ce matin au conseil des ministres.

— C'est un grand honneur, sir !

— Ouais, mais faudrait savoir dans quels termes, mon bonhomme.

— Vous n'avez aucune raison de me les cacher, sir !

— Cela est vrai, et je ne le ferai pas. On a dit que Bromleck ne ferait qu'un seul et même personnage avec un certain Thorpe, que la police recherche depuis des années et des années.

— Et qu'elle continuera à chercher encore pendant des années !

— Pas si je téléphone à quelqu'un de ma connaissance.

— Harry Dickson, sans doute ?

— Et si cela était, maître filou ?

— Il serait charmé, sans nul doute, mais cela ne veut pas dire qu'il me tiendrait déjà. Par contre, il tiendrait quelqu'un d'autre.

— Et qui donc, monsieur le beau prophète ?

— Un certain Sir David Porkenham.

— Crapule !

— Bah, ce ne sont là que de vains mots, bien qu'ils sonnent mal dans la bouche d'un... baronet. Mais aussi, sir, pourquoi vous obstinez-vous à acheter des parures splendides mais... volées ?

— Hein ? rugit le richard. Répétez donc pour voir !

— Je le répète. Vous achetez – et à quel prix ! – tous les bijoux qui tombent dans les griffes de cet aimable Jackie Blabe, et bien d'autres choses encore. Ce Blabe est vraiment un homme précieux, n'est-il pas vrai ? Il paraît même que dans sa vie antérieure, il connut un Porkenham qui vous était quelque peu apparenté, mais qui, depuis, s'acheta une conduite grâce aux livres sterling de son brave homme de père !

— Maître chanteur ! glapit Porkenham en cassant rageusement son verre.

— Des gros mots ! répliqua Bromleck. On n'arrivera donc jamais à s'entendre sans de pareilles incivilités, indignes de vous, sir ?

— Vous êtes un sale sorcier ! Vous n'écoutez pas seulement aux portes, mais au cœur des gens !

— C'est qu'ils ont le cœur bavard, sinon je n'en saurais rien, fit Bromleck avec condescendance.

Le baronet leva sur lui ses petits yeux porcins et fouineurs.

— Bromleck, dit-il, semblant avoir reconquis tout à coup son calme. Bromleck, voilà cinq ans que je vous connais, peut-être plus, peut-être un peu moins. Au début, vous étiez un homme humble et quelconque, un sale entrepreneur de mariages à la manque ; puis, petit à petit, vous vous êtes installé ici comme chez vous. Cette maison n'a pas eu de secrets pour vous, et je ne sais si moi-même j'ai pu en garder un. Au fond, que voulez-vous ? De l'argent, toujours de l'argent, rien que de l'argent ?

Pour la première fois, l'ombre d'une émotion passa sur le visage impassible et railleur de l'étrange Bromleck.

— Non ! s'écria-t-il, puis, comme s'il regrettait déjà le manque de sang-froid, il se ravisa.

— A tout prendre, sir, je suis un pauvre homme, et un peu d'argent me fait toujours plaisir.

Porkenham le considéra quelque temps en silence, avec plus d'attention et d'intelligence qu'on n'en aurait attendu de la part d'un homme lourd et grossier comme lui.

— Je ne crois plus rien de ce que vous m'avez dit concernant un mariage possible entre le capitaine James Dorfal et ma fille Petra, dit-il enfin. J'ai été roulé et sans doute aurais-je porté plainte contre vous, si je n'avais appris que Bromleck et Thorpe ne faisaient qu'un seul personnage. Il y a quelque honneur à être roulé par Thorpe, j'en conviens.

Bromleck écoutait, impassible ; seul un pli barrant son front dénotait son attention soutenue.

Tout à coup, Sir Porkenham laissa tomber ces paroles :

— Thorpe, à coup sûr, c'est quelqu'un.

— Merci, sir, dit sèchement Bromleck.

— Le Yard et des institutions anglaises plus importantes encore donneraient gros pour vous enfermer dans une cellule forte de Newgate ; par conséquent, il y a de hauts personnages qui ont peur de vous !

Porkenham se leva, une singulière lueur dans ses petits yeux.

— Avoir à sa merci un homme qui fait peur à l'Angleterre, quelle gloire ! tonna-t-il.

— Je ne suis pas à votre merci, sir.

Le gros homme toussa, un peu gêné par la réplique orgueilleuse.

— Sans doute, sans doute, mais je serais en droit de vous demander un service, même de faire une alliance avec vous.

Les traits de l'incompréhensible Bromleck se crispèrent.

— Que voulez-vous, sir ? demanda-t-il à voix basse.

Porkenham s'était approché de lui et, de l'index, il lui toucha la poitrine.

— Curieux homme, homme étrange entre tous, oui, je veux savoir quelque chose vous concernant, quelque chose que vous seul pouvez me confier.

Il reprit haleine et, d'une traite, lança :

— Quel est votre secret, Thorpe ou Bromleck ?

— Un secret ! fit doucement ce dernier en reculant d'un pas, comme si le contact du nabab lui déplaisait. Ai-je donc un secret ?

— Oui, s'écria impétueusement le gros homme, vous en avez un, je le sais !

Bromleck détourna son regard du visage enflammé de Sir Porkenham et se mit à fixer les caissons enluminés du plafond.

— C'est bien dommage que vous ayez cassé ces belles tulipes de cristal, sir, dit-il, sinon nous pourrions prendre un verre de porto tout en devisant comme de vieilles commères. Mais qu'à cela ne tienne, une brève conversation peut être tout aussi intéressante.

» Supposons qu'en sortant d'ici, je tombe entre les mains de la police, que je sois traîné devant les cours de justice, condamné aux travaux forcés ou même à la potence, cela ne fera pas connaître ce que vous appelez « mon secret ». Mais que quelques minutes auparavant, j'aie confié ce « secret » à Sir Porkenham, le voilà sur le chemin de la gloire avec un portefeuille de ministre au bout et, peut-être, la gratitude des grands d'Angleterre. C'est souverainement habile, Mr. le baronet.

Sa voix avait pris des inflexions dures et méprisantes.

— Vous êtes un sot, Porkenham ! s'écria-t-il soudainement.

Le richard poussa un grondement de colère et leva ses poings musculeux mais, à la même minute, il les rabassa dans un geste de frayeur : un browning venait, comme par magie, d'apparaître dans la main de Bromleck.

— Ne bougez pas, imbécile, ricana ce dernier, ou je vous règle votre compte sur l'heure ! Avec tout autre, cela aurait pu prendre, Porkenham, mais pas avec moi ! Un secret ? Eh oui, j'en ai un, et un fameux encore, et votre damné argent m'a déjà servi à ce sujet. Mais vous aussi, vous en avez un : vous avez voulu connaître le mien avant de me faire arrêter par vos sbires.

» Votre maison est cernée en ce moment par les hommes du Yard, Harry Dickson en tête. Mais ils ne me tiennent pas encore, ils ne me tiendront jamais. Allez au diable, Porkenham !

Et peut-être que le gros baronet partit sur le moment même pour cette tragique destination, car il tomba face contre le plancher, le front troué par une balle de revolver.

*

Harry Dickson couvrit le cadavre de Sir Porkenham à l'aide d'un tapis de table et se tourna vers Goodfield qui entraînait dans le salon.

— L'oiseau s'est envolé, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

Goodfield baissa la tête, penaud et furieux à la fois.

— Et pourtant, la maison est toujours cernée, et dix hommes l'ont fouillée dans ses moindres recoins.

— Oui, murmura Dickson, c'est là un des tours de Thorpe : vous filer entre les doigts au moment où on croit le tenir.

Il avait à peine jeté les yeux autour de lui, comme s'il jugeait toute recherche inutile ; mais soudain, Tom Wills, son élève, vit le regard du maître devenir attentif et fixer un endroit à l'angle du grand tapis de haute laine qui couvrait le plancher.

— Tom, ordonna-t-il, tondez-moi un peu cette belle carpette, là, dans l'angle de gauche.

Le jeune homme obéit et remit au détective quelques touffes de laine que celui-ci flaira avec satisfaction.

— Très précieux, dit-il enfin, en serrant les peluches dans son portefeuille.

Puis, s'adressant à Goodfield :

— Rédigez le rapport d'usage, Good, dit-il. Pour le moment, il n'y a rien d'autre à faire. Peut-être aurez-vous sous peu de mes nouvelles à ce sujet.

— Perdu ! gémit le policier. Une fois de plus, nous avons perdu la partie !

Il accompagna le détective dans la rue où stationnaient les agents ; une forme chétive s'avança vers eux, fendant le cordon de police.

— Mr. Dickson, paraît que vous ne tenez pas l'homme, mais ce n'est pas une raison pour me priver de la prime. Je l'ai vu entrer dans cette maison ! Oui, je l'ai suivi jusqu'ici et je vous ai téléphoné ensuite. Ce n'est pas ma faute si vos agents ne sont pas plus malins !

C'était Old Dick qui se lamentait de la sorte.

— Je l'ai reconnu, continuait le mendiant, et je le reconnaîtrais encore entre mille. Et voilà que vous le laissez filer !

Harry Dickson se mit à rire.

— Ne vous en faites pas, mon vieux Dick, vous aurez vos dix livres, vous les avez honnêtement gagnées, ma foi ! Je n'ai qu'une parole, venez demain matin à neuf heures au bureau de Mr. Goodfield,

et la prime vous sera versée intégralement, je vous le promets !

Old Nick s'en alla content, en faisant la grimace aux agents morfondus.

— Nous avons perdu, répéta Goodfield.

— Taisez-vous, Good, vous dites des bêtises !

— Comment ?

— Nous avons gagné, au contraire, Good, tout ce qu'il y a de plus gagné ! s'écria Harry Dickson en lui frappant l'épaule.

— Vous voulez rire ?

— Jamais je n'ai été plus sérieux, mon vieil ami ; je dois vous dire que j'ai notre homme dans ma poche !

— Une façon de parler, sans doute, grogna Goodfield.

Pour toute réponse, Harry Dickson prit dans sa poche les petits fragments de haute laine, enlevés au tapis du salon de feu Sir Porkenham.

— Et cela, Goodfield, ne vous dit donc rien ?

Le superintendant haussa les épaules, mécontent.

— Sans doute que ces peluches sont muettes, mais elles sont en tout cas fort odorantes, Good, jugez-en par vous-même.

Goodfield, s'exécuta, flaira les gros fils rouges et les rendit en secouant la tête.

— En effet, cela sent mauvais, l'évier, la boue l'égout ; bref, tout ce qu'il y a de dégoûtant !

— Hourrah pour Goodfield ! s'écria Harry Dickson. Il a trouvé !

Mais le brave policier s'avoua avec tristesse qu'il n'avait rien trouvé du tout.

6. Le véritable secret

Downing Street, tout comme Scotland Yard, a souvent les honneurs des romans, mais, bien plus que la forteresse policière, s'auréole de mystère. C'est là, en effet, que se situe le vaste organisme de l'espionnage anglais, dont les tentacules enserrant le globe terrestre comme le ferait une pieuvre fabuleuse. En quittant Goodfield et ses hommes, Harry Dickson s'y était fait conduire en toute hâte et fut reçu sur l'heure par un personnage dont il ne nous est pas permis de communiquer le nom.

— Ainsi, sir, commença le détective, l'ordre qui parvint à la prison de Pentonville concernant le sieur John Blabe n'était pas faux, comme on continue à le croire au ministère de l'Intérieur.

— Les affaires de ce ministère et les nôtres diffèrent essentiellement, fut la réponse faite d'une voix sèche et coupante. Mais je puis vous dire que cet ordre émanait de nous, de l'Intelligence Service.

— Je vous demande de m'en donner les raisons bien que..., eh bien oui, sir, bien que je croie les connaître.

— Dites-les, Mr. Dickson !

— Vous considérez John Blabe comme un des plus fameux espions allemands, le numéro 331.

Le haut fonctionnaire jeta un regard aigu au détective.

— C'est vrai, mais, pourquoi employez-vous le terme « considérer » ?

— Ce n'était pas le numéro 331 du service d'espionnage de la Friedrichstrasse !

— Expliquez-vous plus clairement, ordonna l'autre d'une voix sourde.

— Il lui ressemblait seulement, et puis c'était un fou !

L'homme de Downing Street poussa un profond soupir.

— Je m'en suis douté, mais les preuves m'ont toujours fait défaut. C'est une lamentable aventure, Dickson.

— Elle ne l'est plus, sir, répliqua triomphalement le détective. Je vous livrerai le numéro 331 quand vous le voudrez, mais ce n'est qu'un piètre gibier en comparaison du numéro allemand que je compte joindre à ma capture.

— Dickson, Mr. Dickson, supplia le haut personnage dont toute

la morgue s'était évanouie, que voulez-vous dire, pour l'amour de Dieu ? Un autre numéro... Mais il n'y en a qu'un, un seul...

— Le numéro 2 ! Oui, le terrible numéro 2 !

— Tombé en disgrâce à Berlin !

— Mais qui, pendant des années, a travaillé à une revanche éclatante, formidable !

— Qu'avez-vous trouvé ? Parlez !

— Un plan de Londres à moitié consumé par les flammes et un bout de tapis de laine maculé de boue, sir !

L'autre gronda, essayant de comprendre, mais le détective reprit la parole.

— Il me faut cinquante hommes résolus, sir !

— Cent, si vous voulez !

— Soit, j'accepte ; et maintenant, veuillez déployer le plan de Londres.

Le fonctionnaire obéit, et Harry Dickson piqua le grand plan multicolore de la pointe de son stylo.

— Lawn Lane, Kennington Road, Goose Grounds à Peckham Rye, considérez cet arc de cercle parfait, sir, et dites-moi s'il ne vous rappelle rien ?

— Si fait... attendez... N'est-ce pas le tracé des anciens égouts de Londres, dont les travaux furent entrepris au début du XVIII^e siècle et abandonnés depuis ?

— Très juste, sir, parce qu'ils étaient creusés trop bas et susceptibles d'inondation lors des grandes crues de la Tamise. Eh bien, sir, nous allons poster nos hommes en trois points différents de ce tracé : A Porkenham House, au Palmer Hôtel dans Kennington Road et sur les Goose Grounds. Nous-mêmes, nous nous rendrons au Palmer Hôtel, point névralgique par excellence, mais auparavant, nous ferons une visite.

— Je vous suis !

— Trois inspecteurs suffiront pour nous accompagner.

L'auto fila comme un bolide et s'arrêta dans Grosvenor Street.

— Mais nous sonnons à la porte de Sir Dorfal ! s'écria le haut fonctionnaire.

— Le pauvre cher homme, répondit Harry Dickson avec tristesse.

Le vieux valet leur ouvrit au moment où, à l'étage, éclatait le cri de démente que le détective connaissait déjà.

Harry Dickson se tourna vers les inspecteurs qui les accompagnaient.

— A l'étage ! Et ramenez-moi l'homme !

Sir Dorfal les reçut dans la tenue d'un homme qui s'apprête à se mettre au lit.

— Mr. Dickson, s'écria-t-il avec colère, que signifie, à cette heure

indue...

Mais il reconnut l'homme qui se tenait aux côtés du détective et s'inclina.

— Excellence, que me vaut cet honneur ?

— La fin de bien des tourments pour vous, Sir Dorfal, dit Harry Dickson en le regardant avec pitié.

La porte s'ouvrit et les inspecteurs parurent, encadrant un petit homme en pyjama sombre. Il roulait des yeux effarés et, de sa main amaigrie, caressait une épaisse barbe rousse.

— Messieurs, s'écria Sir Dorfal, que veut-on à mon fils James, vous savez bien qu'il est... malade.

— Certes, dit le détective, mais pas de la façon que vous croyez, sir !

Il étendit la main vers le visage de James Dorfal et, en deux coups secs, arracha la barbe rousse.

— Oh ! s'écria Dorfal, je ne comprends pas, James !

— Ne l'appellez pas ainsi, Sir Dorfal, dit sombrement le détective, cet homme n'est pas votre fils, mais le numéro 331 du service de l'espionnage allemand.

— Fait, pincé, cuit ! ricana l'Allemand. Mes félicitations, Harry Dickson, vous êtes un rude lapin, et il n'y a pas de déshonneur à être cueilli par vous.

— Peu de temps avant la fin des hostilités, reprit le détective, le capitaine James Dorfal, blessé à la tête, fut fait prisonnier par les Allemands.

» Ils firent alors l'étrange constatation que, muni d'une barbe rousse, un de leurs meilleurs espions, le numéro 331, était son parfait sosie.

» Friedrichstrasse eut une idée de génie : le capitaine James Dorfal revint dans les rangs de l'armée anglaise, blessé à la tête et privé d'une partie de sa mémoire.

» Le nouveau capitaine avait la partie belle : sa blessure et son amnésie accidentelle excusaient toutes les erreurs qu'il aurait pu commettre dans son nouveau rôle. Il fut expédié à l'arrière, où il dut faire un terrible ouvrage et, les hostilités finies, il vint à Londres, prit sa place au foyer du véritable James Dorfal, et y continua à se livrer à ses pratiques d'espionnage.

» Sur ces entrefaites, son chef, le formidable numéro 2, tomba en disgrâce à Berlin. Par négligence, cet espion avait commis une faute grave, et il ne songeait plus qu'à la réparer. Il vint à Londres, trouva le faux capitaine James, et travailla avec lui à son œuvre de revanche.

» Pendant des années, Sir Dorfal, vous avez abrité ce serpent sous votre toit, le prenant pour votre fils.

— Mais James, mon fils ? gémit le malheureux père.

— Il n'est plus. Apprêtez-vous à écouter une bien sombre histoire, Sir Basil. Après la guerre, Sir James parvint à s'enfuir d'Allemagne et revint à Londres, poussé par son instinct, mais complètement privé de mémoire.

» Et nous voici devant un de ces mystérieux problèmes de la criminologie : Sir James se fit une nouvelle personnalité, hélas criminelle. Il prit le nom de John Blabe, et, comme tel, s'avéra un voleur et un faussaire astucieux.

» Un jour pourtant, il eut de la malchance et fut arrêté, jugé, condamné à la prison. Il y mourut.

» Mais Downing Street possédait le signalement du fameux numéro 331, et la ressemblance avec John Blabe attira son attention. Ils surveillèrent le détenu, essayèrent de fouiller dans son passé, mais n'y réussirent point. Quand Blabe mourut, l'Intelligence Service exigea le secret, espérant toujours découvrir quelque chose.

» Je suis obligé de croire que le numéro 2 fut mieux au courant des agissements du véritable James Dorfal et de son nouveau personnage, John Blabe, puisque le numéro 331 s'est servi du personnage pour empaumer d'anciens codétenus, entre autres Gilliotti et même un fils de feu Sir Porkenham, un mauvais sujet renié par son père et ayant passé par la geôle, lui aussi.

Sir Dorfal écoutait, anéanti, tandis que l'espion démasqué le considérait d'un air goguenard ; enfin, ce dernier prit la parole.

— Vous m'avez pris, c'est vrai, mais vous pouvez courir si vous voulez en faire autant du numéro 2.

— Détrompez-vous, répondit froidement le détective. Mon élève Tom Wills a racheté brillamment la mauvaise filature où John Blabe ressuscité se moqua de lui, et notamment en le suivant plus tard jusqu'aux Goose Grounds.

L'espion lui jeta un regard noir.

— Des blagues ! dit-il d'une voix mal assurée.

— Où il découvrit qu'un certain espion allemand disparaissait dans une maison de jardinier et ne réapparaissait plus.

— Damné chien ! hurla le numéro 331. Ah, que n'ai-je réglé tout de suite son compte à ce petit morveux de Tom Wills !

— Inspecteurs, ordonna le détective, emmenez cet homme. Il faut qu'il reste au secret à Newgate !

Puis, se tournant vers l'homme de Downing Street :

— La nuit n'est pas finie, Excellence !

*

A Palmer Hôtel, dont les scellés furent brisés, Goodfield et une triple escouade de policiers les attendaient.

— Tous vos ordres ont été suivis à la lettre, Mr. Dickson, dit le brave homme. Les caves de Porkenham House ont été explorées et les murs sondés, et le passage que vous avez pressenti, découvert enfin. Vingt hommes s'avancent en ce moment dans les profondeurs. Il en va de même aux Goose Grounds où le passage a été découvert dans la maison du jardinier. Vingt hommes y sont descendus également et doivent marcher dans notre direction.

— Au *lift* ! ordonna Dickson.

— Pas de blagues, hein ! murmura Goodfield.

— Faites rattacher ce plancher un peu trop incertain et tout est dit, répondit Harry Dickson en riant.

Quelques minutes plus tard tout était arrangé et le détective donna l'ordre de descente.

Quand l'ascenseur fut arrivé à fond de course, ils se trouvèrent au bord d'une sorte de mare fangeuse.

Harry Dickson promena une puissante lampe à réflecteur sur les parois du puits.

— Au début du XVIII^e siècle, commença-t-il, à l'endroit où se trouve maintenant Palmer Hôtel, s'élevait une petite maison de maître, appartenant à un ingénieur hanovrien du nom de Schwefel.

— L'homme qui conçut le plan des premiers égouts ! s'écria Sir... de Downing Street.

— Et qui mit son projet à exécution en partant des souterrains de sa maison même, compléta Harry Dickson. Puis quand l'ouvrage s'avéra inutile, déçu et ruiné, il retourna à Hanovre, où les plans restèrent après sa mort.

— Et où le numéro 2 a dû les découvrir.

— Voilà tout le secret de Palmer Hôtel, dit Harry Dickson, et voici ce qui le complète, messieurs !

Sur la paroi du puits, le faisceau lumineux de son projecteur venait d'éclairer une sorte de disque, que le détective fit pivoter.

Les eaux de la mare se mirent immédiatement à descendre et bientôt, un étroit trottoir longeant le flot ténébreux fut à découvert.

— Doucement, ordonna Harry Dickson, je crois qu'il nous faudra parcourir un bout de chemin très désagréable.

Ce fut le cas, mais soudain tout changea.

Un long couloir tout en pierres blanches s'ouvrit devant eux, illuminé par une longue rangée de lampes électriques se perdant au loin.

Mais les visiteurs furent bien autrement stupéfaits quand ils virent de proche en proche des plaques émaillées et indicatrices incrustées dans les parois et munies de véritables standards téléphoniques.

— Voici enfin le secret du numéro 2, ou de Thorpe, ou de

Bromleck ! s'écria le détective. Un vaste système de microphones reliant ces souterrains à toutes les maisons qui pouvaient avoir de l'importance pour lui. Tenez, voici le standard qui les relie à Scotland Yard. Diable, voici le ministère de l'Intérieur ; celui de Downing Street est déjà esquissé !

— Par tous les diables, rugit le fonctionnaire. Détruisez-moi ces engins infernaux !

Une sourde rumeur emplit le couloir et, dans le dos des visiteurs, déboucha l'escouade ayant opéré la descente par les caves de Porkenham House.

Quelques minutes plus tard, devant eux, ce fut le tour de celle des Goose Grounds.

— Personne ? questionna le détective.

— Personne, sir !

— Qu'à cela ne tienne, il ne faut surtout désespérer de rien !

Harry Dickson s'appuya contre la muraille luisante.

— Quel homme, ce numéro 2 ! Il a réalisé ceci tout seul, c'est-à-dire qu'il a dû se faire voleur, faussaire, escroc, pour réunir les capitaux nécessaires à l'achèvement de ce formidable ouvrage, et pour payer le silence des ouvriers étrangers qu'il faisait venir à Londres, et qu'il renvoyait ensuite dans leurs lointains foyers, à moins qu'il ne les ait supprimés, ce qui n'est pas impossible, après tout.

» Il mena de front cette œuvre de termites tout en se procurant de l'argent par tous les moyens possibles. Mais son œuvre servait ses fins : ne lui permettait-elle pas de pénétrer dans les plus intimes secrets des grands de Londres ? A quels fabuleux chantages n'a-t-il pas dû se livrer, crimes qui resteront ignorés de la justice des hommes, à cause du silence même des victimes ? Quels coups a-t-il pu exécuter à l'abri de cette forteresse d'ombre ? Témoin celui des parures des Dorfal et de bien d'autres encore. Car le numéro 2 voulait présenter l'ouvrage tout fait à sa patrie, sans qu'il en coûtât à cette dernière, ni argent ni peine et, de la sorte, reconquérir la faveur perdue jadis !

— Nous ne tenons pas le bonhomme, pourtant, murmura Goodfield.

A ce moment, un bruit de pas pressés s'éleva dans la direction opposée, et Tom Wills parut, hors d'haleine.

— Eh bien ? questionna le maître.

— Tout est en ordre, haleta le jeune homme.

— Bravo, mon petit ! jubila le détective.

Puis, se tournant vers Goodfield :

— Ici, nous n'avons plus rien à faire, que vos hommes continuent à garder les souterrains en attendant qu'une décision intervienne.

— Elle ne tardera guère, bougonna l'homme de Downing Street.

— Excellence, dit le détective, dans le temps, mon ami Goodfield, ici présent, reçut en présent d'un haut personnage une caisse de superbes Henry Clay's ; il brûle du désir de nous laisser fumer quelques-uns de ces prodigieux cigares... et de vous faire une surprise ensuite.

— Moi ? s'exclama Goodfield.

— Vous en personne, certainement, répliqua le détective en l'entraînant.

Il commençait à faire jour quand le fonctionnaire, Harry Dickson et Tom Wills s'installèrent dans les fauteuils que le brave Goodfield leur fit avancer et allumèrent les coûteux cigares.

Harry Dickson aspira quelques bouffées puis fit signe au superintendant.

— Est-ce le rapport de police que l'on vient de déposer sur votre bureau, Good ?

— En effet, rien d'intéressant, Mr. Dickson.

— On ne peut savoir, riposta le détective. Permettez que j'y jette un coup d'œil, mon vieil ami.

Il parcourut les feuilles où se trouvaient consignés les brefs rapports de la nuit : rixes, vols, accidents, menus délits nocturnes, tout à coup, il poussa un cri joyeux.

— Aha ! Je vous y prends, monsieur mon élève ! Comment, Mr. Tom Wills s'est vu dresser un procès-verbal pour coups et blessures sur la personne d'un inoffensif vieillard ?

— Qu'est-ce que vous me chantez là ? bougonna Goodfield en prenant les feuilles du rapport. Ma foi, c'est vrai !

— Il m'avait bousculé, pleurnicha Tom Wills, et puis la police m'a donné raison, car j'ai été relâché tandis que l'homme a été conduit au poste de l'Embankment.

— Je désire voir cet homme, trancha Harry Dickson, je crois que nous sommes en présence d'une erreur judiciaire manifeste.

— Poste 6, cellule 4, lut Goodfield, l'homme a été enfermé là. Il ne possédait pas de papiers d'identité.

Il sonna.

— Faites venir le numéro 4 du poste 6, ordonna-t-il au brigadier de service.

Cinq minutes plus tard, un pauvre hère en haillons fut introduit, poussé aux épaules par deux robustes *bobbies*.

— Mr. Goodfield, s'écria le vagabond, est-ce ainsi que l'on traite les amis ? Le grand cric me croque ! Mais voilà le petit galvaudeux qui m'a flanqué une peignée au moment où je m'apprêtais à faire un somme profitable.

— Old Dick ! s'écria Goodfield, que signifie ?

— Brigadier, dit Harry Dickson, que faisait notre ami Old Dick

ici présent, au moment de sa rencontre avec ce jeune chenapan qui a nom Tom Wills ?

— Il tournait dans l'enceinte défendue autour du Palmer Hôtel dans Kennington Road, sir, en disant qu'il était en droit de s'y trouver.

— Il avait raison, et comme vous avez dû fouiller ses poches, je serais bien aise de savoir ce que vous avez pu y trouver.

— Peuh ! ce rouleau de ficelle.

— Je l'ai trouvé par terre, dit Old Dick.

— Hum, fit le détective, savez-vous ce que c'est, messieurs ? C'est un cordon Bickford !

— Qui sert à provoquer les explosions ? demanda l'homme de Downing Street.

— Et qui, adapté au bon endroit, eût anéanti, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, tout l'ouvrage souterrain que nous connaissons, répondit Harry Dickson d'une voix tonnante. Comment allez-vous, mon cher numéro 2, alias, Thorpe, alias Bromleck ?

Old Dick fit, d'un geste large, pivoter un des fauteuils libres et s'y installa commodément.

— Beau travail, Harry Dickson, dit-il. A vrai dire, il y a quelque temps déjà que je pensais que l'affaire était dans le sac, mais j'avais compté sans le coup de poing de Mr. Tom Wills. C'est le grain de sable dans la botte de Napoléon, faisant manquer une victoire. Voilà ce que c'est de ne pas essuyer ses pieds en entrant chez le grand monde, car Harry Dickson, en flairant la boue de l'égout, a dû penser à l'égout lui-même.

Il se tourna vers le fonctionnaire de Downing Street.

— Je suis content de me trouver avec vous en ce moment. J'ai perdu la partie, mais songez bien, gentlemen, que tous les champs d'honneur ne sont pas nécessairement des champs de bataille. Dès que j'ai senti le poing de Mr. Wills sur ma figure, j'ai compris que tout était perdu, et que cet intermède avait été inventé pour me mettre en lieu sûr pendant quelques heures. J'aurais pu partir avant cette entrevue, je ne l'ai pas voulu, j'aimais autant être beau joueur. Adieu, messieurs !

Il glissa doucement de côté.

— Poison, fit laconiquement Harry Dickson. Le numéro 2 a eu une mort digne de son courage et de son patriotisme.

Tous se levèrent et s'inclinèrent devant le vaincu en un ultime hommage.

LA TENTE AUX MYSTÈRES

1. Le crime de l'auberge des Trois Petits Coqs

Harry Dickson devait se souvenir longtemps de l'auberge des Trois Petits Coqs. Elle se trouvait dans Upper Mail, à l'endroit où, en été, des bateaux-mouches partent pour Barnes et Mortlake. Une pelouse la précédait, où séchait du pauvre linge. La salle de consommation était grande, carrée, et sonnait le vide sous les pas. Elle comportait un minuscule comptoir d'angle, où derrière une grille blanche s'étagaient des bouteilles poisseuses et de petits barils de genièvre hollandais, cerclés de cuivre verdi. Dans un bocal, des biscuits tombaient en miettes et dans un autre pâlassaient quelques cigares bagués de rouge et de bleu.

Cinq ou six tables disparates, les unes rondes, les autres rectangulaires, et trois demi-douzaines de chaises défoncées constituaient le mobilier. Une double porte s'ouvrait sur une pièce presque aussi vaste, meublée de quelques tables malpropres et de chaises de fer. On l'avait pompeusement dénommée « salle de réunion » s'il fallait en croire la pancarte manuscrite épinglée sur un des vantaux. Trois fenêtres sans rideaux, donnant sur une arrière-cour d'une tristesse accablante, déversaient une clarté insolente dans cette salle dont elle faisait ressortir toute la laideur.

Harry Dickson, qu'une enquête avait mené en ce jour d'octobre dans Hammersmith, y était entré parce que la pluie menaçait et qu'il se sentait transi par le dur vent d'ouest soufflant sur la *river*.

Il faisait froid dans la salle d'auberge, où le feu n'était pas allumé, et où, d'ailleurs, ne se trouvait aucun consommateur.

Le détective avait claqué la porte en entrant, et fait du bruit avec la chaise sur laquelle il avait pris place, mais personne ne vint.

A la fin, il s'impatienta et appela :

— Hello, quelqu'un, s'il vous plaît !

La résonance du lieu amplifia sa voix, mais personne ne répondit à son appel.

Aux murs, des affiches vieilles de plusieurs années se fanaient ; elles représentaient des types de paquebots depuis longtemps voués aux chantiers de démolition, ainsi que des réclames de liqueurs dont le nom n'existait même plus dans les mémoires.

Le détective se demandait s'il devait répéter son appel ou simplement s'en aller, mais la pluie s'était mise à tomber avec rage et fouettait les carreaux malpropres du cabaret.

Il s'étonna un moment de ne voir personne accourir pour enlever le linge de la pelouse, où il se trempait à merveille, puis, de guerre lasse, il se leva, traversa la première salle et entra dans celle des réunions. La déchéance profonde de l'endroit commençait à lui inspirer un certain intérêt, auquel se mêlait cette chose indéfinissable qui planait souvent sur le début de ses aventures.

Il en chercha la raison et la trouva bientôt.

Une odeur fade et rebutante régnait dans la salle, une odeur de charogne qui n'était pourtant pas celle de la pourriture, mais plutôt celle d'un poulet égorgé dont on vient de débrider le ventre.

Elle stagnait, têtue, mêlée à de lointains relents d'alcool et de pipe refroidie. Dans l'angle de la pièce, il y avait une porte ouverte sur un escalier de bois blanc aux innombrables souillures.

L'odeur venait de ce coin du vestibule, non, elle descendait de l'étage.

— Holà, quelqu'un ?

Mais Dickson sentait obscurément que son cri retentissait dans un désert et, mû par une sorte d'instinct, il se mit à gravir les premières marches de l'escalier de bois.

L'odeur se précisait, particulièrement fétide et écoeurante.

Le détective venait d'atteindre le premier palier ; il vit des portes ouvertes sur des chambres vides, mais dans l'une d'elles, un drap traînait par terre, un traversin boueux gisait au milieu de la pièce contre une chaise renversée. Une lampe à pétrole brisée se tenait en équilibre instable au bord d'une chaise bancale.

Harry Dickson vit le lit défait et, poussant un cri, s'élança.

Il avait vu le cadavre.

Il était étendu en travers de la couche, les jambes nues, la chemise noire de sang coagulé. Un torrent de splendides cheveux roux inondait un oreiller horriblement souillé. Le visage enfoui dans une couverture de laine était invisible, mais la gorge béait, ouverte d'un formidable coup de tranchet. Surmontant son premier mouvement d'horreur, le détective leva doucement la tête mutilée, mais aussitôt, il recula avec une exclamation de stupéfaction terrifiée. Il venait de reconnaître le visage.

C'était celui de Lady Hortram, une des femmes les plus en vue du *cant* de Londres.

Et Lady Hortram avait disparu depuis des mois, sans que personne ait pu retrouver sa trace. Le crime remontait à peine à la veille.

Nous retraçons brièvement quelques particularités de l'enquête.

Lady Bertha Hortram, veuve de Sir Georges Hortram, décédé l'année précédente, bien qu'ayant déjà atteint la quarantaine, était encore une beauté célèbre. La mort de son époux ne la laissait pas follement riche, mais nantie de revenus suffisants pour lui faire une situation indépendante et enviable. Elle avait sous-loué sa grande maison de rapport dans Lambeth Road, non loin du parc épiscopal. Elle y vivait simplement portant dignement le deuil de son défunt mari, ne recevant encore personne et s'occupant uniquement de quelques bonnes œuvres.

Une vieille gouvernante et une servante presque aussi âgée vivaient avec elle. Lady Bertha sortait rarement, tout au plus trois fois par semaine, pour se rendre dans un ouvroir de dames charitables de Boyson Road, non loin de sa demeure.

Elle faisait ces sorties à pied, afin de prendre un peu l'air. Or, un soir d'été torride, les servantes s'inquiétèrent de son retard.

— La soirée est si belle, se dirent les braves femmes, qui cependant ressentaient quelque inquiétude.

Mais la nuit vint et leur maîtresse n'était pas de retour.

Elles avertirent la police. Trois mois après, celle-ci cherchait encore. Le jour de sa disparition, Lady Hortram s'était rendue, comme de coutume, à l'ouvroir de Boyson Road et y avait passé deux heures, à son habitude. Elle s'était séparée de ses amies en promettant de revenir le surlendemain. On l'avait vue s'éloigner à pied par Walworth Road dans la direction de sa demeure.

Quant à l'auberge des Trois Petits Coqs, voici les renseignements relatés dans le rapport de police dressé après le crime :

« Auberge des Trois Petits Coqs » : vieille guinguette servant autrefois de lieu de réunion à un syndicat de mariniers, et tenue par un certain Cheeseman, ancien patron de remorqueur de son état. A la mort de ce dernier, il y a six mois, l'établissement fut repris par un nommé Bartell, également ancien marinier, venant de Liverpool.

» Bartell est célibataire et n'a à son service qu'une vieille femme de ménage, de mœurs assez dissolues, Elisabeth Bourne, surnommée Betsy Gin pour son intempérance.

» Lew Bartell est un homme assez âgé d'humeur maussade et peu fait pour tenir une auberge ; aussi son établissement a-t-il perdu toute clientèle, les affaires étant laissées à l'abandon. Très souvent, l'auberge est restée fermée pendant des journées entières.

» Bartell a été aperçu pour la dernière fois l'avant-veille de la découverte du crime. Personne n'a pu préciser si l'établissement est resté fermé entre-temps, car jamais les volets des fenêtres ne furent

baissés depuis l'arrivée du nouveau patron, qui n'allumait même plus de lampe dans son cabaret, une fois la nuit tombée.

— Bartell n'a plus reparu dans sa maison ni dans le voisinage.

» Betsy Bourne : son corps vient d'être repêché non loin de Westminster Bridge, presque en face de Scotland Yard. Le corps ne paraît pas avoir séjourné longtemps dans l'eau et ne porte aucune trace de violence. L'autopsie a montré que l'estomac contenait encore une forte quantité d'alcool.

» Renseignements pris à Liverpool, Bartell y est complètement inconnu.

» Dans la chambre du crime, les policiers ont découvert les restes d'un repas froid : du pain, des sardines et de la charcuterie. Lady Bertha doit donc y avoir séjourné, non enfermée, car la porte ne possède ni verrou, ni serrure. Elle a dû y résider de son plein gré.

» En dehors du linge qu'elle portait sur elle, on n'a retrouvé aucun de ses vêtements.

» L'autopsie a montré aussi que les victuailles, dont les reliefs furent découverts dans la chambre, ont été consommées par la victime. C'est donc bien dans cette pièce que le crime a eu lieu. »

Et le rapport de conclure par ces mots : « Aucune trace, aucune conjecture. »

*

Harry Dickson s'était posé la question :

— Pourquoi cet inconnu, Lew Bartell, était-il venu habiter cette maison, qu'il avait reprise aux héritiers de Cheeseman contre une somme assez rondelette, payée comptant, pour la laisser à l'abandon aussitôt après ?

Il n'eut aucune peine à découvrir ses héritiers, des petits boutiquiers de Mile End, qu'il dérangerait au moment où ils faisaient le compte de leur recette quotidienne.

— Vous savez, dit le chef de famille en se grattant le nez, je m'appelle bien Cheeseman comme feu mon cousin, mais nous ne nous sommes pas beaucoup rencontrés dans la vie. Il était mon aîné, et tout ce que je sais, c'est que, dans son jeune âge, il a beaucoup navigué. Après, il a fait tous les métiers, il a même présenté un show de curiosités dans les fêtes foraines. Non, je ne sais rien de lui ; ah si, toutefois : quelque part dans la maison se trouve un petit tableau qu'il a peint lui-même, jadis, car il paraît qu'il a eu un peu de talent. Je ne sais plus comment cette croûte est venue échouer chez moi. Je dois l'avoir clouée quelque part contre une fente de porte, pour empêcher le vent de souffler. Je suppose que vous ne tenez pas à la voir ?

— Mais si, mais si, insista le détective.

Mr. Cheeseman s'exécuta de bonne grâce et revint enfin avec un petit panneau en bois de cèdre, on l'on décelait encore une vague couche de peinture.

— Un peu d'huile, je vous prie, demanda le détective.

Il commença par en frotter le panneau et bientôt les couleurs devinrent visibles, puis des contours et des images.

— Diable ! s'écria soudain Mr. Cheeseman qui regardait par-dessus l'épaule du détective, ce n'est pas si mal que cela !

— Non, c'est même très bien, admit Harry Dickson.

De fait, un paysage lumineux venait d'apparaître sous ses doigts oints d'huile d'olive. C'était une mer bleue, des mosquées blanches, de grêles minarets, des tartanes et des Caïques au repos le long d'un quai dallé de marbre. Puis, dans toute sa splendeur, le paysage de la Corne d'Or, la prestigieuse perspective d'Istanbul fut sous ses yeux.

— Cet homme avait un réel talent de paysagiste, conclut le détective en rendant le tableau à son propriétaire.

— Je le ferai encadrer pour le mettre dans mon salon, dit Mr. Cheeseman. Quel diable d'homme tout de même que ce vieux coquin d'Abe !

Mais cela n'avancait en rien l'enquête entreprise par le détective.

— Vous rappelez-vous comment vous êtes entré en pourparlers avec Bartell ? demanda-t-il.

— Comment, si je me rappelle ! s'écria le boutiquier. Messrs. Wade et Field, avocats dans White Lion, venaient de me mettre au courant du décès de mon cousin Abe Cheeseman, mort intestat, d'une rupture d'anévrisme. J'héritais de tous ses biens, qui étaient maigres : cent et dix livres d'argent comptant et une vieille maison tombant en ruine, ne valant plus grand-chose et que j'aurais eu de la peine à vendre ou à louer, me déclarèrent-ils.

» Jugez dès lors de l'accueil que je fis à Lew Bartell qui m'en proposa sur-le-champ six cents livres en prenant tous les frais à sa charge.

— Comment avez-vous trouvé Lew Bartell ?

— Un homme bien convenable, quoique peu causant. Il était habillé à la façon d'un marinier, d'une vareuse de gros drap bleu, et je compris qu'il voulait continuer les affaires de mon cousin qui, de temps à autre, affrétait un remorqueur pour des transports fluviaux d'intérieur.

— Vous ne vous rappelez pas l'avoir entendu dire ou demander quelque chose qui valût la peine d'être retenu ?

— Non... à moins que... Attendez : il m'a demandé si je connaissais intimement feu mon cousin, à quoi j'ai répondu que je ne le connaissais pas du tout, puisque je l'avais perdu de vue depuis plus de trente ans, et que, même dans notre jeunesse, on s'était peu

fréquentés. Il m'a semblé qu'il était très satisfait de cette réponse.

— C'est quelque chose, murmura Harry Dickson, qui nota mentalement l'indication que lui fournissait Mr. Cheeseman.

— Ah, continua ce dernier, je me souviens aussi qu'il me demanda quelques détails sur la vie passée de mon cousin, et quand je lui eus dit que celui-ci avait un show à la foire, il m'a demandé assez vivement : « Quel genre de show ? » A quoi j'ai répondu que j'avais entendu raconter que c'était un petit théâtre d'illusions d'optique avec des miroirs et un tas d'autres fariboles, et que cela n'a pas dû lui rapporter gros, sur quoi il a eu un rire bref et peu agréable.

» Il resta encore quelques minutes, comme s'il ruminait d'autres questions, mais il se leva alors brusquement, me souhaita le bonsoir et s'en alla. C'était un curieux bonhomme, voilà mon avis.

Lorsque le détective revint chez lui à Baker Street, ce jour-là, il paraissait songeur, mais non mécontent.

— Il y a un point d'attache, un relais, dit-il à son élève Tom Wills qu'il avait tenu au courant de l'enquête menée. C'est bien faible encore, mais c'est quelque chose tout de même : l'auberge des Trois Petits Coqs intéressait Bartell. La maison laissée par Cheeseman doit avoir eu une importance réelle pour lui. Le premier point, c'est donc la maison.

— Une vieille et sale boîte, remarqua le jeune homme.

— Précisément, ce n'est pas pour sa malpropreté, ni pour son ancienneté, que Bartell l'a acquise à un prix relativement élevé.

— Pourtant, vous avez comme toujours dû explorer cette demeure de fond en comble ! s'écria Tom Wills.

— Je me défie fort de pareilles explorations, répondit sagement le détective. On ne viole pas en quelques heures des secrets parfois figiolés pendant de longues années. Les maisons de ce genre se défendent. Son unique mystère est-il celui de la mort tragique de Lady Hortram ? Je ne puis le croire.

Harry Dickson, ayant fini de parler, décrocha le téléphone et demanda Scotland Yard.

— Qui est là ? Slatter ? Bonjour, sergent ! Un petit renseignement facile à donner, c'est tout ce que Harry Dickson vous demande pour l'heure : y a-t-il quelque part une foire qui se tient à Londres en ce moment ?

— Il y en a toujours, Mr. Dickson. Mais la principale se trouve en ce moment dans Bethnal Green, vous savez bien, sur la plaine de Shoreditch.

— Va pour Shoreditch, murmura le détective en raccrochant le cornet.

— On va donc faire un tour à la foire ? jubila Tom Wills que ce genre d'occupation comblait généralement d'aise, car dans

l'enthousiasme de sa jeunesse, il aimait beaucoup les distractions foraines.

— En effet, le temps s'est d'ailleurs mis de la partie et la foire d'automne de Shoreditch jouit d'une longue et juste renommée.

2. Le mystérieux Martin Jengle

A cette même heure, dans une magnifique garçonnière de Colwyn Street, un jeune homme se livrait à une occupation des plus singulières.

Il vérifiait une à une de puissantes jumelles prismatiques, les astiquait, faisait manœuvrer le jeu des lentilles, et ne fut satisfait que lorsqu'un des appareils d'optique lui parut tout à fait au point. Là-dessus, il éteignit soigneusement toutes les lumières et, une fois la pièce plongée dans l'obscurité, leva un pan de la splendide tenture en velours damassé qui masquait la fenêtre.

Celle-ci donnait sur une arrière-cour d'où l'on avait vue sur d'autres cours et jardinets voisins.

Le jeune homme repéra attentivement les rectangles roses des fenêtres lointaines et finit par découvrir celle qu'il cherchait.

Il braqua alors la lunette dans sa direction, s'installa sur le bras d'un fauteuil et ne bougea plus.

Dans le champ de ses jumelles, un carré lumineux venait d'apparaître, celui d'une fenêtre dont les stores n'étaient pas baissés.

Il dut faire glisser le curseur avant que la vision fût claire et, à la fin, il poussa un soupir d'aise : l'intérieur de la pièce était devenu visible pour lui, comme à deux pas.

— Aujourd'hui, on ne pourra me jouer le tour de voiler les vitres, murmura-t-il. Cela m'a coûté deux livres pour obtenir que Peacock, le tapissier, enlève stores et tentures, mais je ne les regrette pas.

La chambre qu'il observait si passionnément était agencée comme un petit bureau moderne, mais qu'une main féminine aurait plus ou moins transformé en boudoir.

Dans un coin, le secrétaire en bois de rose était surmonté d'une lampe irisée, et le fauteuil américain traditionnel, remplacé par un amour de petit lutrin aux coussins de brocart.

Un divan très bas occupait tout le mur du fond ; dans un des coins se dressait une bibliothèque aux volumes serrés, où brûlait une lampe à la lumière discrète.

Il n'y avait personne dans la pièce, aussi l'espion gardait-il sa lunette d'approche obstinément fixée sur une porte d'angle, dans l'espoir de la voir s'ouvrir d'un moment à l'autre.

Après avoir été mise quelque temps à l'épreuve, la patience du jeune homme fut enfin récompensée : la porte s'ouvrit lentement et laissa passer une ombre fluette qui se dirigea immédiatement vers le bureau. On la vit ouvrir des tiroirs, en sortir des liasses de papiers et les remettre en place après un examen sommaire.

Elle ne semblait pas trouver ce qu'elle cherchait car, à plusieurs reprises des mouvements d'impatience, de plus en plus rageurs, lui échappaient. A la fin, elle quitta le secrétaire et alla s'asseoir sur le divan, ou elle resta immobile, le menton sur les mains, les yeux perdus dans le vague. De cette façon, la lumière éclairait en plein son visage et le jeune homme tressaillit sauvagement.

— Démon ! gronda-t-il.

Il venait de voir une figure de vieille femme, aux grands yeux de poule, fixes et verts, scrutant la nuit.

— Certes, continua-t-il à voix basse, on donnerait beaucoup pour vous voir, telle que vous êtes là, misérable femelle ! Et « on », c'est Scotland Yard et son fidèle allié Harry Dickson ! Mais ce n'est pas mon rôle de les prévenir.

Il resta à observer la femme immobile.

— Décidément, j'ai manqué ma vocation, j'aurais dû m'établir détective, faire la concurrence au Dieu de Baker Street, et non devenir... peu importe, ce que je suis. Et le métier n'est bon et beau que dans les romans !

» Vous n'avez pas trouvé, continua-t-il encore, et c'est là ce qui précisément m'intéresse en vous, femelle du diable ! Quel intérêt aurais-je à vous faire pendre ? Aucun. Mais j'en aurais à vous voir trouver ce que vous devez chercher là, et alors, nous nous reverrons, ma belle !

Il vit la femme se lever brusquement, étendre le bras et éteindre les lumières. Il n'y eut plus que d'opaques ténèbres dans le champ de sa lunette.

— En voilà assez pour aujourd'hui, grommela-t-il en remisant son appareil. J'ai déjà pensé à reprendre vos recherches à mon tour, tigresse, mais j'ai bien plus confiance en votre habileté dans ces choses qu'en la mienne !

Il attendit encore quelques minutes avant de rallumer, puis il se débarrassa de son élégante tenue d'intérieur pour endosser un quelconque costume de confection, se coiffer d'un chapeau fatigué et revêtir enfin un vieil imperméable.

Ses traits fins et intelligents subirent presque à l'instant une transformation analogue. La bouche se plissa sur une vulgaire cigarette, les yeux semblèrent devenir moins brillants et une mèche de cheveux tombée sur le front ne fut pas écartée. Il dédaigna des escarpins vernis et de fines chaussures de cuir souple pour chausser

d'ignobles souliers jaunes, et quitta la chambre, puis la maison.

Sur la plaquette fixée à la porte du premier étage qu'il occupait, on aurait pu lire : *Mr. Lionel Redmond esq.*

Une fois tourné l'angle de Colwyn Street il s'engagea dans Kennington Road, et se mit à siffler sans élégance une gigue populaire. Au coin de Chester Street, il prit place dans un bus en marche remontant vers Bermondsey.

Harry Dickson aurait pourtant été vivement intéressé par les manœuvres du jeune homme, car la maison qu'il espionnait était celle de feu Lady Hortram dans Lambeth Road.

*

Shoreditch est un quartier misérable et de déplorable réputation, mais la foire d'automne y est fastueuse. Elle emplit la large place triangulaire de carrousels à vapeur, de tentes de pitres, de cirques ambulants, de musées d'horreurs et d'échoppes de sucreries violemment colorées.

On peut être pauvre comme Job, dans Bethnal Green et dans Shoreditch, on trouve toujours quelques pence pour se payer une entrée dans une de ces tentes prometteuses, pour faire un tour de carrousel ou de Scenic Railway, ou pour s'acheter un bâton de nougat rose ou des triangles de réglisse poisseux. Le temps était froid, mais sec, et le monde affluait.

A l'angle nord de la place, là où les droits d'emplacement sont les moins élevés, se dressait une tente tout en longueur, éclairée par une rampe électrique dont nombre de lampes étaient absentes.

Un pitre efflanqué faisait son boniment sans enthousiasme devant une douzaine de morveux sans le sou, dont le dénuement était si visible que leur pratique en devenait bien douteuse.

— Venez voir le *Show des Merveilles*, s'égosillait le clown. Deux pence, demi-place pour les enfants accompagnés et les militaires.

Les badauds baissèrent la tête et s'en furent un peu plus loin écouter d'identiques promesses, irréalisables pour eux.

Le pitre soupira, roula une cigarette et se mit à fumer d'un air dégouté.

— Hello, Bunny, cela ne va pas ? s'écria une voix joyeuse sortant de l'ombre, et Mr. Lionel Redmond esq. entra dans le cercle de lumière.

Le saltimbanque secoua la tête d'un air las et morose.

— Pas du tout, directeur. Voilà près d'une heure que je fais le boniment, et il y a tout juste cinq spectateurs dans la boîte, pour qui il faudra donner une représentation, si l'on ne veut pas rendre l'argent. Le temps des shows à illusions est passé depuis belle lurette !

Il regarda d'un air mélancolique un écriteau de toile peinte.

— C'est lui qui est parti avec la graisse de la soupe, mais c'était le bon temps alors, oh oui, le très bon temps !

Son doigt décharné indiquait des lettres déteintes :

Show des Merveilles !

La huitième merveille du monde !

Faites un voyage dans un fauteuil !

L'établissement est unique au monde et

n'a pas de succursale !

Propriétaire : Abel Cheeseman.

Martin Jengle, successeur.

— Je n'attendais que vous, Mr. Jengle, pour commencer le spectacle, ajouta-t-il.

— Oui, murmura celui-ci, le bon temps est loin, et je ne suis pas Abel Cheeseman, qui était un homme diantrement habile.

— C'était une brute, répliqua Bunny, mais il connaissait son métier ; quel diable, Mr. Jengle, vous a inspiré, pour tirer cette vieille baraque de l'oubli où elle était tombée après le départ du vieil Abe, au lieu de mettre votre capital dans un carrousel, ou un show de cires, avec des crimes, des assassins pendus ou guillotins et des maladies ?

— Faut croire que je n'avais pas assez d'argent pour cela, vieux grincheux que vous êtes, répondit le jeune homme avec bonne humeur. Allons, ne laissons plus attendre le public à l'intérieur !

Il entra dans une salle tendue de grosse toile rouge, misérablement éclairée par une unique ampoule, et dont les étroites banquettes en gradins étaient désespérément vides.

Sur les stalles, près du gramophone tenant lieu d'orchestre, se tenaient cinq spectateurs, deux gentlemen et un marinier en goguette, accompagné de deux filles en cheveux.

Martin Jengle jeta un coup d'œil distrait sur ce parcimonieux public, et disparut aussitôt derrière la toile masquant la scène.

Une fois là, son visage changea, et une vive perplexité s'y peignit.

— Harry Dickson en personne et son *alter ego* Tom Wills, naturellement, murmura-t-il. Je me demande ce qui les attire à la foire de Shoreditch et surtout dans ce show-ci !

Il s'approcha d'un trou fait dans le rideau et fixa un moment les détectives, qui fumaient patiemment des cigarettes.

— Dickson est-il sur le sentier de la guerre ? se demanda-t-il tout bas. Un profane dirait que non à le voir sans maquillage et sous son aspect de tous les jours. C'est là mal connaître son homme ; Dickson n'est jamais plus dangereux que lorsqu'il paraît inoffensif.

Il haussa les épaules et se regarda dans une glace. Depuis qu'il avait quitté Colwyn Street, Mr. Lionel Redmond ne s'était pas contenté de revêtir de plus humbles vêtements mais, chemin faisant, il avait dû réaliser une progressive transformation de son beau visage : une petite moustache à la Charlot ornait sa lèvre supérieure, un emplâtre couvrait l'œil gauche, et ses joues semblaient devenues lamentablement creuses.

Il s'adressa un coup d'œil satisfait dans le miroir, puis se dirigea vers la minuscule cabine d'opérateur, continuant toujours son monologue :

— Rien ne devrait m'étonner de la part de Harry Dickson. Il serait idiot d'attribuer sa présence au show Cheeseman, à un fait du hasard.

» Allons donc ! Il doit chercher, chercher tout comme moi, dans un autre but, sans aucun doute, mais dans la même direction. Qui arrivera premier au poteau de la victoire ?

Tout en parlant, il avait manœuvré quelques boutons, fait « girer » des lentilles et des miroirs paraboliques, puis il s'installa devant un mégaphone qui transmettait sa voix à l'intérieur de la salle de spectacle :

— *Ladies and gentlemen !* Le spectacle que j'aurai l'honneur de vous présenter n'est pas du cinéma, mais une merveilleuse perfection des dioramas d'antan. Vous remarquerez que tous les objets y paraissent en relief, sans que les spectateurs aient à recourir à l'usage des lunettes à double couleur, comme pour une présentation d'anaglyphes. Les figures y sont mouvantes, et même animées, et leur vie apparente n'est pas obtenue par le déroulement d'un film quelconque ! J'espère que la séance aura l'heur de vous plaire !

— J'aime mieux le cinéma ! hurla une des filles.

Bunny intervint à ce moment :

— La direction se réserve le droit de renvoyer toute personne troublant l'ordre à l'intérieur de la salle de spectacle, tonna-t-il.

— Et de garder notre argent, n'est-ce pas, gueule de farine ? gouailla le marinier.

— Et même de vous demander des dommages et intérêts, tête à l'huile ! rétorqua le pitre avec colère.

— Silence ! hurla le mégaphone. On commence !

Martin Jengle appuya sur un bouton, ce qui eut pour effet de faire glisser le rideau sur sa tringle et de découvrir une petite scène fortement éclairée.

— Sur la Tamise ! annonça l'opérateur.

La scène s'obscurcit et les bords de la Tamise apparurent un peu avant Tower Bridge. Un steamer passa sous le pont et avança lentement au milieu du fleuve.

Tout cela avait une apparence de vie et de réalité surprenante ; toutefois, on devait s'avouer que, depuis le triomphe du cinéma, ce show, malgré sa perfection optique, devait avoir perdu beaucoup de son attrait pour les âmes frustes.

— En pleine mer ! cria le mégaphone.

Et cette fois-ci, une longue houle accourut, si saisissante de réalité que les deux femmes poussèrent de petits cris de frayeur. Au loin, un navire luttait contre les vagues et envoyait un gros panache de fumée vers le ciel.

— Arrivée à Constantinople ! clama la voix de Jengle.

A cette minute, le clown Bunny se glissa dans la cabine et, s'approchant de son directeur, murmura mystérieusement :

— Mr. Martin, l'homme est là, comme tous les soirs, et il s'est de nouveau assis sur la banquette du fond.

Jengle fit un léger signe de tête.

— Très bien, Bunny ; prenez ma place et faites tourner le tambour, pendant que j'essaie de regarder d'un peu plus près ce quidam.

Il s'approcha de la toile formant cloison et regarda dans la salle, dans la direction indiquée par Bunny. L'unique ampoule avait été éteinte, laissant l'endroit réservé aux spectateurs dans l'ombre, mais la lumière venant de la scène était suffisante pour s'y reconnaître un peu.

— Depuis le premier soir, vous êtes là, murmura Jengle, qui avait l'habitude des soliloques. Je me demande ce que vous voulez et qui vous pouvez être ? Voilà plusieurs soirs que je vous suis et vous disparaissiez dans la nuit comme du sucre dans une tasse de café noir !

Il regarda attentivement la forme humaine revêtue d'un long pardessus sombre, et dont l'écharpe et le feutre rabattu formaient presque un masque dissimulant le visage. Par intervalles seulement, Jengle voyait l'éclat de deux yeux noirs, particulièrement fixes.

Il allait retourner dans la cabine, quand ses yeux tombèrent sur le visage de Harry Dickson, et il resta cloué sur place.

— Bon, lui aussi semble s'intéresser profondément au spectacle. Diantre, je lui ai vu rarement les yeux plus brillants ; quelque chose a dû le frapper. Nous passons le panorama animé de Constantinople en ce moment. Cheeseman avait donné tous ses soins à la toile de fond et aux accessoires et j'avoue que c'est un chef-d'œuvre, mais encore ?...

Il se retira en secouant pensivement la tête et retourna près du fidèle clown.

— Tout comme hier, vous achèverez la séance, Bunny, dit-il, et puis vous fermerez l'établissement pour ce soir, car nous ne gagnerons guère d'argent.

— Quant à ça, Mr. Martin, affirma Bunny, vous avez raison. Ah ! que ne voulez-vous m'écouter et acheter un petit carrousel à vapeur,

ou un petit show avec une femme à barbe, un nain, une dame pesant quatre cents livres et un veau à six pattes !

Jengle sortit et, une fois dans la rue, se cacha derrière une roulotte foraine d'où il ne perdait pas de vue l'entrée de sa baraque.

Bunny dut écourter quelque peu la séance, car il y était à peine que la salle se vidait de son public. Le marinier et ses amies coururent immédiatement prendre d'assaut les chevaux de bois du manège voisin ; Harry Dickson et Tom Wills s'enfoncèrent dans une allée médiane de la foire et l'inconnu se mit à marcher à grands pas dans la direction de Green Road.

Le beau fixe de la soirée ne s'était pas maintenu au baromètre de Londres, car le ciel s'était brouillé et une brume humide commençait à emplir les rues. Martin Jengle s'élança derrière l'homme au long manteau en marmottant des imprécations à l'adresse du brouillard.

— Encore un peu, ce sera le *fog*, et pour suivre cet individu, il faudra que je lui donne le bras ! se lamenta-t-il comiquement.

L'homme avait tourné l'angle de Church Street et remontait vers les obscures ruelles d'Old Nicholl.

— Il changera donc tous les jours de chemin ? grommela Jengle. Mais celui qu'il choisit aujourd'hui est certes le plus vilain de tous !

Il se trouvait dans cette sorte de cirque qui mène au Calvert et qui prend, surtout dans le noir, le sinistre aspect d'un labyrinthe.

Soudain, Jengle se colla contre une des sinistres façades et resta immobile en retenant son souffle.

L'homme qu'il suivait avait fait halte et regardait autour de lui avec circonspection. Jengle put voir qu'il tenait une cigarette entre ses lèvres et s'apprêtait, avec des gestes d'une étrange lenteur, à l'allumer.

— C'est des manigances, ou je m'y trompe fort, murmura le forain.

En même temps, des pas légers se firent entendre et il vit une silhouette sortir rapidement du brouillard et s'avancer le long des maisons.

Ce fut à cet instant que l'homme alluma sa cigarette à l'aide d'un briquet qui brilla d'une forte flamme.

Sans qu'il pût se rendre compte comment elle était venue, Jengle vit une longue et puissante automobile surgir silencieusement du brouillard et arriver presque à sa hauteur.

Il grinça des dents et plongea la main au fond de la poche de son veston, à la recherche d'une arme.

Mais l'auto le dépassa de quelques mètres, et braqua soudain des phares aveuglants sur la silhouette marchant de l'autre côté de la rue.

Jengle vit une ombre surgir de la machine et, avec une vélocité foudroyante, envelopper le passant et l'attirer dans la voiture. Presque en même temps, l'homme au long pardessus avait sauté sur le siège à

côté du chauffeur et l'auto démarra en trombe.

Mais quelqu'un avait été tout aussi rapide et c'était Martin Jengle.

Il se tenait cramponné au porte-bagages derrière l'automobile et, malgré sa position inconfortable et même dangereuse, il s'offrait un dernier soliloque :

— Pauvre Tom Wills, c'est lui qu'on vient d'enlever là, comme une dona d'Espagne. Bon, je veux bien servir la cause de Harry Dickson, tout en soignant la mienne, bien entendu !

3. Sous le signe de l'Hydre

Ici, il nous faut éclairer quelque peu la lanterne du lecteur.

Au moment où, dans le show Cheeseman, le spectacle changeait pour la troisième fois et où le magnifique paysage de Constantinople apparaissait, Harry Dickson ressentit comme une commotion électrique : il retrouvait, en grand et en relief, le tableau entrevu dans la boutique de Mile End.

« Cheeseman, Cheeseman, se dit le détective, quel homme étrange avez-vous été de votre vivant ? Voyageur, peintre de talent, inventeur aussi, car le présent show est un bijou d'agencement optique et mécanique, qu'alliez-vous faire dans cette hideuse taverne d'Hammersmith ? Pourquoi vous êtes-vous complu dans ce milieu grossier et pourquoi votre vilaine maison fut-elle acquise à si grand prix par le singulier Lew Bartell ? Et pourquoi cette grande lady qu'était Bertha Hortram y est-elle venue périr si atrocement ? Voilà toute l'affaire résumée en peu de mots », continua mentalement le détective, en voyant de fins nuages nacrés s'avancer dans le ciel d'azur d'Istanbul.

A ce moment, la toile masquant l'entrée s'était soulevée et le détective avait vu l'arrivée subreptice de l'homme au long paletot.

« Trop bien masqué pour être honnête, se dit-il, et, de nouveau, la voix de l'instinct, le flair si vous voulez, s'éveilla en lui. Il faut que j'en sache davantage. »

Alors, il se pencha vers Tom et, en peu de mots, lui donna des ordres.

Lui, Dickson, irait dès la fermeture de la tente se livrer à une enquête sur les gens de l'établissement et sur l'établissement lui-même. Quant à Tom, il prendrait l'inconnu en filature.

Nous savons ce qui advint à Tom, au moment où il allait atteindre le point central du Calvert, et allons rester quelque temps aux côtés de Harry Dickson.

Bunny avait fermé la tente et s'était éloigné en sifflant joyeusement, pour atteindre bientôt une taverne familière de Bethnal Green où il s'engouffra comme dans un havre.

L'opérateur que Dickson avait vu entrer, et qui n'était autre que Martin Jengle, avait filé sans avoir été aperçu du détective.

— Nous referons bien connaissance un jour, monsieur le

directeur, avait murmuré Dickson, un peu dépité par cette façon de lui brûler la politesse, car il y a quelque chose dans votre visage qui me fait réfléchir.

» Nous sommes-nous déjà rencontrés dans la vie ? Est-ce une ressemblance ? Je n'y crois pas beaucoup. Mais vous n'êtes pas encore hors de ce monde et nous verrons bien.

Les lumières commençaient à s'éteindre sur la place et, une à une, les tentes, après avoir déversé leur monde dans la rue, se fermaient.

Les manèges mécaniques faisaient un dernier tour et lançaient trois coups de sirène dans l'air brumeux en guise de bonsoir à la clientèle.

Harry Dickson s'était glissé derrière le « Show des merveilles » et s'aperçut que rien n'était plus facile que de s'y introduire.

Peu de temps après, il se trouvait dans la cabine de l'opérateur et, à l'aide d'une puissante lampe sourde, examinait les lieux et surtout les appareils. Pour produire l'illusion, une toile de fond de dimensions restreintes était suffisante, car un jeu de lentilles et de miroirs l'amplifiait à volonté.

C'était cette toile que le détective examinait avec une attention passionnée. Mais elle ne lui apprenait rien, sinon qu'elle était peinte d'une façon ravissante, avec un luxe de détails vraiment remarquable.

« Si je la comparais à celle de la boutique de Mile End, je trouverais certes qu'elles sont absolument identiques, se dit-il. Pourquoi Cheeseman s'est-il attardé à produire des œuvres tellement semblables ? Toutes les proportions ont été observées avec une minutie rare. Tiens, qu'est-ce là ? »

Il venait de remarquer des points blancs, presque imperceptibles, à certains endroits de la peinture.

— Je veux bien ne plus m'appeler Harry Dickson, si ces points se trouvaient sur le tableau du cousin de Cheeseman ! s'exclama-t-il.

Il poussa son examen plus avant et soudain, ses yeux brillèrent.

— Je comprends à présent ! Ceci n'est pas uniquement un tableau, c'est un plan. Mais de quoi, mon Dieu ?

Il avait pris son carnet et s'était mis à y piquer des points noirs de la pointe de son stylo, reproduisant ceux de la toile, respectant leurs distances relatives et leur place. Il obtint une figure amorphe, étirée, qui, tout de même, lui parut familière.

— Ah ! s'écria-t-il, j'y suis : la constellation de l'Hydre !

Et soudain, il se frappa le front.

En pensée, il revit la façade de la sombre et sanglante auberge d'Hammersmith ; il revit les figurines des trois petits coqs peints sur l'enseigne, et se souvint avoir constaté que précédemment, il y en avait eu d'autres à leur place. D'autres qui n'avaient été que

grossièrement effacés et qui avaient dû représenter un lion, un serpent et un bouc.

— L'Hydre ! s'écria-t-il. Ce monstre fabuleux figurait en effet dans la mythologie comme une effroyable créature à triple tête : une de lion, une autre de serpent et la troisième de bouc !

Il s'était levé, nerveux, prêt à l'action.

— Il faut que cette nuit même, je me remette à explorer l'ancienne taverne de Cheeseman, fort de ce que je viens de trouver ici.

Il se retrouva dans la nuit brumeuse, les joues brûlantes de fièvre.

Mais il lui fallut marcher jusqu'à l'extrême bout de Great Eastern Street pour trouver le taxi en maraude qu'il convoitait.

— Scotland Yard ! ordonna-t-il en s'engouffrant dans la voiture.

Celle-ci roulait déjà quand il se rendit compte de son erreur.

Il allait la rectifier, quand une idée lui vint.

— Instinctivement j'ai donné la bonne adresse, murmura-t-il, si toutefois je trouve Gilbert Tree à son poste ; heureusement qu'il travaille toujours très tard.

Il apprit avec joie que Mr. Tree n'avait pas encore quitté son bureau et se fit annoncer sur-le-champ.

Mr. Gilbert Tree, un petit homme sec comme une trique et ressemblant à un vieux maître d'école de province, était un des aides les plus précieux de la police métropolitaine. Préposé principal aux archives, il était doué d'une mémoire étonnante, et aucune question relative à un crime, aussi ancien qu'il pût être, ne le prenait au dépourvu.

Il ne s'étonna nullement d'une visite aussi tardive, pour la bonne raison qu'il ne s'étonnait jamais de rien. C'était un fataliste qui entrevoyait la vie comme une bibliothèque bien rangée ou comme un dossier en ordre.

— Bonsoir, Mr. Dickson, dit-il de sa voix aigrette, vous arrivez juste à l'heure où je m'offre la seule goutte de rhum de la journée. Vous allez aussi en profiter !

Il remplit, avec le contenu d'une bouteille plate, deux petits gobelets d'argent et en tendit un au détective qui accepta avec empressement.

— Fameux, votre rhum ! loua-t-il.

— Trente ans de cave, pas un mois de moins, déclara Mr. Tree.

— Vous vous rappelez certainement le crime de l'auberge des Trois Petits Coqs, dit Dickson, sans autre entrée en matière.

— C'est bien récent, répliqua Mr. Tree avec dédain, car il n'avait de l'estime et ne manifestait de réel intérêt que pour les crimes anciens.

— Cette auberge ne s'est-elle jamais appelée autrement ?

— Si fait, elle a porté l'enseigne des *Trois animaux sauvages*. Un lion, un serpent et une sorte de bête à cornes mal définie.

— N'avez-vous jamais eu l'idée qu'elle aurait pu s'appeler *L'Hydre* ?

Mr. Gilbert Tree sursauta.

— C'est épatant, ce que vous dites là, savez-vous ? s'écria-t-il, l'œil en feu, car l'Hydre, cela signifie quelque chose !

— Quoi donc ? demanda Harry Dickson en respirant profondément, tant il était ému et anxieux d'en apprendre plus long.

— Eh bien, c'est le nom qu'aurait porté quelquefois Jim Ghost, vous savez bien, l'émule de Jack l'Eventreur, plus jeune que lui dans les annales du crime, mais resté tout aussi inconnu.

Harry Dickson resta un long moment silencieux, les pensées agitées et peu précises encore.

— Cette affaire remonte à près de vingt ans et est restée des plus mystérieuses, dit-il enfin. Vous devez vous en rappeler quelque chose, Mr. Tree !

— Si je me le rappelle, elle n'est que d'hier dans ma mémoire, déclara avec orgueil le petit homme. Jim Ghost s'en prenait surtout aux dames de l'aristocratie et l'on a pensé qu'il appartenait à leur milieu. Ses crimes sont exactement au nombre de douze, mais il en a signé trois, de trois têtes différentes, celle d'un lion, celle d'un serpent et celle d'un capricorne, je crois. C'est ce qui fait qu'un fantaisiste s'est amusé à lui donner le nom d'Hydre, mais ce nom n'eut guère de succès et c'est celui de Jim Ghost, tout aussi fantaisiste pourtant, qui prévalut partout. Mais aux limiers de l'époque, elle suggéra l'idée que le nouvel éventreur pouvait bien avoir une triple personnalité.

— Vous devez encore connaître le nom des victimes ? demanda Harry Dickson.

— Comme le vôtre et comme le mien, les voici.

Et Mr. Gilbert Tree se mit à réciter leurs noms à la file, sans l'ombre d'une hésitation, et avec la même aisance que s'il les lisait dans un livre.

— Halte ! s'écria soudain le détective, vous allez vraiment trop vite, mon cher Tree ! Vous dites Lady Hayfield, Lady Summerless, Lady Bardentrop, Lady Santeney, Lady Firerock... Diable, toutes ces mortes sont apparentées à feu Lady Hortram !

— Oui, par son mari, en effet, mais je n'ai pas aussi bien le Gotha d'Angleterre dans la tête que les crimes de la métropole ! s'esclaffa l'archiviste.

— Tree, dit le détective en se levant, si jamais je parviens à faire la clarté dans cette ténébreuse histoire, rappelez-vous que vous y aurez pris une grande part.

Le petit homme eut un geste d'insouciance.

— Ce sera un crime de plus à retenir, avec des noms, des faits de procédure et peut-être une exécution finale, dit-il simplement.

Dickson allait prendre congé, mais il se ravisa.

— Mon vieux Tree, vous avez également la mémoire des physionomies, m'a-t-on dit ?

— On ne vous a pas trompé, Mr. Dickson.

— Aussi, je vais vous décrire quelqu'un qui porte un emplâtre sur l'œil gauche et une petite moustache, que je crois d'ailleurs être fausse.

— C'est assez vague, mais cela pourrait être suffisant, répétez donc !

Et Harry Dickson de faire le portrait de Mr. Martin Jengle.

Gilbert Tree dodelinait doucement de la tête, gardant les yeux fermés.

— Oui, oui, je vois... dossier U 334, inutile que je le recherche, je l'ai dans la tête. Votre homme s'appelle Lionel Redmond et habite Coswyn Street, 41 ter.

— Qui est-ce ? demanda Harry Dickson.

— Un escroc, mais son casier judiciaire est vierge.

— Quel est son genre de travail ?

— Faire chanter des bandits qui se garderont bien de porter plainte contre lui, comme vous pouvez le croire.

— J'ai une nuit bien chargée devant moi, déclara Dickson en prenant congé du curieux fonctionnaire. Et j'ai changé mon itinéraire !

Il en fut ainsi, car au lieu de donner à son chauffeur l'adresse tragique d'Hammersmith, il se fit conduire à l'angle de Coswyn Street et sonna au 41 ter, à côté du nom de Lionel Redmond.

Personne ne vint lui ouvrir.

— Le sort en est jeté, murmura-t-il en pressant le bouton de sonnette de la loge du concierge.

Une minute après, la porte s'ouvrit et le détective entra.

— Redmond ! lança-t-il en passant devant la loge. J'ai oublié ma clé.

Il avait parlé d'une voix volontairement assourdie et soupira d'aise quand un « Bonne nuit, Sir », endormi lui arriva du fond de la loge.

La porte de l'appartement de Lionel Redmond n'offrit aucune difficulté au passe-partout du détective, qui se trouva bientôt dans une élégante garçonnière où flottait une légère odeur d'ambre.

La première chose qu'il vit dans le cône lumineux de sa lampe de cambriole, ce fut les différentes jumelles prismatiques, et un pan non retombé de la tenture d'une des fenêtres.

Mr. Redmond-Jengle s'est tenu ici en observation, murmura-t-il,

voyons si nous pouvons découvrir ce qui l'intéressait si fort.

Tout à coup, il réfléchit.

— Coswyn Street. Mais cette fenêtre doit donner sur les façades arrière de Lambeth Road ! Pour une trouvaille, c'est une trouvaille !

Harry Dickson s'empara d'une des jumelles, se glissa derrière la tenture et examina les environs, mais à peine eut-il braqué la lunette sur un point déterminé que tout son corps frémit.

Dans le champ de vision venait d'apparaître le boudoir illuminé de Lady Hortram, au milieu duquel deux formes se tenaient immobiles.

— Les servantes de la morte, murmura-t-il. Cela n'a rien d'étonnant, au fond, même si des personnes de leur âge et de leur condition devraient depuis longtemps être couchées.

Il donna un tour à la manette rotative et la vision se rapprocha ; un sentiment de réel malaise s'empara du détective.

« Elles s'appellent Mabel et Mathilde, se dit-il, mais jamais je ne leur ai connu de pareils visages. »

En effet, deux figures sombres, rageuses, se faisaient face.

— Dommage que cette jumelle ne me permette pas d'entendre ce qu'elles disent, grogna Harry Dickson, mais on ne peut pas tout avoir ! Tiens, tiens, elles s'apprêtent donc à sortir à cette heure indue ? Voici dame Mathilde qui revêt un ample capuchon et la digne Mabel enfonce un bonnet alpin sur sa tête qui, jadis, me semblait moins vilaine.

Il remit les jumelles en place et sortit à pas feutrés de la maison.

Quand il eut retrouvé son taxi, il donna des instructions précises à son conducteur :

— Police ! dit-il. Je devrai probablement vous garder toute la nuit, mais les honoraires seront à l'avenant. Je dois même compter beaucoup sur votre habileté. Vous allez tourner le coin de Lambeth Road et il est presque certain que vous y verrez une voiture où deux dames prendront place. La consigne pour vous est de les suivre, sans vous faire remarquer !

— Entendu, sir ! répondit le chauffeur.

Ils ne virent aucune voiture dans Lambeth Road, mais deux femmes qui marchaient d'un bon pas jusque dans Saville Street où, cette fois, une petite automobile attendait tous feux éteints, et où elles prirent place.

— Je ne savais pas qu'un vieux cordon-bleu comme Mathilde pût si bien conduire une Morris 12 CV, murmura le détective, quand sa voiture se mit résolument à suivre celle qui emportait les deux servantes.

Il s'aperçut bientôt qu'elle prenait la direction des quartiers louches d'Hammersmith.

Le brouillard servait le détective dans sa nouvelle équipée, car devant lui, la Moriss n'était qu'une ombre fuyante. Bientôt apparurent les surfaces livides des réservoirs de Castelhou et les lumières rousses du pont d'Hammersmith. La Moriss ralentit son allure et s'engouffra dans une ruelle voisine de l'auberge tragique.

Quelques minutes plus tard, l'auto qui transportait Harry Dickson stoppa à son tour à quelque distance de là et le détective partit en exploration. Il trouva l'auto garée dans une étroite venelle en cul-de-sac mais, nulle part, il ne vit trace des deux vieilles femmes.

« Il y a donc une entrée clandestine dans les parages, se dit-il, c'est bon à savoir, mais nous verrons cela plus tard. »

Sans hésitation, il fit sauter les scellés que la police avaient apposés à la porte de l'auberge et entra dans la lugubre maison.

Il revit la triste salle de consommation et celle qui y faisait suite et servait naguère de lieu de réunion à la clientèle marine.

Les volets posés devant les fenêtres n'atteignant pas les vitres supérieures, la clarté des réverbères de la rue s'y insinuait et y faisait régner un jour terne et verdâtre. Le silence y était absolu, si ce n'est le petit bruit de clepsydre d'une gouttière crevée, dont l'eau s'égouttait sur les dalles moussues de la cour intérieure.

Harry Dickson soupira. Il se doutait bien que quelque part dans cette spacieuse demeure, devait se trouver la contrepartie de sa découverte du soir : la constellation de l'Hydre, mais où la trouver ? La nuit était brève, et ne partait-il pas à la recherche de l'aiguille dans la meule de foin ? Pourtant, des points de repère s'étaient déjà établis dans son esprit. Il s'attardait volontairement dans la large salle de réunion, comme si la solution pouvait s'y trouver. Dès le début de l'enquête, quelque chose y avait attiré son attention, quelque chose de tout à fait négatif, pourtant : le sol de la pièce était lourdement dallé, alors que dessous ne se trouvait aucune cave. Le détective s'était même fait la réflexion que, pour une demeure aussi grande et aussi vieille, les souterrains étaient ridiculement exigus. Mais il avait beau sonder les murs et les parquets, il n'avait pas trouvé le passage mystérieux qu'il s'était complu à y imaginer.

Alors, il songea au petit tableau de Mile End et il regretta de ne pas avoir demandé à son propriétaire l'autorisation de l'emporter.

Cette menue peinture l'obsédait décidément ; il la revit devant lui, petit rectangle quelconque.

Son regard erra le long des murailles nues, s'y attarda...

Tiens, qu'était-cela ? Sur la muraille du fond, il distinguait parfaitement une tache carrée, se détachant en plus sombre sur le papier déteint de la tapisserie, comme si autrefois un tableau ou une pancarte se fût trouvé à cette place.

Un tableau ! Harry Dickson s'approcha : le rectangle sombre

avait bien les dimensions de la toile de Mile End.

Fiévreusement, il alluma sa lampe de poche et en braqua la lumière, en plein sur la tache. Rien de particulier n'y était visible. Si, tout de même.

De tout petits trous ronds, comme si un désœuvré se fût amusé à y piquer une aiguille.

Mais le détective frémit de tout son être ; ces ouvertures presque invisibles formaient un groupe : celui de la constellation de l'Hydre !

D'un coup sec, il tira l'épingle de sa cravate et l'enfonça dans le premier des trous : elle y disparut complètement et soudain, il sentit un léger déclic. Il tenait la clé, ou plutôt la serrure du mystère !

A chaque ouverture, il répéta la même manœuvre et comme il retirait l'épingle de la dernière, il lui sembla entendre un lointain roulement souterrain. Mais il n'eut que le temps de se jeter de côté : sous ses pieds, le sol ondulait littéralement.

Il vit alors qu'une rangée de dalles venait de disparaître, découvrant un trou sombre, puis une fine échelle métallique.

Sans hésiter, il en descendit les échelons.

Mon Dieu, qu'elle était longue ! Le détective crut qu'elle allait le mener jusqu'aux entrailles de la terre.

Mais, enfin, il sentit la terre ferme sous ses pieds, et il sauta du dernier échelon. A cette minute, les dalles se fermèrent au-dessus de lui avec un roulement funèbre et l'ombre l'entoura de toutes parts.

4. Le pays des terreurs et des merveilles

Martin Jengle sentit que l'auto ralentissait, allait stopper, et sauta à terre. Il avait mal calculé son élan, car il roula sur le sol et y resta un moment étourdi. Secouant ses membres endoloris, il se releva, mais aussitôt, une main d'acier le cloua de nouveau contre le sol.

— Ah, maudit espion, vous pensiez donc qu'on ne vous avait pas vu derrière l'auto ? On était en droit de vous croire plus malin, Mr. Lionel Redmond !

— Pincé ! murmura l'aventurier.

Un sac venait de lui être glissé sur la tête, et une main rude le poussait en avant, dans les ténèbres.

— Un voleur de votre trempe doit s'attendre à voir l'un ou l'autre jour la chance lui tourner le dos ! grinça une voix sarcastique.

« Où diable ai-je déjà entendu cette voix ? » se demanda Redmond.

Il se rendit compte qu'on le faisait traverser un corridor très large, où résonnait l'écho de pas multiples. Derrière lui, quelqu'un devait porter un fardeau très lourd, car il entendait une respiration pénible et saccadée.

« Ce pauvre Tom Wills ! » se dit-il, se doutant bien que ce fardeau n'était personne d'autre que son frère en captivité.

Peu après, il entendit le bruit d'une porte qu'on ouvrait, et on lui intima rudement l'ordre de se tenir tranquille.

— Je vais vous laisser jouir un peu de la lumière, Redmond, dit la voix, et je vous conseille d'en jouir de toutes vos forces, car bientôt, elle pourrait vous être ravie à jamais, tout au moins si vous faites mine de vous révolter.

— Je sais me conduire en homme qui a perdu la partie, répondit le prisonnier à travers la toile du sac qui l'aveuglait.

— Tant mieux pour vous !

Brusquement, ce sac lui fut enlevé, et ses yeux clignotèrent, endoloris par une forte clarté, en même temps, quelqu'un le poussa par les épaules et il tomba en arrière dans un fauteuil.

Quand il se fut remis de sa première stupéfaction, il se vit dans un beau salon meublé à l'orientale, face à un étrange personnage.

C'était un homme grand, barbu à l'excès et revêtu d'un costume

militaire mi-européen, mi-oriental ; un fez rouge le coiffait, un long sabre recourbé pendait à son côté gauche, et ses yeux noirs et ronds dardaient un regard cruel sur le captif.

Redmond plissa les yeux.

— Tiens, tiens ! murmura-t-il à mi-voix.

— Que voulez-vous dire, chien ? hurla l'homme à la barbe noire.

— Rien qui puisse vous intéresser, Excellence, répondit ironiquement le jeune homme, mais si vous insistez, je vous dirai que je trouve votre costume fort étrange en pleine ville de Londres !

— Londres ! s'écria l'homme au fez avec une exaltation bizarre. Londres ! Je ne suis pas à Londres, mais au pays merveilleux.

Son visage se crispa sous l'empire d'une douleur singulière.

— Le pays dont les portes me restent obstinément fermées, et dont les clés me sont refusées par une terrible injustice du sort !

Il passa ses mains sur son front et ses yeux redevinrent durs et méchants.

— Vous êtes un voleur et un homme riche, Redmond, dit-il, et pourtant, vous jouez au saltimbanque. Pourquoi ?

— Pure fantaisie. Excellence, répondit le prisonnier. Je suis avant tout un original, un excentrique.

— Vous êtes avant tout un bandit, un menteur et... un homme souverainement habile et intelligent, hurla l'inconnu. Je vous observe depuis plusieurs soirées, et je sais que vous savez !

— Oh, vraiment ? demanda innocemment le directeur du show forain, et quoi donc, je vous prie ?

— Le mystère du tableau de Constantinople, réalisé par cette canaille de Cheeseman !

— Un mystère, dites-vous ? Voilà qui est plaisant !

— Je connais des choses autrement plaisantes !

L'individu frappa dans ses mains et une tenture se souleva.

Trois hommes de couleur, à mine sinistre, entrèrent ; l'un d'eux brandissait un court cimeterre, dont la lame luisait, éblouissante.

— Mes serviteurs, présenta l'inconnu en ricanant, et celui qui tient le coupe-coupe est l'ancien bourreau d'Istanbul.

— Mes hommages, dit froidement Redmond. Je suppose qu'il est venu à Londres pour faire un jour ou l'autre la connaissance de son confrère de Newgate ?

— Trêve de railleries ! gronda l'homme. Vous allez parler !

— Autant que vous voulez, je suis très bavard de nature, et j'ai un joli talent en matière de conversation, gouailla Redmond sans se démonter.

— Ah, Mr. Redmond aime la plaisanterie ? Moi aussi, d'ailleurs ! L'homme se tourna vers le bourreau.

— Revêtez-le des habits des hommes voués au supplice, Ahmed.

— Cela devient sérieux, murmura Redmond, en voyant que le Noir s'empressait d'obéir avec une dextérité que lui eût envié l'habilleur d'un Frégoli.

En effet, quelques secondes plus tard, il se trouvait bizarrement accoutré d'un pantalon rouge, d'une vareuse courte et d'une chemise échancrée.

— Ces habits, déclara le maître, ne se portent jamais plus longtemps qu'une heure au pays du Croissant : la dernière que l'on passe sur terre !

— Je préférerais un smoking, dit Redmond, c'est plus convenable.

— Ahmed ! cria l'autre, donnez-lui la main !

Cette main ne prit pas celle du prisonnier, mais se laissa tomber sur son front, et l'instant d'après, Redmond sentit une douleur affreuse à l'œil gauche, où le bourreau venait de lui enfoncer le pouce.

— Si vous voulez mourir les yeux crevés, vous n'avez qu'à persister dans votre refus de parler, Lionel Redmond, dit l'inconnu.

Redmond réfléchit ; il ne désespérait jamais et continuait toujours à croire en sa chance. Il savait que Tom Wills était prisonnier et, obscurément, il sentit que le secours ne serait qu'une question de temps.

— Bah, dit-il, je sais bien quelque chose, mais j'ignore si cela vous servirait beaucoup, mon prince. Pourtant, je désire avant tout avoir la vie sauve, mais ce n'est pas tout !

— Aha ! s'écria l'homme barbu, parlez donc à cœur ouvert !

— Cela m'a demandé du temps et de l'argent, continua Redmond, comme s'il discutait une affaire.

L'homme au fez s'esclaffa.

— A la bonne heure, voici que je retrouve le Redmond de toujours, l'escroc, le maître chanteur, l'homme à l'affût du billet de banque.

— Des billets de banque, rectifia Redmond.

— Combien ?

— Mille livres... pas turques, mais anglaises.

— Vous les aurez !

— Ouais ! Montrez donc patte blanche, mon doux seigneur !

— Il me faudra un peu de temps !

— Je sais attendre !

L'homme se mit à rire féroce.

— C'est trop juste, après tout ! Le temps de donner un ordre...

Il se leva et disparut derrière la tapisserie ; un instant plus tard, Redmond entendit le bruit métallique d'un rotary qu'on déplace.

— Le téléphone ! murmura-t-il. Je n'avais pas songé à cela !

— Venez toutes les deux, dit dans la pièce voisine la voix de

l'inconnu, et prenez mille livres en billets avec vous.

Quand l'inconnu revint auprès de son prisonnier, ses yeux brillaient d'une joie mauvaise.

— J'espère que vous ne trouverez pas l'attente trop longue, Mr. Redmond ?

— Je voudrais la passer utilement, répliqua ce dernier, et cela à votre avantage. Maintenant que nous sommes d'accord sur un certain point, je vais vous parler plus ouvertement.

» Quel est le mystère que vous recherchez ? Je ne le sais pas, bien que je m'en doute un peu. Le paysage d'Istanbul laissé par Cheeseman doit se rapporter à quelque chose que vous convoitez particulièrement.

— Le paradis perdu ! gémit l'homme.

— J'en connais la clé !

— Dites ! Dites-le tout de suite, ou je vous fais mettre en pièces sur l'heure ! rugit le maître du lieu.

— Et nos conventions, Excellence ? riposta doucement Redmond. J'ai bien dit que j'avais la clé, mais je ne sais pas encore dans quelle serrure elle s'adapte !

Il fit une pause et continua :

— Nous aurons à la chercher ensemble.

Trois petits coups furent frappés quelque part dans la chambre.

— Faites-les entrer, ordonna l'inconnu à un de ses serviteurs.

Il y eut un bref murmure derrière le rideau qui s'écarta enfin, livrant passage à deux vieilles femmes affublées de lourds manteaux.

Elles regardèrent la scène avec quelque étonnement.

— Voici l'argent, dit brusquement la plus âgée en tendant une enveloppe à l'homme au fez.

— Le compte y est, dit ce dernier après un rapide examen. Et cet argent est à vous Redmond, dès que...

— Suffit, je sais ce que vaut une parole. Y a-t-il quelque part dans cette maison un tableau reproduisant le paysage d'Istanbul qui se trouve dans mon show ?

L'homme réfléchit.

— Dans le temps, il y en avait un dans le cabaret de Cheeseman, mais il a disparu.

— Dommage !

— Attendez, il n'a fait que changer de place, car il a été accroché depuis dans un réduit voisin de ces chambres.

— Qu'on m'y conduise ! ordonna Redmond.

Encadré par des hommes de couleur, on lui fit franchir une enfilade de petits cabinets sombres, pour l'introduire enfin dans un réduit humide où stagnait un air vicié.

— Voilà le tableau !

Il était de petites dimensions et semblait profondément encastré dans le mur. Redmond fit apporter des lumières et l'examina.

— C'est bien cela, dit-il, l'Hydre y est !

— L'Hydre ? hurla l'homme en devenant livide.

— Que l'on dégage l'une de mes mains, continua Redmond, et que l'on me donne une longue épingle à chapeau !

D'une main frémissante, il s'empara de l'objet qu'on lui tendait et recommença le manège que nous avons vu faire tout à l'heure par Harry Dickson.

Un grondement se fit entendre et soudain, la petite salle s'abîma comme un bloc dans les profondeurs.

Les hommes furent jetés pêle-mêle les uns contre les autres, et soudain, une lumière éblouissante se fit autour d'eux.

Tous se mirent à crier. Redmond comme les autres.

Ils se trouvaient au milieu d'un vaste paysage de rêve.

A leurs pieds, une large eau bleue frémissait comme sous le souffle de la brise, des tartanes, des Caiques, des sacolèves, roulaient doucement sur leurs amarres ; au loin, un cirque de collines resplendissait sous une coulée de soleil. L'homme barbu joignit les mains.

— Le pays des merveilles ! Mon pays ! Celui où je suis seul maître ! cria-t-il. Voici qu'il m'est rendu ! Ah !

Cheeseman, vous avez cru me le voler à jamais ! Mais non ! A présent, j'y régnerai de nouveau et je ne partagerai plus ma puissance avec vous, roturier, homme grossier et sans idéal ! Je repeuplerai mes harems avec les plus jolies femmes d'Angleterre, que je ravirai à jamais au ciel et à la terre de la Grande-Bretagne !

» Je serai le maître, je ferai couler le sang quand je voudrai, et il coulera plus rouge que jamais, sans que d'infâmes policiers puissent intervenir !

Il se tourna vers Redmond, l'œil enflammé.

— Sot ! Vous croyez que je vous laisserai partir ! Imbécile ! Je fêterai ma joyeuse entrée dans mon pays, par votre mort et celle d'un petit espion que j'ai capturé presque en même temps que vous, ce soir !

» Et vous mourrez d'une manière tout orientale !

» Cette eau n'est pas un mirage, non, elle est profonde et vous l'apprendrez bientôt, affreux bandit que vous êtes !

— Le sac ! ordonna-t-il.

Redmond vit un des Noirs s'approcher avec un long sac, où gigotait une forme humaine.

— Celui-là ira au fond de l'eau, tel quel ! hurla l'inconnu, et quant à vous, Redmond, vous le suivrez, mais votre sang rougira d'abord cette onde merveilleuse. Ahmed, faites votre métier.

Le bourreau leva son cimenterre qui lança un éclair.

Une détonation éclata, suivie d'un long cri d'agonie et, soudain, le paysage disparut, remplacé par d'épaisses ténèbres.

Pourtant, elles ne durèrent pas ; un mince rayon les transperça et tomba sur le groupe terrifié des hommes.

En même temps, deux autres coups de feu claquèrent et les deux autres hommes de couleur roulèrent sur le sol, le crâne fracassé.

En même temps, une forme agile bondit comme un tigre sur l'homme au fez et, d'un coup de poing formidable, le jeta sur le sol.

— Donnez-moi un coup de main et éventrez ce sac, Redmond, ordonna une voix.

*

Dans la salle de l'auberge où il venait d'allumer une lampe à pétrole, Harry Dickson examinait les liens des trois captifs : deux femmes et un homme en uniforme ottoman, puis il se tourna vers Redmond et Tom Wills, ce dernier fortement abattu et mélancolique.

— Vous êtes un habile garçon, Mr. Redmond, dit-il. Dommage que vous employiez si mal vos splendides facultés !

— Je ne me suis jamais attaqué qu'à des bandits, répliqua Redmond en rougissant légèrement.

— Je le sais, aussi suis-je disposé à oublier beaucoup de choses à condition que vous me donniez votre parole de choisir un autre chemin dans la vie. Que savez-vous de ceci ?

— J'ai travaillé jadis avec Cheeseman, raconta Redmond. C'était un homme étonnant, mais sans scrupules. Je savais qu'il avait découvert à une assez grande profondeur, sous sa maison d'Hammersmith, une vieille carrière abandonnée et complètement murée, qu'il avait agencée, grâce à ses prodigieux appareils à illusions, en un monde de merveilles. Mais c'est tout ce que j'en savais. Mes recherches aboutirent alors à une découverte étrange et terrible : il y a une vingtaine d'années, Cheeseman s'était lié avec un homme effrayant, mais inconnu, que les annales du temps appelèrent l'Hydre, ou plutôt Jim Ghost. Ce dernier tuait pour le plaisir de tuer, mais il ne se contenta pas des victimes dont on connaît le nom. Non, de malheureuses jeunes filles ont été attirées dans ce repaire lumineux que nous venons de découvrir, et Jim Ghost prit alors l'apparence d'un souverain turc, tristement renommé pour ses cruautés sans nombre : Abdulhamid. Que d'infortunées ont gémi dans ses palais de ténèbres, car il doit y en avoir plusieurs ! Elles ont toutes dû connaître une fin terrible, comme celle qui nous était promise ce soir, à Tom Wills et à moi.

» Jim Ghost disparut brusquement, c'est-à-dire qu'il s'acheta une

conduite. Il reparut dans Londres, où il fut un homme respecté.

» Mais je connaissais son secret, du moins en partie, et je le fis chanter ! Un jour, las de mes menaces, il disparut.

» Là-dessus, Cheeseman décéda subitement et Jim Ghost réapparut, sous le nom de Bartell, pour acheter sa maison.

» En vain, il l'explora pour y retrouver le pays des mirages souterrains ; il ne trouva rien. Mais moi aussi je cherchais, car je suis certain que la grosse fortune de Cheeseman doit y être cachée, et c'est elle que je convoitais. Je savais bien que ce mystère et les tableaux peints jadis par Cheeseman devaient être intimement liés. Il y a deux jours à peine que je découvris la clé, celle, Mr. Dickson, que vous avez mis tout au plus une heure à trouver.

— Ainsi, cet homme est Bartell ou Jim Ghost, dit Harry Dickson en lançant un regard de haine au prisonnier immobile. A présent, Redmond, il faut me dire si vous voyez clair dans le meurtre de Lady Hortram.

— Clair comme au soleil de midi, s'écria joyeusement l'aventurier. Jim Ghost l'avait fait venir ici et l'obligeait à habiter dans cette affreuse maison.

— Ce n'est pas possible ! s'écria Tom Wills.

— Si, répliqua sèchement Lionel Redmond, car elle l'aimait.

— Oh ! murmura Harry Dickson, je crois comprendre.

— C'était son mari, acheva Redmond, Sir Hortram en personne qui joua au mort pour échapper à mes recherches, et dont les deux servantes, aujourd'hui captives comme lui, étaient les fidèles complices. Et il tua sa femme parce qu'il n'avait plus confiance en elle, et qu'il craignait d'être trahi par elle un jour ou l'autre.

— Démon ! rugit le criminel en se tordant dans ses liens.

D'un violent coup de pied, Harry Dickson lui imposa silence.

*

On sait ce qu'il advint du monde des mirages conçu et réalisé par Cheeseman. On y découvrit, en effet, de nombreux squelettes et également la fortune de l'inventeur, s'élevant à près d'un million de livres.

Mais, par une fausse manœuvre des policiers, les valves d'une écluse construite par Cheeseman pour régler l'arrivée des eaux de la Tamise dans son monde des merveilles se faussèrent, et le fleuve déversa ses torrents dans la carrière, sans que rien ne pût freiner leur fureur.

L'invention de Cheeseman fut à jamais perdue.

Sur ordre de l'autorité, on démolit l'auberge des Trois Petits Coqs.

Pour les crimes de Jim Ghost, la prescription était acquise, mais non pour le meurtre de Lady Bertha Hortram.

Sir Hortram décéda, réellement cette fois, mais de la main du bourreau de Londres, et ses deux servantes le suivirent dans la mort, le même jour et de la même manière.

Lionel Redmond a abandonné à jamais son aventureux métier et est retourné à la foire. Son show, considérablement agrandi, est une merveille du genre et lui assure une large subsistance.

Harry Dickson et Tom Wills comptent toujours parmi ses fidèles clients.

LA CROIX DE LORRAINE

1. L'avertissement

Un coup de sonnette retentit dans le vestibule et quelques instants après, la fille de service vint avertir la maîtresse de maison qu'un gentleman demandait à lui parler.

— A une heure pareille ! s'écria Miss Patricia Hawtrey. Est-ce bien convenable ?

La servante n'osa émettre une opinion à ce sujet, mais elle déclara qu'à son avis, le gentleman paraissait être un homme très comme il faut.

— Il ressemble à Clyde Brook, dit-elle.

— Martha ! s'écria Miss Hawtrey, combien de fois devrai-je vous dire encore qu'il faut en finir avec cette sotte habitude de comparer tous les gens que vous connaissez avec les vils histrions de la lanterne magique ?

Miss Patricia n'admettait pas les nouvelles dénominations et, pour elle, le cinéma restait une lanterne magique.

Riche, farouchement célibataire, elle habitait une antique et superbe maison dans Eagle Street, d'où elle régnait, grâce à une charité quasi administrative, sur les pauvres des quartiers les plus lointains de Londres.

Le cartel venait de sonner sept heures, et comme Miss Patricia jugeait que les neuf heures étaient le terme absolu de la journée, l'heure de cette visite pouvait lui paraître presque insolite.

— Le motif de sa visite ? s'enquit-elle.

— Il a dit, miss, que c'était pour une communication personnifiée.

— Personnelle ! rectifia la maîtresse, devrai-je finir par donner des leçons de grammaire à mes sujets ? Allons, je veux bien faire une exception ; je recevrai ce monsieur, faites-le entrer au parloir.

Martha s'esquiva et, peu après, sa maîtresse s'avancait d'un pas solennel le long de l'immense vestibule dallé.

C'était une apparition imposante que celle de Miss Patricia Hawtrey : longue, maigre, les cheveux très noirs malgré la cinquantaine largement sonnée, toujours vêtue d'un fourreau de satin noir qui épousait des formes élégantes.

Dans le parloir attendait un homme aux traits durs et nets, mais d'une pâleur malade. Ses vêtements étaient de bonne coupe, bien que fripés et usagés, une légère odeur de naphthaline s'en dégageait qui

fit renifler Miss Hawtrey.

— Que me vaut l'honneur de votre visite, sir ? s'enquit cette dernière d'un ton digne. Et qui êtes-vous, si je puis vous le demander ?

— Miss, répondit le gentleman d'une voix assourdie, mon nom ne vous apprendrais rien. Mettons que je m'appelle Brown. Je sors de prison.

La vieille fille ne parut nullement effrayée de cet aveu ; au contraire, un vague sourire parut sur ses lèvres.

— Je suppose que le châtiment vous aura amendé dit-elle. Le ciel accueille avec joie les pécheurs repentis. Je suppose aussi que vous venez me demander un petit secours. Je suis toute prête à vous l'accorder.

L'homme secoua la tête.

— Je ne vous demande rien, miss, mais je viens uniquement vous prévenir. Je crains que votre vie, ou tout au moins votre sécurité, soit en danger.

— Vraiment ? dit Miss Patricia sans montrer la moindre frayeur, et qu'est-ce qui vous le fait supposer ?

— A l'atelier de Pentonville où se fabriquent les chaussons de lisière, les détenus parlent parfois entre eux. Ils le font d'une manière tellement habile que les surveillants ne s'en aperçoivent pas. J'ai pu surprendre une conversation entre deux prisonniers. Ils complotaient de cambrioler votre maison dès leur libération. Cette dernière doit avoir lieu dans huit jours.

— Qui étaient ces individus ?

— De très vulgaires monte-en-l'air de Wapping, de vieux chevaux de retour, spécialisés dans la cambriole. Ils venaient de faire trois mois de prison, pour je ne sais quelle peccadille. Ils parlaient d'un patron, d'un *boss*, pour qui ils travailleraient.

— Pourquoi n'avez-vous pas averti la police dès votre sortie de prison ? demanda Miss Hawtrey.

L'homme esquissa un sourire douloureux.

— Merci, je ne désire plus avoir affaire à cette sorte de gens. Je suis venu vous prévenir, parce que j'ai pris la résolution de racheter certaines fautes de mon passé. Je ne vous demande aucune récompense, et j'en refuserais une, si vous me l'offriez.

L'austère visage de Miss Patricia s'humanisa.

— Votre nom, votre véritable nom, demanda-t-elle tout bas. Vous n'avez aucune raison de me le cacher, et d'ailleurs, vous devez comprendre qu'il me suffira d'une simple visite à la direction du pénitencier de Pentonville pour le connaître.

Le visiteur baissa la tête.

— C'est exact, miss. Mon nom est James Layton.

— Malheureux homme ! s'écria la vieille fille en perdant, pour la

première fois, un peu de son calme.

— Oui, ricana Layton, le caissier malhonnête de la Westhouse Bank, qui vola ses patrons pour satisfaire sa passion du jeu et des courses. Vous étiez cliente de la Westhouse, et c'est votre signature que j'ai imitée au bas d'un faux chèque. Vous ne me connaissiez pas, et pourtant, vous avez fait toutes les démarches imaginables pour que je ne fusse pas poursuivi. Mais la justice fut inexorable et je passai dix années de ma vie dans une affreuse cellule.

— Malheureux ! murmura Miss Patricia, atterrée. Puis-je vous être utile ?

— Non, j'ai essayé de payer une partie de la dette de reconnaissance que j'ai contractée vis-à-vis de vous.

— Mr. Westhouse est un de mes amis, déclara la bonne dame. Je vais lui demander de vous chercher une occupation.

Layton rougit et fit un geste de répulsion.

— Gardez-vous-en bien, Miss Hawtrey ! Je n'aime pas Mr. Westhouse, qui me le rend bien, je pense. A propos, ceci vous dit-il quelque chose ?

Il venait de tirer de son portefeuille un papier plié en quatre, sur lequel une figure était tracée au crayon : une double croix de Lorraine.

— C'est cette figure que les deux malandrins avaient dessinée, et sur laquelle ils se tenaient penchés avec une attention soutenue. A ce moment, un gardien s'approcha et ils le glissèrent sous un banc. Mais ils durent à ce même instant quitter l'atelier pour se rendre au greffe en vue de leur prochaine libération. Dès leur départ, je me suis emparé du papier.

— Voulez-vous me le confier ? demanda Miss Patricia. Je ne sais pas ce qu'il signifie, mais donnez-le-moi tout de même !

La vieille fille resta songeuse.

— Les rôles sont renversés, dit-elle brusquement, et c'est moi qui vous demanderai un service, Mr. Layton. Voulez-vous continuer à m'aider ?

— Comment, moi qui vous ai causé un immense préjudice ? Avez-vous confiance en un voleur, un ancien détenu ?

— Oui, répondit simplement la vieille demoiselle. Vous êtes un homme qui vient de payer sa dette à la société, et cela d'une façon terrible. Je vous prie d'être mon ami, voulez-vous ?

Le visage tordu par une vive émotion, l'ancien prisonnier accepta du geste.

— Vous irez trouver sur l'heure Harry Dickson. Il me connaît, j'ai déjà été en relation avec lui pour des secours à distribuer à de pauvres diables, et je n'ai eu qu'à me louer de sa courtoisie et de sa bonté. Parlez-lui, comme vous venez de le faire avec moi, c'est un homme qui connaît le tréfonds de l'âme humaine, et qui, malgré son

dur métier, a le cœur tendre aux misérables. Vous lui direz que je l'attends ici, avec vous, ce soir même. Mais un instant ! Ma soirée n'est pas complètement libre. De huit à neuf heures, je reçois ici quelques amis et connaissances, qui m'assistent dans mes bonnes œuvres. Votre ancien patron, Mr. David Westhouse, en est. Je ne veux leur parler de rien encore, ni de votre visite, ni de ce que vous m'avez confié. Vous prierez Mr. Dickson de venir ici après neuf heures, tout en lui présentant mes excuses pour l'heure indue.

Elle tendit la main à Layton, qui l'accepta après un instant d'hésitation. Quand il fut parti, elle resta droite, immobile, le front barré d'une ride.

— La croix de Lorraine ! murmura-t-elle. Que signifie... que signifie-t-elle ?...

Et pour la première fois, son calme visage exprima la terreur.

Les soirées que Miss Patricia Hawtrey offrait à ses amis et connaissances, comme elle disait, étaient aussi brèves que peu divertissantes.

Dans la belle mais sombre salle à manger, on servait quelques tasses de thé et un plateau de biscuits.

Puis la maîtresse de maison priait ses invités de lui transmettre les noms des pauvres qu'il serait bon de secourir à leur avis, et faisait un rapport sobre et net sur ceux proposés lors de la séance précédente.

A huit heures précises s'annonça le pasteur Melborn, un homme pâle et silencieux, qui se contentait de donner raison à tout le monde, tout en dévorant les biscuits. Quelques minutes plus tard, presque en même temps, les autres invités arrivèrent.

Mr. David Westhouse, directeur et propriétaire de la banque du même nom, un vieillard d'assez falote apparence, qui s'ennuyait prodigieusement à ces soirées et y venait uniquement par déférence pour une de ses meilleures clientes. Lady Boscott, une pimbêche qui visitait les pauvres, se faisait bien plus craindre qu'aimer d'eux et équilibrait le maigre budget de ses rentes par de savants petits emprunts à Miss Hawtrey, emprunts qu'elle ne remboursait d'ailleurs jamais.

Le quatrième personnage faisait partie depuis peu de ce cercle de gens charitables. C'était l'avocat Brismall, qui avait défendu quelques pauvres diables devant Old Bailey, et dont les honoraires avaient été payés par Miss Patricia. Depuis, il assistait aux réunions à titre de conseiller juridique, et comme il le faisait gracieusement, Miss Hawtrey éprouvait quelque sympathie pour lui. C'était un bon vivant à la parole un peu haute, et d'une éducation pas trop raffinée.

La soirée s'écoula comme les précédentes.

On discuta sur quelques secours à allouer à des gens plongés dans le dénuement. Lady Boscott dévoila quelques abus et exigea la

radiation de la liste de secours d'une pauvre diablesse de Whitechapel qui lui avait manqué de respect, chose que Miss Patricia lui refusa aussitôt.

Le pasteur Melborn mangea les biscuits à l'orange, Mr. Westhouse se lamenta sur les vicissitudes du change et l'avocat Brismall raconta quelques anecdotes d'Old Bailey. Après quoi, l'on se sépara en se donnant rendez-vous pour la semaine prochaine.

Une fois seule, Miss Patricia se dirigea sans hésiter vers une petite niche pratiquée dans la muraille du fond du corridor, glissa la main derrière une statuette qui s'y trouvait et en retira un papier.

« Qui a pu l'y glisser ? se demanda-t-elle. Comme toujours, je n'ai vu personne, et je ne puis suspecter les domestiques qui ne quittent pas l'office. »

Elle déplia le papier et y lut ces mots, tapés à la machine :

Il vous reste exactement vingt-quatre heures pour la remettre, sinon vous payerez de votre vie votre sottise et votre obstination.

Le Vengeur.

— Je me suis enfin décidée à voir Harry Dickson à ce sujet, murmura la vieille fille. Layton a fait tomber ma dernière hésitation.

2. La rapide solution

— Depuis combien de temps recevez-vous de semblables billets, Miss Hawtrey ? demanda Harry Dickson.

En entendant le nom de la célèbre philanthrope, et après un récit sommaire des faits rapportés par James Layton, le détective avait accepté sans détour l'invitation nocturne.

— Je suis heureux de pouvoir être utile à une personne aussi charitable que vous, avait-il déclaré en guise d'entrée en matière, et j'accepte avec confiance la collaboration de Mr. Layton, dont le passé a déjà été durement racheté.

Miss Patricia savait, à son heure, être sobre dans ses propos, et elle exposa en quelques phrases sa curieuse situation : après chacune des réunions comme celle de ce soir, elle trouvait le même billet dans la niche du corridor ; seulement, les délais accordés diminuaient de semaine en semaine. Il y a exactement quatre mois que le jeu dure, avait-elle déclaré.

— Bon, et il va de soi qu'il existe un rapport entre la venue de vos invités et l'apparition du billet ; vous suspectez donc l'un d'eux, dit le détective.

— Je le faisais les premiers jours, mais désormais, je trouve cette supposition gratuite, Mr. Dickson, à moins d'admettre que le coupable soit un fieffé imbécile.

Le détective sourit d'une façon assez ambiguë mais ne répondit pas.

— D'ailleurs, continua la vieille demoiselle, je ne sais trop comment l'un d'eux procéderait ; aucun ne se dirige jamais de ce côté du vestibule.

Layton toussa comme s'il voulait demander la parole.

— Là, je crois pouvoir vous répondre, dit-il. Veuillez me remettre ce billet, et suivez bien ma démonstration, à présent. Connaissez-vous cette manière de plier un billet, Mr. Dickson ?

Les yeux du détective brillèrent.

— Oui, mais je suis fort content de voir faire la démonstration par quelqu'un qui, fatalement, doit y être initié.

Layton sourit tristement.

— C'est vrai, ce n'est que dans les prisons que l'on procède de cette façon. On appelle cela un « plongeon ». Voyez la forme en trapèze du papier qui, du reste, est très solide et pesant. Le papier est

plié en triangle avec un pli médian double. Les détenus deviennent très experts, à la longue, pour le projeter à grande distance et le faire retomber à l'endroit exact qu'ils ont déterminé, une poche qui bâille un peu par exemple. C'est là une de leurs manières assez courantes de communiquer avec leurs codétenus. Ordinairement, ils choisissent un papier de teinte sombre, pour qu'on n'en voie pas facilement la trajectoire, et tel est également le cas ici. Voulez-vous me suivre dans le corridor ?

On accéda à son désir. Layton avait replié le billet comme on l'avait trouvé. Il fit un léger geste du poignet, si rapide et si anodin que Dickson lui-même s'en aperçut à peine.

— Allez voir dans la niche, dit Layton.

Le billet s'y trouvait.

— Donc, conclut Miss Patricia, un de mes invités peut parfaitement être l'auteur de cette plaisanterie.

— C'est trop simple pour me plaire, dit brusquement le détective. On dirait que l'auteur met tout en œuvre pour faire croire qu'il appartient en effet au cercle étroit de vos familiers. Miss Hawtrey ! A moins que...

Il se tut, n'acheva pas la phrase commencée, mais murmura :

— Ce serait infernalement adroit, mais cela s'est déjà vu !

Il se tourna brusquement vers la maîtresse de maison :

— Qu'entend votre mystérieux correspondant par *la* ?

Le visage de Miss Patricia se crispa.

— Comment voulez-vous que je le sache, sir ?

— C'est juste, après tout, murmura le détective, un peu déconfit par la riposte de la dame.

Puis il s'adressa à James Layton qui écoutait sans mot dire.

— Connaissez-vous le nom des deux détenus, Mr. Layton ?

Ce dernier fit un signe d'assentiment.

— Nichols et Pike.

— Bram Pike ? Un bonhomme au nez amoché par le coup de poing d'un boxeur ?

— C'est bien lui, en effet.

Harry Dickson siffla doucement d'un air amusé.

— Les plus habiles forceurs de serrures que je connaisse, mais des lascars sans envergure. Voyons leur papier.

Il l'examina à la loupe et déclara en le reposant sur la table :

— Ce papier leur est venu de l'extérieur. D'abord, sa qualité en fait foi : on n'en trouve pas souvent de si aristocratique dans les geôles. Ensuite, on a mis un certain soin à tracer la figure qui représente une croix de Lorraine, car elle fut d'abord dessinée au crayon, puis repassée à l'encre. Une excellente encre, dont l'emploi ne doit pas être courant non plus dans les prisons.

» Tenez, Miss Hawtrey, pliez donc ce papier de la même manière que le sont toujours vos billets mystérieux.

Miss Patricia obéit et secoua la tête.

— Sa forme ne lui permet pas de faire un bon « plongeon », comme dirait Mr. Layton, observa-t-elle.

— C'est juste, il n'a donc pas voyagé de la même manière, dit le détective.

Il prit un air distant et rêveur.

— Depuis combien de temps êtes-vous sortie de prison, Miss Hawtrey ? demanda-t-il simplement.

*

Layton poussa un cri sourd et roula des yeux effarés.

Il s'attendait à une violente révolte de la part de la philanthrope, mais il n'en fut rien.

Elle resta droite et immobile sur sa chaise, seulement, elle était devenue un peu plus pâle que d'habitude.

— Il y a vingt ans, jour pour jour, répondit-elle.

— Et naturellement, vous savez ce que représente cette soi-disant croix de Lorraine, n'est-il pas vrai ? C'est le schéma de l'ancien pénitencier pour femmes de Lothbury.

— C'est cela, en effet.

— Mais ce n'est pas tout !

— Non, s'écria-t-elle, ce n'est pas tout !

— Devrons-nous attendre la venue nocturne des deux cambrioleurs de Wapping pour que l'on vous enlève ce que vous savez ?

Miss Patricia ferma les yeux.

— Pour ce que j'y tiens ! murmura-t-elle. Mais pourtant, je ne crois pas que je la céderai de gaieté de cœur !

— Elle vous appartient dès ce jour, miss, car la vingtième année est révolue, et personne ne pourrais vous en contester la propriété maintenant. Celui ou celle qui l'exige de vous le sait mieux que personne. Savez-vous qui cela peut être ?

— Non, répondit Miss Patricia avec sincérité, je ne le sais pas !

— Il y a vingt ans, vous vous appeliez Cartwright, n'est-il pas vrai ? Miss Patricia Cartwright.

Layton se leva.

— Je ne sais, miss, si je suis autorisé à en entendre davantage, dit-il d'une voix désespérée.

Elle le retint presque avec violence.

— Au contraire, Layton, puisque vous savez maintenant que mon passé est aussi sombre que le vôtre. Au contraire, je vous supplie

de rester, comme une sœur le demanderait à un frère.

Elle se tourna lentement vers le détective.

— Si vous connaissez l'affaire Cartwright, veuillez la raconter à Mr. Layton !

— Volontiers, maintenant que vous me le demandez vous-même, Miss Patricia.

» Donc, en ce temps, vivait à Londres une jeune fille d'excellente famille, riche et adulée, mais atteinte d'un mal étrange : la kleptomanie.

» Souvent, les malheureux qui en souffrent ne volent que des objets ridicules ou de peu de valeur.

» Mais Miss Cartwright, elle, ne volait que des pierres précieuses. Et quelles pierres ! Ses vols successifs auraient pu passer inaperçus, si un étrange orgueil ne s'était emparé d'elle. Elle voulait les porter en public. Et elle les fit sertir en une parure d'une fabuleuse beauté représentant une croix de Lorraine.

» Pourquoi une pareille forme ? Par une sorte de pressentiment, j'ose le dire, car Miss Cartwright était hantée par l'idée du châtiment et, en portant cette croix, elle portait avant tout le symbole de la prison pour femmes ! Et c'est ce que comprit quelqu'un d'aussi intelligent que méchant qui la trahit. Quelqu'un qui...

» Avez-vous le téléphone, miss ?

— Le voici, répondit Miss Patricia, en retirant un couvre-appareil.

— Ecoutez bien : vous allez suivre mes instructions à la lettre. Je vais former un numéro et, quand on répondra, vous direz : « Ici Patricia, j'ai compris, je vous attends, vous l'aurez. »

Il se mit à rire doucement.

— Je dois vous dire, Miss Patricia, que le personnage mystérieux qui convoite la croix, se croit inconnu de vous, disons depuis quatre ou cinq mois. Il oubliait que vous aussi auriez pu oublier !

Il s'adressa à Layton.

— Je dois vous dire que lors de l'arrestation de Miss Patricia, on ne retrouva pas la fameuse croix, et qu'elle refusa obstinément d'en dévoiler la cachette.

Puis à Miss Hawtrey :

— Je forme le numéro et vous répondrez.

Ainsi fut fait.

Harry Dickson regarda sa montre :

— Vingt minutes seront suffisantes pour que la personne en question soit parmi nous. Dans un quart d'heure, nous entrebâillerons la porte d'entrée pour lui permettre de nous rejoindre sans sonner.

Ce fut un quart d'heure pénible, d'un silence trop lourd que le détective s'efforça de briser en parlant de choses et d'autres, sans plus

effleurer l'affaire qui l'avait fait venir dans la maison d'Eagle Street. Enfin, après un nouveau coup d'œil à sa montre, il alla lui-même ouvrir la porte. Quelques minutes plus tard, on entendit le bruit d'une auto qui stoppait doucement devant la maison.

Des pas furtifs se firent entendre dans le vestibule, puis quelqu'un poussa légèrement la porte de la pièce où ils se trouvaient.

Dickson avait pris Layton par le bras et l'avait entraîné dans une encoignure sombre où on ne pouvait les remarquer de prime abord.

Ils virent une dame de haute taille, revêtue d'un grossier imperméable d'infirmière, s'avancer vers Miss Patricia et se mettre à rire avec insolence.

— Je vous savais intelligente et perspicace, ma chère Pat, dit-elle d'un ton railleur, et je vous ai laissé la joie de découvrir vous-même ma personnalité. Vous m'aviez trop parlé de cette croix jadis, et pendant des années, je fus malade à force de la convoiter. Où est-elle ?

— Vous, s'écria Miss Hawtrey, vous, Miss Hinchless ?

— Mais oui, très chère, votre ancienne directrice, celle du pénitencier pour femmes de Lothbury. Comme on se retrouve, hein ? Où est la croix ?

— Je n'ai jamais pris la peine de la cacher beaucoup, répondit la philanthrope avec hauteur. La voici, piquée sur cette pelote d'épingles !

— Quoi, cette terne saleté ?

— Frottez-la !

Miss Hinchless s'empressa de le faire et, avec un cri de joie, elle vit apparaître des pierres merveilleusement brillantes sous l'enduit de cire qui les masquait.

— Ce que vous êtes ingénieuse. Pat, et comme je suis contente de vous trouver si raisonnable ! Voyez-vous, je suis pauvre ; je le suis devenue car, depuis la suppression de mon établissement, on m'a mise au rancart également, sans traitement ni pension, pour de menues peccadilles administratives ; à présent, l'avenir est à moi, grâce à cette croix.

Elle gloussa de joie mauvaise.

— Cela m'évite le désagrément de devoir m'adresser à deux mauvais garçons dont les femmes furent jadis mes pensionnaires, comme vous, ma chère Pat, et qui se firent mettre en prison, au moment où j'avais si bien échafaudé mon plan. Mais que font trois mois dans une existence ?

— Ces trois mois furent providentiels, répliqua Miss Patricia, puisque, à ce moment, la justice aurait encore fort bien pu vous l'enlever, vous le savez bien, Miss Hinchless !

— Aha, vous savez cela aussi ? Diable de petite rusée ! Mais les vingt ans sont révolus et vous avez le droit de me faire ce cadeau.

— Eh bien, prenez-le et allez-vous-en !

— Pas encore, dit une voix.

Miss Hinchless poussa un cri de colère et de frayeur.

— Harry Dickson ! rugit-elle. Vous ne pouvez rien contre moi !

— Non, sinon vous arracher votre perruque et vous frotter un peu le museau pour enlever votre maquillage.

— Inutile ! gronda la femme. Je n'ai pas l'intention de rester Miss Hinchless, même devant cette pécore !

Sa voix avait changé ; son pince-nez tomba et une grosse perruque rousse vola au loin.

— Lady Boscott ! cria Miss Patricia.

— Que la police surveille depuis tout un temps, déclara Harry Dickson en riant, et notamment sous la forme de l'avocat Brismall, un avocat authentique d'ailleurs, mais qui est en même temps inspecteur à Scotland Yard. Je suppose, mylady, qu'il doit vous attendre en ce moment dans la rue, avec la patience d'ange qui caractérise ce bon serviteur de la justice, car tous les coups de téléphone que vous recevez sont également reçus par le Yard. Considérez-vous comme arrêtée !

— Crapule ! hurla-t-elle. Et maintenant, si vous voulez ravoïr votre croix, brûlez-vous au moins les pattes !

Et avant qu'on pût prévenir son geste, elle lança à toute volée la parure dans les flammes de l'âtre.

Layton s'élança, mais Miss Patricia le retint.

— Inutile, dit-elle, elle est fausse.

*

— Les pierres volées, dit-elle quand la femme Hinchless fut partie et qu'on eut entendu dans la rue un bref colloque s'achevant sur un démarrage d'auto, je les ai vendues et l'argent est allé aux pauvres de Londres. Car si j'ai volé, ce ne fut jamais que pour les pauvres, c'est également une de mes marottes. Mais un instinct maladif me poussa à les faire reproduire d'abord et à en faire cette croix de Lorraine, que je portais comme une croix de supplice, pour faire pénitence...

Elle sourit tristement.

— Vous aussi, vous nous devez quelques explications, Mr. Dickson, dit-elle.

— A votre façon de plier le papier à la croix, je vis immédiatement que vous connaissiez le procédé spécial des prisons, Miss Patricia, dit le détective. Ensuite, j'avais compris que celui ou celle qui laissait des billets mystérieux chez vous, voulait surtout vous rappeler votre passé par la manière dont ils vous parvenaient.

Il la regarda avec une sympathie non dissimulée.

— Lorsque vous avez reçu la visite de Mr. Layton, votre résolution était prise : vous vouliez vous débarrasser d'un souvenir trop lourd, et en m'appelant, vous faisiez bien plus appel à un confesseur qu'à un détective.

Elle baissa la tête et ne dit pas non.

— Et vous croyez que c'est tout ? continua malicieusement le détective. Vous croyez donc que je ne vois clair que dans les consciences criminelles et non dans les cœurs tendres et aimants ?

» Quand Layton est venu ce soir, vous y avez vu comme un signe de la Providence. Vous avez connu Layton à la banque Westhouse, vous avez tout fait pour détourner le malheur de lui. Vous n'y avez pas réussi. A propos, Layton, pendant toute votre détention, une personne inconnue ne vous a-t-elle pas fait d'incessants envois d'argent et de douceurs ?

— C'est vrai ! s'écria Layton.

— C'était elle, Miss Patricia, soyez-en convaincu.

— Pourtant, elle ne m'a pas reconnu ce soir, dit tristement Layton. Il est vrai que dix ans de prison vous changent un homme. Je suis un vieillard.

— Non ! s'écria violemment Miss Hawtrey.

— Si vous n'avez pas encore compris qu'elle vous aime, Layton ! dit Dickson avec reproche.

Miss Patricia se mit à pleurer.

*

La maison d'Eagle Street a été vendue. James Layton et Miss Patricia Hawtrey, redevenue, pour un temps très court – le temps des formalités requises –, Miss Cartwright se sont mariés et retirés à la campagne. Harry Dickson fut leur unique témoin.

MR. CHASER, D'EASTBOURNE

Non loin de Surbiton, adossé à la forêt communale, se trouve le manoir. C'est ainsi qu'on appelle dans la contrée la massive demeure seigneuriale de Sir Ardown, tout en tours et en murailles, dominant de loin la plaine et les étangs. Sir Ardown n'était pas aimé, ni à Surbiton ni ailleurs. Pas même sur ses propres terres, où il traitait fermiers et métayers comme serfs au Moyen Age. Au physique, c'était un homme de grande taille : six pieds deux pouces, de forte corpulence, taciturne et tatillon en diable, toujours prêt à morigéner, à chicaner, à disputer même.

— Il est venu au monde avec trois cents ans de retard, disait-on de lui. Il aurait dû vivre au temps où il aurait encore pu exercer le droit de haute et basse justice sur les habitants de l'endroit.

Pour l'heure, il se contentait d'être leur juge de paix et de ne leur épargner ni amendes ni peines de prison.

Un matin d'automne splendide et chaud, il prenait son *breakfast* devant la fenêtre ouverte de la salle à manger. Un déjeuner solide s'il en fût : des œufs au bacon, des grillades, des tranches de cake chaud largement beurrées, du miel et d'énormes pots de *jam*. Il semblait de bonne humeur, mais ce n'était pas l'excellent repas qu'on venait de lui servir qui en était la cause, mais bien la perspective de passer bientôt une couple d'heures agréables. Du moins paraissaient-elles agréables à Sir Ardown, alors qu'elles eussent certainement répugné à d'autres. Un crime avait été commis l'avant-veille, à Surbiton, et Sir Ardown était appelé à siéger comme membre du jury. Cela lui donnait le droit de brutaliser les témoins, de railler les avocats et de faire des reproches aux fonctionnaires de la police locale.

Le crime n'était pas ordinaire : le facteur rural Bob Launders avait été trouvé assassiné de la façon la plus sauvage, sur la route de Malden, son sac de cuir ouvert à côté de lui et les lettres éparses. Une première enquête avait révélé que l'argent qu'il portait sur lui pour payer quelques mandats, vingt-sept livres, avait disparu.

Bob Launders avait dû être attaqué et tué au cours de sa dernière tournée, qu'il faisait entre huit et neuf heures du soir, moment crépusculaire où peu de monde se trouve sur la route et où les champs sont déserts.

La police locale avait arrêté un certain Ned Scott, un mauvais sujet, buveur, batailleur et paresseux, sans domicile fixe, dormant à la

belle étoile quand il ne pouvait faire autrement et vivant bien plus de maraude et de rapine que du travail de ses mains.

Déjà, on avait relevé contre lui des preuves accablantes : il avait été trouvé possesseur de six pièces d'or d'une livre, et la receveuse des postes reconnaissait fort bien l'une d'elles, à cause d'une rayure. Même, avait-elle déclaré, elle avait hésité à la remettre à Bob Launder. Scott avait déjà changé l'un des souverains et faisait bombance dans un cabaret mal famé de la région au moment où la police avait mis la main sur lui.

Il se défendait comme un beau diable, jurait, se fâchait, menaçait tout le monde en hurlant à pleine voix son innocence.

— J'ai trouvé le premier des souverains près du pont de la Greeny, s'écria-t-il, où il luisait au clair de lune. Et puis, j'en ai vu un autre. Alors, je me suis dit que là où il s'en trouvait deux, il pourrait y en avoir davantage. J'ai enflammé une allumette et je les ai trouvés tous les six, sur un espace d'un yard carré à peine.

— Moi, je n'en ai pas trouvé, avait répliqué l'agent constable Bartes.

— Sûr que je n'en ai pas laissé pour vous, tête de morue ! avait hurlé Ned Scott.

L'affaire en était là. Comme la justice n'avait pas le droit d'enlever les livres sterling à un homme qui n'était pas encore reconnu coupable, celui-ci en avait profité pour demander l'assistance d'un avocat de Kingston, Mr. Miller, qui accepta moyennant des honoraires de trois livres.

Donc, Sir Ardown achevait de déjeuner, de la meilleure humeur du monde, quand son valet de pied vint lui annoncer qu'un homme désirait lui parler.

— Au diable ! s'écria l'irascible gentleman. Que me veut-il ?

— Il dit que c'est au sujet du crime, répondit le domestique.

— Il n'a qu'à se présenter à la séance qui se tiendra dans les locaux de l'école à dix heures précises.

— Il dit que c'est pour une communication toute personnelle.

— A-t-il dit au moins comment il se nomme ? grogna le seigneur. C'est sans doute un malappris de paysan du voisinage qui convoite une prime !

— C'est un étranger, sir, mais il m'a dit son nom : Mr. Chaser, d'Eastbourne.

— Chaser ! ricana le maître, tout le monde s'appelle Chaser, c'est un nom de tondeur de chiens. Enfin, faites-le entrer. S'il m'embête, je vous sonnerai pour le flanquer à la porte, m'avez-vous compris ?

Mr. Chaser fut introduit ; c'était un homme d'âge, à la vue basse, portant d'antiques lunettes et marchant appuyé sur un parapluie.

— Je me suis permis de venir vous demander audience, sir, dit-il

d'une voix respectueuse, parce que je crois pouvoir être utile à l'enquête que vous aurez à conduire bientôt. Certes, je devrais me présenter devant le jury, mais je suis malade, je ne puis souffrir la multitude ; dans une foule, je crains de me trouver mal et de perdre ainsi tous mes moyens.

Sir Ardown était trop heureux de pouvoir rabrouer un vieil homme inoffensif.

— Et la loi, qu'en faites-vous, mon bonhomme ? tonitrua-t-il. Vous êtes obligé, o-bli-gé, entendez-vous, de vous expliquer devant le jury et non devant moi en particulier. Je vous somme donc de vous trouver à l'audience, à dix heures précises, faute de quoi je requiers immédiatement contre vous une peine de six semaines de prison et de douze livres d'amende, le maximum prévu en la matière, et, à mon avis, bien trop peu élevé ! Maintenant, je vous ai assez vu ! A tout à l'heure, ne l'oubliez pas !

— Mon Dieu, mon Dieu, s'écria le pauvre Mr. Chaser, d'Eastbourne, j'étais venu passer quelques semaines à Talworth, tout près d'ici, pour rétablir ma santé chancelante et pour obéir au médecin qui m'interdit l'air de la mer, mais me prescrit celui de la campagne, et voilà que je trouve ici un sujet d'énervement qui va peut-être aggraver mon mal. Et je ne voulais dire que ceci, que le défunt facteur Launders me paraissait être un homme bien peu discret pour son métier.

— Comment cela ? demanda Sir Ardown.

— J'ai pris deux fois un verre avec lui au comptoir du cabaret du Paon d'Argent. Oh, un verre de citronnade seulement, car je ne prends pas de boissons fortes, mais Launders en prenait, lui, et alors, il racontait en ricanant qu'il trouvait son métier fort divertissant, notamment en ouvrant certaines lettres, apprenant de cette manière beaucoup de secrets qui ne lui appartenaient pas.

— Lesquels ? demanda le juge de paix.

— Des histoires d'amour, de femmes, des scandales, quoi...

— Et il vous a dit lesquels ?

— Pas tout à fait, mais je m'expliquerai tout à l'heure devant le jury, puisqu'il le faut !

— Dites toujours ! ordonna rudement Sir Ardown.

Mr. Chaser, d'Eastbourne, prit un air effrayé.

— Oh, sir, vous m'avez fait si peur tout à l'heure ! Je me demande maintenant si j'ai bien le droit de vous parler en privé, et si vous ne me tendez pas un piège, pour me punir. Non, non, je parlerai tantôt ! Au revoir, sir je suis votre humble serviteur.

Il s'éloigna de son petit pas de vieillard, saluant jusqu'à terre.

Dans le vestibule, il poussa un cri.

— Mon parapluie, j'ai oublié mon parapluie ! Oh, je suis un

homme perdu sans lui, voyez-vous qu'il se mette à pleuvoir ? Je pourrais prendre froid et ce serait très dangereux pour ma santé.

Le valet de pied se mit à rire et le laissa retourner au porte-parapluies dont il retira avec peine un fantastique riflard vert.

Il salua le domestique avec autant de respect qu'il en avait montré au maître des lieux et partit par la campagne vers le village.

*

Sir Ardown était aux anges.

Il avait tancé d'importance les agents de police, déclarant que les crimes ne se commettaient qu'à cause de la négligence et de la bêtise des policiers. Il avait complètement désarçonné le pauvre Mr. Miller, qui n'osait plus ouvrir la bouche pour défendre son client.

Quant à celui-ci, après des alternances de colère, de révolte et de désespoir, il s'était laissé retomber sur son banc, morne et découragé, se voyant déjà aux assises et puis la corde au cou.

Les témoins, qui n'avaient d'ailleurs pas grand-chose à déclarer, étaient sidérés, ne sachant si on ne les traitait pas en coupables, et ne demandant qu'une chose : s'en aller aussi rapidement que possible. Mais Sir Ardown voulait faire durer le plaisir.

— Il y a un témoin que j'ai inscrit moi-même sur la liste, et à qui j'ai donné personnellement l'ordre de paraître devant nous. Il n'est pas venu et je vais requérir contre lui la peine prévue par la loi. Il s'agit d'un certain Chaser, d'Eastbourne.

— C'est moi, dit une voix aigrette au fond de la salle, je suis Mr. Chaser, d'Eastbourne, et je me serais déjà présenté devant l'honorable jury, si la foule avait voulu me laisser passer. Je suis bien malade.

Sir Ardown lui lança un regard féroce.

— Mr. Chaser, d'Eastbourne, dit-il d'un ton acerbe, veuillez prêter serment sur la Bible, et faire ensuite votre déposition. N'oubliez pas qu'un faux témoignage se punit des travaux forcés, que je suis en droit de vous infliger sur-le-champ, entendez-vous ?

— J'entends, sir, répondit le bonhomme d'une voix un peu plus calme, puis il prêta le serment requis.

— Parlez, dit le président du jury.

— Je ne pense pas que Ned Scott soit coupable, déclara Mr. Chaser.

Sir Ardown bondit, l'œil en flammes.

— Est-ce un avis que l'on vous demande ou un témoignage ? hurla-t-il.

Mais Mr. Miller tenait sa revanche ; il leva, l'air indigné.

— Les droits de la défense sont sacrés, cria-t-il, et le témoin a le

droit de parler comme bon lui semble. J'exige que le greffier prenne acte de vos paroles !

Sir Ardown blêmit, mais l'avocat avait raison, nul président de jury n'a le droit de diriger les paroles d'un témoin.

— On n'a pas trouvé d'arme sur l'accusé, ni près du cadavre, ni nulle part. Il est vrai que cela ne prouve rien, mais cela pourrait prouver que l'assassin l'a emportée. On parle d'un marteau. Ce n'est pas vrai ; Launders a reçu un coup d'une massue plombée ; il y avait des traces de plomb dans la blessure.

— Chaser, rugit Sir Ardown, comment savez-vous cela ? Alors que le rapport du médecin n'en dit rien ?

— Je connais le gardien du cimetière de Surbiton, fut la réponse, et il m'a laissé voir hier le corps du malheureux facteur.

— Vous n'aviez aucun droit... commença le président.

Mais Mr. Miller se remit à crier :

— Laissez parler le témoin, sir, je l'exige au nom de la défense, au nom de la loi. Je somme le greffier de prendre acte de ceci !

Ardown, vaincu, fit un geste vague et Mr. Chaser, d'Eastbourne, continua :

— Supposons que l'arme du crime soit une canne à poignée de plomb qui donne de vilaines mains à son propriétaire. Mais tout le monde en possède de ce genre, vous aussi sans doute, monsieur le président, puisque les paumes de vos mains portent des traces semblables.

— Sans doute, murmura Sir Ardown.

— Mais, continua Mr. Chaser, d'Eastbourne, je veux être bref. Je vous ai déjà dit, monsieur le président, que Launders n'était pas un homme discret. C'est ainsi que j'ai appris au comptoir du *Paon d'Argent* qu'il avait une lettre personnelle à remettre en mains propres à une dame de la région.

» Je suppose qu'un mari jaloux a voulu intercepter cette compromettante missive, et que le facteur s'y est refusé.

» Le mari trompé est de plus un homme irascible ; il menace le facteur, le frappe, le tue, sans avoir eu précisément l'intention de le tuer. Alors seulement, il s'aperçoit de l'horreur de son acte.

» Il vole l'argent qu'il trouve sur le cadavre et voici qu'il voit arriver au loin ce vaurien de Ned Scott. A tout hasard, il jette une poignée de pièces d'or presque sous les pieds du mauvais garçon. Celui-ci les découvre et le tour est joué. Les preuves vont se tourner contre un innocent.

» Au surplus, voici l'instrument du crime, je l'ai cueilli ce matin dans un certain porte-parapluies : le sang de la victime y adhère encore. Reconnaissez-vous cette canne, Sir Ardown ?

Mais le président n'écoutait plus, il considérait son accusateur

d'un œil atone, qui devenait lentement vitreux : l'apoplexie avait fait son œuvre.

— Vous savez, dit Mr. Miller quand, au sortir de l'audience, il vit Mr. Chaser, d'Eastbourne, faire mine de s'éloigner, vous auriez pu faire un maître détective !

— Croyez-vous ? demanda le bonhomme en se redressant et en laissant tomber ses lunettes. Je crois aussi que le métier me plaît puisque, en fait, je me nomme Harry Dickson !

LE MYSTÈRE MALAIS

1. Les crimes de l'inconnue

Mr. Trelawney rejeta les publications qu'il feuilletait, fort agacé par l'orage qui grondait au loin. Ses nerfs supportaient mal l'électricité atmosphérique dont la présence se faisait de plus en plus sentir.

Il regretta d'être resté chez lui et de ne pas être descendu au village proche de Navestock, ou tout au moins jusqu'à la barrière où se trouvait l'établissement de Jack Moore, marchand de bicyclettes et cafetier.

Mais il ne se souciait pas d'être surpris par l'orage sur la route.

D'un œil d'envie, il regardait le chemin de blanc macadam filer tout droit le long des haies vers Chigwell d'un côté, vers Chipping Ungar de l'autre.

Le triporteur du boulanger y avançait d'une lente allure, et trois jeunes gens marchant de concert se hâtaient visiblement vers les routes de traverse de Stapleford, Abbots ou Albyns. Au fond, sur l'horizon, la forêt d'Epping faisait une grande tache d'un vert presque noir.

Hilduard Trelawney n'aimait pas l'orage, même il le craignait. Il était célibataire, solitaire, vrai sanglier dans sa bauge ; il n'y avait vraiment qu'un roulement de tonnerre et le zigzag d'un éclair pour lui faire rechercher la compagnie des autres hommes.

Un frisson dans le dos, il se rendit dans le vestibule pour consulter le baromètre, constata que l'aiguille noire avait dépassé de nombreux degrés l'aiguille témoin et approchait de « tempête ».

Il revint dans la salle à manger et regarda de nouveau au loin vers la campagne.

Sur la route de Chigwell, le triporteur n'était plus qu'un point noir à peine mouvant ; les trois jeunes gens avaient disparu, mais, tournant le dos à Albyns, un cycliste pédalait allègrement et se dirigeait par la traverse vers Navestock.

— Tiens, fit-il, en le voyant s'approcher, c'est une dame...

Puis il ricana : la cycliste venait de prendre un étroit chemin de gravier qui, loin de mener à Navestock, n'aboutissait nulle part.

— Me demande où elle se rend, grogna-t-il, à moins qu'elle ne se dispose à piquer une tête dans la mare proche, dans l'intention d'y finir ses jours !

La silhouette de la voyageuse se précisait : c'était une femme maigre mais musclée, d'une allure sportive et racée malgré la

quarantaine qu'elle devait avoir largement dépassée. Ses cheveux noirs étaient tordus en un chignon dans la nuque et, dans la blancheur mate du visage, Mr. Trelawney distingua fort bien de grands et beaux yeux sombres.

À cette minute, un formidable coup de tonnerre éclata et un immense éclair en branche d'arbre fondit du zénith vers l'horizon d'Epping.

— Jour de Dieu ! s'exclama le solitaire horrifié en se ruant vers la fenêtre pour la fermer.

La cycliste avait mis pied à terre et regardait autour d'elle d'un air inquisiteur : elle aperçut Mr. Trelawney s'escrimer contre la croisée rétive et lui fit un signe poli.

— Je crois que je ne suis pas dans le bon chemin, n'est-il pas vrai ? demanda-t-elle en lui adressant un petit salut de la tête.

— Vous êtes dans une propriété privée, qui au surplus est la mienne ! s'écria l'habitant. Mais dépêchez-vous d'entrer, si vous ne voulez pas être trempée en un tour de main.

En effet, un vent furieux venait de s'élever faisant tourbillonner des trombes de sable brun et de larges gouttes de pluie claquèrent sur les dalles du perron.

— Je vous remercie et j'accepte, répondit la dame en poussant sa bicyclette devant elle dans le hall dont la porte était restée ouverte.

En toute autre circonstance, Trelawney lui eut ri au nez et aurait pris un malin plaisir à la voir s'éloigner sous la pluie battante, mais il y avait l'orage, le tonnerre et les éclairs et il redoutait la solitude en ces heures de tourmente. La cycliste était la bienvenue, bien qu'il eût le beau sexe en horreur.

— Mon nom est Helen Balltree, dit-elle.

— Trelawney, Hilduard Trelawney, fonctionnaire en retraite...

Il ajouta, content de la retenir :

— Vous êtes en nage, madame...

— Miss..., rectifia-t-elle un peu sèchement.

— Pardon, Miss Balltree... permettez-moi de vous offrir un rafraîchissement.

Elle accepta d'un signe de tête reconnaissant.

L'hôte posa un siphon, du whisky et une bouteille de sirop sur la table en rotin devant le fauteuil où la visiteuse s'était laissée tomber avec un visible soulagement.

Elle se versa deux doigts de liqueur et vida son verre d'un trait.

« Tudieu, se dit Trelawney en la regardant avec admiration, du Dewars sec ! »

— L'orage sera de courte durée, dit-il, en guise d'amorce d'entretien.

Miss Helen Balltree regarda un moment le ciel devenu d'un noir

d'ardoise et leva les épaules.

— Au contraire, c'est une véritable tempête qui se prépare.

— Vrai ? s'exclama l'ancien fonctionnaire. Eh bien, je suis content de ne pas être seul. Je n'aime pas un temps pareil.

— Bah, répondit la dame, celui-là ou un autre.

Une fantastique nappe de feu électrique inonda la plaine et Trelawney poussa un cri de frayeur.

Miss Balltree considéra les alentours d'un air connaisseur.

— Il ne faut pas avoir peur, monsieur Trelawney, dit-elle d'une voix légèrement moqueuse, voyez donc cette rangée de peupliers d'Italie qui bordent ce pâturage : il n'y a pas de meilleurs gardiens contre la foudre.

— Ils sont bien proches pourtant, gémit le froussard.

— Pas du tout, votre maison est bien protégée.

Mr. Trelawney versa à nouveau du whisky et Miss Helen ne refusa pas d'en prendre sa part.

— Vous vous êtes trompée de route, n'est-ce pas ? demanda-t-il. Je suppose que vous vouliez vous rendre à Navestock ?

Elle secoua ses lourds cheveux noirs.

— Connaissez-vous les Oaks ?

Trelawney s'étonna.

— Les Oaks ? La propriété des Oaks ? Certainement... mais, pardonnez-moi, qu'espériez-vous y trouver ? Il y a bien des années que cette maison est inoccupée et que ses propriétaires, que je n'ai jamais entrevus d'ailleurs, la laissent tomber en ruine !

— Vraiment ? riposta Miss Balltree avec un petit sourire. Eh bien, je me rendais aux Oaks !

Mr. Trelawney retint la question qui lui brûlait les lèvres : on ne questionne pas un hôte, surtout celui que vous amène le hasard d'une tempête.

Il n'en eut d'ailleurs guère le loisir car son esprit se reporta bientôt sur la fureur de l'orage qui éclatait. Les peupliers se mirent à gémir et à se tordre dans le vent de tempête, d'aveuglantes lueurs s'allumèrent dans le ciel, une pluie torrentielle s'abattit.

— Miss Balltree, se lamenta le pauvre homme, l'orage me rend mou comme une chiffes, et m'inspire une terreur sans nom, permettez que je laisse tomber les volets, pour ne plus voir ces horribles éclairs.

Il avança la main vers la corde du store mécanique, mais elle le retint.

— Restez où vous êtes, monsieur Trelawney, dit-elle à voix basse, et faites surtout en sorte que l'on ne vous voie pas du dehors.

Le solitaire ouvrit des grands yeux. Ce faisant, il distingua tout à coup la plaine illuminée d'un feu violet et, sur le chemin de traverse menant vers Navestock, trois hommes qui couraient.

— Eh ! fit-il, les trois jeunes gens qui tout à l'heure marchaient d'un si bon pas sur la route de Chigwell. Je me demande pourquoi ils sont revenus sur leurs pas ?

— Il n'y a pas d'autre chemin qui conduit aux Oaks, répliqua tranquillement Miss Balltree.

— Les Oaks ? Encore les Oaks ? s'écria Mr. Trelawney avec un peu de véhémence, mais qu'avez-vous perdu aux Oaks, je vous le demande ?

La dame aux yeux noirs le regarda avec calme.

— Êtes-vous chasseur, monsieur Trelawney ?

— Oui, c'est mon unique distraction, j'ai loué environ soixante hectares de bois et deux cents de plaine dans ce but. Mais pourquoi me demandez-vous cela, Miss Balltree ?

— Et sans doute vous tirez très bien ?

— Oh, oui, répondit-il avec un naïf orgueil.

— Tant mieux, prenez donc votre fusil, Sir, et chargez-le de chevrotines. Je crains que votre vie ne soit en danger.

— Ma vie... ma vie en danger ? Je me demande bien pourquoi... et la vôtre ?

— La mienne certainement, mais cela n'a aucune importance.

Mr. Trelawney désigna d'un signe de tête les trois silhouettes qui s'éloignaient sous la pluie battante ; alors s'échangea entre eux un bref et étrange dialogue.

— À cause d'eux ?

— Certainement !

— Qui sont-ils donc ?

— Je ne le sais pas !

— Mais ils s'en vont d'ici !

— Ils reviendront !

— Pourquoi ?

— Parce qu'ils ne me trouveront pas aux Oaks !

— Alors ils vous cherchent ?

— Euh... cela je ne puis le certifier.

— Vous parlez par énigmes, Miss...

— Je regrette de ne pouvoir faire autrement. Avez-vous votre fusil ?

La voix était singulièrement impérative et elle subjuguait complètement Mr. Trelawney qui se mit aussitôt en devoir d'obéir à la singulière visiteuse.

La chose avait son bon côté, car le solitaire en oubliait complètement la terrible tourmente qui régnait sur les vertes terres de l'Essex.

Quand Miss Balltree vit le fusil, elle eut un geste de satisfaction.

— Un browning, c'est une belle et bonne arme. Et cela tire ses

cinq cartouches avec la vitesse d'une mitrailleuse, dit-elle.

— Vous savez vous en servir ?

— Oh, très bien !

Elle reprit elle-même du whisky sans y être invitée.

— Les trois bonshommes ne reviennent pas, dit Mr. Trelawney après quelques instants et avec une visible satisfaction.

Helen Balltree ne répondit pas. Le solitaire remarqua qu'elle écoutait avec une attention soutenue.

— Silence, fit-elle tout à coup... n'entendez-vous rien ?

Mr. Trelawney sursauta.

— Mon Dieu, on marche du côté de la buanderie... quelqu'un s'est introduit dans ma maison !

— Donnez-moi ce fusil, ordonna-t-elle presque avec violence.

Il n'eut pas le temps d'obéir, elle lui enleva l'arme brutalement des mains.

— Miss... Miss Balltree..., ils sont dans le petit hall vitré qui se trouve au fond du corridor, je les entends fort bien à présent.

Il faisait presque noir ; le ciel s'était couvert de nuages épais, et les éclairs se faisaient plus rares.

— Restez tranquille, monsieur Trelawney, et ne bougez pas si vous tenez à la vie, murmura la femme.

Elle marcha à pas lents vers la porte du corridor, l'ouvrit avec précaution, se faufila par l'entrebâillement et la referma avec soin.

Trelawney n'entendit plus rien, si ce n'est le tonnerre qui s'éloignait du côté des collines du Middlesex.

— Voyons, grogna-t-il, je fais un rêve stupide... cette femme était-elle là, ou bien n'était-elle point là ? Je suis sous l'influence de cette maudite tempête...

Au même moment, une véritable rafale de coups de feu éclata dans la maison ; les échos en roulèrent avec fureur.

L'habitant poussa un rauquement d'horreur et resta pendant de longues minutes immobile, incapable de mouvoir les jambes.

À la fin il se mit à crier.

— Miss Balltree ! Miss Balltree ! Que vous arrive-t-il ?

Il ne reçut aucune réponse et laissa passer encore quelques minutes avant d'oser se lever pour gagner le vestibule.

La première chose qu'il vit fut la porte du jardin large ouverte et la disparition de la bicyclette de Miss Helen Balltree.

Un âpre vent balayait le corridor, faisant gesticuler les vêtements pendus aux portemanteaux.

Surmontant une dernière hésitation, Mr. Trelawney entra dans le petit hall vitré situé au fond du vestibule.

Une clarté blafarde tombait par la verrière du plafond sur le carrelage en damier blanc et noir.

Mr. Trelawney poussa un long hurlement d'épouvante.

Trois cadavres étaient étendus sur les dalles, trois corps d'homme aux têtes labourées par les charges de chevrotines.

Les trois jeunes gens qu'il avait vus sur la route de Chigwell et, un peu plus tard, sur celle des Oaks.

2. *Le violon de la mort*

— Je vous jure, inspecteur, je vous ai tout dit, je ne sais rien de plus... je suis un homme honorable, je n'ai jamais été condamné !

Le pauvre Mr. Trelawney prononçait ces paroles, la tête dans les mains, assis sur le rugueux escabeau de sa cellule dans la prison de Newgate.

Le superintendent de Scotland Yard Goodfield qui l'interrogeait secoua tristement la tête.

— Vous savez ce que le jury a retenu contre vous, Trelawney, une triple inculpation de meurtre sur des inconnus, dans votre propre maison.

— Elle disait se nommer Helen Balltree, elle a bu mon whisky... beaucoup même... c'est la première fois que je recevais une femme chez moi... mais j'avais tellement peur de l'orage !

Goodfield eut un geste de lassitude.

— Je voudrais pouvoir vous être de quelque utilité, Trelawney, vu votre passé intact, votre ancienne situation, votre excellent renom, mais tout cela est tellement mystérieux.

Trelawney se contenta de gémir et d'enfouir la tête dans ses mains.

De guerre lasse, le superintendent se tourna vers un troisième personnage qui s'était tenu à quelque distance pendant tout le temps de l'interrogatoire, sans y prendre part.

— Et vous, qu'en dites-vous, monsieur Dickson ?

Le grand détective sembla s'arracher d'un songe.

— Mr. Trelawney tient-il à sa mise en liberté immédiate ? Demanda-t-il.

Goodfield sursauta.

— Liberté immédiate ? Vous déraisonnez, monsieur Dickson ! Songez à la triple accusation qui pèse sur lui !

Harry Dickson haussa des épaules méprisantes.

— Un accusé n'est pas nécessairement un coupable, Goodfield, et Mr. Trelawney n'est pas coupable.

— Ah... c'est ce qu'il s'agirait de démontrer.

— C'est l'affaire de quelques minutes, mais je répète ma question : Mr. Trelawney tient-il à être mis en liberté sur-le-champ ?

L'accusé leva des yeux fous vers le détective.

— Vous... vous... dites ? Libre... je puis être libre ?

— Certainement, mais entendons-nous bien, vous ne le serez guère longtemps, mon pauvre ami... je ne vous donne pas trois heures à vivre après votre départ de cette prison.

— Que voulez-vous dire, monsieur Dickson ? s'alarma Goodfield.

— Qu'on le tuera aussitôt qu'il ne sera plus sous la protection de ces murs sévères. L'endroit le plus sûr pour lui en ce moment, c'est la présente cellule !

— Et pourquoi ?

— Parce qu'il est le seul à pouvoir reconnaître la femme qui disait se nommer Helen Balltree !

Goodfield ricana.

— Bon, c'est la singulière demoiselle qui fera bientôt tous les frais de l'histoire. Pourquoi n'a-t-elle pas tué Trelawney pendant qu'elle était en si bon chemin ?

— Parce que Trelawney n'avait glissé que trois cartouches dans son fusil automatique !

— Ah ah ! comme si elle ne possédait pas une autre arme. C'est bien peu logique quand on part pour une si mystérieuse expédition !

— D'accord, d'autant qu'elle en avait une... et excellente, ma foi ! La voici !

Il montra un automatique calibre neuf.

— D'où tenez-vous ce revolver, Dickson ? demanda Goodfield.

— D'un fourré de viornes sur la route de Navestock. Voulez-vous entendre en peu de mots toute l'histoire ?

» Ladite Miss Balltree se rend aux Oaks pour je ne sais quelle ténébreuse affaire. Arrivée à la hauteur de Trelawney House, elle s'aperçoit qu'elle a perdu son revolver. Il est certain qu'elle se sent en danger. L'asile que lui offre le bon Trelawney est vraiment providentiel : elle s'y précipite. Sans doute pour y trouver un abri provisoire, pour gagner du temps, réfléchir, et surtout pour y dénicher une nouvelle arme.

— Mais encore...

— Attendez, pour le moment cette criminelle histoire se résume en peu de mots. Une femme inconnue a rendez-vous avec trois inconnus, dans une maison de campagne en ruine. Elle a l'intention évidente de les tuer, et il se peut bien qu'elle coure le même danger du fait des trois autres. Mais la chance est avec elle. Seulement il y a un témoin gênant qu'elle n'avait pas prévu.

— Mais qui est-elle ? Qui sont les trois morts qui ne possédaient aucun papier sur eux ? Que venaient-ils faire aux Oaks ? Pourquoi cette tuerie ?

— À votre tour, Goodfield, vous venez de résumer ce qu'il nous reste à découvrir, répliqua railleusement le détective.

— Monsieur Dickson, s'écria Mr. Trelawney, si je comprends

bien...

— Vous n'aurez plus à subir d'interrogatoires de ce genre, monsieur Trelawney, dès ce soir, aucun magistrat ne vous considérera plus comme coupable et pas même comme accusé. Mais je ne puis garantir votre sécurité personnelle que si vous consentez à passer encore quelques jours de détention.

— Je les subirai avec plaisir ! s'écria le pauvre homme, ma cellule va me sembler un lieu de plaisir. Et puis... les murs en sont tellement épais que le plus puissant orage peut s'abattre sur Londres, sans que j'aie à le craindre !

Pourtant, vingt-quatre heures plus tard, les journaux de Londres publiaient la nouvelle suivante :

« Mr. Hilduard Trelawney, accusé du triple et mystérieux assassinat de Navestock, a été reconnu innocent de ces crimes et a été relâché sur-le-champ. Il a regagné immédiatement sa maison de campagne dans l'Essex. »

*

* *

Tous les volets étaient clos, toutes les portes fermées à triple tour et au verrou.

L'habitant de Trelawney House inspecta minutieusement ces fermetures et s'installa dans la salle à manger devant la table en rotin pour savourer un whisky and soda bien gagné, accompagné d'une pipe odorante.

Il tenait les yeux fixés sur la pendule où les aiguilles se mouvaient lentement.

L'heure avançait, devenait tardive, l'homme dodelinait de la tête comme s'il allait céder au sommeil.

Il était aux approches de minuit quand il se releva brusquement et se tint aux écoutes.

Un bruit étrange venait de s'élever tout près de la maison.

Quelqu'un jouait du violon !

Mais quel violon ! C'étaient des coups d'archet âpres et discordants, suivis aussitôt de notes basses et déchirantes. Pourtant ce jeu s'opérait en sourdine et ne pouvait être perçu de loin.

L'habitant s'était levé et avait gagné d'un bond le milieu de la pièce.

— Mon Dieu... murmura-t-il, est-ce possible ? Mais c'est horrible... c'est inimaginable !

L'odieuse chanson s'était tue, mais l'homme tournait en rond comme un fou.

— Suis-je à l'abri au moins ? Et qui peut dire qu'il l'est... contre cela ?

Ses yeux hagards fouillaient dans la pièce, comme s'ils

s'attendaient à rencontrer quelque ennemi effroyable. Pourtant, elle était bien innocente cette salle à manger avec ses petits meubles en rotin et ses gravures de chasse pendues aux murailles.

— Je suis condamné à rester ainsi, immobile comme une statue, murmura-t-il avec désespoir.

Il avait tiré son revolver mais il considérait l'arme avec pitié.

— Comme si elle pouvait m'être d'un grand secours contre cela !

Il semblait trouver quelque soulagement dans le sombre monologue qu'il récitait devant les objets inanimés qui l'entouraient.

— Je n'ai pas pensé à cela ! Qui aurait pu y penser ? C'est une découverte... sans doute, mais vivrai-je assez longtemps encore pour en tirer profit ? C'est douteux... terriblement douteux !

Il éclata d'un rire âpre et douloureux et, portant fébrilement sa main à son visage, arracha une paire de favoris et une moustache tombante.

— La chose qui va venir ne se demandera pas si c'est à Mr. Trelawney ou à Harry Dickson qu'elle a affaire. Elle tue et elle passe !

C'était Harry Dickson qui se tenait au milieu de la chambre, l'œil sombre, la lippe mauvaise, le visage tordu par un angoissant désespoir.

— Dans quelle galère, mon pauvre Dickson, vous vous êtes fourré, persifla-t-il.

Puis ses dents grincèrent.

— Mourir de la sorte, c'est mourir deux fois !

Une heure s'écoula... mortellement longue, le détective n'avait pas bougé de place.

Soudain, il tourna les yeux vers la porte... des pas retentissaient au-dehors, puis des coups précipités résonnèrent contre les volets.

— Maître... Monsieur Dickson !

— Tom Wills... Goodfield, rauqua le détective... ils ont donc pu venir jusqu'ici ? Ils sont vivants ?

Il se rua vers la porte et l'ouvrit toute grande.

— Vous autres... et vivants ?

Tom Wills et Goodfield entrèrent et le regardèrent avec une curiosité mêlée d'effroi.

— Pourquoi ne le serions-nous pas après tout ? demanda le policier.

Harry Dickson frissonna.

— Il est vrai qu'une heure s'est passée, murmura-t-il, et rien ne s'est produit. Une heure depuis que l'effroyable violon a chanté !

— Le violon ? s'exclama Tom Wills, ah c'est donc cela... eh bien, en voilà une maudite histoire. Pourtant nous n'y pouvons rien. Quant au violon nous l'avons, bien qu'il soit complètement démolí, et l'homme avec !

Harry Dickson le prit aux épaules.

— Voyons, parlez, supplia-t-il, que savez-vous ? Ne jonglez donc pas avec la mort, mon petit !

— En effet, il est bien mort, mais je vous le répète, nous n'y pouvons rien.

— Mais qui est mort ?

— L'homme avec son singulier violon, puisque vous voulez que ce soit un violon ! Comme nous roulions sur la route de Chipping Ungar pour venir ici, il a sauté d'un fourré et a voulu traverser la route. La voiture l'a happé en plein. Il a été tué sur le coup. C'est un drôle de corps, venez le voir. On l'a déposé dans la voiture avec son instrument.

— Ça m'a bien plutôt l'air d'un singe que d'un homme, dit Goodfield, et avec cela il était presque nu !

Harry Dickson ne fit qu'un bond jusqu'à l'automobile qui stationnait près de la barrière et fit pivoter le phare tournant jusqu'à faire tomber sa clarté à l'intérieur de la voiture.

Un petit cadavre chétif à l'excès, à la maigre poitrine défoncée, était étendu sur la carpette retournée ; un léger filet de sang noir était tracé sur une affreuse figure simiesque.

— Tom... Goodfield ! rugit Harry Dickson, vous avez mérité de l'humanité en écrasant cette vermine.

— Qu'est-ce donc, demanda Tom.

— Je ne sais trop, un bushman de Malaisie sans doute. Une horrible bête humaine en tout cas !

D'un geste dégoûté, il cueillit un bizarre petit instrument pendillant par une ficelle au poignet du mort.

C'était une sorte de violon en peau de bouc sur lequel deux boyaux épais se trouvaient tendus.

— Dommage, murmura Dickson, que cet instrument infernal ait été détruit, et qu'il ne doive se trouver personne en Angleterre qui soit assez savant pour le réparer comme il faut. Ah... si nous pouvions mettre la main sur ceux qui ont employé ce monstre !

— Que de mystères ! s'écria Goodfield. Et ce n'est sans doute pas tout. Vous devez vous étonner de nous trouver ici, monsieur Dickson, n'est-il pas vrai ? C'est qu'il y a du nouveau depuis les quelques heures que vous avez quitté Londres, pour venir jouer ici le rôle de Mr. Trelawney. Rôle désormais bien inutile sans doute, puisque le pauvre homme est mort subitement dans sa cellule, d'une embolie !

— Embolie... peut-être, gronda le détective. Mais dites-moi, on n'a rien découvert de suspect dans la prison ?

— Non... mais voici que je suis de nouveau obligé de parler d'un violon. Le gardien-chef de Newgate a dit que quelques minutes avant la découverte de la mort de Mr. Trelawney, il a entendu jouer du violon, affreusement mal cependant, et il n'a pu découvrir l'auteur de

ce vilain bruit.

— Très bien, dit Harry Dickson, je sais à quoi m'en tenir à ce sujet. Écoutez mes amis. Cette affaire est virtuellement finie. Nous sommes désormais à peu près privés de tout point d'appui. Il faudra faire machine arrière, quoique je ne puisse dire encore dans quelle direction.

» Filons d'ici à présent, bien que ce moricaud soit bien mort, le pays n'est pas sain... et j'ai bien peur du lendemain pour certains habitants d'ici...

*

* *

Extrait des rapports de police des jours suivants :

« Jeremie Jarvis, fermier, trouvé mort d'une embolie sur la route d'Albyns.

» Topp Pratts, vagabond, trouvé mort d'une embolie près de Navestock.

» Timotheus Brinks, rétameur nomade, trouvé mort d'une embolie à l'orée de la forêt communale de Navestock

» Abe Slowby, aide du prénommé, trouvé mort de la même manière à cent yards du même endroit.

» Les enquêtes n'ont donné aucun résultat. »

Harry Dickson relisait ces brèves notes et, la tête dans les mains, le front barré de rides, songeait.

Jamais ni Goodfield ni Tom Wills ne l'avaient vu aussi désespéré. Il ne répondait à aucune de leurs questions.

— Inutile, grondait-il, inutile de jeter l'alarme, nous ne pourrions qu'ameuter l'opinion publique et créer une panique contre laquelle nous serions impuissants.

— Mais nous, nous pouvons tout de même savoir ! s'écrièrent Tom et le policier.

— Soit, mais rien que vous !

Il parla – et l'horreur et le désespoir planèrent sur les trois hommes.

3. *La forêt malaise*

Nous sommes obligés de quitter pour quelque temps Londres et les détectives, pour reculer de quelques années en arrière dans le temps, et suivre à travers la jungle malaise un groupe de voyageurs harassés, tourmentés par les mille et une embûches de la terrible contrée.

Depuis huit jours, l'expédition du capitaine Falcane marchait en terre inconnue.

Les deux sections d'hommes armés que le président avait voulu lui accorder ne l'avaient accompagnée que jusqu'à l'orée de la grande forêt des tigres, la Wurbush.

La Wurbush est une vaste sylve chargée de toutes les iniquités possibles, suspecte de toutes les horreurs et n'intéressant pas outre mesure les prospecteurs parce que son sol ne contient aucun minerai précieux. Mais le capitaine Falcane ne cherchait ni or ni platine. Géologue de faible renommée, il voulait conquérir la gloire scientifique en explorant le volcan Gunung-Gunung qui se trouve au milieu de la Wurbush, et dont le sol brûlant n'a jamais été foulé par les pieds d'un blanc.

L'expédition ne comportait d'ailleurs aucun grand nom de la science, ni des voyages ; le lieutenant Ashcroft de l'armée anglaise, ex-attaché militaire à Sumatra, Lewis Brandt un vague portman qui était l'auteur de tout aussi vagues récits de voyages exotiques, le docteur Rullman de l'université d'Iéna et Raffles Land, un aventurier qui avait quelque expérience de la grande forêt malaise. On ne pouvait compter avec la lamentable escorte de deux douzaines de bushmen malais, rechignant au portage et exigeants en diable sur la paye. Le capitaine Falcane, pourtant, était un chef et sa présence à la tête d'une expédition aussi hasardeuse ne détonnait pas. C'était un officier courageux, cultivé et un coureur de brousse averti.

Le huitième jour après le départ de la milice officielle, Falcane s'était approché de Raffles Land, qu'il feignait le plus souvent d'ignorer, pour lui poser une question nette et précise.

— Depuis trois jours nous tournons en cercle, je le sais. Personne ne s'en est aperçu ni ne semble s'en apercevoir. Et vous, Land, le saviez-vous ?

Raffles Land était un grand garçon blond, qu'on aurait pris plutôt pour un poète de l'ancienne Bohême que pour un coureur de bois,

n'eussent été ses formidables muscles et son redoutable regard gris.

— Oui, je le sais, répondit-il âprement.

— Vous ne m'en avez rien dit, néanmoins !

— Ce n'est pas moi qui commande ici, répliqua Land.

Falcane acquiesça de la tête.

— C'est juste, disons que j'ai eu tort en ne vous consultant pas de prime abord. Je le ferai donc maintenant : voyez-vous une issue ?

— Certainement, fit Land avec une grimace ironique. En passant par le territoire des Darkaners.

Falcane sursauta.

— Land ! s'écria-t-il, vous savez bien que le président nous a expressément défendu de prendre contact avec les Darkaners. Le moindre froissement avec ces étranges sauvages et c'est une guerre interminable qui se déclenchera sur tous les territoires environnant la Wurbush.

— Connaissez-vous les Darkaners autrement que par les récits fantaisistes que l'on a dû vous en faire, capitaine ?

— Je vous avoue que non, et j'ajoute qu'il ne se trouve pas dix personnes dans tout l'archipel malais ayant entrevu un Darkaner.

— Dans ce cas, ricana Raffles Land, je suis parmi ces dix privilégiés.

— Vous ne m'en avez jamais rien dit, riposta Falcane avec reproche.

— Et vous ne m'avez jamais rien demandé de la sorte capitaine, fut la réponse de l'aventurier.

— On raconte des choses horribles sur leur compte, continua Falcane en baissant la voix. Quel genre d'hommes sont les Darkaners ?

— Des hommes, s'esclaffa Land, ce ne sont pas des hommes, mais des monstres, des gens aux trois quarts singes, sauf par l'intelligence. À ce propos, ils nous valent bien, nous les blancs, mais il n'y a pas que des hommes au Darkan, il y a aussi des femmes !

— Et ? demanda Falcane haletant.

— Elles sont merveilleusement belles, capitaine, de grandes et sveltes créatures douées de toutes les qualités de l'esprit. Quant au cœur, c'est une autre affaire. Je ne crois pas qu'il y ait sur la vaste terre des diablesses plus cruelles, plus criminelles, plus monstrueusement sanguinaires. Heureusement, elles ne sont pas nombreuses.

Raffles Land regarda en silence ses autres compagnons de voyage faire les préparatifs pour la halte vespérale de la journée.

— Passez-moi votre gourde de rhum, capitaine, dit-il, je vais vous raconter tout ce que je sais à propos de ces démons.

Ils s'installèrent sur leur pliant et allumèrent des cigarettes.

— Qu'est-ce que le Darkan, au fond ? commença Raffles Land.

Une sorte d'étendue déboisée de quelques lieues carrées à peine, au beau milieu de la Wurbush. Aucune route n'y conduit. Si d'aventure les Darkaners quittent leur territoire, ils empruntent d'étroits sentiers d'eux seuls connus, pour arriver aux confins de la forêt et y détruire tout ce qui bouge à leur portée. J'ajoute en leur honneur qu'ils ne font cela qu'après avoir été dûment provoqués.

— Pourquoi les provoquerait-on et en quoi ? demanda Falcane.

— Cela, c'est une autre histoire, répliqua prudemment Raffles Land. J'en reviens aux Darkaners. Bien que vilains en diable, ce sont gens habiles de leurs mains, ils construisent de jolis bungalows qui ne déplairaient pas aux coloniaux les plus difficiles. Très sobres, ils tirent leur subsistance d'un peu de culture de terres arables et de la pêche. Ils ne chassent pas car ils ne mangent pas de viande. Le reste de leur temps, ils le passent dans leurs temples – ils en possèdent quelques-uns qui sont très beaux – y étudient, car il paraît qu'ils ont des livres, et y adorent je ne sais quelles divinités compliquées. Leurs femmes qui sont peu nombreuses tiennent les rênes du char de l'État. Elles gouvernent, exercent le droit de haute et basse justice, sont maîtresses du culte, bref, possèdent tous les pouvoirs possibles.

— Cette peuplade est-elle nombreuse ? demanda Falcane.

L'aventurier ricana.

— Une peuplade ? Disons à peine une tribu, capitaine, le nombre de Darkaners ne doit guère dépasser deux cents...

— Quoi ? s'écria Falcane, et le gouvernement hollandais compte avec eux, comme s'ils étaient au nombre de cent mille au moins.

— Peut-être qu'ils en valent bien autant, répondit sombrement Raffles Land.

— En tout cas, trancha Falcane, le gouvernement a ma promesse : nous laissons ce territoire de côté, et nous nous dirigeons uniquement vers le Gunung-Gunung.

— Demain, après demain au plus tard, nous serons sur les terres des Darkaners, dit froidement Raffles Land.

— Je ne le crois pas, dit doucement le capitaine.

— Jouons cartes sur table, voulez-vous ? dit tout aussi doucement le coureur de brousse.

— Est-ce bien nécessaire, Land ? Ne croyez-vous pas que je commence à voir clair dans votre jeu ? Vous voulez aller au Darkan y chercher je ne sais quoi, mais...

— En effet, j'y cherche quelque chose. Mais vous, capitaine Falcane, croyez-vous que je gobe vos projets d'expédition géologique ? Allons donc ! Regardez plutôt les hommes qui vous accompagnent ! Le lieutenant Ashcroft, un homme qui a encore une année devant lui pour payer ses dettes exorbitantes, s'il ne veut pas passer en cour de justice ou se suicider. Lewis Brandt, un faux nom, entre nous. De fait,

il s'appelle Brontess, vous savez, le fameux banqueroutier, escroc, faussaire et probablement... assassin. Mais c'est le meilleur tireur au revolver et à la carabine de tout le Royaume-Uni. Rullman, l'homme à tout faire de la Tiefland Bank, la plus gigantesque escroquerie mondiale qui fût jamais ! À cette troupe, vous avez joint de votre propre autorité le nommé Raffles Land, dont le casier judiciaire vous a paru suffisamment chargé, mais à qui vous attribuez un certain mérite de coureur de bois, soit dit sans me flatter.

— Continuez, Land, murmura Falcane devenu très pâle.

— Certainement, je continue. Le Gunung-Gunung, pour être un volcan peu connu et entièrement inexploré comme on le prétend en Europe, n'offre guère plus d'intérêt que les centaines d'autres petits volcans dont l'île est parsemée.

» Mais derrière le Gunung-Gunung, les choses changent. La plaine qui, entrecoupée de bois féroces, dévale vers la mer, contient un peu d'or, très peu, sinon les Hollandais en auraient fait depuis longtemps leurs choux gras. Mais en tout cas assez pour envoyer des échantillons de minerai mirifiques à Londres, à Berlin et à New York. Que de papier ne pourra-t-on mettre sur le marché de Wall Street, quand votre rapport aura été déposé ! Rapport contresigné par le docteur Rullman très expert en la matière. Tenez, si je pouvais voir à travers l'étoffe de votre vareuse et le cuir de votre portefeuille, j'y découvrirais déjà des concessions en règle, délivrées par des amis fort complaisants que vous possédez dans ce pays !

— Land, dit le capitaine Falcane, je ne sais ce qui me retient de vous abattre d'un coup de revolver.

— La peur de mourir dans cette forêt sans miséricorde, de vous y perdre, d'y tourner en rond, jusqu'au moment où les tigres dévoreront vos corps affaiblis, écroulés à côté de vos fusils sans munitions. Écoutez... je vais au Darkan, seul je n'aurais pu y arriver. J'ai besoin de vous, de votre nombre, de vos fusils, après quoi je vous ouvrirai le chemin du Gunung-Gunung et... de la grande fortune bancaire ! Est-ce clair ?

— Soit, dit Falcane après une longue et pénible hésitation, mais en quoi notre nombre et nos armes vous seront-ils utiles ? Je ne parle pas de nos porteurs.

— Porteurs ? ricana Land. Où sont-ils ?

— Tonnerre ! cria le capitaine en constatant que la carrière était vide de présences brunes et que les paquetages y gisaient abandonnés.

— Chut, conseilla Raffles Land, ils n'auraient pu que nous gêner. Les tigres de la Wurbush feront le reste : aucun des fugitifs ne sortira vivant de cette sylve, c'est une consolation. Capitaine Falcane, j'estime que nous sommes en nombre suffisant, surtout que vous possédez une mitrailleuse démontable et d'excellentes grenades pour venir à bout de

deux cents hommes, presque sans armes, et dont pas un ne doit réchapper !

Falcane considéra son compagnon en silence.

— Bien, dit-il, après tout, cela vous concerne. La vie des hommes-singes ne m'est rien. À propos, Land, permettez-moi, une question étrange. J'ai en effet procédé à une enquête à votre sujet, mais quoi que vous puissiez croire, elle ne m'a pas fourni des données bien étendues. Il y a des moments où je vous prends pour un tout jeune homme, et d'autres fois...

Raffles Land partit d'un éclat de rire amer.

— Je suis vieux comme le monde, dit-il, mettez que j'ai cinquante ans, capitaine.

— Ah, fit Falcane en lui jetant un regard singulier, il me semble que je comprends mieux à présent...

Toutefois, il ne s'expliqua pas davantage.

Ils regagnèrent les feux du campement qui rougeoyaient dans le soir et y furent reçus par d'aigres reproches.

— Les Malais sont partis, capitaine Falcane, glapissait Lewis Brandt, je suppose qu'il nous faudra porter nos paquetages nous-mêmes ?

— Il nous restait en tout quinze porteurs indigènes, monsieur... Brandt, répliqua lentement Falcane, quinze des vingt-quatre qui sont partis avec nous. Deux ont été enlevés par les tigres, trois ont succombé à des morsures de serpent ou à des piqûres venimeuses, quatre autres...

Il s'arrêta et fixa Brandt dans le blanc des yeux.

— Deux, trois, quatre... progression arithmétique parfaite, gouailla Raffles Land.

Lewis Brandt se mordit les lèvres et leur jeta un regard sauvage.

— Eh bien oui, ils ont reçu chacun un pruneau dans la tête, parce qu'ils m'avaient manqué de respect !

Land s'écria :

— Un Malais qui manque de respect à quelqu'un ! Mon Dieu, il faut absolument que j'en découvre encore un pareil, non pour lui brûler la cervelle, mais pour l'envoyer à l'Académie des Sciences. Un Malais vous plantera son kriss dans le dos, vous enverra une flèche empoisonnée, vous mettra du verre pilé dans votre thé ou quelque saleté de venin emprunté à la forêt, mais vous manquer de respect, jamais, entendez-vous, monsieur... Brandt !

Le docteur Rullman intervint à son tour en médiateur.

— Monsieur Brandt, expliqua-t-il avec un fort accent tudesque, a commis la grave erreur de penser qu'il aurait pu terminer cette expédition à lui tout seul. Il a mis sa confiance dans les quatre porteurs qui méritaient précisément le moins de confiance à cet égard.

— Donc les meilleurs, dit le capitaine.

— À votre point de vue certainement, sir, répondit courtoisement le professeur.

— Bref, il les a fait taire, conclut Raffles Land en allumant une cigarette. Et les autres, ne se souciant pas de subir le même sort, nous ont brûlé la politesse. Bah... ne nous disputons pas pour si peu. Nous pouvons aisément nous passer d'une grande partie de nos bagages, car nous sommes arrivés à peu près à l'endroit où il fallait arriver, voilà !

Lewis Brandt lui lança un très long regard et sourit.

— Parfait, dit-il, il s'agit toujours de s'entendre dans la vie, monsieur Land !

Il ne fut plus question de rien avant l'heure du dîner.

La nuit malaise descendait, lourde et moite. Les broussards jetèrent de grandes brassées de bois aromatique dans le feu, dont la fumée chassait les myriades d'insectes nocturnes buveurs de sang. Des multitudes de petits singes bleus, effrayés par la clarté insolite des feux, jacassaient sans arrêt, tandis que d'énormes chéiroptères chussaient dans les basses branches des talipots géants. Les hommes, assis à l'écart du cercle de flamme irradiant la clairière, gardaient un sombre mutisme et restaient insensibles à la féerie de la forêt nocturne.

Liés par des intérêts communs sur la même roue de la destinée, ils se détestaient les uns les autres, mais s'estimaient pour les services qu'ils pouvaient mutuellement se rendre.

Ce fut le lieutenant Ashcroft qui, le premier, rompit le silence.

— Je constate, non sans stupeur, que depuis trois jours les tigres ne nous approchent plus. Depuis trois jours ils ne se présentent plus en dehors du cercle des feux, selon leur habitude.

— Il n'y a rien d'étonnant là-dedans, répliqua Raffles Land, ce territoire leur est interdit.

— Vraiment ? Par le gouvernement sans doute ? ricana Lewis Brandt.

— Par un gouvernement certainement, mais non par celui de Sa Gracieuse Majesté la Reine de Hollande, ou par ses tenants lieu, mais par celui des Darkaners.

Falcane baissa lentement la tête, Ashcroft ouvrit des yeux étonnés, Lewis Brandt haussa les épaules. Seul le docteur Rullman poussa un cri de surprise.

— Par exemple !

Il se mit à dévisager Raffles avec une curiosité intense.

— J'ai quelque peu entendu parler de cette singulière peuplade, dit-il, si ce que vous dites est vrai, monsieur Land, je m'étonne de nous savoir encore vivants à cette heure.

— Bah, répondit Land avec insouciance, cela arrive parfois !

À ce moment quelque chose susurra dans les branches comme un faible coup d'archet, et un objet chut aux pieds du capitaine Falcane.

— Ces machins-là sont ordinairement remis en mains propres, dit Land.

— Que voulez-vous dire, Land ? demanda le capitaine.

— Cette lettre, capitaine, car c'est une lettre qui vient de tomber du ciel à vos pieds. Elle vous est personnellement destinée, les Darkaners n'agissent jamais autrement.

Falcane ramassa une sorte de court javelot à la pointe émoussée, auquel était attaché un mince tube métallique.

L'ayant ouvert, il en retira un feuillet de papier où étaient tracés quelques mots à l'encre rouge.

« Le commandant Falcane seul est admis à avancer encore plus loin en territoire Darkaner. Nous regrettons de devoir interdire sous peine de mort, cet accès à Messieurs Ashcroft, Land, Rullman et Brandt ! »

— Et voilà, ricana Raffles Land.

Falcane resta immobile, l'étrange missive dans ses mains tremblantes.

— Monsieur Land, murmura-t-il, vous m'avez raconté tout à l'heure des choses surprenantes, je crois que je dois les admettre sans réserve.

Tout à coup, Lewis Brandt poussa un véritable mugissement.

Il venait de prendre le tube qui avait contenu la feuille de papier et l'examinait à la clarté d'un photophore.

— Que je sois damné ! hurlait-il, ces démons de la forêt ne se mouchent pas du pied, ce tube n'est pas en fer-blanc !

— Oh non, dit froidement Raffles Land, il est en argent pur. Il y en a beaucoup de ce côté-là.

Brandt lui jeta un regard terrible que l'autre soutint avec ironie.

— Le malheur, voyez-vous, monsieur Brandt, continua l'aventurier, c'est que les Darkaners, tout en n'appréciant pas pour lui-même la valeur de ce métal, ne sont guère disposés à le laisser partir au-delà de leurs frontières. Ces gens n'entendent rien au progrès, ni aux chemins qu'on pourrait tracer à travers la Wurbush, ni au camionnage, ni aux comptoirs qu'on pourrait établir à l'ombre de leurs temples, ni même aux valeurs boursières.

Leurs regards restèrent quelque temps rivés l'un à l'autre, puis un même sourire plissa leurs lèvres dures.

— Messieurs, dit tout à coup le capitaine Falcane comme en s'éveillant d'un songe, j'entends que cet ordre émanant de ces inconnus soit considéré comme un ordre venant de moi-même. J'irai chez les Darkaners pour traiter avec eux, si le moyen existe.

— C'est en effet, très sage, appuya Raffles Land.

— Et le chemin, connaissez-vous le chemin ? demanda âprement le docteur Rullman.

Falcane se tourna vers Land, et celui-ci fit un signe de la tête.

Il s'approcha du point de chute du javelot et l'examina attentivement.

— Direction Est précise... écart de deux degrés vers le Sud, dit-il. Voyons le javelot... Bon, ils n'oublient jamais rien, les Darkaners : deux encoches fraîches dans le bois au-dessus de l'empennage, cela signifie que vous aurez à parcourir deux milles anglais en droite ligne à travers la brousse pour arriver à un sentier qui vous conduira indubitablement vers la ville des Darkaners.

— Une ville, vraiment ? s'enquit Rullman.

— Exquise, répliqua Raffles Land.

On se retira sous les tentes.



* *

Une heure plus tard, Raffles Land entreprit une chose curieuse.

Il tira de ses bagages particuliers un épais maillot noir qu'il revêtit jusqu'à ressembler complètement à une de ces souris d'hôtel de romanesque mémoire.

Puis il prit un flacon métallique rempli d'une liqueur rosée dont il versa quelques gouttes sur son corps. Une vague senteur de musc et d'encens s'envola, et Raffles Land ricana en voyant une bande de gros maringouins, qui folâtraient autour de la flamme du photophore de la tente, s'enfuir aussitôt par l'ouverture de la toile.

Sombre comme la nuit elle-même, invisible parmi les ténèbres. Land quitta le campement après avoir éteint la lampe.

Personne ne le vit ni ne l'entendit partir : ce n'était plus qu'une ombre ; d'ailleurs il filait dans la basse brousse qui entourait la clairière avec une vélocité que les tigres eux-mêmes lui eussent enviée.

Les deux milles dont il avait parlé au capitaine Falcane furent rapidement parcourus, et le sentier découvert.

C'était une mince piste aux méandres sans nombre, serpentant à la base des lataniers et des talipots et coudoyant par moments d'inquiétants marigots où s'éveillaient les gros plongeurs des sauriens.

Raffles Land avançait sans hésiter, nyctalope sans doute, puisque ses yeux luisaient comme des étoiles.

— Revenir... revoir... murmurait-il de temps à autre en respirant profondément l'air alourdi de la nuit malaise.

La forêt s'éclaircissait d'instant en instant. La brousse avait fait place à une sorte de ray-grass dur et coupant, puis à une magnifique futaie d'essences rares. Raffles Land s'arrêta et frissonna.

Une chanson lointaine, discordante, faite de notes déchirantes et

atroces, comme si un fou raclait un infâme violon, lui parvenait.

Il y eut des petites fuites apeurées dans les feuilles mortes, aux pieds de l'aventurier et, de nouveau, il recula, blême de dégoût et de peur.

— Ils se protègent là-dedans... naturellement, ils ne savent pas... Je ne devrais pas avoir peur et pourtant je ne puis me défendre de ressentir toute l'horreur de cette infâme surveillance, monologua-t-il.

Brusquement, il se figea. Des lumières brillaient au loin à travers les arbres. Elles étaient douces et merveilleusement colorées. Puis des formes se précisèrent, harmonieuses. Trois splendides temples blancs, d'exquises maisons à colonnades, blotties dans des massifs fleuris, partout de grandes lanternes chinoises aux folles couleurs étoilaient la nuit bleue – tel était le décor qui surgissait devant lui.

L'aventurier marcha alors le long de l'orée de la forêt, sans se risquer pourtant hors de l'ombre protectrice de la futaie, mais ses yeux attentifs ne se détachaient pas d'une façade de marbre rose, où derrière de fines colonnettes luisaient des clartés dorées. Soudain, une silhouette se découpa sur le fond clair, sembla hésiter, puis, longeant un immense massif de rhododendrons en fleurs, s'approcha de la futaie.

Raffles Land la vit venir et retint son haleine. Son cœur battait à tout rompre, quand la silhouette s'avança enfin vers l'endroit où il se trouvait.

L'instant d'après, il distingua à quelques pas de lui une courte tunique blanche, un corps de femme harmonieux, un visage angoissé où luisaient de beaux yeux sombres.

— Raffles ! murmura une voix éteinte, vous avez osé... vous avez osé revenir !

— Maha, dit sourdement l'aventurier, vous saviez bien que j'aurais osé !

— Le conseil des prêtresses vous a condamné à mort ce jour même !

— Je m'en doutais bien, répliqua sombrement l'aventurier, mais, comme toujours, je tiens à risquer ma chance, ma dernière peut-être.

— Malheureux ! gémit la femme... je devrais vous prier de partir et pourtant...

— Où sont-ils... dit Raffles Land d'une voix sourde et émue.

— Ils... Dieux terribles et justes, que me demandez-vous, Raffles.

Elle tremblait comme une feuille secouée par le vent et, dans la vague clarté de la nuit féerique, des larmes apparurent sur son visage.

— Je veux les voir murmura ardemment l'homme, c'est mon droit... on me les a volés. Ils sont à moi !

— Langage sacrilège... ils appartiennent aux dieux !

— Aux vôtres sans doute, Maha ! Vos dieux ne sont pas les miens.

Ils avaient parlé en anglais, une langue que l'étrange femme semblait posséder parfaitement.

— Écoutez, Maha ! dit brusquement l'aventurier, écoutez ! Ce que j'ai à vous dire est formidable !

Il étendit les bras et l'étreignit longuement en silence, sans qu'elle opposât de résistance.

Ils s'enfoncèrent dans la futaie, sous le couvert des arbres.

Au loin, les affreux violons chantaient toujours d'une rauque voix de crécelle ; les lanternes chinoises continuaient à jeter leurs lueurs de prisme. La singulière bourgade sylvestre resta silencieuse, et personne ne parut sur les seuils des maisons ni des temples.

4. La forêt malaise (suite)

L'oiseau tailleur, la créature la plus matinale de la grande sylve malaise, jetait ses trois notes brèves, quand le capitaine Falcane prit congé de ses compagnons, après leur avoir adressé ses dernières recommandations.

Au moment de partir, il se tourna vers Raffles Land qui s'était tenu quelque peu à l'écart en fumant son éternelle cigarette.

— Land, dit-il à voix basse, pardonnez-moi si je me trompe, pardonnez-moi également si je me montre injuste à votre égard, mais je me méfie de tout le monde ici, même de cette ruine taciturne qui a nom Ashcroft.

— Même de moi ? fit l'autre ironique.

— Surtout de vous, Land, je crains que vous ne soyez homme à abandonner un projet pour une raison... d'honneur.

Le visage de l'aventurier resta impassible.

— J'ai l'impression que les Darkaners, qu'au physique vous me décrivez comme des monstres, sont des gens d'honneur.

— Ils le sont, répondit Raffles Land imperturbable.

— Et vous voulez...

— Les détruire ?

— Oui !

— Pour les voler ?

— Non !

La voix était dure et claire, et un éclair bleu s'alluma au fond des yeux gris de Raffles Land.

— Capitaine Falcane, dit-il, vous avez été chargé de mission par des supérieurs. Vous avez obéi sans souffler mot, bien que la mission en question ne concordât que de loin avec les idées que vous avez sur... l'honneur. Vous avez dû vous entourer de canailles, car seules des canailles pouvaient vous être utiles. Vous avez pris des renseignements administratifs sur mon compte... euh, si vous les avez obtenus, c'est qu'il me plaisait qu'il en fût ainsi. Vous avez appris ce que je voulais, *moi*, et personne d'autre. Je ne viens pas pour voler chez les Darkaners, ou plutôt je ne *reviens* pas...

— Je m'en doutais, murmura le capitaine.

— Je reviens pour reprendre quelque chose qui est à moi, Falcane, et bien à moi, quelque chose de sacré !

— Qui me garantit... commença Falcane d'un ton hésitant, mais

d'un geste impérieux Raffles Land lui imposa le silence.

— Regardez-moi en face, Falcane, et... apprenez mon véritable nom.

À voix très basse, il murmura un mot, tout en tenant le capitaine sous l'emprise de son terrible regard gris.

— Grands dieux ! s'écria le militaire en joignant les talons.

— Taisez-vous, Falcane, et ne prenez pas cet air défait, on nous surveille. Maintenant, allez chez les Darkaners et remettez-vous-en pour le reste à la sagesse de Dieu !

Sans ajouter un mot, Raffles lui tourna le dos, et Falcane partit dans la direction donnée. On entendit encore quelque temps le bruit de sa marche à travers les fourrés, puis ce bruit décrut et fut remplacé par la furieuse fanfare de la forêt réveillée.

Lewis Brandt sortit de sa tente en mâchonnant un biscuit.

— Eh bien, Land, grommela-t-il la bouche pleine, que nous faudra-t-il faire ?

— Attendez votre heure, celle que je déciderai, dit l'aventurier.

Lewis Brandt eut un rire féroce.

— Bien renseigné, ma foi, mais cela m'est égal. J'aime bien être en pays de connaissance.

— Vous pourriez vous tromper, dit froidement Raffles Land. À propos... veuillez m'appeler désormais Sir et mettez-vous bien en tête que c'est toujours *mon* revolver qui part le premier.

Médusé, l'autre baissa la tête.

— Je sais obéir quand il le faut, sir, dit-il humblement.

— Tant mieux pour vous, répondit sèchement Raffles Land.

Le lieutenant Ashcroft les réclama pour jouer une partie de whist.

Il faisait relativement frais sous l'épais couvert, mais les hommes savaient que cette température clémente n'allait pas durer. Bientôt, ce serait la méridienne torride qui s'abattrait sur la forêt, la ferait fumer, fermenter, distiller fièvres et venins. Il fallait profiter de cette courte trêve matinale.

Mais le jeu traînait, de part et d'autre des erreurs furent commises, toutes les idées étaient au loin, perdues au fil d'obscures espérances.

Soudain le docteur Rullman déposa ses cartes et déclara :

— C'est un autre jeu qu'il nous faut, celui qu'on appelle le franc jeu. Nous voici seuls, le commandant est parti chez ces démons inconnus de Darkaners ; monsieur Land doit avoir des projets autres que les siens. D'ailleurs...

Il se tut, embarrassé, et jeta un coup d'œil noir à ses compagnons. Ashcroft prit la parole d'une voix basse.

— Que de mots, que de discours, que de méfiances mutuelles depuis le début de ce lamentable voyage. Je serai plus direct. Voyons,

monsieur Land, où voulez-vous en venir ? Depuis le début de cette expédition du diable, vous avez fait une sorte de complice tacite de chacun de nous, excepté pourtant du capitaine Falcane, si je ne me trompe. Vous nous avez promis, sans nous prendre en groupe toutefois, un nouveau Pactole, et vous nous avez paru sincère. Vous êtes un homme qui sait où il va.

— Et qui est arrivé où il veut ou peu s'en faut, dit Raffles Land avec un sourire de sphinx.

— À la bonne heure ! fit joyeusement Lewis Brandt en se frottant les mains. Il n'y a rien de plus agaçant que de ne savoir où l'on va, n'est-il pas vrai ?

Personne ne lui répondit.

Raffles Land se leva et demanda aux autres de faire plus étroitement cercle autour de lui.

Il parla longtemps sans être interrompu, observant qu'au fur et à mesure qu'il avançait dans son exposé, ses compagnons évitaient ses regards d'acier.

— J'ai dit, fit-il enfin en se rasseyant sur son pliant, et s'il y a des observations à faire, je les écoute.

— C'est clair, net et parfait, dit Lewis Brandt et j'accepte.

— Je serai des vôtres, répondit le docteur Rullman avec effort.

— Moi, dit Ashcroft sombrement, je n'en serai pas. Telle que vous présentez... l'affaire, Land, elle ne me plaît nullement, ensuite vous venez de brader la vie du capitaine Falcane.

— On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs, plaisanta Lewis Brandt, mais Raffles Land lui imposa silence d'un geste furieux.

— Voulez-vous vous taire, canaille ? Vous marchez avec moi. C'est bon, je ne vous en demande pas davantage !

— Bien, sir, accepta humblement le forban.

Land se tourna vers le lieutenant Ashcroft devenu soudainement très pâle.

— Je n'en attendais pas moins de vous, lieutenant Ashcroft, je vous rends hommage, vous êtes un brave. Vous venez de racheter beaucoup de choses, lieutenant...

Lewis Brandt se pencha légèrement de côté. Un coup de feu claqua.

Ashcroft tomba, la face en avant, et ne bougea plus.

— Brandt, dit doucement Land, vous êtes le plus rapide assassin que je connaisse, je souhaite pour vous que vous ayez une mort aussi prompte et aussi... honorable que le lieutenant Ashcroft.

Il consulta son chronomètre.

— Il nous reste plus de quatre heures encore. Prenons des bûches, je ne veux pas qu'un tigre dévore le corps de ce brave. Nous lui creuserons sa tombe au pied de cet arbre.

Une heure plus tard, la sinistre besogne achevée, ils prirent du repos et burent chacun un gobelet de rhum coupé de thé. Après quoi, Raffles Land reprit la parole.

— Donc nous voici trois, cela suffit. La besogne qu'il nous faudra exécuter est de celles qui n'exigent que peu de temps. Je répète : les Darkaners, à l'exception des femmes qui sont très peu nombreuses, sont nyctalopes, c'est-à-dire qu'ils voient à la façon des chats, et se dirigent presque en aveugles aux heures très claires de la journée.

» Ces étranges sauvages ont déterminé deux heures sacrées dans le cours du jour. L'heure mauvaise qui est celle de midi, trop aveuglante pour eux, et pendant laquelle ils se réunissent tous dans le grand temple, aux fenêtres soigneusement obturées, pour s'y livrer à un rituel de culte.

» L'autre heure, ils la dénomment l'heure terrible ou de justice. Au début du crépuscule l'orage quotidien éclate sur la région. C'est au milieu des grondements du tonnerre et des fulgurances de la foudre qu'ils rendent justice, souvent d'une manière implacable, mais rarement erronée.

» Nous agirons pendant la première heure, celle qui les réunit tous dans le grand temple. À ce moment sont seuls au-dehors les quelques nains domestiques, les violoneux, qui jouent d'une affreuse vielle pour chasser les mauvais esprits. Nous n'avons pas à nous occuper d'eux, car sans leurs maîtres ils ne peuvent rien et sont parfaitement inoffensifs. Si notre entreprise échoue, notre compte sera réglé ce jour même, à l'heure de l'orage.

— Nous n'attendrons pas cet écart d'horloge, plaisanta Lewis Brandt.

— Je souhaite qu'il en soit ainsi, répondit poliment Raffles Land. À présent je continue mon exposé dont je n'ai au matin que tracé les grandes lignes, m'attendant à un certain refus... Les Darkaners se sont toujours tenus à l'écart des Malais et des blancs. Les premiers les évitent par crainte superstitieuse, les autres les ignorent à peu près ou feignent de les ignorer pour la paix de la région. Mais il faut dire que ces hommes-singes à l'intelligence raffinée, amoureux par-dessus tout de leur indépendance et de leur liberté, ont toujours préféré disparaître plutôt que d'être asservis par des étrangers. À cet effet ils ont pris des précautions terribles. Au centre de leur temple, se trouve un imposant bloc cubique drapé de soie noire : il est bourré d'un explosif puissant. Le jour où les Darkaners se croiront perdus ou à l'orée de l'esclavage, ce cube fera explosion dans le temple où la tribu entière sera réunie.

— Très bien, dit le docteur Rullman, vous avez dû vous souvenir, monsieur Land, que dans mon pays je suis officier d'artillerie.

— Très juste, docteur, répondit Land en saluant ironiquement.

Lewis Brandt s'agita nerveusement.

— Et les pierres précieuses, les lingots, le trésor des Darkaners, quoi... je ne me soucie pas de le voir s'envoler dans les airs, moi !

— Je ne vous ai parlé que du grand temple, Brandt, dit l'aventurier et non du petit temple rose surmonté d'un cône d'argent. C'est là que se trouvent les trésors du peuple Darkaner, je vous les abandonne.

— Et vous ? demanda curieusement Lewis Brandt.

— J'ai mieux... mais ne vous occupez pas de ma part, elle ne vous intéresserait guère, elle n'est monnayable en aucune partie du monde.

Le docteur Rullman hocha pensivement la tête.

— Que l'on écarte l'obstacle du pays Darkaner, donc les Darkaners même, et le chemin du Gunung-Gunung devient libre, par conséquent celui de la mer, dit-il, c'est absolument parfait.

— Et le gouvernement ne vous fera aucune difficulté, répliqua Raffles Land, puisque le capitaine Falcane a reçu des papiers de concession en règle.

— Falcane ! s'écria le docteur, mais...

Raffles Land se mit à rire.

— Notre ami Lewis Brandt est un habile homme, dit-il.

Brandt gloussa et tira une enveloppe de sa poche.

— Ce pauvre Falcane, il n'était pas bien méfiant de nature ! Et puisqu'il n'en aura pas besoin de toute façon !

À cette heure le commandant Falcane entrait dans le grand temple Darkaner, sans que rien eût entravé sa marche.

Dans la lourde pénombre, il distingua des figures inquiétantes : des hommes d'athlétique stature mais aux sombres mufles de singes, puis, dans le fond, sur une estrade où brûlaient des lampes voilées, une demi-douzaine de femmes en tuniques blanches aux visages graves et beaux.

— Soyez le bienvenu, capitaine Falcane, dit un chœur de voix harmonieuses.

L'officier remarqua que les simiesques sauvages le considéraient avec sympathie de leurs grands yeux sombres.

Son cœur alla vers eux et, à l'endroit des compagnons blancs qu'il avait laissés derrière lui dans la forêt il se sentit animé soudain de mépris et de haine...

*

* *

Le docteur Rullman considérait son ouvrage avec satisfaction.

Après avoir éventré quelques caisses abandonnées par les porteurs malais, il venait de monter un bijou de canon de montagne juché sur de minces roues de métal, gainées de rubber.

— Cela se conduira à la main comme une bicyclette, affirma-t-il.

Dans un mignon caisson attaché derrière l'affût, il glissa six petits obus nickelés avec amour, puis il regarda Raffles Land avec admiration.

— Vous êtes un as, monsieur Land, dit-il, ce joujou est la perfection même. Je savais bien que des choses de ce genre existaient, et je suis honteux de devoir avouer qu'elles ne sont pas de fabrication allemande.

— Portugaise, expliqua l'aventurier, cela nous est arrivé via Gao.

— Merveilleux, continua l'Allemand en admirant un des obus. Quel réglage ! Un seul suffira, monsieur Land, un seul m'entendez-vous !

— Je l'espère bien, répondit négligemment Raffles Land, sinon nous vivrons encore tout juste jusqu'au moment de l'orage quotidien.

Lewis Brandt se mêla à l'entretien en montrant du doigt une mitrailleuse montée sur des roues de bicyclette.

— Celle-là est prête également, et toutes les bandes en sont vérifiées. Pas de crainte que la machine s'enraie.

— Je crois que nous n'aurons guère à nous en servir, dit Raffles Land, mais il est bon de prendre des précautions. Allons, voici l'heure du départ qui sonne.

Comme pour lui donner raison, un bizarre son de cloche retentit dans les arbres.

Brandt et Rullman manifestèrent un étonnement effrayé, mais Land se mit à rire.

— C'est l'oiseau tambour qui émet ce son de cloche quand il cherche compagnie, expliqua-t-il.

La chaleur était devenue lourde et accablante ; la sueur ruisselait sur le front des hommes, ils avaient hâte de s'enfoncer sous les arbres où un peu de fraîcheur persistait encore. Le passage du taillis offrit quelques difficultés pour les engins roulants, mais bientôt un sentier de bonne terre battue s'allongea devant eux.

— Les Darkaners ont disposé le tapis, roucoula Lewis Brandt, puis il dressa l'oreille.

— Qu'est-ce que cela ?

— Les violoneux, dit Raffles Land à voix basse, mais ils sont encore bien loin, ne vous occupez pas d'eux.

Brandt resta un moment en arrière du groupe et eut un sourire mauvais.

De sa poche il tira un petit flacon dont il répandit subrepticement le contenu sur ses vêtements.

— Pfui, remarqua le docteur Rullman, cela sent le musc !

— Ce sont les crocodiles du marigot, dit Brandt, oh, les vilains, et la sale odeur !

Ce furent les seules paroles qu'ils échangèrent jusqu'au moment

où ils arrivèrent à la futaie.

À travers les arbres, des formes blanches brillaient au soleil.

Rullman et Lewis Brandt eurent peine à retenir un cri d'admiration, tant la vision de la ville Darkaner leur était inattendue.

Raffles Land, l'œil sombre, le front barré de rides, écoutait le bruit accru des lugubres violons qui s'élevait à présent dans leur proche voisinage.

— Halte !

La futaie s'achevait en une pelouse d'herbes sèches.

Raffles Land donna des ordres fiévreux.

— Le tout ne doit nous prendre que quelques secondes. À vos places, docteur, et vous aussi Brandt.

Celui-ci désigna du doigt une construction en marbre rose surmontée d'une tourelle étincelante.

— C'est là ?

— Oui, gronda Land, mais ne vous occupez que de ce bâtiment aux larges dalles blanches et noires. Si quelqu'un sort... n'importe qui, entendez-vous, Brandt, faites donner de la voix à votre machine, et ne ratez personne !

— Quelle injure ! persifla le forban.

— Quant à vous, docteur Rullman, observez le petit dôme central de l'édifice en question. Il y a une large ouverture au milieu, qui est à cette heure obturée par un vélum de soie à l'intérieur du temple. Exactement sous elle, se trouve le cube !

— Entendu ! Je vous affirme qu'un seul envoi sera suffisant.

Les violons se mirent alors à gémir avec une triste fureur, et Raffles Land jeta des regards inquiets autour de lui, puis ses yeux se portèrent sur un cottage lointain dont le toit conique émergeait d'un bois de rhododendrons rouges.

— On y va ? demanda Lewis Brandt.

— Attendez... pas encore !

Land observait toujours le petit pavillon, le visage tordu par une singulière angoisse.

— Prêt, docteur ? Demanda-t-il ?

— Oui !

— Un instant encore !

Tout à coup du petit toit en cône un léger filet de fumée s'envola.

— Feu ! ordonna Land.

Le petit canon de montagne cracha une fine flamme et recula sur son affût ; une longue note vibrante s'éleva dans l'air torride. Puis il y eut un temps mort.

— Planquez-vous ! hurla Land, tout le monde face contre terre !

Le sol trembla comme si une houle soudaine l'agitait. Au loin, le temple sembla osciller un instant, puis ses murs s'ouvrirent en éventail

et, dans une affreuse apothéose, une haute gerbe de feu blanc monta en rugissant vers l'implacable azur.

— Bien touché ! jubila le docteur Rullman.

— Attention, Brandt... des hommes ! cria Raffles Land.

Quatre ou cinq créatures tordues par une abominable souffrance s'élançaient hors du brasier, quand la mitrailleuse crépita et les faucha.

Puis une dernière forme bondit en avant, hurlante et forcenée.

— Falcane ! mugit Raffles Land avec un rauquement d'horreur.

Mais la mitrailleuse émit de nouveau un long jet de flamme et l'on ne vit plus le capitaine sur qui des débris enflammés plurent soudain.

Un sourd roulement de tonnerre s'éloignait et de longues écharpes de fumée se mirent à tourner en rond dans le ciel, unique manifestation de vie et de mouvement dans ce paysage de mort.

Raffles Land, muet et immobile, regardait devant lui. Dans l'ombre de la futaie, après quelque temps de silence, un violon se mit à racler avec désespoir.

— Encore ! gronda Rullman.

Et soudain il porta sa main à sa jambe et émit un long hurlement de souffrance.

Raffles Land se retourna vers lui et vit un visage effroyable, aux yeux exorbités, se convulser.

— Ah, fit simplement l'aventurier.

Rullman était tombé face contre le sol et son corps s'agitait de plus en plus faiblement.

Au même instant, Lewis Brandt quitta sa mitrailleuse et avec une clameur horrible se mit à courir vers la forêt.

Land entendit un bruit de chute, ainsi qu'un long cri d'agonie.

Il ne bougea pas.

Le violon s'éloigna, puis se tut.

Sans plus s'occuper de l'étrange sort de ses compagnons, Raffles Land quitta le couvert de la futaie et traversa la pelouse herbeuse.

Il considéra les ruines fumantes du grand temple, où le peuple Darkaner venait de trouver une fin aussi tragique que criminelle, posa plus longuement les yeux sur l'endroit où le capitaine Falcane était tombé, se découvrit un instant, malgré le soleil terrible, et se mit à marcher vers le petit cottage enfoui sous les fleurs.

5. La fin de l'aventure malaise

La mousson humide et fraîche avait appelé tout le monde sur le pont.

Le splendide paquebot *Empress of India* avançait rapidement de toutes les forces de ses puissantes machines sur la mer phosphorescente, agitée par une longue houle.

— *L'Empress* sent l'écurie, dit le second officier. Dans deux jours, nous serons à Colombo. C'est déjà un peu l'Angleterre, n'est-ce pas, milord ?

Il s'adressait à un gentleman de noble allure, aux cheveux d'un gris fer, qui fumait un long cigare blond, étendu dans un rocking-chair.

— Je serai content de retrouver de la pluie et du fog, répondit le gentleman en souriant.

— Voici Lady Denverton, annonça le marin avec déférence en voyant s'approcher une dame de magnifique prestance, qui le salua d'un geste amical, puis prit place dans un fauteuil pliant aux côtés de son mari.

— Depuis tout à l'heure le poste de T.S.F. du bord est en contact avec celui de Colombo, dit-elle, et il y a foule autour de la cabine de l'opérateur pour entendre les dernières nouvelles.

— Vraiment ? répondit Lord Denverton avec un peu d'indifférence. Pour moi je regrette cette invention, aussi merveilleuse qu'elle soit, qui nous voue au milieu de l'océan aux préoccupations de la terre. Enfin, je suppose qu'elle nous apprendra l'élection de Pardey à la Chambre des Communes ?

— Le marconiste rédige un petit journal dactylographié où se publient les nouvelles reçues, intervint respectueusement le second, je vais aller en quérir un exemplaire.

Lord Denverton remercia du geste et se tourna vers sa femme.

— Comment se comportent messieurs nos fils, madame ? dit-il d'une voix enjouée, j'espère qu'ils n'ont pas découvert d'autres cages à poules dans la réserve du chef cuisinier pour rendre la liberté à ces délicats volatiles ?

Lady Denverton partit d'un rire harmonieux, une vraie cascade de perles.

— Ah, les chers trésors ! Ils ont découvert que le steward chinois des secondes classes, cachait soigneusement une natte roulée sous son

madras, et ils la lui ont coupée. L'homme exige un dédommagement de cent livres sterling !

— Il faut lui régler sur l'heure cette petite somme, déclara le Lord, on doit respecter les us et coutumes des peuples asservis par l'Angleterre.

— Randolph, Gordon et James sont des amours, continua la maman, mais j'ai bien peur de les savoir bientôt aux prises avec la dure discipline des collègues anglais.

— La discipline est nécessaire, pontifia son mari, et nos fils devront s'y plier comme j'ai dû m'y plier moi-même, mon adorable amie. Mais soyez bien tranquille, ils s'y feront, croyez-moi. Ah, voici le porteur de nouvelles !

L'officier de bord leur tendit respectueusement une feuille dactylographiée.

— Là ! que vous disais-je, s'écria Lord Denverton en riant. Ce damné coquin de Pardey est élu à la Chambre des Communes ; Molverbrough en fera une maladie, je vous l'assure.

» L'escadre de Toulon ira faire une visite d'amitié à l'Angleterre, voici une méthode que j'approuve. Rien ne soude mieux l'amitié entre voisins que de se montrer mutuellement ses armes.

» Les Russes ont inventé un canon pouvant tirer à sept cents kilomètres de distance... dangereux ces Russes et combien mystérieux.

» L'expédition du capitaine Falcane peut être considérée comme perdue corps et biens dans la forêt malaise. Qu'est-ce donc que cette expédition, lieutenant ?

— Une sublime entreprise scientifique, milord, répondit le marin. Le capitaine Falcane, accompagné de plusieurs savants distingués, s'était promis d'explorer des régions volcaniques encore inconnues dans l'Hinterland le plus sauvage de la grande île malaise.

— L'autre champ d'honneur, déclara solennellement Lord Denverton, le sort de ces hommes est à envier, voilà mon opinion.

L'officier prit congé en saluant et regagna la haute passerelle où il devait prendre le quart. Il y trouva le commandant de fort méchante humeur et mâchonnant furieusement son cigare.

— Je vous attendais, Sherwood, dit-il d'une voix mécontente, je suppose que le stowaway n'est pas encore découvert, malgré vos recherches ininterrompues et attentives ?

Sherwood sentit l'ironie et baissa la tête en rougissant.

— Le bougre est diantrement habile, commandant, dit-il.

— Et pour nous narguer il joue du violon, et quel violon ! tempêta le capitaine.

— Les chauffeurs malais prétendent que ce n'est pas un stowaway mais un mauvais esprit de la forêt, dit le lieutenant.

— Je les ferai mettre aux fers pour leur apprendre que les esprits

de la forêt ne montent pas à bord d'un paquebot anglais, hurla le commandant, et s'y cachent encore moins comme stowaways pour racler du violon. Tâchez de me découvrir le lascar. Sherwood, il y va de votre réengagement !

Il s'en alla les mains derrière le dos, grommelant des injures et des menaces.

— Le vieux n'est pas dans ses bons jours, hein ? dit un jeune midship en s'approchant du second, je présume qu'il en a toujours après ce stowaway ?

— Le pire, c'est qu'il m'en rend responsable, gémit Sherwood, allez donc me fouiller l'*Empress* à la recherche de cette vermine, autant vaut chercher un pou dans Hyde Park !

— Je ne crois pas à ce stowaway, dit le midship, mais plutôt à un nouveau mauvais tour de ces trois jeunes démons qui ont nom Denverton. De jolis et gentils garçons, et qui se font adorer par l'équipage qu'ils régalent à tour de bras, tellement ils sont cousus d'argent de poche. Hier soir, James et Gordon riaient comme des petites baleines quand ils ont entendu racler l'affreux violon.

— C'est Katiti, rigolait Gordon.

— Qu'est-ce que c'est, ce Katiti ? lui ai-je demandé ?

— Si jamais vous le rencontrez, faut vous regarder dans la glace, m'a-t-il répondu et tous deux sont partis en riant aux éclats.

— En attendant, déclara Sherwood, il faut faire en sorte que les passagers n'en apprennent rien, la Compagnie n'aime pas cela, ces choses nous font toujours taxer de négligence. Ah misère de sort, tout de même !

La nuit était tombée, merveilleusement étoilée. Une cloche argentine vibra et les salons des premières et des secondes s'allumèrent, faisant courir le long des flancs du navire une double rangée de hublots étincelants.

— Il y a un curry de poules et de pigeonceaux au menu, dit le midship, tenez voilà Lord Denverton qui s'en va prendre sa part du régal. La lady a moins d'appétit car elle reste dans son fauteuil pliant. Belle femme, n'est-ce pas !

— Et pas orgueilleuse pour un penny, renchérit Sherwood, en regardant l'élégante forme blanche blottie dans la profondeur du grand fauteuil.

— Moi, dit le midship, j'aime lui parler, je n'écoute pas toujours ce qu'elle dit, mais le son de sa voix me suffit, c'est une véritable musique.

— Allez, Cuthberd, répliqua le second avec condescendance, vous êtes jeune, et la mer abolit quelquefois les distances. Allez-lui parler, mon ami, je puis bien rester seul quelques instants.

Le midship ne se le fit pas dire deux fois et dégingola la roide

échelle qui conduisait vers le pont-promenade des premières.

Sherwood suivit la svelte silhouette du jeune homme, un sourire aux lèvres.

— Ah jeunesse, jeunesse ! murmura-t-il.

Mais l'instant d'après son front se rembrunit.

Quelque part, hors des profondeurs du navire géant, un son âpre et discordant venait de s'élever, celui d'un mauvais violon raclé par une main profane.

— Encore lui, gronda-t-il, ah si jamais je le tiens, son compte sera bon, je n'hésiterai pas à le balancer dans le jus, ma parole !

Comme si le violoneux invisible avait entendu la menace, il se tut et Sherwood put reprendre son soliloque.

— Diantrement belle tout de même, la lady. Faut pas pourtant que ce pauvre Cuthberd aille s'amouracher sérieusement de cette personne de qualité, car le vieux n'aime pas de pareilles histoires à son bord !

Le midship s'approchait de son pas élastique de la belle passagère ; Sherwood le vit esquisser un salut respectueux et...

Tout à coup eut lieu la brusque et singulière scène que Sherwood ne devait plus jamais oublier.

Un grincement désagréable se fit entendre, suivi aussitôt par le cri de frayeur de Lady Denverton soudain redressée.

Cuthberd s'était retourné et regardait du côté d'un large manche à air dont le mufle sombre dépassait le pont des premières.

Le midship se rua contre le tube trapu, plongea la main dans son ombre et tira de toutes ses forces sur une forme indistincte.

Sherwood comprit alors que Cuthberd tenait le fameux stowaway !

— Tenez bon Cuth, hurla-t-il, tenez-le... ne le lâchez pas, j'arrive !

Il lança un puissant coup de sifflet et aussitôt le phare mobile de secours s'alluma sur la passerelle et balaya le pont de son pinceau de lumière blanche.

Sherwood sautait en bas de l'échelle quand, instinctivement, il se jeta en arrière devant l'atrocité du drame qui se déroula avec une vitesse effroyable.

Une créature affreuse, aux bras énormes et griffus, venait d'enlacer le midship, tandis qu'une épouvantable tête simiesque aux yeux de flamme verte s'approchait de la gorge du jeune homme comme pour le mordre.

Malgré l'horreur de l'apparition, il ne fallut qu'une paire de secondes à l'officier pour passer à l'action.

Il tira son revolver et, au risque d'atteindre son compagnon, il fit feu sur le monstre. Celui-ci poussa un hurlement dément, étreignit davantage son adversaire et d'un bond formidable gagna la lisse de

bâbord, la franchit et disparut.

— Un homme à la mer ! cria Sherwood.

Immédiatement l'alarme fut donnée à la salle des machines et la manœuvre de l'arrêt fit frémir le vaste paquebot, qui ralentit son allure, la brisa et courut sur son erre. Des équipes de matelots accouraient.

Mais Sherwood n'était pas arrivé à la fin ni de ses étonnements ni de ses frayeurs. Un appel plus affreux encore le fit pivoter sur les talons et le mit face à face avec Lady Denverton.

Lady Denverton... ou celle qui était Lady Denverton tout à l'heure, car le second vit devant lui une créature à la face tordue par une souffrance atroce.

— Katiti ! hurlait-elle d'une voix de damnée, vous êtes tous perdus !

Sherwood s'élança vers elle, mais fut repoussé avec une telle vigueur qu'il en perdit l'équilibre.

Quand il se releva, il entendit des matelots crier :

— Elle passe par-dessus bord !

Il y eut un bref bruit de plongeon.

L'Empress resta une heure immobile sur les lieux du sinistre. Ses canots et ses baleinières sillonnèrent la mer dans tous les sens, mais vainement.

L'océan ne rendit ni le corps de Lady Denverton, ni celui du midship, ni celui du monstre mystérieux.

Lord Denverton, averti par le capitaine, assistait impassible mais le visage tordu par une douleur surhumaine aux inutiles travaux de sauvetage.

Lorsque le navire hissant à mi-mât le pavillon de deuil reprit le voyage, un homme de l'équipage ramassa au pied du manche à air un petit violon des plus primitifs, complètement démoli.

Denverton l'aperçut, l'arracha des mains du marin et avec un cri de fureur le lança dans les flots.

Quarante-huit heures plus tard le paquebot était à quai à Colombo, et le gentilhomme quitta le bord avec ses trois fils, déclarant qu'il ne continuait pas le voyage.

Il loua une villa aux confins du merveilleux parc cinghalais, le Paradénia, et s'y installa.

Quelques mois plus tard, la villa fut trouvée vide d'occupants et personne ne sut ce qu'il était advenu de Lord Denverton et de ses enfants.

Et c'est ainsi, dans le mystère le plus absolu, que s'acheva l'aventure malaise qui interrompt si longuement ce récit.

6. Le feu d'artifice de Tavney

— Je vous remercie, commandant Sherwood !

Le récit contenu dans le chapitre précédent s'achevait dans le cabinet de travail de Baker Street, où un vieil officier de marine venait de le faire au détective attentif.

— Je vous remercie, commandant Sherwood, continua Harry Dickson, votre mémoire vient prodigieusement à l'aide de la pénible enquête que je mène depuis des semaines sans arriver à la moindre solution. Veuillez patienter quelques minutes encore, il s'agit d'une expérience assez curieuse, comme vous le verrez par vous-même.

Le détective quitta la pièce et le marin l'entendit ouvrir et fermer des meubles dans la salle contiguë.

Tout à coup il poussa un cri de stupeur : une chanson affreuse, discordante venait de s'élever à quelques pas de lui, derrière la cloison de la chambre.

— Monsieur Dickson ! s'écria-t-il, qu'arrive-t-il, c'est le son du violon de l'étrange stowaway de l'*Empress*, sur lequel nous n'avons jamais pu mettre la main !

Le détective revint auprès de son hôte en se frottant les mains.

— Nous venons d'avancer d'un pas, dit-il, mais avant que vous m'ayez quitté, commandant, nous en aurons franchi d'autres !

Il tira des rayons de sa vaste bibliothèque un énorme infolio qu'il feuilleta sans hâte et avec méthode.

À la fin, il s'arrêta devant une page où seules figuraient quelques lignes tracées à l'encre sous un portrait jauni par le temps.

— Veuillez vous approcher, capitaine Sherwood, invita-t-il, et me dire si cette vieille photo vous dit quelque chose.

Sherwood y eut à peine jeté les yeux qu'il poussa un nouveau cri d'étonnement.

— Mais c'est Lord Denverton, je le reconnais bien !

— Pourtant, répliqua Harry Dickson, il y a un autre nom qui figure sous ce portrait.

— Raffles Land, lut le capitaine en secouant la tête... je ne connais pas.

— Et pour cause, cher ami ! Un drôle de corps, ce Raffles Land. C'est sous ce nom qu'il figure dans les registres de police, pour quelques peccadilles assez insignifiantes. C'est également sous ce nom qu'on le connaît dans nombre de terres sauvages des tropiques où il

s'est conduit en aventurier intelligent, audacieux, mais non toujours sans reproche.

— Et c'est Lord Denverton qu'il se nomme en vérité ! s'exclama Sherwood.

Harry Dickson sourit et haussa les épaules.

— Tut-tut, voilà un jugement pour le moins prématuré ! Il y a eu jadis un Lord Denverton en Orient, c'est un fait, mais il y a succombé de sa belle mort, et il n'a jamais ressemblé à Raffles Land, ni au physique ni au moral.

— Mais qui est alors ce Raffles Land, ce Lord Denverton de l'*Empress* ?

Le détective eut un large geste d'ignorance.

— Je crois que l'étrange histoire de Navestock se dépouillerait de tout mystère si l'on pouvait répondre à votre question, commandant. À propos, je pense que vous pourrez encore nous être utile. Vous commandez à présent une de ces magnifiques unités qui font des croisières d'été dans la Méditerranée et qui doivent vous laisser parfois quelques loisirs.

— Je suis à présent à terre avec un congé de six semaines.

— Béni soit-il, votre congé, dit joyeusement le détective, surtout s'il ne vous éloigne pas trop de Londres.

— Au contraire, je compte ne quitter mon appartement de Barbican, dans la vieille ville, que pour aller au cinéma, au café et à la bibliothèque. Une vraie vie de petit rentier, monsieur Dickson !

Le détective approuva.

— Si d'aventure vous rencontriez au cours de vos promenades une dame dont les traits vous rappelleraient feu Lady Denverton, en plus âgée pourtant, je vous prierais de m'en aviser immédiatement par téléphone.

Le marin le regarda, tout éberlué.

— Une Lady Denverton plus âgée... enfin soit, je ne suis pas détective et, par conséquent, je ne suis pas obligé de comprendre. Mais quant à respecter la consigne, à cela je m'entends !

Harry Dickson prit cordialement congé du brave homme et, aussitôt après son départ, manda Tom Wills auprès de lui.

— Nous allons travailler, Tom, dit-il, et bien travailler, quoique pour cela il nous faille remonter au déluge. Veuillez me passer les notes rédigées jadis sur l'affaire de Navestock et voyons ce que les Oaks peuvent avoir à nous apprendre.

Tom Wills s'empessa de quérir un cahier à la couverture cirée.

— Affaire Trelawney, Navestock... Les Oaks : ancien manoir familial d'une grande famille de sang royal, qu'on dit être en disgrâce auprès de la Cour depuis plus d'un demi-siècle, les Winterbury. Le dernier Winterbury en titre, Warner, Godfrey duc de Winterbury,

mieux connu sous le nom de Lord Mayland, a disparu d'Angleterre, quelques années avant la grande guerre, laissant tous ses domaines à l'abandon et, en banque, une fortune considérable, une des plus importantes de Grande-Bretagne. Cousin du Roi, son départ serait dû au chagrin de ne pouvoir se réconcilier avec lui.

— Et voilà, dit en terminant le jeune homme.

Harry Dickson resta songeur.

— Passez-moi le tome onze, Tom.

Tom gloussa de plaisir : le tome onze était bien un des plus curieux livres que son maître détenait dans sa bibliothèque. Chaque fois qu'on le consultait, on pouvait être assuré que c'était pour une histoire peu ordinaire, car le volume ne relatait que des excentricités, les manies et les habitudes des gens en renom de toute l'Angleterre et même de quelques-uns du continent.

— Regardez, Mayland, ordonna-t-il.

Tom suivit du doigt la longue liste répertoriée des noms.

— Mayland, j'y suis. Oh ! cela remonte à des années, mais la note y est tout de même. Lord Mayland, Warner Godfrey duc de Winterbury, dernier de ce nom : pyrotechnicien habile. Manie : perfectionnement des feux d'artifice !

— Ah, dit Harry Dickson, c'est en effet peu ordinaire, mais cela évite la confusion. Nous allons aviser.

Le détective partit sur ces paroles et ne revint à Baker Street que fort tard dans la soirée. Il était fatigué mais son visage exprimait la satisfaction.

— Nous n'avons que le temps, Tom mon petit, déclara-t-il. Après-demain il y a fête à Tavney. Connaissez-vous Tavney ? C'est un village charmant bien que peu habité et peu connu, et le hasard veut qu'il soit tout proche de Navestock. La Providence agence parfois bizarrement les choses.

» J'ai mis près de deux heures à entrer en communication avec l'administration communale de cette bourgade bénie, mais ma patience a été récompensée puisque j'ai enlevé une affaire qui allait se conclure avec un artificier de Bow.

— Une affaire ? demanda Tom Wills.

— Ce pyrotechnicien demandait vingt livres pour tirer un méchant feu d'artifice de douze chandelles romaines, de trois soleils, de quelques feux de Bengale et d'un bouquet de quinze pièces, ce qui est vraiment exorbitant. J'ai offert quinze chandelles romaines, six soleils et un bouquet de trente-cinq pièces, à effet inédit, pour la moitié du prix. Le maire m'a appelé son ami et son sauveur.

— Et vous appelez cela une affaire ?

— Excellente, mon petit, excellente je vous l'assure. Faites donc insérer immédiatement un communiqué payé dans quelques feuilles

du matin, où il sera question du feu d'artifice monstre de Tavney, avec des effets de pyrotechnie absolument inédits. Allez !

— Bon, répondit Tom Wills, on y va et au fond cela m'enchanté. J'ai toujours désiré pouvoir mettre le feu à ces mèches grésillantes qui créent des fontaines de feu et font naître de nouvelles étoiles dans le ciel. C'est une des rares récompenses du métier. On y va de grand cœur, maître !

*

* *

La fête battait son plein à Tavney.

Il y avait eu un concert en plein air, des danses, des jeux populaires, et enfin un grand bal champêtre.

À la fin de ce dernier, les têtes se levèrent pleines d'appréhension vers le ciel où des nuages menaçants s'amoncelaient.

— Pourvu qu'il ne pleuve pas, murmurait-on de toute part, cela gâterait le feu d'artifice qui sera, dit-on, fameux entre tous.

Un peu à l'écart du village, au milieu de la prairie communale, de grêles poteaux avaient été dressés, surmontés de grossières figurines en carton-pâte et en papier tressé. Deux ouvriers en blouse s'affairaient autour et ne laissaient approcher personne.

— Vous serez le boute-feu, Tom, déclara le plus âgé, car moi j'aurai besoin de toute mon attention pour regarder la foule.

— Que pourra-t-elle vous apprendre, maître ?

— Elle-même rien, mais bien à connaître quelqu'un que je compte y voir.

Tom ne put poser davantage de questions, car le maire de Tavney venait de faire son imposante apparition.

— On raconte, dit-il d'un air important, que le bouquet affectera la forme d'un magnifique palais oriental, tout en feux colorés, cela est-il vrai, messieurs ?

— C'est la vérité vraie, sir ! affirma Harry Dickson.

— Il faut le croire en effet, continua le maire, puisque les journaux de la métropole en ont fait état. Je vous suis très reconnaissant, messieurs, et la commune de Tavney parle par ma bouche. J'espère qu'il n'y aura pas d'orage.

— Orage, murmura pensivement le détective en observant le ciel assombri.

L'air était devenu lourd et d'irritants insectes bourdonnaient.

— Oui, l'orage, répéta Harry Dickson, sait-on jamais après tout ?

Des serveuses en tablier clair circulaient, portant d'immenses plateaux chargés de bière et de limonade glacées.

— Alors, c'est bientôt le feu d'artifice ? Pourvu qu'il ne pleuve pas, mais de l'orage il y en aura certainement, dit une accorte jeune fille en leur tendant une cruche de bière fraîchement tirée.

Les tavernes se vidaient et le monde se dirigeait gaiement vers la prairie communale. On prit place en dehors des barrières sommairement dressées autour des engins de pyrotechnie.

Il commençait à faire sombre, les lumières s'allumaient derrière les fenêtres lointaines. Une cloche frappa neuf coups.

— Chandelle numéro un ! commanda le détective.

Tom Wills brandit un long bâton surmonté d'une torche en étoupe enflammée et l'approcha d'une des mèches. Elle grésilla, une petite flamme courut le long du cordon poudré, fusa et une grande flèche de feu s'élança vers la voûte sombre du ciel.

Boum !

La chandelle romaine s'acheva en une grande griffe de feu rouge.

— Ah ! fit la foule... Ah, bravo ! Encore !

Tom Wills ne se fit pas prier.

Une nouvelle fusée fila en perpendiculaire vers les hautes altitudes, une verte, puis une jaune, puis une bleu pâle.

La foule enthousiasmée applaudissait.

Quand les chandelles romaines eurent terminé leur éphémère mais lumineuse carrière, ce fut le tour des soleils, des fontaines de feu, des vastes illuminations, des feux de Bengale, des jeux rapides des boules de flamme blanche.

Harry Dickson se promenait dans l'enceinte réservée aux hommes du feu, évitant les étincelles et les brandons, attentif en apparence aux éclatements radieux mais, de fait, fouillant de son regard aigu la multitude ravie qui stationnait hors des limites permises.

Il ne rencontrait que visages heureux et bonasses, brusquement éclairés et puis replongés dans l'ombre.

— Me serais-je trompé, murmura-t-il, en voyant le nombre de poteaux noircis et vidés de leurs tubes à poudre s'accroître de minute en minute.

Un grand jeu de feux de Bengale verts jeta une énorme lueur sur la place et toutes les formes sortirent des ténèbres. On y voyait comme en plein jour.

Au fur et à mesure que le divertissement avançait, la figure du détective devenait plus maussade. Il s'aperçut que Tom Wills s'approchait du groupe des tiges d'où une étincelle ferait naître le bouquet final.

— Si celui-là reste sans résultat, je saurai ce qu'il m'en coûte, murmura-t-il à l'oreille de son compagnon. Cette pièce seule que j'ai dû faire construire en moins de vingt-quatre heures vaut plus de dix livres.

— On attend ou bien l'on y va ? demanda le jeune homme.

Au même instant, un vaste grondement emplît l'atmosphère et une lueur verte, qui n'était pas celle des feux de Bengale, irradiia le

ciel.

— L'orage ! s'écria Tom Wills, nous l'avons évité !

— Qui sait ? murmura mystérieusement le maître... Allons, Tom, mettez le feu au bouquet !

Un nouvel éclair brilla et le tonnerre roula plus proche.

Mais des lignes de feu jaunes, vertes et rouges couraient déjà au ras du sol, montaient vers le ciel, grimpaient les unes sur les autres, s'enchevêtraient. Des figures ignées naquirent, puis des formes magnifiques, enfin toutes les couleurs se fondirent en une seule, d'un rose nacré et un merveilleux palais fulgurant occupa pour quelques instants la scène du spectacle.

— Hurrah ! clama la foule.

Puis un cri, un seul, domina soudain cette grande clameur :

— Le temple ! Le temple !

Avec une brutalité inouïe, l'orage se déchaîna, accompagné d'une pluie brusque et torrentielle. Le palais de feu sembla vaciller sur ses bases et fondit comme cire au brasier. Bientôt il n'y eut plus que quelques flammes vaines s'élevant au milieu de la place devenue brusquement déserte, car les gens regagnaient en courant les abris proches. Sous la pluie, Harry Dickson s'était élancé.

— Par ici, Tom, et tâchez de sauver une des torches !

Il venait de voir une forme étendue immobile sur le sol.

— Par ici !

La flamme de la torche tordue par le vent éclaira un visage livide aux yeux clos.

— Aidez-moi à le transporter sous cet appentis ! commanda Harry Dickson.

Trempés par l'averse, les deux détectives portant leur fardeau inerte gagnèrent un abri en planches qui servait au bétail au milieu des pâturages.

Tom Wills alluma une lanterne d'écurie et l'approcha du visage de l'homme. C'était un individu âgé aux cheveux blancs, vêtu sans recherche, mais convenablement.

— Est-il mort ? demanda-t-il.

— Non, mais il ne vaut guère mieux, répondit sombrement le maître.

— Et pourquoi ?

— Une balle dans la région du cœur !

À cette minute, l'homme ouvrit des yeux démesurés.

— Raffles Land ! dit le détective à haute voix, parlez, parlez, je vous en supplie pour que nous puissions vous venger.

Les yeux du mourant s'emplirent de tristesse.

— Raffles Land, murmura-t-il, pourquoi prononcez-vous ce nom à cette heure ?

— Peu importe, c'est peut-être pour vous l'heure du pardon. Savez-vous qui a tiré sur vous ?

— Un seul homme pouvait si bien viser dans la nuit et dans une telle foule, répondit le moribond avec effort, et je l'ai cru longtemps mort !

— Brontess, s'écria le détective pour qui la lumière brilla, Brontess ou Lewis Brandt... mais ce ne doit plus être ainsi qu'il se nomme pour le moment !

— Son nom... son nom..., murmura le vieillard.

La voix faiblissait, ses yeux devinrent atones.

— Parlez, oh parlez, je vous en prie, pensez à votre femme et à vos enfants assassinés !

L'homme sembla faire un effort surhumain.

— Je ne sais...

Il balbutia des mots inaudibles.

Mais Dickson, l'oreille près des lèvres frémissantes du mourant, en recueillit quelques-uns :

— Show... singes...

Le détective se releva et considéra longuement l'homme étendu sans mouvement.

— Il est mort, murmura-t-il.

— Ainsi voici l'étrange Raffles Land, fit Tom à voix basse.

— Et son vrai nom, c'est Warner Godfrey Mayland, dernier duc de Winterbury en titre, répondit gravement le maître.

7. *Le show des singes*

Sur une lugubre petite place publique de Bermondsey, aux façades torves de maisons pauvres, s'ouvrait une large porte cochère surmontée d'un écriteau en bois peint.

« Grand Show Oriental – Monstres des tropiques – Singes géants. »

Un lamentable bonimenteur au nez rouge adressait de vains appels à la foule indifférente. Foule peu dense d'ailleurs puisque la pluie tombait, drue et glacée.

— Venez voir les singes plus grands que les hommes, et plus féroces que les gorilles. Venez voir les monstres inconnus.

Mais personne ne répondait à cette invite et l'homme se tut et se morfondit sous la pluie.

— Allons, dit-il en faisant un nouvel essai, on va vous offrir un avant-goût du spectacle, et complètement à l'œil, cela vous donnera une idée de ce que nous vous proposons à l'intérieur. Voyez ! Il ne vous en coûtera pas un penny !

Il tira une longue corde tressée qui pendait à ses côtés et un rideau de bure glissa sur ses tringles, découvrant une étroite cage grillée.

Une haute forme velue, grelottante, s'y tenait recroquevillée.

— Allons, Sammy, fais le beau ! ordonna l'aboyeur.

Un immense singe habillé en cow-boy se dressa dans un mouvement humain. Les rares passants s'arrêtèrent puis reculèrent avec un peu d'effroi.

La bête était en effet gigantesque, son muflle formidable.

Personne ne remarqua pourtant l'immense tristesse de ses grands et beaux yeux sombres errant au loin.

Puis les gens tournèrent le dos et partirent.

— Tas de purées ! gémit le bonimenteur. Allons, Sammy, rentre à l'intérieur et ne prends pas froid. Je m'en vais boire un grog.

Comme s'il avait compris, l'immense quadrumane ouvrit un portillon dans le fond de la cage et s'éclipsa.

Le crieur s'empressa de quitter son poste pour s'engouffrer dans la première taverne venue.

Il ne vit pas qu'un gentleman qui avait été mêlé à la foule était revenu sur ses pas et se glissait rapidement sous le porche.

— Faisons le resquilleur, murmurait Harry Dickson, bien qu'il m'en coûte de diminuer la recette de six pence !

Il suivit un long et triste corridor où flottait une lourde et pénible odeur animale.

Plusieurs portes s'y ouvraient et le détective hésita ; enfin il se décida pour une d'elles qui lui sembla plus solide que les autres.

Elle n'était fermée qu'au loquet.

Harry Dickson pénétra dans une sorte de taudis, donnant à son tour sur une enfilade de pièces, les unes plus sordides que les autres. Les tentures s'en allaient en loques, les vitres étaient crevées, des planches manquaient au parquet.

Arrivé à l'extrémité, il entra pourtant dans une pièce un peu moins délabrée, meublée d'un bahut et de quelques fauteuils. Des gravures étaient accrochées aux murs et, bien que le plafond fût défoncé, la pièce semblait relativement bien tenue.

Harry Dickson s'était arrêté, interdit, ne sachant plus comment et vers où se diriger quand un son étrange, discordant, éclata à ses côtés et le fit se jeter en arrière avec effroi.

À l'étage, juste au-dessus de sa tête, l'atroce violon fantôme chantait ! Le détective leva un regard horrifié vers le plafond au moment où un long cri de désespoir retentissait suivi d'une lourde chute. Par l'ouverture du plafond, des gravats croulèrent.

Soudain le trou sembla s'élargir, une poutre craqua et un corps glissa à travers et tomba avec un bruit mat à ses pieds.

Harry Dickson vit un immense homme singe, ridiculement accoutré d'un complet bleu et d'un gilet jaune, étendu sur le sol et ne donnant plus signe de vie. Le visage du monstre était hideusement tordu, bien qu'aucun frisson n'y révélât encore un reste de vie.

Surmontant son horreur, le détective se pencha.

Ce geste fut son salut, un vent brûlant lui passa à côté des tempes, et une forme furieuse s'élança hors d'une porte brusquement ouverte vers lui, braquant un revolver qui crachait des flammes.

Il reconnut Sammy, lequel venait de quitter la cage de la rue.

Le monstre, constatant qu'il avait manqué son agression, grinça des dents et chercha à s'élancer de nouveau.

Mais le détective veillait. D'une rapide « clé » de jiu-jitsu, la terrible lutte japonaise, il fit basculer l'homme-bête.

L'instant d'après, il tenait son propre revolver dirigé sur la tête de son agresseur.

— Ne le tuez pas, monsieur Dickson !

Harry Dickson sursauta à cette voix connue et se retourna.

Dans l'embrasure de la porte, se tenait le commandant Sherwood.

*

* *

— Non, monsieur Dickson, je ne suis pas un complice... seulement j'ai découvert... ceci deux heures avant vous. Nous pouvons

prendre place, il n'y a plus personne de vivant dans cette maison sinon ce... singe, pardon, cet homme.

Un rauque sanglot retentit et le détective vit Sammy, le terrible homme singe, enfouir son affreux visage entre ses mains et pleurer à chaudes larmes.

— Vous êtes un Darkaner ? demanda-t-il tout à coup.

Le monstre inclina la tête et répondit à voix basse en bon anglais.

— Oui, sir, le dernier.

— Promettez-moi de vous tenir tranquille !

L'étrange créature leva vers lui un visage solennel dans toute son abjecte laideur.

— Sur les dieux de l'orage, je vous le promets, sir. Je regrette d'avoir voulu tuer en vain. Mais cette maison s'est remplie tout à coup de malheur et j'ai perdu l'esprit.

— Capitaine Sherwood, dit Harry Dickson, expliquez-vous.

— Voulez-vous la voir ? demanda le marin.

— Elle... qui ?

— Celle que vous pensiez me voir rencontrer un jour, la femme qui ressemblait à Lady Denverton.

Il fit signe au détective de le suivre dans la pièce contiguë.

Elle était toute petite et meublée avec art dans un goût oriental accompli. Sur un divan très bas, une femme en tunique blanche était étendue. Elle semblait dormir.

— Elle est morte, dit Sherwood, elle s'est empoisonnée. Le poison était à effet lent et je crois complètement indolore. Elle a pu parler longtemps, tout me raconter et puis elle s'est endormie, mais de fait elle agonisait.

— C'est Helen Balltree, déclara Harry Dickson en considérant le beau visage où l'âge avait à peine laissé quelques traces.

— Son vrai nom c'est Daga, princesse Darkanera, sœur de Lady Denverton, ou Maha, princesse Darkaner, félonne qui paya de sa vie sa désobéissance aux lois de sa patrie. Son récit est à peine achevé, et je puis le reproduire textuellement.

— Je vous écoute, répondit Harry Dickson avec émotion.

— Je l'ai rencontrée au British Muséum dans la galerie malaise, et je l'ai tout de suite reconnue. Elle regardait les pièces exposées, examinait leurs inscriptions et, de temps à autre, elle esquissait un petit sourire ironique. Je n'eus aucune peine à la suivre. Elle prit un bus et je m'y installai non loin d'elle. Elle le quitta dans Bermondsey Street et, après avoir fait le reste du chemin à pied, elle entra dans ce show. Je la crus une simple spectatrice et je me glissai derrière elle, sans en avoir été empêché, car il n'y avait personne au contrôle.

» Tout à coup elle se retourna, vint rapidement au-devant de moi et dit :

» — Je suis bien aise de vous voir, commandant Sherwood, j'avais besoin d'un honnête homme et d'un gentleman, pour lui confier quelque chose de très important, quelque chose même de nature à intéresser monsieur Harry Dickson en personne.

» J'avais perdu contenance et je me laissai conduire sans résistance dans ce petit salon où je pris place à côté d'elle ; elle commença immédiatement à parler. Quelques années avant la guerre, un Anglais arriva, mourant de faim et de fatigue, sur les terres darkaners en Malaisie. Les indigènes l'accueillirent fort bien, le soignèrent et le rendirent à la vie. Mais alors, ils devaient selon leurs lois s'opposer à son départ. Les Darkaners ne se souciaient pas de voir le secret de leur existence dévoilé au grand jour, ce qui aurait pu à jamais détruire leur sécurité et attirer vers leur pays un rush de blancs avides et scélérats. L'Anglais, qui se faisait appeler Raffles Land acquit droit de cité et une des princesses darkaners, la belle Maha, lui fut donnée en mariage. Ils vécurent dans le bonheur et elle lui offrit trois beaux enfants, trois fils, à qui l'on donna des noms anglais, Randolph, Gordon et James.

» Mais la grande guerre éclata et Raffles Land l'apprit par un Malais qui était au service extérieur des Darkaners.

» Land ne put résister à l'appel de sa patrie en danger. Il s'enfuit de la terre heureuse des Darkaners, gagna le front des armées, y combattit avec vaillance puis fut détaché comme officier en Orient, pour servir contre des insurgés à la solde de l'ennemi. Il y déroba les papiers d'un de ses compagnons d'armes, mort à ses côtés, Lord Denverton, un brave soldat, mais un parfait panier percé.

» La guerre finie, il essaya de retourner chez les Darkaners, on le repoussa, et même on le menaça de mort s'il osait revenir. On ne le tua pas, car il était père des trois princes de sang et l'on avait confiance en sa parole d'Anglais. Alors Raffles Land devint **amok** ou fou. Oui, une folie cruelle et meurtrière s'empara de lui. Il prit part à une expédition de ruffians qui devait partir pour un pays proche de la terre Darkaner.

(Ici prend place un récit plus ou moins semblable à celui que nous trouvons dans les chapitres intitulés **La Forêt malaise.**)

» Son terrible crime accompli, Raffles Land, qui avait gagné sa femme à ses affreux projets, s'enfuit avec elle et ses trois fils pour l'Europe, sous le nom de Lord Denverton.

» Mais du massacre, quelques Darkaners partis en expédition avec la princesse Daga, sœur de Maha, à leur tête, avaient réchappé. Ils jurèrent de tirer une terrible vengeance des assassins.

» À bord du navire qui les transportait, un Darkaner, muni du violon qui tue, se cacha, fut découvert et tué. Mais auparavant, Maha, la félonne, succomba à la terrible mort darkaner.

— Le violon de la mort, murmura Dickson, je crois savoir, bien que les livres de voyages n'en disent pas grand-chose.

— Nous y arriverons bientôt, répondit le marin, car Daga m'a tout raconté. Quand cette princesse arriva avec ses derniers fidèles à Colombo, Lord Denverton et ses fils avaient disparu.

» Elle mit de longues années à les découvrir, ici en Angleterre. Denverton se cachait à Londres, mais Daga était animée de l'esprit de vengeance. Elle découvrit la retraite du traître et sut attirer ses fils dans un guet-apens. Toute l'affaire Trelawney est là.

» Quand l'orage éclata, Daga crut entendre la voix de ses dieux et elle n'hésita plus. Elle tua les jeunes gens qui, fuyant devant la tempête, s'étaient introduits dans une maison voisine qu'ils croyaient de bonne foi désertée momentanément par ses habitants. Toutefois l'infortuné Trelawney avait vu son visage et pouvait la trahir. Il ne le fallait pas puisque son œuvre de vengeance était inachevée. Elle envoya la mort darkaner dans la villa de Navestock, croyant que Trelawney libéré s'y trouvait.

» Alors, elle s'aperçut de son erreur car, par une fente des volets, elle vit, au milieu du salon, Harry Dickson et non l'homme qui devait mourir. Elle vous épargna, monsieur Dickson, mais l'automobile de vos adjoints n'épargna pas le petit violoneux darkaner qui fut écrasé.

» Pourtant la mort darkaner ainsi libérée erra quelque temps dans la région et y fit des victimes. J'ajoute que pendant la terrible nuit que vous avez passée à Navestock, un des serviteurs darkaners resté à Londres apprit que Trelawney était encore en prison. Avec une habileté surhumaine, il parvint à s'y introduire et à envoyer la mystérieuse mort au pauvre Trelawney.

» Puis Daga se remit à la recherche de Raffles Land ou Denverton et... Eh bien, monsieur Dickson, soudain elle connut la pitié ! Elle pardonna !

» Oui, elle l'a découvert... elle l'a vu vieilli, elle a regretté son geste, et elle était prête à repartir avec ses serviteurs pour la lointaine Malaisie. Mais elle n'était pas seule à poursuivre Raffles Land ! Depuis des années un autre le cherchait, animé d'une haine terrible.

» Et cet autre connaissait le faible de l'homme, sa manie pour... la pyrotechnie. Cet homme, depuis des années, ne ratait aucun feu d'artifice dans la région de Londres, espérant arriver à ses fins.

— Burtess ! murmura Harry Dickson, ou Lewis Brandt.

— Venez, dit Sherwood, elle m'a dit ce qui allait arriver, j'ai entendu mais je n'ai rien vu.

Ils montèrent à l'étage par un escalier poisseux et roide, et, dans un galetas lugubre, Harry Dickson se trouva devant la dernière scène du drame.

Un homme minable, à cheveux blancs, se tenait dans un coin,

immobile, dans une hideuse grimace figée.

— Burtess ! s'écria Dickson.

— La mort darkaner, murmura Sherwood.

Harry Dickson se jeta en arrière, mais le marin secoua la tête.

— Elle n'est plus à craindre, il n'en restait plus qu'un seul exemplaire, l'héroïque Darkaner que vous avez vu tomber à vos pieds l'a détruit mais il a payé immédiatement son geste par une mort terrible.

Il montra du doigt une petite forme brune, une sorte de boule écrasée d'où émergeaient d'horribles pattes ligneuses et des crochets acérés.

— L'araignée Katipo, murmura Dickson avec horreur, la Katiti comme on l'appelle parfois.

— Daga m'en a fourni une sommaire explication. Les Darkaners étaient parvenus à domestiquer, à rendre obéissants certains insectes, ainsi cet affreux petit monstre dont la morsure tue presque instantanément, mais dans des souffrances infernales. Ils les commandent par le son de ces mystérieux violons que vous connaissez. Certains bruits émis par cet instrument les font entrer dans une rage si grande qu'ils se jettent sur le premier homme qu'ils rencontrent, tandis que d'autres les font accourir docilement pour se blottir dans de petites cages construites à cet effet.

» Les initiés parviennent toutefois à les tenir à distance, en se parfumant à l'aide de liquides violemment musqués, une odeur qui répugne fortement à ces hideux insectes.

» Quand Daga a appris la mort de Raffles Land, sa vengeance s'est tournée vers Lewis Brandt qu'elle connaissait et qu'elle méprisait. Elle l'attira ici et le voua à cette fin terrible. Puis, estimant son rôle achevé, elle s'empoisonna et mourut. Voilà son histoire.

— Je me demande ce que nous ferons de Sammy, le dernier homme-singe, murmura Harry Dickson en quittant le fatal galetas.

Ils le trouvèrent assis aux côtés de son compagnon mort.

— Sammy ! dit doucement Harry Dickson, mais le Darkaner ne bougea pas.

— Il est parti tout comme sa maîtresse, la princesse Daga, dit lentement Sherwood, la mort lui a été douce.

Ils sortirent du show et se séparèrent sans ajouter un mot.

Le courrier du soir apporta une lettre à Harry Dickson. Elle était brève :

« Je vous ai épargné un soir, Harry Dickson, aussi j'ose vous demander un service. Je désire être enterrée non loin de Raffles Land. Princesse Daga. »

— Les voies de l'amour sont insondables, murmura pensivement le détective, ne songeant pas qu'il parodiait ainsi une parole célèbre.

L'ÉNIGMATIQUE TIGER BRAND

1. Un homme dans la nuit

Millicent Alsworth passa sa main sur son front moite et détourna un instant ses regards du clavier étincelant de sa machine à écrire. Elle était lasse, affreusement lasse, de son travail, de la vie, des hommes et des choses. Lasse des fastidieuses copies qu'elle livrait journallement aux hommes de loi ou aux notaires des Gray Inns, de l'affreux papier rouge qui tapissait sa chambre et lui donnait un faux air de lupanar, des charcuteries trop roses et du pain élastique qui composaient ses repas.

Le globe électrique, voilé par un abat-jour de fortune, répandait une clarté insolente dans la chambre à peu près vide, uniquement meublée d'une table à type-writer, d'une armoire à casiers, d'une chaise, de deux caisses vides et d'un hideux petit poêle en forme de tortue.

Cette clarté rappela Milly Alsworth à la réalité : à la fin de la semaine, l'employé de la compagnie de l'électricité venait relever le compteur et réclamer son dû. Il ne donnait jamais un jour de crédit, mais coupait sans miséricorde le courant aux mauvais payeurs.

Pour payer ce sévère fonctionnaire, ainsi que Mrs. Booth, la logeuse, et le savetier qui ressemelait à ce moment son unique paire de chaussures de rechange, la dactylo avait encore nombre de pages à couvrir de lettres et de signes. Elle soupira et se remit à l'ouvrage.

Abasson Fils contre Caplins & Co... inscrivit-elle en tête d'un immense mémoire de solicitor.

La chaleur était étouffante ; par la fenêtre ouverte, la rue soufflait une haleine de forge à l'intérieur de la chambre, une affreuse odeur de charogne y pénétra à son tour, et Milly laissa tomber les mains, incapable de reprendre son ouvrage.

— Mon Dieu, soupira-t-elle, aurai-je jamais le courage de continuer à vivre cette vie ? Je me demande si un plongeon du haut du Tower Bridge ne serait pas la meilleure solution pour moi.

Elle s'approcha de la fenêtre, espérant respirer un peu d'air frais, et laissa errer ses regards sur les sinistres alentours.

Elle habitait un de ces affreux quartiers neufs des Dogs, entre l'East Ferry et Glengall Road, dans le coude formé en cet endroit par la river et les Millwall Docks, où de lugubres casernes-habitations voisinent avec des usines d'un aspect tout aussi rebutant.

Celle où la taciturne Mrs. Booth faisait fonction de concierge,

formait l'angle de la New Greenwich Meat Co, avec ses fabriques de saucisses, de pâté de viande en boîte et d'engrais agricoles, entre autres responsables misères, de la vaste puanteur qui régnait sans cesse sur ce quartier peu favorisé.

Mais Mrs. Booth demandait un prix des plus raisonnables pour la chambre et le réduit attendant qu'elle louait à Miss Alsworth, au quatrième étage de sa caserne, et ce fut une des raisons pour lesquelles la jeune dactylo avait choisi ce domicile. Et puis, n'avait-elle pas été recommandée à Mrs. Booth, une dame qui, elle aussi, avait eu des malheurs ?

— Oui, continua la jeune fille, un plongeon dans la Tamise, ou bien du haut de ces quatre étages...

Elle se pencha avec un frisson sur le rebord de la fenêtre, vit le sombre dallage de la rue, et s'imagina étendue sanglante et brisée sur le trottoir.

Prise de vertige, elle allait se jeter en arrière quand son attention fut attirée par une chose fort inattendue.

A cinq mètres sous sa fenêtre, un homme montait le long du tuyau de fonte de l'écoulement des eaux pluviales. Il était nu-tête, et en manches de chemise, et son ascension pénible et dangereuse se faisait au prix du péril le plus évident.

Dans l'air assombri, passa soudain une vaste lueur électrique et l'orage que l'on attendait depuis le début de la torride journée se mit à gronder.

L'homme leva la tête et aperçut les yeux effrayés de la jeune dactylo posés sur lui. Milly le vit ouvrir la bouche pour une explication, quand la scène changea soudain et devint du plus haut tragique.

Une rumeur de voix furieuses s'éleva et, sur les toits et les plates-formes de la Meat Co, voisine, des ouvriers bouchers accoururent, brandissant leurs instruments de travail, coutelas et couperets.

— Salaud ! Bandit ! rugissaient-ils en voyant que le fugitif était hors de l'atteinte de leurs armes primitives.

Mais une autre voix s'interposa.

— Taisez-vous, vous autres... je l'aurai, moi, il va faire une belle cible !

Milly vit accourir un des directeurs de l'usine, Mr. Carston, qu'elle connaissait de nom et de vue. Il s'approcha du bord de la toiture, brandissant un énorme revolver automatique.

L'inconnu fit une grimace et se mit à grimper avec désespoir. Un coup de feu retentit et la balle ricocha sur le tuyau de fonte à un pied de sa tête.

Milly n'en put voir d'avantage ; elle se réfugia à l'intérieur de

la chambre, fermant les yeux et se bouchant les oreilles.

A cette minute, un formidable coup de tonnerre retentit, et même à travers ses paupières fermées, la jeune fille vit la fulgurante clarté de l'éclair.

En même temps, des voix effrayées s'élevèrent sur les toits de l'usine.

Milly ouvrit les yeux... elle était plongée dans le noir. Sa lampe était éteinte, ainsi que toutes celles de la rue et des usines voisines.

— La foudre est tombée sur la centrale électrique ! hurla une voix au-dehors.

Milly n'en entendit pas davantage, car l'orage éclata dans toute sa fureur.

Les coups de tonnerre se suivaient de seconde en seconde comme des salves d'artillerie gigantesques ; des nappes de feu et d'immenses éclairs transformaient le ciel en un brasier d'enfer, et brusquement, la pluie s'abattit, torrentielle.

Milly se souvint de la fine bougie de cire rose qui se trouvait devant l'image du Christ, dans sa petite chambre à coucher.

Elle s'y rendit en cherchant son chemin à tâtons.

Le réduit où elle dormait était des plus exigus et elle n'avait qu'à étendre la main pour trouver la plaque en faux marbre de la cheminée où se trouvait le chandelier. Elle fit le geste, qui s'arrêta à mi-chemin sur une exclamation étouffée de la jeune fille : ses doigts venaient de toucher une joue brûlante. Un homme était assis sur son lit !

Elle allait donner l'alarme quand une voix suppliante s'éleva dans l'ombre.

— Ne criez pas, miss, je ne vous ferai aucun mal... mais si vous appelez, je suis un homme perdu !

Milly Alsworth était une jolie personne d'une vingtaine d'années à peine, mais elle ne manquait ni de courage ni d'esprit de décision.

— Vous êtes l'homme qui grimpait le long du tuyau de fonte ? demanda-t-elle.

— C'est moi, en effet, miss, et quand je vous ai vue à votre fenêtre, j'ai repris un peu d'espoir.

Milly revit en pensée le visage énergique du grimpeur et elle se sentit soudain étrangement-rassurée.

— Vous avez profité de la providentielle panne d'électricité pour sauter dans ma chambre, dit-elle non sans admiration, c'est une belle prouesse, savez-vous ! Etes-vous acrobate ?

— Il m'arrive quelquefois de l'être, répondit l'homme dans le noir.

La curiosité naturelle aux filles d'Eve, s'éveilla en Milly.

— Pourquoi vous poursuivait-on ? demanda-t-elle.

— Me permettez-vous de ne pas répondre encore à cette question ? fut la singulière réponse.

— Gardez vos affaires pour vous, riposta la dactylo d'un ton piqué. A tout prendre, elles ne m'intéressent pas. Je vais allumer...

— N'en faites rien, supplia l'homme en lui prenant la main dans l'obscurité. Ils auraient tôt fait de me retrouver, et la lutte serait bien inégale. Ils sont cent, avec des couteaux et des revolvers, et moi, je suis seul et sans armes.

Milly trouva que le contact de la main de l'inconnu n'avait rien de désagréable, et elle ne retira pas la sienne tout de suite.

— Je prendrai le parti du plus faible, qui est toujours le meilleur selon l'esprit de Dieu, répondit-elle. Maintenant, je me demande comment vous partirez d'ici sans être vu par vos... ennemis.

Une accalmie était intervenue dans la tourmente, des clartés incertaines et falotes s'allumaient un peu partout dans la rue et, dans les usines proches, on essayait de pallier l'absence de lumière électrique par des luminaires de fortune.

Profitant du calme relatif, une voix s'éleva au-dehors :

— Miss ! Miss Alsworth !

— Qui m'appelle ? cria la dactylo en retournant vivement à la fenêtre de sa chambre de travail.

Sur une des plates-formes de la Meat Co, elle vit Mr. Carston brandir une grosse lanterne d'écurie.

— Avez-vous vu le voleur, miss ? s'écria-t-il, dès qu'il distingua la blouse blanche de la dactylo dans la pénombre.

— Un voleur ? Quel voleur ? demanda Miss Alsworth en jouant à ravir l'étonnée.

— Vous étiez à votre fenêtre quand il est monté le long du tuyau d'angle, continua Mr. Carston d'une voix revêche.

— Non ! Mais que m'apprenez-vous là ! s'écria la jeune fille. Et que vous a-t-il volé, sir ?

— Il s'apprêtait à forcer un de nos coffres-forts quand on l'a surpris, expliqua le directeur, mais du moment que vous n'avez rien vu, il n'y a rien à faire de ce côté, à moins que...

Dans la clarté jaune de la lanterne, Milly vit la grosse moustache brune de Mr. Carston tressauter méchamment.

— A moins qu'il ne soit entré chez la femme Booth, continua-t-il. Holà, Miss Alsworth, nous allons fouiller cette maison, nous autorisez-vous à jeter un coup d'œil dans votre appartement ?

— Pour trouver votre voleur ? répondit Milly en éclatant de rire, mais certainement. J'aurais mauvaise grâce à m'opposer à une perquisition aussi justifiée.

Elle revint vers l'inconnu et, changeant de ton, murmura,

effrayée :

— Vous avez entendu ? Ils vont venir ici...

— Vous êtes une vaillante jeune dame, dit l'homme dans l'ombre, et je vous remercie. Miss... Alsworth.

— C'est vrai, dit-elle, vous connaissez maintenant mon nom, sans que je sache le vôtre.

— Alsworth..., murmura-t-il pensivement, Alsworth...

— Eh bien, oui, s'impatienta la jeune fille, qu'avez-vous à le répéter ? Mon nom vous dit-il quelque chose, au moins ?

Le ton de la question était devenu singulièrement amer et l'étranger dut le remarquer.

— Oui dit-il tout bas. Il me dit quelque chose. Etes-vous la fille de Mr. Gabriel Alsworth ?

— Je le suis, répondit-elle durement, et il est inutile d'essayer de me flatter en appelant mon père « monsieur »...

Sa voix s'altéra brusquement.

— Comprenez-vous maintenant, monsieur le voleur, pourquoi je ne veux pas que l'on vous arrête ? Mon père...

— A été arrêté, incarcéré, condamné et reste détenu pour vol, acheva l'inconnu. Eh bien, miss, je continuerai à l'appeler « monsieur », et pas seulement devant vous !

— Oh ! gémit Milly, étonnée et ravie, dites-moi donc pourquoi... alors que tous et même moi, sa propre fille, le croient coupable ?

— Je vous demande pardon... pas tous.

— Pas vous peut-être, mais alors, qui êtes-vous ? supplia la dactylo.

Elle se désintéressa aussitôt de sa question, car une clarté blanche entra par reflet dans la chambre, un puissant projecteur à acétylène venant d'être braqué sur la façade de la maison. Presque en même temps, des pas retentirent dans l'escalier.

— Oh ! s'écria Milly, angoissée, vous ne pourrez plus vous sauver.

L'inconnu se mit à rire doucement, d'un rire étrange et railleur.

— Ne vous en faites pas, miss !

Des coups précipités furent frappés sur la porte et la voix grondeuse de Mr. Carston s'éleva :

— Etes-vous avec quelqu'un, Miss Alsworth ? Nous vous avons entendue parler.

Milly allait nier quand soudain, une voix aiguë et furieuse s'éleva à ses côtés :

— Comment, quelqu'un s'avise de contrôler mes allées et venues dans l'exercice de mes fonctions ! Faites de la lumière, miss Alsworth, et ouvrez cette porte, pour que je voie de mes yeux le visage

de cet insolent à qui je dirai deux mots moi-même !

Milly resta interdite, mais l'inconnu lui souffla dans l'obscurité :

— Faites donc ce que je vous dis.

La mort dans l'âme, la jeune fille alla quérir la bougie dans sa chambre à coucher et l'alluma d'une main tremblante ; pendant ce temps, la voix furibonde continuait à glapir.

— Oui, oui, je comprends bien, ma chère, ce sont ces gens qui vous ont appelée d'en face, tout à l'heure, pour cette sotte histoire de voleur. Un certain Mr. Crapson, si je ne m'abuse, certainement pas un nom de gentleman ! Ouvrez-lui la porte, car je veux lui dire ses quatre vérités !

Ce ne fut pas Milly qui ouvrit la porte, mais la créature qui se révoltait de la sorte et sur qui tomba la clarté de la bougie en même temps que sur Mr. Carston, absolument dérouté.

Avec effarement, Milly entrevit une petite vieille drapée dans un châle et coiffée d'un petit chapeau ridicule, gesticulant de toutes les forces de ses mains gantées de mitaines.

— Ah, Mr. Clakson ! hurla la vieille, approchez que je voie votre figure, qui est celle d'un suppôt de Satan, j'en suis convaincue ; et maintenant que je vous connais, je me présente : Lady Eleonor Dodgrass... parfaitement, alliée à l'illustre famille des Lords Dodgrass, comme vous alliez certainement me le demander, et dame patronnesse de l'œuvre des jeunes filles abandonnées.

» Je me plaindrai, Mr. Packson... allez, je me plaindrai de votre conduite indigne d'un véritable gentleman, qui prétend s'introduire sous des prétextes saugrenus dans la chambre d'une jeune fille, protégée par l'œuvre. Vous aurez de mes nouvelles, soyez-en certain, Mr. Blagson !

L'infortuné Carston aurait voulu être à cent lieues eût-on dit ; il s'excusa et voulut se retirer. Quand Milly intervint :

— Pardon, Lady Eleonor, dit-elle, pardon surtout de vous contredire en quoi que ce soit, mais la demande de Mr. Carston me paraît justifiée et je le prie de vouloir examiner ces deux chambres, ce qui ne lui prendra que quelques secondes.

— Ma fille, claironna la vieille, je vous désapprouve !

Mr. Carston dut s'exécuter et, après avoir vu que les pièces ne cachaient aucun voleur, il se retira en saluant bien bas et en faisant mille excuses.

— Excusez-moi, miss, excusez-moi, mylady, dit-il sur le seuil de la porte, et vous le ferez certainement, quand vous saurez que l'homme que nous recherchons n'est probablement personne d'autre que Tiger Brand, le fantastique bandit fantôme qui hante Londres depuis quelque temps !

— Ciel ! rugit la vieille dame, passez-moi des sels, ma chérie, et laissez-moi quitter immédiatement cette maison dangereuse !

— Tiger Brand..., murmura Millicent.

Mr. Carston tourna le dos après un dernier salut et dégringola les escaliers en compagnie de quelques employés qui l'avaient accompagné.

— Tiger Brand..., répéta lentement la dactylo.

Mais la vieille dame ne semblait rien entendre.

— Ce quartier n'est pas sûr, Miss Alsworth, cria-t-elle d'une voix retentissante, qu'on pouvait aisément entendre dans la rue, et vous aurez à le quitter dans les plus brefs délais. Vous recevrez, demain, des instructions précises à ce sujet, auxquelles vous aurez à vous soumettre sans retard. Eclairez ma marche, car je ne désire pas me casser les jambes dans cette maudite maison dans laquelle Tiger Brand aurait pu se dissimuler, ne fût-ce qu'une seconde !

— Je vous rendrai bientôt votre châte, votre jupe et votre chapeau, Miss Alsworth, murmura rapidement la véritable voix de l'inconnu.

Alors seulement, Millicent reconnut le ridicule petit bonnet comme étant le sien.

Mais l'homme avait déjà disparu dans les ténèbres de l'escalier, où la bougie de Milly dessinait un petit rond de clarté jaune.

Une demi-heure plus tard, le courant fut rétabli et la lampe se ralluma au-dessus de la machine à écrire.

Millicent Alsworth reprit son travail : Abasson Fils contre Caplins & C...

Mais les lettres se mirent soudain à filer de guingois sur la page blanche, et la dactylo s'aperçut que la feuille de papier avait été froissée d'une singulière façon. Elle la retira.

Elle avait été pliée et remise hâtivement en place et, au verso, des mots se trouvaient inscrits au crayon : Demain matin 10 heures, Fridays Street 27b. Prétendez voyage pour huit jours.

Les caractères se chevauchaient comme s'ils avaient été inscrits à l'aveuglette, et sans nul doute dans l'obscurité.

Sous le rouleau de la machine à écrire, un billet de vingt livres avait été glissé.

2. Où l'on identifie Tiger Brand

Dans le cabinet de travail du célèbre détective Harry Dickson, quatre hommes entouraient la vaste table à écrire : Harry Dickson lui-même, son élève Tom Wills, Goodfield, le superintendant de Scotland Yard, et un gentleman rubicond dont la mise impeccable n'excluait pas une certaine vulgarité.

La réunion devait en être encore à ses débuts, car Goodfield faisait les présentations.

— Mr. Nicholas Frazer est un des industriels les plus connus de la région de Londres, commença-t-il.

— Frazer et Modaf, conserves de viandes et salaisons, acheva Harry Dickson avec un sourire.

Le gros homme y vit un compliment, car il prit aussitôt la parole.

— Là, que vous disais-je, superintendant ! Je vous ai bien dit que Harry Dickson ne pouvait ignorer une firme comme la mienne, et qu'il accepterait avec empressement de nous seconder dans cette ennuyeuse histoire. Il faut vous dire, continua-t-il, en s'adressant au détective, que ma firme a été honorée d'une forte commande pour une importante maison d'exportation portugaise, Guido et Martinez, que vous connaissez certainement. Or, au moment où nous allions l'exécuter – déjà, nous avions loué à une firme d'armateurs londoniens les deux cargos Colster et Chesham, – nous avons été victimes d'un sabotage inouï. Des machines ont été mises hors d'usage d'une manière mystérieuse et surprenante, les équipages des cargos ont été avisés que leurs navires menaçaient d'être coulés et se sont mis en grève ; de même, les diverses compagnies d'assurances, qui nous couvrent contre les risques de toute espèce, ont refusé brusquement de renouveler nos polices ! Et pour quelle raison, me demanderez-vous ?

» Je vous le donne en mille ! Parce qu'ils ont peur de Tiger Brand ! Or, ce mystérieux bandit signe ses avertissements et l'on y ajoute foi ; de plus, il laisse sa carte auprès des machines détériorées !

— Le nom de Tiger Brand circule depuis quelque temps dans bien des bouches, observa Harry Dickson en regardant Goodfield.

Le policier du Yard acquiesça.

— Un drôle de bonhomme, allez, Mr. Dickson ! On ne peut pas dire précisément que ce soit un voleur, mais il ennuie beaucoup de personnes et non des moindres.

— Il menace l'industrie britannique, tonna Mr. Frazer en devenant cramoisi. Tenez, pas plus tard qu'hier soir, il a pénétré dans les bureaux de mes concurrents, que j'estime d'ailleurs et avec qui je conserve les meilleures relations, la Meat Co, dans les Dogs. On est parvenu à le traquer, mais à la faveur d'une malheureuse panne d'électricité, il est parvenu à se défilier.

— Avez-vous déjà reçu une plainte à ce sujet, Goodfield ? demanda le détective.

— Pas encore, mais la police de Millwall a déposé cette nuit son rapport au Yard. Tiger Brand aurait été surpris au moment où il quittait le bureau directorial dont il avait forcé les coffres-forts. On parlait d'importants papiers disparus, mais, à mon coup de téléphone, le directeur, Carston, m'a affirmé qu'il n'en était rien.

— Comment Mr. Carston savait-il alors qu'il se trouvait en présence de Tiger Brand ? demanda Harry Dickson.

— Il avait, comme toujours, laissé sa carte de visite bien en vue.

— Ce qu'il ne fait généralement qu'après affaires faites, répliqua Dickson. Dans ce cas, Mr. Carston doit se tromper et le vol en question doit avoir eu lieu.

— Les exploits de ce bandit commencent à se multiplier outre mesure, continua Mr. Frazer, et ils atteignent surtout d'honorables firmes comme la mienne. Dois-je vous rappeler ce qui arriva à la Banque Seal, Seal et Grotzman ?

— Au fond, nous ne savons pas ce qui est arrivé à ladite banque, grommela Goodfield.

Mr. Frazer parut légèrement interloqué.

— Sans doute, sans doute, dit-il d'un air embarrassé, je ne le sais pas moi-même, bien que je sois un de ses bons clients. Quatre safes ont été fracturés dans ses caves.

— Cela, nous le savons, répliqua le superintendant, mais la Banque n'a pas déposé une plainte concluant au vol.

Harry Dickson avait manifestement l'intention de ne pas faire durer l'entretien ; il s'adressa au beefpacker.

— Que désirez-vous de moi, Mr. Frazer ? demanda-t-il sèchement.

L'industriel toussa et hésita.

— J'ai fait installer immédiatement de nouvelles machines, déclara-t-il. Cela me coûte un prix exorbitant, mais si Tiger Brand renouvelle son attentat, je ne pourrai répondre à mes engagements envers mes clients portugais et je serai un homme ruiné.

— Et vous voudriez que je me mette en travers des agissements du mystérieux Tiger Brand ?

— On ne pourrait mieux dire ! s'écria Mr. Frazer, redevenu

confiant. Je mets mes usines sous votre protection, Mr. Dickson.

— On verra cela, dit évasivement le détective. A propos, Mr. Frazer, votre nom n'a-t-il pas été prononcé lors d'un récent procès contre un ingénieur constructeur... attendez, que je me souvienne de son nom : Gabriel Alsworth ?

Le gros homme agita frénétiquement la tête.

— Comme témoin, Mr. Dickson, comme témoin à charge... et j'ai le plaisir de vous apprendre que c'est grâce à ma déposition que cette canaille d'ingénieur subit en ce moment son châtiment au bagne de Dartmoor, où il restera pendant huit longues années.

— Ce procès m'est resté assez étranger, parce qu'au moment des débats, je voyageais sur le continent, mais je me rappelle que ce Gabriel Alsworth était un homme de grande valeur.

— Je suis le premier à le reconnaître, mais c'était un individu sans honneur. Attaché aux ateliers de constructions mécaniques Greggson, il vola les plans de certaines machines, pour les porter à des concurrents. La loi châtie sévèrement de semblables félonies.

— Sur quoi portait votre témoignage, Mr. Frazer ?

— Je suis un client de la firme Greggson, je suis même l'ami de Mr. Greggson en personne. Un soir que j'allais lui rendre visite fort tard, je vis que les bureaux des dessinateurs étaient éclairés et je regardai par la fenêtre. J'y vis Alsworth occupé à copier des plans. Peu de temps après, Greggson s'aperçut des fuites. Je fis ma déclaration, Alsworth ne nia rien, mais il refusa de dire ce qu'il avait fait de certains plans disparus. C'est cette obstination qui lui valut sa sévère condamnation.

Harry Dickson se désintéressait déjà de son visiteur et de ce qu'il racontait.

— Vous m'avez tout dit, Mr. Frazer ? demanda-t-il en se levant. L'industriel s'agita sur sa chaise.

— Attendez, Mr. Dickson, ce n'est pas tout... Je viens de recevoir d'une firme amie des papiers fort importants, que je ne puis confier à une banque, mais que je dois détenir chez moi..., eh bien, quoique tout cela fût fait dans le plus grand secret, ce damné Tiger Brand l'a su ! Il m'a fait savoir que j'aurais à lui remettre ces papiers, faute de quoi il me condamnait à la ruine, m'a-t-il écrit.

— Pouvez-vous me dire la nature de ces papiers ?

Mr. Frazer parut de plus en plus embarrassé.

— C'est malheureusement un secret qui ne m'appartient pas, dit-il enfin.

— Soit ! Et comment devez-vous remettre ces documents à Tiger Brand ?

— Je dois simplement les déposer demain soir à minuit, sur la table de mon bureau privé.

— Pourquoi ne montez-vous pas la garde auprès d'eux ?

Mr. Frazer eut un élan de sincérité.

— Je n'ai pas confiance... pas même en moi. Tiger Brand est d'une habileté telle qu'il est capable de les enlever sous mes yeux.

— Bon, je serai chez vous demain soir, un peu avant minuit, et nous verrons bien si le fameux Tiger Brand viendra les prendre.

L'entretien était terminé et Mr. Frazer se retira, enchanté de son entrevue avec le roi des détectives.

— Eh bien, Goodfield, demanda Dickson après le départ de son visiteur, que pensez-vous à votre tour de ce mystérieux Tiger Brand ?

Goodfield haussa les épaules.

— Nous ne retenons contre lui aucun délit qualifié, répondit-il. Les gens auxquels il s'attaque se plaignent en jetant de hauts cris de terreur, mais ils ne portent pas plainte. Ils nous enjoignent de débarrasser Londres d'un bandit qu'ils n'accusent de rien de précis. Quand on interroge ces braillards, on voit bien que l'on se trouve devant des gens excessivement ennuyés pour ne pas dire davantage, mais c'est tout, aussi est-on tenté de les envoyer promener. Mais tout comme ce Frazer, ils sont puissamment protégés par telle ou telle autorité politique et parlementaire, aussi n'avons-nous qu'à nous incliner, nous, pauvres serviteurs de l'Etat.

— Bien dit, Good ! fit Harry Dickson en riant. Maintenant, je suppose que Mr. Carston, qui a vu le bandit de près, a été en mesure de vous en donner un signalement précis.

— En effet : selon ses dires, Tiger Brand serait un homme jeune et vigoureux, au teint très foncé, comme un mulâtre, mais au chef orné d'une magnifique tignasse rousse, qui lui donne un air diabolique ; l'homme porte une longue cicatrice blanche sur la joue gauche, partant du coin de la lèvre et rejoignant le lobe de l'oreille.

Harry Dickson soupira.

— C'est trop beau... Je me demande pourquoi un homme aussi habile ne s'affuble pas d'un masque ?

— De semblables délinquants pèchent toujours par orgueil, déclara sentencieusement le superintendant, et sans doute s'est-il cru à l'abri de toute surprise et certain de pouvoir travailler sur le velours.

— Remarque logique qui vous honore, Goodfield, loua le détective.

Goodfield se souvint que son service l'appelait d'urgence au Yard et il prit hâtivement congé, promettant de mettre Dickson au courant de tout ce qu'il parviendrait à savoir au sujet de Tiger Brand.

— Vous pourriez faire compulsier utilement les archives du Yard, dans l'espoir de découvrir un signalement qui réponde à celui communiqué par Carston, dit Dickson en serrant la main de son vieil ami.

Goodfield promet tout ce qu'on voulut et s'éclipsa.

— La mission de minuit vous plaît-elle, Tom ? demanda Harry Dickson en se calant voluptueusement dans son fauteuil pour fumer sa fidèle pipe.

— Certainement, maître, parce que ce Tiger Brand est plein d'attraits pour moi, mais la tête de Mr. Frazer ne me revient qu'à moitié.

— Vous êtes physionomiste, mon garçon ; Frazer est en effet un homme très dur, excellent homme d'affaires, mais patron sans miséricorde : il a peuplé nos prisons d'un tas de petits délinquants ; qu'un de ses ouvriers, qu'il paie d'ailleurs aussi mal que possible, chipe un bout de saucisse, et il l'envoie devant Old Bailey.

— Je me demande, continua Tom Wills, ce qu'un méchant marchand de viande de porc salé peut conserver comme documents secrets !

Harry Dickson prit un air mystérieux.

— Une recette inédite de boudin à l'ail ou de pâté de lièvre, dit-il.

Le jeune homme s'esclaffa et allait répondre du tac au tac, quand le téléphone sonna.

C'était Goodfield qui appelait Harry Dickson à l'appareil.

— Je suis arrivé sans peine à identifier Tiger Brand, dit-il joyeusement. Voulez-vous croire que je le regrette presque ?

— Du moment que le mystère s'en va, le plaisir en fait autant, riposta le détective.

— C'est un ancien chef d'atelier des usines Frazer et Modaf, un nommé Bob Miles, un garçon de grand avenir ayant fait de bonnes études ; je crois même qu'il a passé par Oxford, mais que des revers de fortune l'ont obligé à gagner sa vie en travaillant dans l'industrie. Il y a quinze mois environ que, sur accusation de Mr. Frazer, il a été arrêté pour un vol assez anodin. Il avait dérobé quelques matières premières, des ingrédients chimiques, pour se livrer à des recherches personnelles. Mr. Frazer y est allé devant les juges de son éternelle rengaine : Miles avait perpétré son délit dans l'intention de lui faire plus tard une concurrence déloyale. C'est un argument qui réussit toujours à mal disposer les juges anglais contre ceux qui se rendent coupables de semblables délits. Miles a été condamné à trois ans de travaux forcés, et envoyé à Dartmoor.

— Où il doit être encore, dans ce cas, répliqua Dickson.

— Pardon... d'où il est parvenu à s'enfuir il y a six mois. Trois mois plus tard, Tiger Brand est entré dans la circulation.

— Voilà donc un premier pas de fait, conclut le détective. Le second sera de mettre la main sur Bob Miles, alias Tiger Brand ; avez-vous une indication à me fournir sur ce point ?

— Hélas, pour ainsi dire aucune. Au pénitencier de Dartmoor, Miles était très bien vu, car c'était un détenu modèle. Il était employé à la centrale électrique de l'établissement. Un jour, il fut envoyé dans une des dépendances pour examiner une ligne à haute tension. On ne le revit plus.

— Lors des exploits de Tiger Brand, a-t-on relevé des empreintes digitales ?

— On n'a pu le faire, puisqu'il n'y avait pas de plainte déposée ; par conséquent, l'enquête était paralysée d'avance.

— Histoire d'être définitivement fixés, faites relever sur l'heure celles qui doivent se trouver sur les coffres-forts de la Meat Co, et communiquez-moi les résultats.

— All right ! conclut Goodfield, je vais faire presser le mouvement.

Quelques heures plus tard, on fut en effet fixé sur ce point : les empreintes digitales relevées en plusieurs endroits, étaient bien celles de Bob Miles.

Harry Dickson appela immédiatement Mr. Frazer au téléphone.

— Je vais vous confier quelque chose qui doit encore rester secret, dit-il à l'industriel, nous ne tenons pas encore Tiger Brand, mais nous l'avons identifié ; c'est un de vos anciens contremaîtres, un certain Bob Miles.

Une exclamation étouffée retentit à l'autre bout du fil.

— Cela vous rappelle quelque chose, Mr. Frazer ? demanda narquoisement le détective.

— Une canaille, Mr. Dickson, gémit le lourdaud, il m'a volé et les juges l'ont puni. Alors, il est parvenu à s'évader de prison ? Je n'en savais rien ! Il est vrai que l'on garde le secret sur de pareilles histoires. Ne payons-nous pas assez d'impôts pour être protégés contre de pareils individus et pour posséder des prisons sûres ?

— Vous craignez Miles ?

— Depuis que je sais qu'il est Tiger Brand, je dois le redouter doublement, car il doit avoir formé des projets de vengeance contre moi !

— Pourquoi ne s'est-il pas attaqué à vous en premier lieu ? demanda brusquement le détective.

— Mais ses autres victimes sont de mes amis... c'est-à-dire... je suis en bons termes avec eux !

— Soit... nous verrons s'il y a moyen de l'empêcher de vous nuire encore, ainsi qu'à vos... amis. A demain soir, Mr. Frazer, et bonne nuit !

— Le bonhomme ne me paraît guère être rassuré par votre communication, dit Tom Wills, qui avait suivi la conversation au microphone témoin.

— Il mérite bien une nuit blanche, ricana Harry Dickson, car, au fond, ce n'est qu'un lâche.

— Et vous allez le protéger ! s'écria Tom Wills. Le maître fit un geste vague.

— Tiger Brand m'intéresse énormément, répondit-il évasivement.

3. La chambre qui disparaît

Millicent Alsworth arriva devant le numéro 27b de Fridays Street à dix heures du matin, heure militaire.

Elle avait payé à Mrs. Booth une huitaine d'avance, disant qu'elle allait se reposer pendant huit jours à la campagne, pour se remettre des émotions de la veille.

La logeuse, bien disposée par l'avance du loyer, avait hautement approuvé son projet, tout en disant qu'il ne fallait pas s'effrayer d'une histoire aussi futile.

— A tout prendre, elle pourrait encore vous porter chance, dit-elle. Ce matin, de très bonne heure, au moment où je balayais le trottoir devant la maison, Mr. Carston est passé et m'a adressé un bien aimable bonjour. Il s'est enquis de votre santé, il a demandé si vous aviez beaucoup d'ouvrage ; bref, j'ai pu voir qu'il s'intéressait énormément à votre personne. Il est vrai, avait ajouté Mrs. Booth, avec un sourire plein de fiel, que vous êtes jolie et que vous avez tout l'air d'une jeune fille du meilleur monde. Qui sait, s'il ne s'intéresse pas à vous au point de vouloir vous offrir une place de dactylo ou de secrétaire dans ses bureaux de la Meat Co ? Voulez-vous toujours me laisser votre adresse à la campagne ?

— Je pars un peu à l'aventure, avait répliqué Millicent, mais puisque vous êtes assez aimable pour vouloir vous occuper de mon avenir, je prendrai la liberté de vous téléphoner au cours de mon séjour.

La vie lourde de détresses et d'embûches que Milly avait menée dans les derniers temps, l'avait rendue méfiante et perspicace ; elle crut remarquer un éclair sournois dans les yeux chassieux de la vieille logeuse et elle résolut d'être sur ses gardes. Elle prit aimablement congé d'elle et feignit de s'éloigner, mais en fait, elle fit quelques pas en arrière ; Mrs. Booth disparut à l'intérieur de la maison et se dirigea immédiatement vers le téléphone qui se trouvait dans un réduit attenant à sa loge.

Milly écouta, mais ne put saisir que quelques mots :

— Faut pas que la belle nous échappe... Puis Small la suivra...

Miss Alsworth comprit : on allait la prendre en filature, et c'était Small qu'on en chargeait.

La jeune fille fit quelques rapides enjambées, pour rendre vraisemblable l'espace parcouru dans la rue, puis elle se remit à

marcher d'une allure ordinaire, faisant semblant d'être fort embarrassée par la lourde valise qu'elle portait. Quand elle atteignit l'angle extrême de Glengall Road, elle se retourna négligemment et vit que, de loin, Small la suivait. Elle eut grand-peine à retenir une forte envie de rire.

Ce Small était un grand garçon à l'air inoffensif et paraissant même un peu simple d'esprit ; Mrs. Booth l'employait à toutes sortes de travaux domestiques, comme fendre du bois dans la cour et porter du charbon à l'étage, moyennant sa nourriture et son logement dans la maison.

Milly monta sans trop de crainte dans l'autobus qui fait le tour des installations maritimes pour gagner le centre de la ville, mais fut cependant bien marrie quand elle vit le soi-disant innocent s'engouffrer immédiatement dans un taxi qui maraudait et qui se mit à suivre la lourde voiture.

L'autobus décrivait un grand crochet et faisait une halte de deux minutes devant Wapping Station.

Milly descendit, dévala à toute vitesse l'escalier du Thames Tunnel et se rua littéralement sur le quai au moment où une rame de métro allait se mettre en marche. Bien que le surveillant fit un geste de refus, elle sauta dans la dernière voiture, comme les portières automatiques se fermaient, et la rame disparut avec un bruit de tonnerre dans le tunnel.

— Vous mériteriez que l'on vous mette à l'amende, miss, gronda sévèrement le préposé, mais Milly eut le temps d'entrevoir au loin le malheureux Small descendant quatre à quatre les escaliers et regardant avec désespoir la rame qui disparaissait au loin dans les ténèbres du souterrain.

Milly remonta à la surface à la station de Lower Road et prit un taxi au coin de Southwark Park, donnant pour adresse un magasin dans Ludgate Hill. Une fois descendue, elle se rendit à pied à l'adresse de Fridays Street et y arriva à l'heure, comme nous l'avons dit.

L'attendait-on ? Il fallait le croire, car elle avait à peine monté le perron de la petite maison de briques roses, que la porte s'ouvrit et qu'une voix un peu rude mais aimable lui dit d'entrer.

Elle se trouva dans un hall assez sombre, garni de quelques jolies plantes ornementales et de quelques meubles en rotin.

Alors seulement, elle vit celui qui lui avait ouvert la porte.

C'était un gros homme d'une taille imposante, mais au visage absolument dépourvu d'expression. Milly nota d'immenses moustaches tombantes à la gauloise et de gros yeux de chien fidèle.

L'homme qui devait avoir largement dépassé la cinquantaine, n'était pas beau ; pourtant, il ne déplut pas à la jeune fille, qui lui voua immédiatement une obscure confiance.

— Vous m’attendiez donc ? demanda-t-elle.

— Certainement, miss, répondit tranquillement le gros homme.
A dix heures exactement. Voulez-vous me suivre ? Je vais vous indiquer votre chambre.

Il conduisit Millicent dans une pièce de l’étage donnant sur une cour plantée d’arbres ; elle remarqua que les murs étaient très hauts et ne laissaient vue sur aucune arrière-façade, si ce n’est une maison lointaine dont une seule lucarne était visible.

La chambre était gentiment arrangée, un vrai nid de jeune fille, tout blanc et rose, avec de jolies gravures et une bibliothèque qui paraissait bien fournie.

Sur une des chaises, elle vit aussitôt son châle, sa jupe et son petit chapeau, emportés la veille par le mystérieux grimpeur.

— Comment va Mr. Tiger Brand ? demanda-t-elle malicieusement à son guide.

L’homme ne parut pas comprendre.

— Je ne connais aucun gentleman de ce nom, dit-il, mais il faut vous dire, miss, que je ne fréquente personne.

D’un air de réflexion laborieuse, il se mit à donner quelques instructions à la jeune dactylo.

— Toute la maison est à votre disposition, mais il serait préférable que vous vous teniez dans les pièces qui ne donnent pas sur la rue, et si vous ne le faites pas, de ne pas vous laisser voir aux fenêtres ; ceci est absolument nécessaire. Je suis très bon cuisinier et vous n’avez qu’à me dire ce que vous désirez ; je suis entièrement à vos ordres.

Il dodelina de la tête comme s’il était parti à la recherche de quelque pensée perdue qu’il avait peine à retrouver.

— Ah, fit-il tout à coup, cela vous ennuierez-vous considérablement de ne pas quitter cette maison pendant huit jours ?

Milly sentit de nouveau monter en elle cette confiance inexplicable qu’elle avait envers tout ce qui l’entourait d’inconnu depuis la veille.

— Je vous promets de ne pas bouger d’ici et de suivre toutes vos instructions et tous vos conseils à la lettre.

L’homme parut très satisfait de cette réponse et un semblant de sourire éclaira sa face obtuse.

— C’est très bien, dit-il, je vous servirai le lunch à midi, dans la salle à manger du rez-de-chaussée.

« Donc, me voilà prisonnière de mon plein gré », se dit la jeune fille quand son gardien se fut retiré, et elle se mit à inspecter sa jolie prison.

Une des premières choses dignes d’attirer son attention fut un petit appareil téléphonique posé sur une console. Elle s’étonna

pourtant de ne pas lui trouver de rotary, appareil nécessaire pour communiquer avec le poste central.

Elle décrocha le cornet et n'entendit rien ; elle comprit que ce téléphone ne pouvait servir que pour l'appeler elle, et non pour la mettre en relations avec l'extérieur.

— Bah, dit-elle, en tout cas, cela me fait entrevoir qu'on ne me laissera pas sans nouvelles.

Comme si ce « on » n'avait attendu que cette parole, l'appareil émit soudain un léger ronflement ; Milly décrocha l'écouteur.

— Bonjour, Miss Millicent, dit une voix lointaine, qu'elle reconnut aussitôt.

— Vous connaissez donc déjà mon prénom ? demanda-t-elle. Pourtant, je ne croyais pas vous l'avoir dit.

Un petit rire fusa au loin.

— Comment vous plaît votre prison, car c'en est une ? dit la voix.

— Elle est ravissante et la captivité m'y sera douce, surtout qu'elle ne se prolongera pas au-delà d'une huitaine, à ce qu'il paraît.

— Pas davantage, je vous le promets ; alors, des changements seront intervenus dans certaines vies.

— Dans la mienne aussi ? s'enquit Milly.

— Pourquoi pas ?

— Ils ne pourront être qu'heureux, car je crois bien être descendue au tréfonds du malheur, répliqua la jeune fille.

— Du malheur peut-être, du danger non, fut la réponse faite sur un ton grave.

— Du danger ? Et lequel ?

— Des gens sont là pour vous l'éviter, lui répondit-on, un peu à côté de la question. Voulez-vous me raconter votre départ des Dogs ?

Milly raconta le peu de chose qu'elle savait, entre autres sa méfiance soudaine envers Mrs. Booth, le subit intérêt manifesté par Mr. Carston et la filature ratée du pauvre Small.

— Vous êtes une habile petite personne et je n'en attendais pas moins de vous, lui dit-on.

— Vous verrai-je au cours de ma joyeuse captivité, homme mystérieux ? demanda Milly, enjouée.

— Je le pense, et maintenant, je vous dis au revoir. Vous pouvez avoir pleine confiance en Sam.

— Ah, c'est ainsi qu'il s'appelle, monsieur mon gardien ?

— Votre serviteur, vous voulez dire... oui, appelez-le Sam, à moins que vous ne préférerez un autre nom ; il les acceptera tous.

Sur ces mots, la conversation fut coupée et Milly voua son attention à la bibliothèque dont le contenu dénotait un goût fort éclectique de la part de celui qui avait fait le choix de ses livres.

Le lunch la plongea dans un ravissement extrême.

Sur une table abondamment fleurie, Sam lui servit une truite, un poulet grillé, des fruits glacés au Champagne. Elle crut rêver.

— Les huit jours seront bien courts, gémit-elle en affectant un désespoir comique, et de nouveau, Sam retrouva une ombre de sourire.

Dans l'après-midi, elle entendit son serviteur quitter la maison.

Fille d'Eve, elle se laissa aller à son penchant naturel à la curiosité et, en tapinois, descendit dans le hall.

La porte de la rue était fermée à double tour, tout comme celle du jardin. Elle décida alors d'explorer la maison.

Celle-ci n'était pas grande et comportait, rez-de-chaussée et étages compris, une dizaine de pièces. Sam logeait au second dans une petite chambre d'anachorète. Pourtant, les pièces lui semblaient étrangement disposées, elles tournaient en enfilade autour d'un petit hall central et, au rez-de-chaussée, Milly passa de la salle à manger dans un salon, puis dans un boudoir, ensuite dans un fumoir.

Cette dernière pièce l'étonna un peu : on ne met pas un fumoir à la disposition d'une jeune fille, surtout un fumoir bien fourni comme celui qu'elle voyait. Des râteliers de pipes étaient accrochés aux murs, deux pots de grès se trouvaient largement pourvus de tabac de Hollande et de Turquie, il y avait une haute pile de caisses de cigares dans un coin de la cheminée.

Millicent eut l'impression de se trouver dans un endroit qui servait couramment, où l'on vivait, où l'on avait l'habitude de se tenir. Elle sentit même un fort arôme de fumée à peine refroidie.

Sa logique la ramena à Sam, mais elle imaginait difficilement la grosse et lourdaude silhouette de son serviteur dans ce fumoir raffiné, alors qu'il passait ses nuits dans une véritable cellule de moine. Ensuite, elle avait déjà remarqué qu'aucun parfum de tabac n'émanait de la personne du gros homme.

Tout à coup, elle fit un geste d'étonnement.

Dans l'autre coin de la cheminée se trouvait un appareil téléphonique, pareil à celui qu'elle avait dans sa propre chambre, et dépourvu lui aussi de rotary.

Elle décrocha l'écouteur et n'entendit rien.

Le fil conducteur montait vers le plafond et se perdait dans les boiseries ; il n'y avait aucun moyen de le suivre.

Mais une idée bizarre lui vint.

Elle enleva son bracelet-montre et le posa contre le microphone décroché, puis elle retourna par le salon et la salle à manger dans le hall du vestibule, monta l'escalier et courut à sa chambre.

Décrochant le cornet de son propre téléphone, elle écouta

avidement.

Le tic-tac de sa montre lui parvenait !

Ainsi, le mystérieux inconnu lui parlait dans la maison même ! Il s'était trouvé à quelques pas d'elle et s'était pourtant servi du téléphone pour entrer en relations avec elle.

Milly se sentit tout à coup déçue et quelque peu attristée d'une telle retenue ; elle aurait voulu revoir l'homme qui était sorti de la nuit et qu'on avait appelé Tiger Brand... l'étrange et redoutable cambrioleur qui commençait à défrayer la chronique.

Rêveusement, elle refit le chemin, retrouva le fumoir, reprit sa montre et remit le téléphone en place.

A ce moment, elle crut entendre marcher dans la maison, et pensa au retour de Sam.

Elle quitta le fumoir et revint dans la salle à manger, puis, comme elle n'entendait plus rien, elle alla jeter un coup d'œil dans le corridor.

Il était désert et la porte de la rue était toujours fermée à double tour ; elle s'était trompée quant au retour de Sam.

Lentement, elle retourna à sa chambre et se mit à lire.

Le roman qu'elle avait pris ne l'amusa pas ; elle le déposa et en prit un autre, qui eut le même sort.

Le crépuscule nimbait de bleu le jardin et brouillait lentement la verdure des arbres. Milly ressentit une vague angoisse et souhaita la présence de Sam.

Un peu de nervosité montait en elle, et elle ne put tenir en place.

« J'irai fumer une cigarette au fumoir », se dit-elle.

La salle à manger commençait à se remplir d'ombre. Milly la traversa d'un trait et entra dans le salon, s'avançant vers le fumoir.

— Oh !

Elle avait jeté ce cri d'une voix sourde, étonnée, angoissée.

Il n'y avait plus de fumoir là où, tout à l'heure, elle s'était tenue, où elle avait procédé à la curieuse expérience du téléphone.

Peut-être que quelqu'un en avait fermé la porte ?

Cependant, il n'y avait pas de porte, mais un mur, un mur plein, aux jolies tentures bleues, et la porte latérale s'ouvrait dans un coin du hall du corridor.

Gémissante, elle porta ses mains à ses tempes.

— Que de mystères, mon Dieu... et pourquoi ?

Un bruit de pas retentit dans la rue, puis sur le perron, une clé grinça...

En quelques bonds de chat, Milly se retrouva dans sa chambre, qu'instinctivement elle ferma à clé.

Mais elle reconnut le bruit de la lourde démarche de son

serviteur et se sentit malgré tout rassurée.

Peu de temps après, le gros homme vint la chercher pour le dîner.

Il était composé avec le même soin que le lunch et Sam servait la jeune fille avec une dextérité qu'un maître d'hôtel de palace lui eût certainement enviée.

Milly s'efforça de manger, bien que ses pensées fussent ailleurs ; Sam souriait parfois, mais restait taciturne.

Il ne fut pas question entre eux du fumoir disparu si mystérieusement : Milly sentit qu'à ce propos, mieux valait se taire.

*

Tard dans la nuit, presque aux approches de l'aube, Milly se sentit troublée dans son sommeil. Bien qu'endormie, elle eut la sensation d'une présence à son chevet. Elle ouvrit les yeux, se redressa à moitié.

Elle avait laissé brûler une lampe en veilleuse qui répandait une douce clarté rose. Dans la faible lueur, une ombre bougea, s'approcha du lit et se tint immobile. La jeune fille vit une épaisse chevelure éclatante, un visage grave que sillonnait une cicatrice blanche et des yeux profonds et bons.

— Tiger..., murmura-t-elle. Tiger Brand...

L'homme posa un doigt sur ses lèvres et glissa vers la porte, où il disparut sans bruit.

Et de nouveau, Millicent Alsworth, se sentit singulièrement rassurée, malgré les mystères, malgré son incompréhensible aventure, malgré le fumoir disparu.

4. La menace de minuit

Les usines Frazer et Modaf voisinaient avec celles de la Meat Co, auxquelles elles ressemblaient à bien des points de vue.

Elles possédaient les mêmes vastes bureaux, les mêmes salles frigorifiques, les mêmes hangars et ateliers où l'on travaillait, épiçait, découpait et emballait les viandes, les charcuteries et les produits similaires.

Au fond d'une immense cour dallée, se trouvait l'habitation de Mr. Frazer et la spacieuse salle du rez-de-chaussée qui lui servait de bureau particulier.

Mr. Frazer attendait les détectives qui allaient passer une partie de la nuit à veiller chez lui, sur le perron de sa demeure. Il paraissait anxieux et fiévreux et consultait fréquemment sa montre.

— Onze heures ! grommela-t-il. Pourvu qu'ils ne viennent pas trop tard !

Ses domestiques s'étaient retirés dans leurs chambres et il se trouvait seul, ce qui n'était pas de nature à lui donner du courage.

N'entendant aucun bruit de moteur s'approcher, il regagna son bureau, prit une carafe de whisky dans un bahut et s'en servit une énorme ration.

— Onze heures dix !

Il ouvrit la porte d'un puissant coffre-fort et examina une large enveloppe cachetée ; puis il referma le meuble avec soin.

— Heureusement, ils sont toujours en place, murmura-t-il. Ce maudit Tiger Brand me bouleverse les idées, je le crois capable de se glisser dans mon coffre-fort pendant que je monte la garde devant lui !

Une sirène à vapeur hulula longuement du côté des Millwall Docks.

La soirée était lourde et étouffante, pas un souffle d'air ne faisait bouger les maigres fusains croissant le long de la spacieuse cour pavée.

Nicholas Frazer reprit du whisky.

— Au diable Bob Miles, gronda-t-il, il devrait pourtant s'estimer content de s'en tirer à meilleur compte que cet imbécile d'Alsworth ! Pourquoi ne s'en prend-il pas plutôt à la Meat Co, puisqu'il joue au redresseur de torts ? Il est vrai, ajouta-t-il après une pause, que ceux de la Meat ont reçu sa visite et qu'ils n'en mènent pas large. Enfin... chacun son métier et les vaches seront bien gardées.

Il essayait de plaisanter pour se donner le change et faire croire à son propre courage, bien que la main qui levait le verre d'alcool, fût agitée d'un long tremblement sénile.

— Je n'ai pas peur de Bob Miles, rauqua-t-il, je le tuerai... ah, si j'avais été avant-hier à la place de ce maladroit de Carston, je n'aurais pas manqué une si belle cible !

» — Onze heures trente !

Comme il disait cela d'une voix blanche, un bruit de moteur s'éleva et l'on sonna à la grille de la cour.

Mr. Frazer prit son revolver et traversa la pièce en courant.

Quand il reconnut la silhouette de Harry Dickson et les formes élégantes et juvéniles de son élève Tom Wills, il poussa un long soupir de soulagement.

— Faites entrer votre voiture dans la cour, invita-t-il, et venez vous rafraîchir, car il fait une chaleur d'enfer.

Quelques minutes plus tard, les trois hommes se trouvaient réunis autour de la table du bureau, devant des verres remplis de glace pilée et de whisky.

— Où sont les papiers ? demanda Harry Dickson d'une voix brève.

— Dans mon coffre-fort, Mr. Dickson, mais si vous le voulez, je les poserai devant nous, sur la table, répondit servilement le gros homme.

Harry Dickson haussa les épaules et Mr. Frazer, y voyant un acquiescement, ouvrit le safe, prit la grande enveloppe et la déposa avec un soupir de crainte sur le bureau devant lui.

— Croyez-vous que Tiger Brand soit capable de venir nous relancer et de nous voler à notre nez et à notre barbe ? demanda anxieusement l'industriel.

— C'est un homme habile, répondit sèchement Harry Dickson, et qui doit avoir plus d'un tour dans son sac. Quoi qu'il arrive, nous ne quitterons pas cette pièce.

— Quoi qu'il arrive ! gémit le beefpacker, que pourrait-il arriver, mon Dieu, alors que vous êtes là, Mr. Dickson ?

— Vous me comblez, sir, ricana le détective, mais quand je vous dis qu'il ne faut pas sous-estimer Tiger Brand, je sais ce que je dis et vous pouvez me croire !

— Minuit moins le quart, annonça Tom Wills qui tenait ses regards rivés sur sa montre-bracelet.

— Mon Dieu, continua à se lamenter Mr. Frazer, on dirait que vous n'êtes pas rassurés, messieurs !

— Silence, ordonna le détective, et n'oublions pas que, si un homme de la trempe de Tiger Brand a dit minuit, il n'a pas dit minuit cinq ! Eteignez la lumière !

Mr. Frazer obéit. Il aurait voulu proposer de fermer également les fenêtres, mais la chaleur était tellement torride qu'il n'osa s'y décider.

Il jeta un regard de côté sur le cadran lumineux de la montre de Tom et vit les aiguilles s'avancer vers l'heure fatidique.

— Cinq minutes encore, murmura-t-il, quatre, trois... n'entendez-vous rien, Mr. Dickson ?

Harry Dickson se pencha en avant dans l'ombre comme un homme qui écoute passionnément les moindres bruits de la nuit.

— Je vous assure..., recommença Mr. Frazer.

— Silence, vous dis-je !

Dans une salle voisine, une horloge grinça soudain et un timbre clair se mit à sonner.

— Minuit ! s'écria Frazer, incapable de contenir plus longtemps son émotion.

Il entendit Tom Wills compter les coups à mi-voix.

— Dix, onze... douze !

Le dernier coup vibrait encore quand, dans la cour, en face de la fenêtre, une voix ferme et claire s'éleva :

— Les papiers, Frazer !

— C'est lui ! hurla l'industriel en se redressant.

En même temps, Harry Dickson alluma sa torche électrique et un faisceau de clarté blanche fusa au-dehors.

— C'est lui... Bob Miles ! rugit Frazer en voyant paraître dans l'embrasure un visage pâle aux traits énergiques et menaçants. Je ne le raterai pas, moi !

Il leva son revolver et tira...

O stupeur, l'arme rendit un bruit sec et aucune balle n'en sortit.

— Malédiction ! cria-t-il.

— Baissez-vous, tonna Dickson, quand il vit l'homme lever la main.

Mr. Frazer reçut un objet en pleine figure et se laissa tomber sur le plancher en hurlant :

— Il m'a tué !

— Ne bougez pas d'ici, Tom, ordonna le maître en s'élançant vers la fenêtre et en disparaissant dans les ténèbres de la cour.

On entendit un bruit de course décroître, puis plus rien.

Tom Wills restait immobile, et tout un temps s'écoula.

Enfin, un pas léger se fit entendre à l'extérieur.

— N'approchez pas ou je tire, s'écria le jeune homme.

— Tout doux, mon petit, fit la voix du détective, et, l'instant d'après, il entra par la fenêtre dans le bureau.

— Allumez, Tom, et voyons ce qui est arrivé à Mr. Frazer.

Une voix plaintive s'éleva de dessous la table.

— Ce n'est rien, Mr. Dickson, je... atchoum !... atchi !... je crois que ce n'est... atchoum !... aïe, mes yeux... atchi !... qu'un paquet de poivre, que ce scélérat m'a lancé... atchoum !... au visage... Tout danger a-t-il disparu ?

— L'homme est parti comme il est venu, dit sèchement le détective, et je suppose qu'on perdrait son temps à le chercher.

Mr. Frazer, penaud mais content, bien que ses gros yeux larmoyassent abondamment et qu'il éternuât à tout rompre, sortit de sa cachette et s'empara de la carafe de whisky.

— En tout cas, mes papiers sont saufs... Il ne les a pas enlevés, glapit-il.

— Hm ! fit Dickson. Voyons cela ! L'enveloppe a été déposée au milieu de la table, et voici qu'elle se trouve à l'un de ses angles.

— Dans notre désarroi, nous l'avons peut-être fait bouger de place, opina Mr. Frazer inquiet, en s'emparant du précieux paquet. Ce n'est rien...

Mais tout à coup, il poussa un hurlement sauvage.

— Ce n'est pas la même !

D'un geste fou, il fit sauter les cachets et, aussitôt, se mit à tempêter et à crier comme un possédé.

— Du papier blanc !... Mes papiers... volés... disparus ! Et cela devant vous, espèce de détective à la manque !

— Doucement, répliqua Harry Dickson sans paraître le moins du monde touché par l'injure, êtes-vous si certain que c'est la véritable enveloppe qui a été déposée sur cette table devant nous ?

— Oui... non... je ne sais plus, pleura l'industriel. Si ce n'étaient que des chiffons sans valeur, pourquoi Tiger Brand serait-il venu ?

— Il faudrait le lui demander, répondit Harry Dickson, mais je suppose qu'il ne doit pas être ennemi de quelque mise en scène !

— En tout cas, je suis un homme ruiné ! hurla Mr. Frazer. Mes papiers, il me faut mes papiers... Allez, Mr. Dickson, rattrapez Tiger Brand, enlevez-les-lui, je payerai tout ce que vous me demanderez !

— Je ferais peut-être cela si je savais ce que ces papiers contiennent, dit fermement le détective.

— Je ne puis le dire, je vous l'ai déjà déclaré, riposta Mr. Frazer, au comble de la colère et du désespoir, un secret de fabrication...

— Je ne le trahirai pas !

— N'importe, il ne m'appartient pas et je ne puis vous en dire davantage.

— Dans ce cas, Mr. Frazer, je vous souhaite la bonne nuit !

— Non, non, cria l'industriel.

— J'avertirai Scotland Yard...

Mr. Frazer se mit à trépigner comme un enfant mal élevé.

— Je ne veux pas, je ne veux pas de la police, m'entendez-vous ! Je vous ai fait venir comme détective privé.

— Recommandé par Scotland Yard, répliqua Dickson. N'attendez pas de moi que je travaille sans son concours dans cette affaire pour laquelle vous me refusez toute confiance et toute directive.

— Je vous paierai !

— C'est assez. Mr. Frazer, dit froidement le détective, adressez-vous à une agence de détectives privés, il n'en manque pas à Londres.

Frazer se laissa tomber sur sa chaise et sa main frôla son révolver sur la table ; il s'en empara.

— Il ne marchait pas... au diable, on en a retiré le chargeur !

— L'avez-vous au moins vérifié avant de le glisser dans votre poche ?

— Non, grogna le gros homme, pourquoi l'aurais-je fait ? Il est toujours chargé !

— Avec Tiger Brand, il fallait s'attendre à tout, répliqua narquoisement le détective. Et maintenant, bonne nuit ! Acceptez mon conseil, sir, adressez-vous à Scotland Yard ; au fond, c'est votre devoir.

— Je n'ai que faire de vos conseils et je connais mes devoirs mieux que vous ! riposta grossièrement le beefpacker.

Harry Dickson et Tom Wills retournèrent à Baker Street.

— Comment tout cela s'est-il passé, maître ? demanda Tom Wills. C'est absolument déconcertant.

— Il ne m'appartient pas de vous répondre à ce sujet, Tom, dit gravement le maître, j'ai d'abord à informer d'autres personnes. Allez dormir, moi, je reste à travailler.

Tom était fatigué, il se coucha et trouva promptement le sommeil.

Toutefois, vers la fin de la nuit, il s'éveilla et voulut voir si le maître travaillait encore.

Comme il s'approchait du cabinet de travail du détective, il lui sembla entendre un léger murmure.

Ici il faudra pardonner au jeune homme un geste de curiosité bien naturel : il approcha un œil du trou de la serrure.

Mais, aussitôt, il se redressa et, d'un pas pressé, il regagna sa chambre.

— Lui..., murmura-t-il, lui L'homme dont on ne prononce jamais le nom !

Et il resta encore longtemps éveillé, les yeux grands ouverts dans les ténèbres, se disant que son maître devait traiter à ce moment des affaires d'une importance sans égale.

Tom Wills ne revit pas son maître de toute la journée qui suivit.

Mrs. Crown lui apprit qu'il avait quitté la maison dès potron-minet, en lui disant que ni elle ni son élève ne devaient s'inquiéter de son absence.

A la fin de l'après-midi, le téléphone sonna : c'était Harry Dickson qui mandait son élève à l'appareil. Sa voix était lointaine et fatiguée.

— Tom, disait-il, j'ai une mission de grande importance à vous confier et il faudra vous en acquitter seul. Il faudra vous rendre dans le voisinage de la Meat Co, près des Millwall Docks, et vous y enquêter d'une maison dont une certaine femme Booth est la concierge. Habillez-vous en ouvrier qui cherche du travail dans les environs. Louez une chambre dans l'immeuble et tâchez de gagner la confiance d'un certain Small qui y habite et y est employé. Faites-le parler... je ne sais ce qu'il vous racontera, mais il se peut que ce soient des choses profitables. Bonne chance, et à bientôt !

Dans la soirée, un jeune ouvrier proprement mis, mais dont le visage respirait pourtant de profonds vices de jeunesse, se trouva devant la maison-caserne de Mrs. Booth et en examina avec soin les écriteaux.

— Une chambre à cinq shillings par semaine, est-ce qu'ils ne louent qu'à des millionnaires dans cette boîte ? monologua-t-il à haute voix.

Cela suffit pour faire sortir Mrs. Booth de sa loge de concierge.

— Personne ne vous demande d'y habiter, glapit-elle, et au surplus, ce n'est pas une boîte, savez-vous, jeune seigneur ?

Tom Wills lui lança une œillade crapuleuse.

— Vous fâchez pas, la belle, ce n'est pas à vous que j'en ai, à moins que vous ayez quelque chose à dire dans cette cambuse.

— Et si cela était ? riposta la mégère.

Tom lui fit une belle révérence.

— Dans ce cas, milady, je commencerais par vous présenter mes humbles excuses, et puis je vous supplierais de me louer le meilleur de vos appartements, s'il y a moyen avec salle de bains et salon, pour... deux shillings par semaine !

Mrs. Booth se mit à rire.

— Vous êtes un malin, vous, répliqua-t-elle, et je crois bien que j'ai ce qu'il vous faut, à trois shillings par semaine !

— Aïe, fit Tom, est-ce là une façon de recevoir un pauvre prolétaire qui cherche à gagner honnêtement son pain à la sueur de

son front ?

— Sans travail ? s'enquit la dame de céans.

— Je sors d'Oxford ! clama Tom Wills. J'ai fait deux ans d'études, mais j'étais tellement avancé pour mon âge, qu'on a signé ma feuille de sortie après quinze mois.

— Ah, répondit Mrs. Booth, je comprends... Newgate ou Pentonville ?

— On ne peut rien vous cacher, ma reine, dit Tom, mais, en raison de ma faible santé, les médecins m'avaient conseillé Dartmoor !

— Dartmoor..., fit songeusement la vieille, voulez-vous vous donner la peine d'entrer, jeune homme ?

« Holà, pensa Tom Wills, j'ai dû frapper au bon endroit. »

Mrs. Booth le conduisit dans une chambre qui n'était pas dépourvue de confort.

— Trois shillings ? demanda Tom Wills en se grattant l'oreille.

— Ne vous embarrassez pas de cette question ; dès que vous aurez trouvé de l'ouvrage, et vous en trouverez aisément dans les environs, vous me paierez ce qu'il faudra. Avez-vous soupé ?

— Soupé ? s'écria Tom. Qu'est-ce que c'est ?

Mrs Booth fit une grimace qui devait être un sourire.

— Attendez un peu et je vous appellerai pour partager le mien, dit-elle.

Elle s'éloigna et, quand elle fut descendue, Tom Wills se pencha sur la rampe de l'escalier. Il entendit qu'elle décrochait le cornet du téléphone, puis le léger vrombissement du rotary.

— Ah, murmura-t-il, remettons Small à demain et suivons attentivement les événements de la soirée.

Une demi-heure plus tard, Mrs. Booth appela Tom Wills et lui fit les honneurs de sa loge et de son souper.

Comme le jeune homme s'apprêtait à dévorer à belles dents une deuxième grillade, une voix appela la concierge.

— Bonsoir, Mrs. Booth, je passais et je venais vous dire le bonsoir.

Tom Wills se sentit pâlir : il reconnaissait cette voix.

— Entrez donc, sir ! s'écria la vieille avec toutes les marques extérieures du respect.

Et l'instant d'après, Mr. Frazer entra dans la pièce.

Tom ne se sentait pas sur un lit de roses, mais il soutint néanmoins bravement et même avec une pointe d'insolence le regard inquisiteur du gros homme. Mais bientôt, il se rassura : Frazer semblait content de son examen et ne reconnaissait pas son visiteur de la veille.

— Monsieur est le propriétaire d'une des usines du quartier, dit la concierge, et parfois, il me fait l'honneur de me consulter sur le

choix des ouvriers à prendre. Il s'en est toujours bien trouvé.

— En effet, Mrs. Booth, dit mielleusement le gros homme.

— Monsieur estime qu'il faut laisser à un homme qui a eu de la malchance, l'occasion de se relever, continua suavement la concierge, vous pouvez lui parler à cœur ouvert, mon cher... à propos, je ne connais pas encore votre nom.

— Billy Trent, mentit effrontément le jeune homme. On m'appelle ordinairement Billy Sweet, à cause de mon bon caractère.

— Eh bien, Billy Sweet, racontez donc vos... malheurs à monsieur.

— Dites donc, gronda Tom, c'est pas un journaliste, au moins ? Dans ce cas, je ne marche pas, ces lascars et les flics, c'est tout comme.

Mr. Frazer se mit à rire de bon cœur.

— Allez, allez, Billy Sweet, je vous donne ma parole que je ne suis pas journaliste !

— Je vous crois, dit Tom, car vous avez l'air d'un gentleman. Alors, voyez-vous, on m'a collé deux ans de taule pour une histoire de mornifle que j'avais refilée. J'ai fait quinze mois à Dartmoor.

— J'ai eu des ouvriers qui sortaient de là tout comme vous, et je n'ai eu qu'à me louer de leurs services. A l'exception d'un seul, toutefois, qui a quitté mes usines après m'avoir volé.

— C'est un cochon, déclara Tom Wills, on ne vole pas ses bienfaiteurs !

— Bien parlé, Billy Sweet. Cet homme s'appelait Bob... Bob... voyons Bob Miles ! Le connaissez-vous ?

Tom fit un signe de dénégation.

— Nous autres, nous ne nous connaissons là-bas que par nos numéros, dit-il.

— C'est juste, repartit Mr. Frazer, mais si je ne me trompe, je dois avoir son portrait, je l'ai retrouvé parmi ses papiers d'engagement, et je comptais même le remettre à la police, puis je me suis ravisé.

— Vous êtes bien bon, dit Tom.

— Je préférerais rentrer en possession de ce qu'il m'a volé, des petits secrets de fabrication qu'il pourrait céder à des concurrents. Tenez, voici son portrait.

Tom dut faire appel à tout son sang-froid pour garder son calme, car la photo que Frazer lui tendait était celle de l'homme à la cicatrice, apparu la nuit précédente à la fenêtre... Tiger Brand !

— Oui, dit-il, je le reconnais... je l'ai vu là-bas, mais il a dû être libéré.

— Il s'est enfui ! s'écria Mr. Frazer, puis sentant qu'il était allé tout de même un peu loin :

— Et quand il est venu me demander du travail, j'ai gardé son

secret. Il m'en a bien mal récompensé.

— Je ne ferai jamais comme lui ! s'écria le jeune homme avec emphase.

— Je vous crois, Billy Sweet, et je vais vous le prouver... puisque vous connaissez cet homme, essayez donc de le retrouver !

— On pourrait toujours essayer, répondit prudemment Tom Wills, mais Londres est bien grand, si toutefois il se trouve encore à Londres.

— Il y est, déclara Frazer avec conviction, je l'ai appris pas plus tard que cet après-midi, par un de mes ouvriers. Mais ce n'est qu'un garçon assez simple, qui pourrait se tromper et qui, d'ailleurs, ne pourrait nous être utile pour lui reprendre ce qu'il m'a volé. Il habite dans cette maison, c'est un nommé Small ; je vous l'adjoindrai dans vos recherches, car il sait où il doit se diriger.

Tom Wills ne sourcilla pas.

— Quand pourrai-je me mettre à l'ouvrage ? demanda-t-il.

— Le moindre instant a sa valeur, Billy, répliqua Mr. Frazer, que diriez-vous de cette nuit même ?

— Que cela m'irait comme un gant ! s'écria le jeune homme.

Mr. Frazer parut enchanté.

— Vous est-il arrivé de... de... devoir entrer dans une maison dont vous n'avez pas la clé ? demanda-t-il tout à coup.

Tom Wills se mit à rire bruyamment.

— Si je sais où perche votre voleur, j'aurai tôt fait de pénétrer dans sa cambuse, ricana-t-il.

— Ce serait pour servir une juste cause en tout cas, déclara suavement l'industriel. Il s'agit de mettre la main sur des papiers qui se trouvent...

Et Tom s'entendit décrire l'enveloppe qu'il avait vue la veille devant lui sur la table de Mr. Frazer.

— Voilà un travail qui me convient, trancha Tom Wills quand Mr. Frazer eut fini de parler. Que l'on fasse avancer le digne Mr. Small !

Mr. Frazer posa un billet de cinq livres sur la table, et Tom l'empocha avec un empressement visible.

— Vous payez d'avance, Gov'nor, ricana-t-il.

— Il y en aura encore bien d'autres de ce genre, si vous réussissez, promit Frazer.

— Cela ne dépendra pas de moi, dit Tom Wills avec conviction.

L'industriel fit signe à Mrs. Booth qui se retira.

— Et..., murmura le gros homme, si Bob Miles se montrait trop méchant...

Tom fit signe qu'il avait compris ; quelques instants plus tard, Mrs. Booth entra, accompagnée du long et triste Small.

5. L'homme dont on ne prononçait pas le nom en Angleterre

Vers l'heure où Tom Wills, alias Billy Sweet faisait la connaissance de Mr. Small, de l'autre côté de Londres, trois gentlemen conversaient dans un bureau qui avait pour caractéristique d'être divisé en deux zones bien distinctes d'ombre et de clarté.

Le parquet, les chaises, le dessus de la table ainsi que les pieds et les mains des visiteurs étaient inondés de lumière ; au contraire, les visages étaient plongés dans une obscurité parfaite.

Cette disposition ne cachait pourtant aucun mystère, puisqu'elle résultait simplement du fait que les lampes étaient pendues fort bas et recouvertes d'épais abat-jour opaques.

Bien que la conversation se poursuivît entre des gens qui semblaient atteints d'une étrange encéphalie, des décapités en quelque sorte, elle n'en était pas moins animée.

— Ainsi, dit une des voix dans l'ombre, vous avez été le confident de Bob Miles, connu à présent sous le nom de Tiger Brand, par Scotland Yard et par quelques autres personnes encore. Vous l'avez aidé dans son évasion...

— Dites plutôt que j'ai préparé son évasion, ce serait plus exact, fut la réponse faite d'une voix calme et bien timbrée.

— Dans ce cas, le véritable Tiger Brand serait plutôt vous que Bob Miles ?

— Vous me faites beaucoup d'honneur.

Une troisième voix s'éleva dans la pénombre de la pièce.

— Voulez-vous, dès à présent, vous conformer à nos directives ? Je tiens pourtant à vous dire qu'elles comporteront une certaine inactivité de votre part.

— J'accepte, répondit le gentleman, dont seules les longues mains pâles étaient visibles sous les lampes, j'accepte... mais de notre entretien, j'emporte une conviction assez déconcertante. Dans tout ceci, il n'a pas été question d'un troisième larron, que vous semblez complètement ignorer et dont le nom est Guido.

— Pardon, intervint celui qui avait parlé en premier lieu, nous le connaissons, et même nous pouvons compléter son nom qui est Guido Mostar.

— De la firme Guido et Martinez à Lisbonne ! ajouta encore le

second gentleman.

— Oui, murmura l'homme aux mains pâles, c'est bien lui... savez-vous où il est en ce moment ? Vous comprendrez aisément que moi, je n'en sais rien.

— Nous le savons, lui répondit-on.

— Je suis heureux de pouvoir m'excuser d'avoir cru un moment à une certaine ignorance de votre part, répliqua l'homme en poussant un soupir de délivrance.

Tous trois se levèrent et quittèrent le bureau dont les lampes s'éteignirent.

Ils se séparèrent sans qu'on eût pu savoir comment, car ils évoluaient à présent dans une ombre épaisse.

*

Egalement vers cette heure, Millicent Alsworth se retira dans sa chambre.

Elle était triste et nerveuse ; le téléphone était resté muet pendant toute la journée. Pourtant, à plusieurs reprises, elle avait décroché l'écouteur, sans toutefois parvenir à entendre le moindre bruit.

Machinalement, elle retourna vers l'appareil et, encore une fois, elle souleva le cornet acoustique.

Mais cette fois-ci, sa curiosité fut satisfaite : elle entendit un frôlement discret, puis perçut le même bruit qu'elle avait entendu en faisant l'expérience de la montre dans le mystérieux fumoir.

Elle comprit que quelqu'un, se trouvant dans l'étrange chambre, venait de faire le même geste qu'elle, et que ce quelqu'un portait également un bracelet-montre.

Elle sourit, amusée comme un maître d'école pinçant un de ses élèves en flagrant délit d'incartade.

— Est-ce vous, monsieur l'acrobate ? demanda-t-elle doucement.

Il y eut un silence, sans doute un peu ennuyé, à l'autre bout du fil, puis une voix lointaine et étouffée répondit :

— Oui, Miss Millicent.

— J'aimerais beaucoup vous voir, dit-elle.

Elle crut entendre un soupir.

— C'est impossible pour le moment, miss.

— Peut-être que vous vous trouvez fort loin de moi, répliqua-t-elle railleusement. Depuis qu'on téléphone de Londres en Australie, on peut s'attendre à des empêchements de ce genre.

— Les distances ne sont pas toujours les plus grands obstacles, lui répondit-on.

— J'aimerais vous voir, insista la jeune fille.

— Et moi de même... savez-vous que je vous connais depuis plus longtemps que vous ne semblez le croire ?

— Vous m'en avez eu l'air, lors de notre première rencontre, murmura Milly, en pensant au geste de l'homme quand il avait appris son nom.

— Oui... supposez que quelqu'un qui vous aime beaucoup m'ait longuement parlé de vous.

— Quelqu'un qui m'aime ?... répéta Miss Alsworth d'une voix troublée. Y a-t-il encore quelqu'un qui m'aime en ce monde ?

— Certainement, sans parler de celui qui vous parle et qui vous porte beaucoup d'intérêt !

La jeune fille crut comprendre, et une intense détresse se peignit sur son beau visage.

— Oh... n'en parlez plus, celui dont vous parlez n'appartient plus à ce monde, hélas !

— Qui sait ! fit la voix au téléphone.

— Que voulez-vous dire ? s'écria Milly.

Elle n'obtint pas de réponse ; pourtant, la communication n'avait pas été coupée, car le tic-tac imperturbable de la montre continuait à se faire entendre à l'autre bout du fil.

Enfin, la voix reprit, grave et émue :

— Miss Alsworth... je vais tout à l'heure pouvoir vous faire une surprise, promettez-moi de garder tout votre calme, de ne pas piquer une crise de nerfs, et de ne pas vous désespérer si vous n'en apprenez pas davantage.

— Vous me faites mourir !... s'écria Milly. Pourquoi tous ces mystères ? Croyez-vous que j'aie la tête assez solide pour en supporter autant ?

— Attendez, Milly ! dit la voix.

Il sembla à la jeune fille qu'approchait un bruit de pas, puis quelque chose comme une porte battit. Elle entendit une exclamation joyeuse et, aussitôt, la voix de l'homme venu de la nuit dit avec émotion :

— Allez... elle est au téléphone... mais ne dites pas plus qu'il ne faut.

A ce moment, le tic-tac de la montre s'éloigna et fut remplacé par le frôlement d'une main pressée, s'emparant de l'écouteur.

— Milly ! dit une autre voix.

— Qui... qui est là ? cria la jeune fille, prise soudain d'un violent tremblement.

— Mon petit démon blond !

Miss Alsworth poussa un grand cri.

— Oh... ne vous jouez pas de moi... dites que je ne rêve pas...

— Non, mon ange-démon, Milly chérie, c'est bien moi. Je vous reverrai bientôt, vous êtes en sécurité et moi un peu moins, mais tout finira par s'arranger ! Je dois m'éloigner à présent. Courage, ma belle et chère petite !

— *Daddy* ! cria Milly.

Le téléphone était redevenu muet.

Mais Milly savait que ce n'était pas du fin fond de l'Australie qu'on venait de lui parler mais de l'étrange chambre qui devait, malgré son mystère, être proche d'elle, et l'homme qui venait de lui murmurer des mots de tendresse et d'encouragement, c'était Gabriel Alsworth, son père !

*

Il est temps maintenant de suivre Tom Wills dans ses pérégrinations nouvelles.

Mr. Small se présenta à lui en faisant une large grimace imbécile.

Tom Wills le regarda avec un mépris amusé, se disant que c'était là un bien piètre collaborateur qu'on lui offrait.

Small, qui pouvait avoir tout au plus une quarantaine d'années, bien que la misère semblât l'avoir vieilli davantage, se tenait debout devant lui, se dandinant comme une oie, et ne sachant quoi faire de ses longues pattes simiesques.

A plusieurs reprises, il répéta le nom de Billy Sweet, comme s'il voulait se le graver au plus profond de la mémoire, tout en reluquant d'un air avide les restes du repas sur la table.

— Lucky Small, dit sévèrement Mrs. Booth, n'oubliez pas que vous allez vous trouver en compagnie d'un gentleman.

— Oh là là, répondit Small, tandis qu'un rire immense fendait sa figure niaise... oh là là, je suis très content, bonne Mrs. Booth, car un gentleman est toujours disposé à payer un verre à un autre.

— Ce qui vous démontre, Billy Sweet, ricana Mrs. Booth, que Lucky Small se croit un vrai gentleman.

» Lucky, continua-t-elle en reprenant une mine plus grave, Lucky, vous vous rappelez bien la petite dame de l'autre jour, n'est-il pas vrai ?

— Celle qui tape comme une sourde sur sa machine à écrire, sans jamais arriver à la casser... pourquoi n'emploie-t-elle pas un marteau ? Moi, je me servais d'un marteau et je casserais la machine en moins de cinq minutes.

— Ne faites pas l'idiot, Lucky ! gronda Mrs. Booth. Quand vous le voulez, vous êtes un garçon bien raisonnable et malin comme un singe.

— Comme un singe ! répéta orgueilleusement le simple d'esprit, elle a dit malin comme un singe ! Cela, c'est vrai, et la petite dame qui a essayé de me semer l'apprendra bientôt, que je suis un malin ! Car je sais où elle perche !

Mr. Frazer secoua la tête et s'adressa à Tom Wills.

— Lucky est plein de bonne volonté, dit-il, mais il se trompe quand il prétend savoir où la petite dame perche, comme il dit.

— Quelle petite dame ? demanda Tom Wills avec un étonnement sincère, car c'était la première fois qu'il entendait parler d'un rôle féminin dans l'étrange comédie dont il était devenu acteur lui-même.

— Heu... une coquine, la fille d'un voleur. Elle est, j'en suis certain, de connivence avec le fameux Bob Miles.

— Par conséquent, émit sentencieusement l'élève de Harry Dickson, cherchons la femme !

— Vous pourriez avoir raison, mon bon ami, ricana Mr. Frazer. Figurez-vous que Lucky Small avait été désigné pour surveiller cette demoiselle, et, un jour, il dut la prendre en filature. La belle s'en aperçut et le sema... du moins, elle crut le faire, mais Lucky est moins bête qu'il ne paraît...

— Moins bête qu'il ne paraît ! répéta Lucky Small, au comble de la fierté.

— ... et il rattrapa gentiment la dame de nos pensées. Mais à cela se bornent ses services, jamais nous ne pourrions confier à ce brave garçon une mission aussi délicate que celle qui vous échoit aujourd'hui, Billy Sweet. Laissez-vous conduire par Small et pour le reste, on compte sur vous.

Là-dessus, Mr. Frazer se leva et donna congé à ses deux collaborateurs.

En quittant la maison-caserne, Tom Wills se sentit un peu désespéré.

Au fond, son maître ne lui avait confié aucune mission définie, et il ne comprenait pas la portée de leur surveillance de la nuit passée, ni ce qu'il entreprenait en ce moment. Tout en marchant aux côtés de Lucky Small, il décida de s'abandonner à sa chance et à son étoile. Ils suivaient les quais assombris des Millwall Docks, quand Small lui dit :

— Billy Sweet, où allez-vous m'offrir un verre ?

— Si l'on travaillait d'abord ? proposa Tom.

— Il n'y a pas moyen, répliqua le grand dadais, fait trop noir !

— Allons donc, rien ne vaut l'obscurité pour faire du bon boulot !

— On n'y verrait pas clair, répliqua Small d'un ton décisif, et il prit délibérément le chemin d'une taverne de mariniers, dont les vitres basses rougeoyaient dans la nuit.

Le jeune homme dut faire contre mauvaise fortune bon cœur et s'attabler devant d'horribles consommations que Small semblait pourtant trouver délicieuses.

Quand sonna l'heure de la fermeture de police et que le tavernier les mit sans grande politesse à la porte de ce coupe-gorge, Small déclara qu'il connaissait une maison honorable où les gentlemen pouvaient se rafraîchir sans crainte d'être jetés à la rue.

— Et le boulot ? s'impativa Tom Wills.

— Encore trop sombre, déclara Lucky Small, en se mettant à marcher à grandes enjambées.

A la hauteur des West-Indias Docks, Small héla le passeur d'eau dont la gabare fait jour et nuit le service entre les deux rives de la Tamise ; puis, tournant résolument le dos à Limehouse Reach, les deux compagnons se mirent à avancer d'un bon pas à travers le labyrinthe des docks et des bassins maritimes.

Tom sentait la fatigue s'emparer lentement de lui, alors que son comparse restait frais et dispos ; ce dernier n'était certes pas une joyeuse compagnie, car, pour toute conversation, il n'émettait que des murmures indistincts, riait tout seul aux étoiles ou entonnait une petite chanson vulgaire.

Enfin, après avoir repassé le fleuve à London Bridge, Small fit halte dans Lower Thames et s'engouffra dans un étroit corridor ténébreux, au fond duquel luisait un lumignon fumeux.

Bientôt, Tom se trouva dans une arrière-salle de bar, remplie d'un monde interlope, où Small se remit à boire avec avidité tout ce que son nouvel ami voulait bien lui offrir.

Tout à coup, au milieu d'une libation, Tom Wills eut l'impression d'être observé d'une manière des plus aiguës, il sentit sur ses épaules le poids d'un regard.

Il laissa tomber la cigarette qu'il fumait et, en se baissant pour ramasser le mégot, il tourna vivement la tête vers l'endroit d'où était partie l'onde hypnotique dont les effluves le frappaient.

Il ne vit que des faces enluminées d'ivrognes et de pâles visages de voyous ; pourtant, le regard était là... il le sentait plus fort que jamais et puis, il le reçut en plein dans les yeux. Il en ressentit comme un choc électrique. Ce regard d'acier bleu appartenait à un homme qui venait d'entrer et avançait une main tremblante vers le verre d'alcool que le barman lui versait sur le zinc du comptoir.

L'homme était hideux à voir : une personnification des sept péchés capitaux, aurait dit un humoriste. Sale, déguenillé, portant un vieux costume de matelot, trop large pour ses membres, il tanguait sous l'emprise d'une ivresse formidable.

Mais Tom Wills avait reconnu le regard terrible entre tous : c'était celui de l'homme dont on ne prononçait pas le nom en

Angleterre.

Quand il eut avalé son verre d'un trait, il jeta une pièce de monnaie au serveur et repartit sans tourner la tête.

Mais son regard s'était vrillé comme une pointe d'acier dans le cerveau de Tom Wills, et il fut content de retrouver devant lui la stupide face hilare de Lucky Small, pour pouvoir oublier les terribles yeux bleus.

Au-dessus de la table où ils avaient pris place, une petite fenêtre grillagée s'incrustait dans la muraille. Tom vit une clarté terne s'allumer derrière les vitres crasseuses, et Lucky dut l'apercevoir comme lui, car il se leva en grommelant :

— On va voir clair à présent !

Donc, Small ne voulait « travailler » que le jour.

Une fois dans la rue, ce dernier demanda, d'un ton beaucoup plus net qu'on n'aurait pu l'attendre d'un homme lesté d'une telle quantité d'ale et de brandy :

— Billy Sweet, reconnaissez-vous facilement Bob Miles ?

— Bob Miles... ah oui, il faut que je me familiarise encore avec ce nom, vous voulez dire, le numéro... peu importe, eh oui, je le reconnaîtrais à une lieue !

— Bon, répondit Small, il n'en faut pas tant !

Il marchait à présent d'une allure décidée, comme un homme pressé d'arriver à destination.

Le jour montait derrière les hautes façades d'Upper Thames, un jour qui s'annonçait radieux ; dans des colombiers proches, des pigeons s'ébrouaient et les premiers moineaux cherchaient déjà leur déjeuner de miettes et de crottin entre les pavés.

Small tourna le coin de la brève Bread Street, encore complètement déserte, et monta les marches d'une vieille maison délabrée.

— Je crois qu'il sera inutile de sonner, dit Tom Wills, la maison est vide, regardez l'écriteau jaune.

— On sera d'autant moins dérangé, ricana Small en introduisant une clé dans la serrure.

Le grand dadais monta quatre à quatre un escalier poussiéreux, franchit les différents paliers, pour aboutir enfin à un galetas des combles, éclairé par une unique lucarne.

Immédiatement, il prit position devant celle-ci et laissa errer ses regards sur les cours et jardins des maisons avoisinantes.

— Vous connaissez Londres ? demanda-t-il à Tom Wills.

— Nature, je suis né à Wapping !

— Les maisons dont on voit d'ici les arrière-façades... dans quelle rue donnent-elles ?

Tom Wills réfléchit.

— Le quartier ne m'est pas des plus familiers, mais j'oserais parier une pinte de stout que c'est dans Fridays Street, déclara-t-il à la fin.

— Et vous auriez gagné, Mr. Billy Sweet. Voulez-vous regarder cette fenêtre dont les stores sont encore baissés, mais qui ne tarderont pas à se lever, comme ils le font presque toujours à heure fixe.

Lucky Small parlait d'une façon posée qui étonna quelque peu le jeune détective, mais il se rendit à son désir et se mit à observer la fenêtre.

Lucky avait été bon prophète ; Tom Wills était à peine de quelques minutes en observation que le store fut relevé et la fenêtre ouverte ; un homme en pyjama se pencha au-dehors, pour respirer l'air pur du matin.

— Le reconnaissez-vous ? murmura Small, est-ce bien lui ?

Oui, Tom le reconnaissait, c'était bien Bob Miles, l'homme à la joue balafrée, et il n'avait aucune raison pour le cacher à son compagnon.

— C'est bien lui !

— Vous en êtes certain ?

— Absolument...

Il avait à peine parlé, qu'il se sentit ceinturé par des bras robustes, jeté sur le plancher et manié comme un vulgaire paquet.

— Small, rugit-il, êtes-vous fou ?

— Vous l'êtes autrement plus que moi, d'avoir mis votre nez dans des affaires qui ne vous regardaient en rien, jeune flic, ricana Small en finissant de le ficeler. J'espère que je ne vous ai pas trop serré, Mr. Tom Wills ?

Tom lui jeta un regard où se mêlaient le désespoir, la honte et la fureur.

— Si jamais je vous repince, Small !

— Appelez-moi capitaine, voulez-vous, Mr. Wills, capitaine Guido Mostar, du service d'espionnage colonial portugais ; je n'ai aucune raison de vous cacher mes noms et titres, puisque vous serez mort d'ici un quart d'heure, et je n'aimerais pas vous laisser l'impression d'avoir été mis à mort par un simple d'esprit du nom de Lucky Small. Je suis certain que vous êtes sensible à cette politesse.

Toute l'attitude de Lucky Small s'était modifiée, son air niais avait fait place à une expression grave, décidée et surtout cruelle ; pourtant, Tom crut lire le souci dans ses yeux.

— Mr. Wills, dit-il tout à coup, il y a peut-être moyen de s'entendre. Si vous voulez me donner votre parole d'honneur de rester ici pendant vingt-quatre heures sans vous enfuir, sans donner l'alarme, je pourrais, sous certaines conditions, vous laisser en vie.

— Je puis toujours les écouter, répondit Tom Wills.

— Où sont les papiers de Frazer ?

— Les papiers de Frazer ? Que voulez-vous dire ?

— Ne faites pas l'innocent ! Hier soir, des papiers qui ont pour moi une réelle importance et qui n'en ont ni pour vous ni pour votre maître, Mr. Dickson, ont été enlevés au nez et à la barbe de cet idiot de Frazer. Je sais fort bien tout ce qui s'est passé alors, et ce n'est pas Tiger Brand ou Bob Miles qui a pu les enlever.

— Qui aurait pu le faire, alors ? s'écria Tom, sincèrement étonné.

Guido Mastar se mit à rire.

— Qui d'autre que ce gros malin de Harry Dickson ! répondit-il. Eh bien, êtes-vous décidé à me dire ce qu'il en a fait ?

Tom lui jeta un regard de dédain.

— A vrai dire, je n'en sais rien, mais supposez que je le sache, me croyez-vous assez lâche pour vous le dire ?

Mostar le regarda longuement.

— Oui, dit-il lentement, je vous crois... Vous ne devez rien savoir. Harry Dickson a dû jouer seul la partie et je comprends pourquoi. Je crois que le plus dur châtiment que l'on pourrait réserver à ce maître, c'est de lui enlever son élève. Je regrette, Mr. Wills... j'aurais préféré m'arranger autrement.

Il se dirigea vers un coin du galetas, y remua quelques vieilles hardes et en retira un petit appareil téléphonique, qu'il brancha habilement sur les fils passant au ras de la toiture.

Quand cela fut fait, Tom le vit former un numéro au mignon rotary et attendre.

Bientôt, le glapisement d'une voix lointaine retentit dans l'appareil.

— C'est vous, Frazer ? Bon, écoutez bien ce que je vous dis, et ne perdez pas un moment. Votre Billy Sweet est en effet le jeune Tom Wills et vos bons yeux méritent une prime pour l'avoir reconnu sous son excellent déguisement.

» Il ne sait rien, mais il a reconnu Tiger Brand, cela ne laisse aucun doute.

» Dans cinq minutes, on pourra rayer le compagnon de Harry Dickson du monde des vivants. Montez maintenant dans ma chambre et prenez l'enveloppe qui se trouve derrière la glace de la cheminée, mes instructions s'y trouvent consignées, suivez-les à la lettre, et surtout, ne perdez pas une seconde : où se trouve Tom Wills, Harry Dickson pourrait n'être pas loin.

Il déposa l'appareil téléphonique et se retourna vers son prisonnier.

— Dans deux heures, j'aurai quitté Londres et aujourd'hui même l'Angleterre, dit-il. Si vous avez une dernière recommandation à

faire, même à votre maître, je la transmettrai fidèlement dès que j'aurai franchi la frontière.

Il tira de sa poche un long poignard en acier bleui.

— Eh bien, Mr. Wills ?

Tom ne répondit pas ; il ferma les yeux, attendant la mort.

Il entendit Guido Mostar s'approcher, et puis... le coup final tardant à venir, il rouvrit les yeux.

Guido Mostar était à deux pas de lui, le bras levé, mais les traits révoltés par une terreur indicible.

Autant que le lui permettaient ses liens, Tom fit un mouvement de côté et vit un revolver braqué sur son agresseur.

Vivement, ses regards remontèrent le long d'une main gantée de noir, d'un bras noir, et rencontrèrent un visage souillé et hideux, dans lequel luisait des yeux qu'on se rappelait à jamais, quand on les avait aperçus une fois : les terribles yeux bleus de l'homme dont on ne prononçait jamais le nom en Angleterre.

Guido Mostar semblait vouloir s'arracher à l'effroyable charme de ce regard de tigre, comme l'oisillon essaie de se soustraire à la fascinante prunelle du serpent ; il essaya de faire un pas en avant.

Le revolver émit un craquement bref, comme une étincelle électrique, et une petite flamme fusa.

L'espion tomba la face contre le sol, le crâne traversé de part en part par la balle.

Et le mystérieux justicier partit comme s'il n'avait pas même aperçu Tom Wills, ficelé comme un filet de Saxe, honteux, effrayé et le cœur inondé de joie de se sentir encore en vie.

6. Le fumoir réapparaît

Milly passa une nuit orageuse, en proie à de tumultueuses pensées.

Mais une chose prévalait au milieu de ce chaos mental : son père lui avait parlé, son père n'était plus au pénitencier de Dartmoor, il était même à ses côtés. Il fallait coûte que coûte qu'elle arrivât à débrouiller le mystère du fumoir disparu.

L'aube était venue et elle entendit sonner une heure matinale.

A l'étage, elle perçut un bruit d'eau courante, puis les pas lourds de Sam. Elle l'entendit fourrager quelque temps dans la cuisine des sous-sols, remonter dans le hall, puis quitter la maison pour aller aux provisions comme tous les jours.

Vivement, elle se revêtit d'un tea-gown, chaussa des sandales de cuir bleu et descendit à son tour.

Dans le vestibule, elle respira un léger parfum de tabac ; elle en conclut que le mystérieux fumoir avait dû reprendre passagèrement contact avec la salle à manger et s'y rendit.

Elle marchait sur la pointe des pieds, comme dans la crainte d'effrayer une présence inconnue et, brusquement, ouvrit la porte de la pièce.

Un léger cri retentit, et elle vit devant elle son énigmatique protecteur, Tiger Brand, mais du fumoir, il n'y avait pas trace.

L'homme était en pyjama de soie noire et semblait confus.

— Je vous en prie, Miss Milly, supplia-t-il, retirez-vous...

— Pas avant d'avoir échangé quelques mots avec vous, répliqua-t-elle avec décision. J'ai droit à des éclaircissements. C'est vous qui m'avez mise en communication avec mon père, hier soir. Où est-il ?

Tiger Brand haussa les épaules et soudain, devant sa mine penaude, Milly se sentit toute désemparée. Elle le reconnaissait bien, avec sa tignasse rousse et sa joue balafmée, et pourtant quelque chose manquait à son regard, à toute son attitude. Elle ne pouvait retrouver en lui l'homme qui avait échappé sous ses yeux aux gens de la Meat Co, qui lui avait parlé dans l'ombre et qui s'était joué de Mr. Carston et de ses amis.

— Mon père a-t-il été libéré ? s'enquit-elle.

— Il est en liberté, répondit l'homme.

— Vous ne répondez pas exactement à ma question, sir, dit-elle

avec véhémence. S'est-il évadé de Dartmoor ?

— Non, fut la réponse nette. Mais je ne vous en dirai pas davantage.

— Je le veux ! s'écria-t-elle, devenant agressive.

Elle s'attendait à une réplique sarcastique de la part du bandit énigmatique, et fut légèrement déçue en le voyant hésiter.

— Parlez, sir, insista-t-elle, sentant qu'elle gagnait la partie.

— Il a été libéré, dit-il lentement, pas officiellement, mais cela ne tardera guère. Ayez confiance.

A ce moment, une clé grinça dans la serrure et la porte de la rue s'ouvrit.

— Sam revient ! s'écria Milly, rougissante, et elle s'élança vers la porte du salon, espérant regagner sa chambre sans être vue.

Mais elle fit un bond en arrière en poussant un grand cri d'effroi, auquel répondit aussitôt une clameur furieuse de Tiger Brand.

Deux revolvers se tenaient braqués sur eux et, sarcastiques et menaçants, avançaient Frazer, Mr. Carston et un troisième personnage dans lequel Milly reconnut Mr. Greggson, l'ancien patron de son père.

— Enfin, Miles, nous vous tenons ! ricana Mr. Frazer. Nous allons parler un peu, mais avant tout, rendez-moi les papiers que vous m'avez volé, sale bandit !

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, répondit Miles.

Et, de nouveau, Milly se sentit déçue de l'attitude de Tiger Brand, car dans ses yeux ne se lisaient ni rage ni révolte, mais la crainte et la tristesse.

— Mr. Greggson, et vous, Mr. Carston, ordonna Frazer, nous n'avons pas de temps à perdre, cette jeune dame est tellement jolie qu'elle doit avoir une grande valeur aux yeux de ce cher Tiger Brand... un bien petit tigre, avouons-le, quand il se trouve à trois pas d'un revolver.

Milly se sentit saisir, jeter sur une chaise et ligoter en un tournemain par Greggson ; tandis que Tiger Brand, tenu en respect par le revolver de Frazer, subissait le même sort par les mains habiles de Mr. Carston.

— Tiger Brand ! clama Frazer avec un rire cruel, quand il vit que ses ordres avaient été exécutés selon ses désirs, regardez les beaux yeux bleus de cette douce Milly et dites-vous bien que vous les voyez pour la dernière fois. Nous allons les priver à jamais de la clarté du jour.

Il tira de sa poche une longue aiguille d'acier qu'il approcha du front de la jeune fille.

— On vous donne exactement trois minutes pour vous décider, Tiger Brand, et ce temps écoulé, cette aiguille plongera dans l'œil gauche de la demoiselle...

Le prisonnier émit un gémissement plaintif.

— Je ne sais rien !

— Une minute s'est écoulée, annonça Mr. Carston qui tenait les yeux fixés sur son chronomètre.

— Petit entêté, glapit Frazer, vous ne vous déciderez sans doute que lorsque vous aurez devant vous une beauté éborgnée.

— Deux minutes ! dit Mr. Carston.

— Tiger Brand ! s'écria Milly.

Il leva vers elle des yeux remplis de larmes.

— Pardonnez-moi, miss..., murmura-t-il.

Quoi ? C'était là tout ce que le formidable bandit avait à lui dire, au moment où le plus effroyable des supplices l'attendait ?

Quelque chose se brisa dans son cœur...

— Trois ! cria Carston en remettant sa montre en poche.

Frazer leva l'aiguille...

Mais à ce moment, une sensation étrange, indescriptible, s'empara de la jeune fille. Elle sentit Tiger Brand près d'elle... tout près... il était partout, autour d'elle. Elle le voyait pourtant assis en face d'elle, lié à sa chaise, la tête baissée, n'osant lever les yeux sur elle, et pourtant, elle le savait ailleurs, proche, derrière elle, de côté...

Sans doute la folie s'emparait-elle déjà de son cerveau.

— Ne faites plus un mouvement, Frazer, ou vous êtes un homme mort !

Milly cria... c'était Tiger Brand qui venait de parler, cette voix glacée, presque triste et pourtant formidable, était celle de l'homme surgi brusquement devant elle dans la nuit de tempête, et pourtant Tiger Brand n'avait pas ouvert la bouche.

Elle osa glisser un regard de côté, peut-être pour ne plus voir l'aiguille qui s'approchait, mais alors, elle vit...

Frazer se tenait près du mur... et pourtant, comme si elle avait jailli hors de ce mur, une main était posée sur le poignet du gros homme et le tordait avec une force terrible.

Brusquement, Milly jeta la tête de côté.

Il n'y avait plus de mur là... mais le fumoir, et là se tenait Tiger Brand, les yeux brûlants de fureur.

Tiger Brand était assis en face d'elle... et Tiger Brand était dans le fumoir, tordant la main de Frazer.

Soudain, ce dernier poussa un grand cri de souffrance et un bruit sec se fit entendre... l'aiguille tomba et le poignet du misérable se cassa comme verre.

Au même instant, le fumoir se peupla.

Un homme sauta sur Greggson et le frappa au visage.

— Alsworth ! hurla Greggson, ne me faites pas de mal... je dirai tout !

— Je me rends, pleurnicha Mr. Carston en jetant son revolver sur le plancher, c'est Frazer qui est le plus coupable, après tout.

Frazer soutenait sa main brisée en faisant force grimaces.

— Vous êtes tous des bandits ! finit-il par dire.

Mais ses yeux s'agrandirent soudain et une teinte terreuse envahit son visage.

— Nous sommes perdus ! hoqueta-t-il.

— Dites plutôt que vous serez bientôt pendus tous les trois, dit une autre voix, et Milly vit un gentleman complètement vêtu de noir, qui cachait le bas de son visage sous un épais foulard sombre, mais dont les yeux brillaient d'un effroyable feu vert.

— Vous semblez me connaître un peu, Frazer, dit-il, bien que l'on ne prononce jamais mon nom en Angleterre ; mais vous devez savoir que si l'homme de Downing Street, le chef de l'Intelligence Service d'Angleterre, dit que vous serez pendu d'ici vingt-quatre heures, vous ne vivrez pas une heure de plus.

Il se tourna vers la porte.

— Capitaine Winter, faites votre devoir !

Et ce fut Sam qui entra, mais il était revêtu d'un magnifique uniforme d'officier de police et brandissait une série de cabriolets.

— Faites en sorte que ces trois coquins ne fassent pas de bruit, ordonna l'homme aux yeux d'acier.

Sam s'inclina, passa le cabriolet aux mains des trois hommes médusés et, de trois formidables coups de poing sur le crâne, les fit rouler knock-out sur le sol.

— Déliez mademoiselle et monsieur, dit le chef, et il s'en alla sans ajouter un mot.

L'instant d'après, Milly était dans les bras de son père.

Mais quand les premières effusions furent terminées, la jeune fille s'écria :

— Tiger Brand, expliquez-moi...

— Il n'y a plus de Tiger Brand, répondit tristement l'homme qui venait d'être libéré de ses liens, mais seulement Bob Miles, un pauvre bougre...

Mais ce n'était pas à lui que Millicent s'adressait, mais à l'autre...

Et voici qu'elle poussa un gémissement de stupeur et de chagrin.

Il n'y avait plus d'autre Tiger Brand, mais un gentleman au visage souriant qui se frottait le visage d'où s'enlevaient de larges traces de maquillage.

Elle reconnut Harry Dickson.

Une demi-heure plus tard, un autre gentleman fit son entrée dans le fumoir où Harry Dickson, Mr. Alsworth, Milly, et Bob Miles se tenaient réunis.

— Voici mon élève Tom Wills qui revient d'une pénible aventure, dit le détective, et je n'attendais que son retour pour lever le dernier voile qui couvre encore cette mystérieuse affaire.

» D'abord, je vous présente la maison de Friday Street ; c'est une de mes retraites favorites. Elle communique avec une maison dans une rue voisine et, à l'aide d'un excellent appareil hydraulique, on peut faire disparaître en un clin d'œil leur muraille séparatrice. Cela vous expliquera l'apparition et la disparition du fumoir, Miss Millicent, en même temps que vous comprendrez que de cette façon, on chercherait en vain un passage secret entre les deux.

» Maintenant, nous en venons à la ligue criminelle Frazer & Co. J'explique Co par Carston de la Meat Co, Greggson le constructeur et la banque Seal comme bailleur de fonds. Les usines susmentionnées sont des usines truquées où en réalité se fabriquent des armes et des munitions.

» Frazer et ses amis avaient passé un contrat avec un certain Guido Mostar, espion portugais. Voulez-vous me passer cet atlas, Tom ?

» Voici la carte du grand empire colonial anglais de l'Hindoustan ; remarquez cette petite enclave portugaise qui a nom Goa. Un sale trou, allant à l'abandon. Mais de là sont parties des armes et des munitions sans nombre pour fomenter de sanglantes révoltes à l'intérieur de nos possessions. Ah, les sieurs Frazer, Carston, Greggson et Seal ont déjà des milliers de morts sur la conscience, des milliers de braves soldats coloniaux.

» Ce n'est pas mon intention de dévoiler ici quelle puissance sourdement ennemie de l'Angleterre foment ces révoltés. Downing Street et le haut fonctionnaire que vous venez de voir en savent long à ce sujet.

» Or, deux hommes avaient eu vent de ces manœuvres : Mr. Alsworth, ingénieur aux ateliers de construction Greggson, et Bob Miles, contremaître chez Frazer. Leurs patrons eurent des soupçons, mais n'osèrent s'en débarrasser en les tuant. Sachant qu'ils manquaient de preuves réelles, ils se contentèrent de les vouer au déshonneur.

» Intervint Harry Dickson... il avait compris que ces deux hommes se taisaient. Alsworth parce qu'il craignait pour sa fille, Miles parce qu'il espérait se venger personnellement lors de sa libération.

» Alsworth avait raison, car Frazer avait astucieusement attiré Miss Milly dans son entourage, et la gardait à vue chez Mrs. Booth,

une mégère à sa solde qui est sous les verrous à cette heure.

» Je ne pouvais me servir de Miles, c'est un garçon intelligent, mais il manque de volonté dans l'action ; pourtant, j'avais besoin de lui. Grâce à l'appui de Downing Street, je parvins à le faire évader. Mais je remplaçai sa prison par une autre, bien plus douce, dans Friday Street, et je pris sa place en me faisant sa tête, chose qui me réussit assez bien.

» Le véritable Tiger Brand était donc Harry Dickson qui cambriola tour à tour la banque Seal, d'où il enleva quelques ballots de dollars qui devaient servir à subventionner les usines d'armes clandestines, et ces usines mêmes, pour y chercher les preuves qu'il voulait.

» Il y réussit. Mais les industriels félons étaient surveillés étroitement, notamment par un des meilleurs espions coloniaux qui fût jamais, le capitaine Guido Mostar, Portugais d'occasion, mais appartenant de fait à une toute autre nationalité.

» Mostar venait de remettre des documents importants à Frazer... et ce fut Harry Dickson qui les enleva sous le nez du gros industriel.

» C'était plus qu'il ne nous en fallait. La trahison de ces hommes allait éclater au grand jour. Nous avons voulu que Mr. Alsworth fût là, à l'heure de la victoire ; Downing Street obtint sans peine sa libération immédiate, bien que tenue provisoirement secrète.

» Il fallait pourtant nous défier de Guido Mostar... je n'eus malheureusement pas l'occasion de mettre mon élève Tom Wills au courant de toute l'affaire, car j'avais été obligé, ce que l'on conçoit aisément, de garder un secret rigoureux sur ordre de Downing Street. Je ne pus que détacher Tom auprès de lui, malgré les risques évidents que cette mission comportait.

— Mr. Tiger... pardon, Mr. Dickson, intervint Millicent, votre étrange apparition semi-aérienne de l'autre soir, était-elle due uniquement au hasard ?

— Euh..., fit le détective, peut-être bien ! Je dois certes beaucoup à ma bonne étoile dans ce jeu, mais il faut admettre que j'ai quelque peu forcé le hasard.

» Il était important pour moi de savoir comment les bandits allaient se comporter envers vous après mon escapade. Comme je prévoyais qu'ils n'auraient pas été longtemps dupes de ma manœuvre, j'ai préféré vous enlever car, dans leurs mains, vous étiez un trop bel otage.

On frappa à la porte : c'était Sam, ou plutôt le capitaine Winter ; il tendit un papier à Harry Dickson.

Celui-ci resta quelque temps silencieux.

— Il avait dit vingt-quatre heures, murmura-t-il. Il en a mis à

peine deux...

— A quoi faire ? demanda étourdiment Tom Wills.

— Carston, Greggson et Frazer ont été conduits au Tower et exécutés, répondit Harry Dickson à voix basse. Les directeurs de la banque Seal sont sous les verrous et s'en tireront, je crois, avec la perpétuité, ainsi que Mrs. Booth.

Epilogue

L'affaire aurait pu prendre des proportions énormes, mais Downing Street aime conserver le silence sur les choses de ce genre.

Les usines de la Meat Co et de Frazer et Modaf, passèrent en d'autres mains, tandis que celle des constructions Greggson disparut. La banque Seal ferma ses guichets.

En petit comité, Harry Dickson aimait raconter au prix de quels périls il avait effectué les divers sabotages qui empêchèrent les contrebandiers d'expédier leurs armes, en attendant qu'il fût parvenu à réunir les preuves nécessaires pour les confondre.

Les insurrections cessèrent et la nation coupable accepta la leçon et se tint coite.

Un jour, Tom Wills dit brusquement à son maître :

— Ce qui m'étonne, c'est que Miss Alsworth et Bob Miles n'aient pas encore publié leurs bans de mariage.

Il était assis à la table de thé matinal, et Harry Dickson déposa sa serviette et se leva, prétextant un oubli, pour se retirer dans son cabinet de travail.

— Pas causant, le maître, quand on aborde ce sujet, murmura Tom, songeur.

Seul dans son cabinet de travail, le détective relisait une lettre.

Mon cher Tiger Brand,

Je ne puis vous appeler que de ce nom, pardonnez-moi...

J'ai devant moi des portraits de Harry Dickson et j'essaye, par la plume et le pinceau, de transformer leurs visages en celui qui m'apparut un soir.

Je n'y réussis pas, je n'y réussirai jamais...

Vous dites que je fais le malheur d'un homme... et je suis bien triste, parce que c'est vous qui me le reprochez.

Bob Miles est un excellent garçon, il est en ce moment ingénieur adjoint dans les fonderies où mon père est ingénieur.

Il m'aime, c'est vrai... mais ce n'est pas Bob Miles que j'aime, mais Tiger Brand.

Or, Tiger Brand n'est plus...

Pourquoi l'avoir tué, Mr. Dickson ?

Je suppose qu'il a dû découvrir mon secret, car, après avoir demandé ma main et après le refus attristé qu'il a essuyé de ma part, il n'a

plus insisté. Il est jeune, il est beau, intelligent, sa carrière s'annonce brillante, il a tout en main pour construire son propre bonheur.

Je suis repassée l'autre jour par la maison de Mrs. Booth... le tuyau de fonte y est toujours. Je l'ai caressé, et comme personne ne me voyait, j'y ai longuement posé les lèvres.

Comprenez-vous, Tiger Brand ? Oui, vous le faites, puisque vous êtes Harry Dickson et que vous comprenez tout, même un cœur de femme.

Je vous ai tout dit maintenant, et vous sentirez qu'il ne faut plus insister pour que je devienne la femme du pauvre Bob Miles.

Je garde dans un tiroir secret qui ne s'ouvre que pour moi, un affreux petit chapeau, un châle et une vieille jupe... trésors adorables !

Ils prennent désormais place dans un rêve qui ne sera jamais qu'un rêve.

Adieu, Tiger Brand !

Milly.

Harry Dickson regarda les flammes qui dansaient dans le foyer.

Il se sentit soudain très seul et très vieux.

Il pensa à des aventures lointaines et revit une image du passé lui sourire tristement.

— Minerva Campbell, murmura-t-il⁽¹⁾.

Puis, il se leva.

— Au travail... Il n'y a que le travail pour oublier certaines choses ! Tom, cria-t-il de loin, consultez l'indicateur, nous partons ce soir pour le continent.

— Chic ! répondit Tom en s'affairant.

Harry Dickson reprit la lettre et la tendit aux flammes du foyer.

Le papier se fripa, s'enflamma, se transforma en cendres.

— Il y a un train dans une heure pour Douvres ! cria Tom Wills.

— Je viens ! répondit le détective.

Tom vit une telle détresse sur son visage, qu'il ne trouva rien à lui dire et qu'il se mit silencieusement à boucler les lourdes valises de voyage.

LA MITRAILLEUSE MUSGRAVE^{2}

1. Une rencontre dans le noir

Maple Ascroft prit par Lambs Conduit pour rentrer chez lui dans Gray Inn Road, car le fog commençait à enfumer les rues de Londres.

Il avait passé la soirée dans un petit théâtre de Drury Lane où l'on donnait une revue de fin d'année et se sentait joyeux et insouciant. Il sifflotait même un « gig » qui avait obtenu un bruyant succès.

Arrivé à hauteur de l'impasse du Chapel, il entendit comme un coup d'archet fort aigu, qui lui fit ressentir une impression désagréable. En même temps un bout de plâtre sauta à un pied de son visage du mur voisin.

Ascroft se retourna, étonné, mais ne vit que la rue déserte, dont les formes s'estompaient déjà dans le brouillard nocturne.

Au même instant, une épiluchure d'orange lui sauva la vie : il glissa et faillit tomber, mais en parant la chute, il avait baissé la tête. Un autre coup d'archet vibra et le bord de son feutre reçut une chiquenaude.

Alors il comprit qu'à deux reprises on venait de tirer sur lui et que, sans sa glissade providentielle, la seconde balle l'aurait atteint en plein crâne. A deux pas de lui, l'impasse du Chapel bâillait, noire et vide. Ascroft ne fit qu'un bond pour s'y engouffrer et se mit à courir.

Mais l'impasse était sombre et tortueuse, le jeune homme eut tôt fait de se perdre dans un dédale de couloirs, de courettes moussues et de *slops* sans habitants. Haletant, il s'arrêta, essayant de chercher une direction précise ; il lui sembla entendre des pas derrière lui et, pris de frayeur, courut vers un vieil hangar en ruines dont la porte s'ouvrit sous sa poussée.

Il était entouré d'épaisses ténèbres, mais sa main touchait une rampe d'escalier dans l'ombre. La peur aidant, il monta sans réfléchir des marches branlantes. Quand il se sentit arrivé au haut de l'escalier, foulant un plancher vermoulu et sonore, il fit halte pour de bon, déplorant amèrement de n'être muni d'aucune arme pour se défendre convenablement.

Il resta pendant de longues minutes à l'écoute, mais ne perçut plus le bruit de pas qui l'avait plongé dans les terreurs de la fuite.

Un peu rassuré, il rassembla ses idées, se demandant ce qui lui arrivait.

Il avait vingt-cinq ans et était employé chez Freystone & Sons,

dans la City, à deux livres par semaine. Il vivait seul dans les chambres louées au mois dans Gray Inn Road, n'avait pas beaucoup d'amis et certainement pas d'ennemis. Qui pouvait avoir un intérêt quelconque à le faire disparaître, par un moyen aussi expéditif ?

Ce ne pouvait être une agression banale, ayant pour but de le spolier de son maigre avoir, car les balles avaient été tirées de loin, alors qu'une agression nocturne se perpète toujours à bout portant.

Il en était à ces réflexions désespérées, quand soudain, il eut de nouvelles raisons pour s'effrayer et bien plus fort que jamais.

Brusquement, une violente lumière le frappa en plein visage et, au centre du cône brillant, il vit un revolver braqué sur lui.

— Grâce ! râla-t-il en levant les mains.

Il entendit un oh ! étonné, puis le revolver disparut lentement.

— Vous pouvez baisser vos mains, monsieur, dit une voix polie, il y a certainement maldonne.

— Que me voulez-vous ? supplia Maple Ascroft, et pourquoi vouloir me tuer ?

— Mais je ne veux pas vous tuer ! répondit la voix.

&MDASH; Et pourtant vous avez tiré sur moi à deux reprises, riposta le jeune homme avec amertume, et votre dernière balle m'a manqué de bien peu.

— Je n'ai pas tiré sur vous, fit la singulière réponse, mais je commence néanmoins à comprendre pourquoi quelqu'un d'autre l'a fait. Voulez-vous vous tourner un peu... là, comme ferait un mannequin chez un grand couturier.

Ascroft obéit machinalement, et il entendit son étrange interlocuteur répéter son oh ! de surprise.

— On s'y méprendrait aisément, continua la voix. Puis-je demander votre nom, sir ?

Maple obéit aussitôt. Il fit même bien mieux, en un trait il raconta sa brève biographie, depuis son logement dans Gray Inn Road jusqu'au bureau de Freystone & Sons dans la City.

— Monsieur Ascroft, demanda l'inconnu quand le jeune homme eut fini de parler, avez-vous droit à un congé annuel chez vos patrons et l'avez-vous déjà pris ?

— J'ai droit à huit jours de congés payés et à quinze jours non payés, répondit Maple, mais je ne suis pas assez riche pour m'offrir des vacances.

— Vous les prendrez pourtant, monsieur, à moins que vous ne préfériez dormir au cimetière d'ici quelques jours. Je prendrai d'ailleurs les frais de ces vacances à mon compte. A propos, êtes-vous Anglais ?

— Par mon père, oui, et Américain par ma mère.

— Puis-je vous demander le nom de madame votre mère, à

laquelle vous devez ressembler sans aucun doute ?

— C'est vrai, répondit le jeune homme ahuri, il paraît que je suis le portrait vivant de feu ma chère mammy, qui était née Sylvia Hanks et originaire du Nebraska.

— Hanks ! s'écria l'homme qui se tenait toujours dans l'ombre. Hanks et Nebraska, tout est là ! Savez-vous que vous l'avez échappé belle, monsieur Maple Ascroft, et que le hasard s'entend parfois rudement à arranger les choses ? Avez-vous de la famille en Amérique ?

— Certainement, sir, mais je n'ai jamais entretenu de relations avec elle. Ma mère a quelques fois parlé d'un frère qui s'était marié à une fille de millionnaire et qui avait un fils.

— Qui avait nom James ?

— Comment le savez-vous ? s'écria Maple Ascroft.

— Il suffit pour le moment que je le sache ; nous disons donc James ou Jim... Nebraska Jim.

— Qui est-ce ? demanda Maple avec curiosité.

— C'est votre cousin, monsieur Ascroft, votre cousin qui doit se trouver à Londres à ce moment et à qui les balles essuyées par vous étaient destinées. Pour votre bien, n'essayez pas de le relancer, cela ne vous rapporterait que des profits du genre que vous venez de connaître.

Le jeune homme s'avoua vaincu.

— Soit, dit-il, je me rends à vos raisons, je ne vous connais pas et je ne vous vois pas, et pourtant je me sens à votre endroit plein de confiance.

— Et cette confiance m'honore, monsieur Maple, répondit la voix avec douceur ; je vais même la mettre immédiatement à l'épreuve. Veuillez me répondre avec franchise. Votre vie ne doit pas être bien riche en événements imprévus, mais dans les tous derniers temps, ne vous est-il rien arrivé qui dérogeât à la norme des choses ?

Maple Ascroft poussa un cri de surprise.

— C'est étonnant ce que vous me demandez là, sir. En effet, quelque chose de bien étrange vient de m'arriver pas plus tard que ce matin, bien que ce ne fût rien de fâcheux, au contraire. Figurez-vous que j'ai reçu un colis, presque au saut du lit. Il contenait un costume de bon faiseur, une magnifique cravate, une chemise de soie, des escarpins vernis et un chapeau de feutre mou. Bref, tout ce que vous me voyez sur le dos. Il y avait une lettre jointe à cet envoi, un simple billet anonyme tapé à la machine, dont voici la teneur :

« Mon cher Maple, savez-vous que vous êtes en mesure de faire gagner un splendide pari à un de vos amis ? Si vous le voulez, endossez ce costume, qui d'ailleurs devient immédiatement par ce fait votre propriété incontestable. Dans la poche intérieure du veston, vous

trouverez un billet donnant droit à une loge pour la représentation de ce soir, dans un théâtre de Drury-Lane. Allez-y habillé de cette manière ravissante et votre ami aura gagné son pari. »

— Et qu’avez-vous pensé, monsieur Ascroft ?

— Qu’il y a pas mal de gens excentriques à battre le pavé de Londres, et qu’un complet gratuit plus un billet de théâtre gratuit ne se refusent pas.

— Presque tout le monde dans votre cas aurait raisonné comme vous, mon cher garçon. Votre cousin Jim est une fière canaille, allez !

— Que voulez-vous dire, sir ? s’écria le jeune homme.

— Qu’il a essayé de vous faire passer pour lui, histoire de tromper quelques-uns de ses ennemis qui ont juré sa perte.

— Et qui ont tiré sur moi ?

— Pas du tout.

— Ah ça... si vous croyez que j’y comprends quelque chose, dans ce cas !

— En supposant que la balle qui vous était destinée ait atteint son but, je suis convaincu que quelques secondes plus tard, vous auriez eu dans vos poches des papiers en règle au nom de James Hanks, mon jeune ami.

— Et vous..., murmura Maple Ascroft, vous... ne cherchiez pas James Hanks, mon cousin ?

— Vous avez bien deviné. Je savais que Hanks rôdait dans les environs et même dans cette impasse du Chapel, aux nombreux méandres. J’ai même failli tirer sur vous, bien qu’il m’importe de capturer Hanks ou Nebraska Jim vivant.

— Je lui ressemble donc à un tel point ?

— Oui... mais il y a quelque chose dans votre visage qui n’est pas dans le sien, c’est la bonté, la douceur, je dirai même l’irrésolution, tandis que la figure de l’homme que je recherche est empreinte d’une froide cruauté.

— Ainsi, vous êtes un détective, murmura lentement le jeune homme.

— On le dit, répondit l’inconnu en riant, et vous le croirez certainement quand je vous aurai dit mon nom, qui est Harry Dickson.

*

Maple Ascroft s’accouda contre la rampe de l’escalier et pendant plusieurs minutes garda un silence ému.

— Pourquoi vous acharnez-vous contre mon cousin, monsieur Dickson ? murmura-t-il d’une voix tremblante.

— Je n’ai aucune raison d’en faire mystère, monsieur Ascroft. James Hanks ou Nebraska Jim est un bandit terrible et, qui plus est,

d'une intelligence quasi infernale. Condamné à mort par contumace dans dix états au moins de l'Union, il s'y rit de la police et continua triomphalement la série rouge de ses forfaits : vols, brigandages, assassinats. Il s'était entouré de l'élite de la pègre des Etats-Unis, mais à cet endroit, il devint orgueilleux. Il se mit en tête qu'il aurait tout aussi bien pu agir seul et garder pour lui les immenses bénéfices de ses crimes. Et cela fut, en effet. Il donna congé à ses lieutenants et travailla désormais seul, avec un succès tout aussi grand qu'auparavant. Mais cela ne faisait pas le compte des autres forbans, qui, à leur tour, le jugèrent et le condamnèrent à mort. Nebraska Jim passa en Angleterre.

— Pour échapper à leur poursuite, naturellement.

— Pas tout à fait pourtant, car James Hanks ne connaît pas la crainte. Certes, il lui est agréable de se soustraire à ses ennemis, qu'il ne redoute pas trop, mais qu'il accuse de lui faire perdre du temps. Si Hanks est en Angleterre, c'est qu'il projette un de ses fameux coups. Coup mystérieux, mais que dans sa cruauté il se complaît le plus souvent à illustrer de coups de revolver et de mitrailleuse, sinon de bombes. Cet homme aime le carnage et voir couler le sang lui est une volupté tout aussi grande que voler des fortunes.

— Monsieur Dickson, dit tout à coup le jeune homme, je vais probablement vous paraître aussi stupide qu'orgueilleux en osant émettre devant vous une idée personnelle. Mais je puis difficilement admettre qu'un homme, aussi criminel et intelligent qu'il soit, arrive dans un pays inconnu et s'y implante comme en pays conquis pour continuer victorieusement la série de ses forfaits. Mon cousin devrait pourtant savoir que la police anglaise est autrement habile que celle d'Amérique !

— Votre remarque vous honore tout en nous honorant en même temps, répondit Harry Dickson en riant, mais vous venez de toucher un point brûlant. Si Hanks pouvait hardiment travailler seul en Amérique, il le ferait malaisément en Angleterre. Je le suspecte donc de s'y créer ou plutôt de s'y être créé à l'avance des complicités redoutables. Je redoute peut-être moins la personne de Nebraska Jim que son exemple, qui ne tardera pas à être suivi. Nous avons hélas à Londres un énorme potentiel du crime !

— Mais en supposant que j'eusse été tué, monsieur Dickson, la police métropolitaine aurait tôt fait de découvrir la supercherie, déclara Maple Ascroft.

— Détrompez-vous, mon jeune ami. Votre cousin, bien que recherché par toute la police américaine, n'a jamais connu une heure de détention. Par conséquent, ses empreintes digitales ne figurent sur aucun registre de justice. Ni les vôtres sans doute, car vous n'avez jamais dû être condamné, à mon avis.

— C'est absolument exact, répliqua joyeusement le jeune Ascroft.

Tout à coup, il poussa un gémissement horrifié : dans les ténèbres de l'impasse, un affreux cri d'agonie venait de s'élever.

— On tue quelqu'un ? cria-t-il.

Harry Dickson lui aussi avait sursauté à cette clameur ultime.

— Restez où vous êtes, monsieur Ascroft, dit-il, je vais voir ce qui se passe. Non... ne m'accompagnez pas, vous ne feriez que gêner mes mouvements. A tout à l'heure !

Il éteignit sa lampe et s'enfonça en courant dans l'obscurité profonde de l'impasse.

En disant que le Chapel est un véritable labyrinthe, on n'exagère nullement ; cours, couloirs, venelles s'y enchevêtrent dans une solitude absolue, puisque le lieu ne comprend aucune habitation et n'est employé pendant la journée que pour remiser des marchandises et pour quelques travaux dans les taudis arrangés en bureaux de réception.

Harry Dickson arrivait déjà à la sortie de Lambs Conduit quand il entendit des plaintes s'élever dans une direction opposée.

Il fit aussitôt demi-tour, mais les plaintes s'éloignaient. Il décida d'appeler, et les appels cessèrent.

Il les répéta au moment où ils recommençaient sur un mode plus lugubre que jamais, et obtint une réponse cette fois-ci.

— Laissez-moi tranquille, ou je vous descendrai !

Cela avait été lancé avec un accent américain très prononcé.

— Hanks ! murmura-t-il en fonçant en avant dans l'ombre, l'arme au poing.

Mais les lamentations s'étaient tues définitivement et Harry Dickson passa plus d'un quart d'heure encore en vaines recherches.

Il se trouvait alors à la hauteur du hangar où il avait fait la rencontre du jeune Maple Ascroft et décida de retourner vers lui.

Il le trouva tremblant de peur au haut de l'escalier où il l'avait laissé.

— Monsieur... Dickson, gémit le jeune homme, y a-t-il un mort ?

— S'il y en a un, je ne l'ai en tout cas pas trouvé, répondit le détective avec humeur.

Maple Ascroft se reprit à trembler.

— Il m'a semblé tout à l'heure qu'il était tout près, monsieur Dickson... oui, dans ce hangar même... j'ai entendu quelqu'un jurer sourdement, puis le bruit lourd d'une chute... vous êtes revenu alors, ah, comme j'étais content.

— Allons voir, dit le détective en rallumant sa lampe.

Ils descendirent l'escalier et se trouvèrent dans un hangar étroit mais très long.

— Voyez..., haleta Ascroft, une porte ouverte...

Le détective braqua le jet lumineux de sa lanterne vers l'endroit et son compagnon poussa un grand cri de terreur : une forme était étendue sur le sol.

— Je... ne... veux pas voir, pleura Ascroft, je n'ai jamais vu un homme assassiné, pardonnez-moi... je ne puis voir du sang sans me trouver mal.

— Alors, restez en place, ordonna rudement le détective.

Il s'approcha prudemment de l'homme étendu sans mouvement et retint difficilement un geste de surprise à sa vue.

Il venait de reconnaître le complet gris sombre de Maple Ascroft, la même cravate quadrillée et les identiques escarpins vernis.

L'homme ne respirait plus. Dans la gorge, une entaille profonde béait d'où le sang s'échappait à flots, mal retenu par un mouchoir qu'on avait fourré dans la terrible plaie. Le visage même portait d'effroyables balafres.

Harry Dickson fouilla les poches et siffla doucement.

Il y avait là des papiers en règle au nom de James Hanks, bref, tout ce qu'il fallait pour une identité précise.

— Tel est pris qui a cru prendre, murmura le détective. Nebraska Jim a trop cru à sa chance, et ce sont ses lieutenants de jadis qui en ont eu à leur tour.

Il se tourna vers Maple Ascroft défait, tremblant comme une feuille dans le vent et détournant peureusement la tête.

— Ceci regarde à présent Scotland-Yard, qui ne sera pas fâché d'apprendre une telle nouvelle, dit-il. Quant à vous, monsieur Ascroft, inutile de partir en congé, vous pouvez reprendre vos occupations chez Freystone & Sons sans aucun péril pour votre sécurité, cher garçon.

2. La lumière qui s'éteint

Harry Dickson venait de trouver dans son courrier une lettre dont le contenu l'égayait fort :

Monsieur Dickson !

Depuis notre rencontre de l'autre soir, quelque chose a changé dans tout mon être. J'ai senti que ma pauvre vie d'employé était devenue terne sinon inutile en la comparant à la vôtre, pleine de périls, de bravoure et de mérite. Mon cousin est mort, et seul Dieu est en droit de le juger, mais si mon entendement est juste, il a entraîné sur le sol anglais des bandits presque aussi terribles que lui-même. Il me semble d'ailleurs l'avoir lu entre les lignes dans les journaux qui relataient sa fin terrible. Depuis, j'ai l'obscur et décevante impression que j'ai contracté une dette envers la société, par la faute de mon criminel cousin.

Je vous vois en pensée parti sur la piste des misérables auxquels je viens de faire allusion. Ne puis-je vous être utile ? Ne pourrais-je vous seconder ? Ma fatale ressemblance n'est-elle pas de nature à effrayer les forbans ? Guidé par vous, ne pourrais-je jouer un rôle de fantôme vengeur ?

Sans doute que l'idée est romanesque, mais c'est peut-être une idée. A votre premier appel j'accours pour vous offrir mon très humble concours.

Votre dévoué et reconnaissant, Maple Ascroft.

— Eh bien, maître ? demanda Tom Wills.

L'élève préféré du détective avait pris également connaissance de la curieuse épître et la considérait avec un mépris souriant.

— Hm, répondit Harry Dickson, je n'attends pas grand-chose d'une pareille collaboration, car le jeune Ascroft m'a semblé manquer complètement de vaillance, mais le pauvre garçon a une idée, il faut l'avouer.

— Comptez-vous en user ?

— Vous m'en demandez trop pour l'heure, Tom, mais je vais y réfléchir, c'est certain.

— Deux gentlemen désirent vous voir, monsieur Dickson ! dit Mrs. Crown, la gouvernante, en poussant sa tête coiffée d'un monumental bonnet par l'entrebâillement de la porte. Il paraît que c'est urgent, car ils ne veulent pas s'asseoir au parloir où je les ai introduits. Ils disent qu'ils viennent officiellement et ils ont l'air bien

convenable.

— Ayons confiance dans le jugement de Mrs. Crown, répondit le détective, et laissons pénétrer ces gentlemen à la mine avantageuse dans notre tour d'ivoire.

Mais ses sourcils s'arquèrent dans une expression de surprise quand il les vit entrer dans son cabinet de travail.

— Inspecteur Bellamy, dit-il en tendant la main à un homme âgé au visage intelligent et pensif. Et...

— Le capitaine Ruskin, de l'arsenal de Woolwich, présenta l'inspecteur.

— Je pressens que vous venez m'exposer une affaire grave, dit le détective, mon élève doit-il se retirer ?

L'inspecteur secoua la tête.

— Je ne le crois pas, car il est hors de doute que vous vous l'adjoindriez dans l'enquête que nous demandons à votre collaboration. Les journaux ont parlé, je dirai même trop parlé dans les derniers temps, de l'appareil Musgrave.

— La mitrailleuse Musgrave, en effet, répliqua le détective, une machine merveilleuse en tant qu'arme de guerre à ce qu'il paraît : tir rapide et précis et une inaudibilité quasi complète...

— Elle a été volée, monsieur Dickson, dit le capitaine Ruskin.

— Quand cela ? s'écria le détective.

— Depuis huit jours, sir.

— Et c'est maintenant que vous venez me le dire ?

— Excusez-nous, monsieur Dickson, nous avons été assez présomptueux de penser que nous aurions pu la retrouver par nos propres moyens, surtout que nous étions à peu près certains de l'identité de son ravisseur. C'est un bandit américain célèbre qui a dû travailler pour le compte d'une fabrique d'armes de guerre étrangère, son nom est Nebraska Jim...

— Mais Nebraska Jim est mort !

— Nous le savons, tout en tenant la chose secrète : le Yard n'en a pas informé les journaux, comme vous avez dû le constater vous-même.

» Nous avons fait surveiller tous les ports, aussi bien maritimes qu'aériens : pas le moindre colis n'a quitté l'Angleterre qui n'ait été soigneusement vérifié. La mitrailleuse Musgrave doit se trouver encore ici, à Londres sans doute. Mais d'autres forbans sont à sa recherche, d'anciens complices de Nebraska Jim, dont la présence est signalée dans la Métropole. Hier, l'appartement que le bandit défunt occupait dans Grahamstreet a été cambriolé, bouleversé de fond en comble. Pourtant cette résidence était secrète et seulement connue par la police depuis la mort du gangster.

— Connaissez-vous le nom des bandits américains qui ont passé

l'Atlantique pour nous rendre visite ? demanda le détective.

— Deux ou trois : Sam Waldhofer, Luigi Mantinelli et Baruch Skinner...

— La crème de la haute pègre de Chicago, mince d'honneur, s'exclama le détective.

— Et parmi les plus mystérieux, sir, puisque nos collègues d'Amérique sont incapables de nous fournir des signalements précis ou d'autres renseignements utiles à leur sujet. Tout ce que nous savons, c'est que Waldhofer est un spécialiste de vols ayant trait à des documents d'espionnage et que les deux autres sont des assassins cruels.

— Et diantrement habiles, puisqu'ils ont fini par avoir leur ancien chef, Nebraska Jim, ajouta Harry Dickson. Mais veuillez patienter un instant, je possède une petite documentation toute personnelle quant à messieurs les gangsters d'Amérique... Tom, le tome quatre, je vous prie.

Le détective feuilleta un ample volume presque complètement manuscrit et finit par hocher la tête.

— Waldhofer, ancien officier de l'armée impériale allemande, brillantes études universitaires à Iéna, puis à Harvard aux Etats-Unis, s'est lié avec Nebraska Jim pour voler des plans de forteresses marines à Pittsburg ; voyage beaucoup. Baruch Skinner... sans renseignement précis.

» Luigi Mantinelli... ah, voici ce qui pourrait être intéressant : a un frère à Londres, Paolo Mantinelli, restaurateur dans Soho.

— Scotland-Yard n'en sait pas autant ! s'écria l'inspecteur Bellamy avec admiration.

— Bah, n'oubliez pas qu'en tant qu'Américain d'origine et Anglais d'adoption, j'ai gardé quelques bonnes relations de l'autre côté de la grande mare, répondit Harry Dickson en riant, et puis mon éternelle marotte des petits papiers ! Maintenant, racontez-moi comment cette fameuse mitrailleuse disparut, car enfin ce n'est pas un objet qui se met au fond d'une poche.

Le capitaine Ruskin prit la parole.

— La mitrailleuse Musgrave est de petites dimensions, sir, et montée sur deux fines roues d'acier ; ce qui est remarquable, c'est qu'elle peut évoluer et être mise en action à distance à l'aide d'un câble électrique aboutissant à un minuscule moteur. Elle a été réalisée, plans et constructions compris, à l'arsenal de Woolwich même, par son inventeur l'ingénieur Musgrave. Jamais elle n'est sortie de là, même pour les expériences qui avaient lieu dans l'enceinte même des bâtiments. Elle était garée dans une salle que nous appelons la salle D, qui ne possède pas de fenêtres et une porte unique, à trois serrures, dont les clefs sont entre les mains de trois personnes différentes :

l'ingénieur Musgrave, le chef de service et votre serviteur, ici présent.

— Qui était le chef de service au moment du vol ?

— Le lieutenant Mallory, un officier de grand avenir.

— Vous habitez l'arsenal même, je crois ?

— En effet, monsieur Dickson, ainsi que l'ingénieur Musgrave, aussi longtemps que durent les expériences. Maintenant, j'arrive à la disparition même.

» La veille de cet événement fâcheux, j'allais dire désastreux sans crainte d'exagérer, un individu étranger au personnel fut surpris à l'intérieur du bâtiment, non loin de la plaine de tir. Il put prouver qu'il s'était égaré dans les méandres du vaste édifice où il venait voir un chef de bureau pour des fournitures. Le service de surveillance était quelque peu en défaut. On le maintint, le temps de demander des renseignements à son sujet. Ils se révélèrent excellents. Sur ce, on le relâcha.

» La mitrailleuse fut garée dans la salle après quelques essais et la porte fermée à triple tour, par les trois clefs différentes.

» Le lendemain, Mallory, Musgrave et moi, nous nous réveillâmes avec une forte migraine et nous constatâmes en même temps que nos clefs n'étaient plus en notre possession. Nous les retrouvâmes sur la porte de la salle D, d'où la mitrailleuse avait disparu ! Tous trois, nous avons passé la soirée ensemble dans la chambre du lieutenant Mallory, et nous y avons pris un grog. Nous nous sommes aperçus plus tard que le rhum dont nous nous sommes servis était drogué. Alors nous avons commencé à chercher du côté de l'individu qui avait été surpris à l'intérieur de l'arsenal, et à notre extrême stupéfaction, nous constatâmes que tous les renseignements reçus à son sujet étaient faux. L'homme s'était muni des papiers d'un tiers : un honorable commerçant de la City.

— Qui donc ? demanda Harry Dickson.

— Mr. Edwin Freystone, importateur et exportateur dans Wharf road.

— Ah, murmura le détective, sans rien ajouter toutefois.

— Le signalement aidant, nous parvînmes à savoir que l'inconnu n'était personne d'autre qu'un fameux gangster américain : Nebraska Jim.

— J'ai moi-même assisté à sa fin, ou presque, dit le détective, sans savoir toutefois qu'il venait de se charger la conscience d'un crime contre la sécurité de l'Angleterre.

— C'est ce qui nous incite aussi à vous appeler à l'aide, dit à son tour l'inspecteur Bellamy.

Harry Dickson tendit la main aux visiteurs.

— Continuez à faire surveiller tous les ports, toutes les gares, les routes et les champs d'aviation, dit-il, il importe avant tout que

l'appareil Musgrave ne sorte pas du pays. Cela mettra sur pied la valeur de trois régiments, mais qui veut la fin...

— Veut les moyens, compléta l'inspecteur Bellamy avec une satisfaction visible.

Quand ils furent partis, Tom Wills se tourna vivement vers son maître.

— Monsieur Dickson, dit-il malicieusement, j'ai bien vu que vous n'avez pas lu tout ce qui se trouvait dans le tome quatre, en regard du nom des trois gangsters américains.

Le maître lui allongea une tape amicale.

— Et vous avez bien vu, my boy ! Non que je me méfie des braves gens qui viennent de partir, bien au contraire, mais je n'oublie pas que je suis un détective privé et que moi aussi j'ai des secrets d'Etat !

— Pour votre élève également ? demanda Torn Wills avec reproche.

— Parfois, mais pas pour l'heure. Il s'agit de l'énigmatique personnage de Waldhofer. On a tort de voir en lui une sorte de citoyen d'Amérique, alors qu'en fait c'est un citoyen du monde. Un véritable pigeon voyageur, mais dont le pays d'attache est avant tout l'Angleterre, et c'est ce que je n'ai pas cru devoir révéler encore à ces messieurs.

Le détective regarda l'heure sur le cartel.

— Il est quatre heures et bientôt le soir va tomber, nous souperons en ville ce soir, mon ami, et si vous aimez les macaroni, les spaghetti aux tomates, les ravioli au jus de viande, vous serez servi à souhait.

— Nous irons donc au restaurant italien de Soho, tenu par le sieur Mantinelli ! s'écria triomphalement le jeune homme.

— Vous l'avez dit. Et maintenant, rangeons le courrier que nous avons laissé en souffrance pendant notre entretien avec ces gentlemen.

— La lettre d'Ascroft au panier ? proposa le jeune homme.

Harry Dickson se retourna vivement.

— Gardez-vous-en bien, jeune étourdi, Maple Ascroft est un véritable présent de la Providence, pour l'heure. Rappelez-vous le nom donné par feu Nebraska Jim aux surveillants de Woolwich.

— Edwin Freystone ?

— Un des patrons de notre nouvelle recrue volontaire. Il faut croire que le bandit américain avait déjà bien étudié le terrain avant de s'y risquer. Sa ressemblance avec son cousin a dû lui permettre d'entrer plus ou moins dans sa vie, sans que celui-ci le sût, et c'est ainsi qu'il a réussi à s'approprier les papiers de Mr. Edwin Freystone. Quel habile scélérat il aura toujours été !

— Comment allez-vous vous servir de Maple Ascroft ?

— Mon Dieu, pour le moment je ne sais encore trop comment, mais j'ai vaguement dans l'idée qu'un jour il me sera plus utile qu'on ne peut le croire. Tenez... une idée, invitons-le à venir dîner avec nous. Voulez-vous demander la maison Freystone & Sons au téléphone ?

Une minute plus tard, Ascroft était à l'appareil.

— Bonjour, monsieur Ascroft, dit le détective, j'ai reçu votre lettre et elle m'intéresse fort. Avez-vous disposé de votre soirée ?

— Pour aller au théâtre dans Drury Lane ? s'exclama le jeune employé. Plus jamais de la vie, je sais trop ce qu'il a failli m'en coûter !

— Alors venez me voir chez moi à Bakerstreet.

— Je finis à cinq heures, monsieur Dickson, et j'accours !

Maple Ascroft avait dû tricher sur ses heures de bureau, car à cinq heures sonnant il se trouva dans le cabinet de travail du détective, où il fut présenté par ce dernier à Tom Wills.

— Votre carrière de détective débute ce soir, mon jeune ami, lui dit jovialement Harry Dickson, et pour bien rester dans la note, nous allons vous faire « une tête » !

— Qu'est-ce à dire, monsieur Dickson ? s'écria l'employé étonné.

— Que mon élève Tom Wills va vous apprendre à vous servir de postiches et d'une perruque, expliqua le détective de bonne humeur. Allons, Tom, transformez-moi sur-le-champ notre nouvel allié en un jeune gentilhomme campagnard, avec de beaux favoris rouges qui lui iront à ravir et un costume à carreaux que vous allez tirer de votre propre garde-robe et qui lui ira également comme un gant.

Maple Ascroft, tant que dura ce changement de vue, ne cacha pas sa joie presque enfantine, ce qui, tout en lui faisant perdre un peu de temps, amusa fort Tom Wills.

Enfin, le jeune détective jugea son œuvre à son goût et vint le présenter au maître.

— Très bien, approuva ce dernier, comment vous trouvez-vous, monsieur Ascroft ?

Maple se regarda attentivement dans la glace, rajusta ses favoris, lissa ses faux sourcils et avoua qu'il avait peine à se reconnaître lui-même.

Ils hélèrent un taxi et se firent conduire dans Soho, où ils n'eurent aucune peine à découvrir le restaurant italien tenu par Paolo Mantinelli.

C'était un établissement très bien tenu et complètement modernisé. Des garçons empressés évoluaient autour des tables, un petit orchestre italien jouait sans trop d'éclat des valse viennoises et des fragments d'opéra.

Tom trouva son maître pensif et taciturne, et il fut presque seul à

faire les frais de la conversation.

Maple Ascroft, qui ne devait pas tous les jours se trouver à pareille fête, but et mangea pour quatre et déclara que le métier de détective était passionnant par-dessus toute autre chose.

Mais au moment où le garçon servit le poulet à la Marengo, la spécialité de la maison, les détectives virent leur hôte faire un geste de surprise.

Un gentleman âgé, d'un embonpoint marqué, venait d'entrer et de s'installer en habitué à une table de coin.

— Vous le connaissez ? demanda Tom Wills.

— Et comment, murmura la nouvelle recrue, c'est mon patron en personne : l'honorable Mr. Edwin Freystone ! J'espère qu'il ne me reconnaîtra pas, car c'est un homme sans imagination, qui a horreur de la fantaisie.

Mr. Freystone étudia le menu avec soin et arrêta son choix sur quelques mets délicats, qu'il attaqua en gourmet, ne semblant pas se soucier des autres clients.

Harry Dickson avait repris à son tour la carte des plats et des vins et faisait mine de la compulser avec amour : son élève fut seul à remarquer que cette carte ne jouait qu'un rôle d'écran et que de fait, le détective observait quelque chose qui se passait dans la salle, avec une attention passionnée, et même angoissée.

Pourtant, le jeune homme ne voyait rien d'insolite.

Le gros Mr. Freystone avait achevé ses hors-d'œuvre et attendait patiemment la suite en jouant négligemment avec le cordon de soie de la lampe portative posée sur la table.

Soudain, Tom Wills vit son maître lever la main et il reçut un coup de poing en pleine poitrine qui le fit tomber en arrière.

Au même instant, la lumière s'éteignit dans le restaurant, et un bruit bref et bizarre éclata.

— Lumière, cria-t-on de toutes parts.

— Ce n'est rien, messieurs, intervint le patron, un plomb vient de sauter, le temps d'en remettre un nouveau...

Une minute plus tard, les lampes resplendirent mais aussitôt un cri d'horreur éclata.

Monsieur Edwin Freystone était étendu inanimé sur le parquet, le front troué de deux balles.

3. La mitrailleuse prend la parole

Les soupeurs s'étaient mis à hurler et à se bousculer, cherchant la sortie.

Harry Dickson prit Tom Wills par le bras.

— Attention, mon petit, le péril menace, murmura-t-il.

— Où est donc passé Ascroft ? demanda le jeune homme.

Le détective ricana.

— Une belle recrue, ma parole, il s'est empressé de disparaître ! Venez, Tom ! Il jeta à peine un regard sur le cadavre du malheureux gentleman. Pourtant il se baissa vers lui, pour ramasser vivement quelque chose qu'il glissa dans sa poche.

— Filez dans la direction des lavatoires, glissa-t-il dans l'oreille de son aide.

Personne ne les vit partir, car le tumulte était à son comble et déjà la police pénétrait dans le restaurant.

Harry Dickson et Tom s'étaient précipités dans un couloir aux murs de céramique blanche, où une inscription discrète « Salons » indiquait au moyen d'une flèche lumineuse la direction de l'étage.

— Montons ! ordonna le détective.

Ils ne rencontrèrent aucun membre du personnel, mais au milieu du palier, une forme effrayante s'allongeait.

— Encore un mort ! s'écria Tom Wills avec horreur. Que se passe-t-il donc dans cette maison maudite ?

— Maudite, vous le dites bien, murmura le détective en prêtant plus d'attention au second cadavre.

— Vous semblez le connaître ? demanda le jeune homme.

— Certainement, et même je m'attendais à le trouver ici, et dans cet état !

— La gorge tranchée, dit Tom dans un frisson.

Harry Dickson lui imposa le silence du geste ; il observait les lieux et soudain ricana :

— Nous y sommes, murmura-t-il, n'entendez-vous rien ?

Tom prêta l'oreille et il lui semblait entendre un bruit fiévreux de meubles remués et de papiers froissés.

— Cela vient de là, dit-il en indiquant une porte portant l'inscription « Privé-Entrée Interdite ».

— Doucement, ordonna le maître.

Il entrouvrit la porte sans faire de bruit et se vit dans un

spacieux bureau meublé à l'américaine. Des papiers gisaient épars sur le plancher et un homme se tenait courbé sur le bureau.

Tom Wills reconnut vaguement un costume familier... mais il n'eut pas le temps de réfléchir, car déjà le maître se jetait de toutes ses forces sur l'inconnu.

Celui-ci poussa un cri de colère et leva un énorme poignard.

Mais la main de fer du détective l'avait pris à la gorge et l'instant d'après l'homme, à moitié étranglé, gisait sur le sol.

Dans sa chute, il tourna son visage vers le jeune homme, qui poussa un cri de stupeur.

— Ascroft !

En effet, c'était Maple Ascroft, mais débarrassé de ses postiches et de sa perruque.

Le vaincu ouvrit les yeux, reconnut ses agresseurs et fit une horrible grimace.

— Chiens ! rauqua-t-il.

— Baissez-vous, Tom ! rugit le détective.

Il était temps.

Avec la rapidité de l'éclair, un panneau s'ouvrit dans la muraille, se rabattit à la manière d'une trappe et un staccato étouffé retentit.

Tom sentit un vent âpre lui cingler les cheveux, mais presque au même moment, Dickson avait abattu la crosse de son revolver sur la tête d'Ascroft, qui retomba inanimé.

— La mitrailleuse Musgrave travaille à distance, s'écria Dickson en riant.

Dans l'ouverture du panneau, Tom Wills vit la sinistre machine braquée sur eux.

— Plus de crainte qu'elle se réveille pour nous jouer encore un pareil tour, s'exclama Harry Dickson en écartant la carquette qui couvrait une partie du plancher et en arrachant un fil électrique qui serpentait sur le sol. Maple Ascroft ne pourra plus actionner cet amour de commutateur qui se trouvait dissimulé sous le tapis ; car il lui faudra des heures pour se remettre de la correction qu'il a reçue !

La mitrailleuse Musgrave était retrouvée.

Le soir même, Harry Dickson s'expliqua devant les fonctionnaires de Woolwich et de Scotland-Yard.

— C'est horrible, monsieur Dickson, murmura le capitaine Ruskin, de devoir penser que le cadavre d'un de nos confrères les plus aimés a été découvert dans la maison de Soho !

— Le lieutenant Mallory ? demanda le détective. Rassurez-vous, il n'y a jamais eu de lieutenant Mallory !

— Comment ? s'écria le capitaine. C'était un officier de grand avenir, qui fut envoyé comme attaché militaire à Washington il y a un an, qui assista au nom de l'armée anglaise aux manœuvres de

Pittsburgh...

— Et qui revint en Angleterre il y a trois mois, n'est-il pas vrai ? Détrompez-vous pourtant, ce n'est pas le lieutenant Mallory qui revint à Londres et fut attaché à l'arsenal de Woolwich, mais Baruch Skinner, une mystérieuse et effroyable brute, mais également un merveilleux comédien qui savait se faire une tête comme pas un, et également étudier à fond un personnage.

» Mallory n'avait pas de famille et ses amis n'y virent que du feu !

— Mais que s'est-il passé en somme ? demanda l'inspecteur Bellamy.

— Cela paraît compliqué, répondit le détective, mais au fond c'est assez simple. Baruch Skinner travaillait en ce moment avec Waldhofer et surtout James Hanks, alias Nebraska Jim. Celui-ci se sépara d'eux alors qu'ils étaient chargés de mission pour une nation étrangère, peu liée d'amitié avec l'Angleterre. Il s'agissait de s'emparer de la mitrailleuse Musgrave.

» Nebraska Jim voulait travailler seul, bien que, de fait, l'affaire se trouvât entre les mains de Waldhofer.

» Mais celui-ci veillait également et ses précautions étaient prises pour enlever à son ancien complice toute faculté de nuire à son entreprise.

» Il fit entrer le cousin de Hanks, son sosie d'ailleurs, au service de Mrs. Freystone & Sons, qui n'est qu'une raison sociale, puisque seul Mr. Edwin Freystone existe, ou a existé.

» Et Jim Hanks qui parvint à pénétrer dans l'arsenal de Woolwich et, s'y laissant bénévolement prendre, commença à rendre Mr. Edwin Freystone suspect. Il savait bien que jour et nuit ce gentleman allait être surveillé, même après qu'on eût découvert sa prétendue innocence.

— Quoi ? s'écria Tom Wills, Mr. Freystone serait complice des voleurs ?

— Chaque chose à son temps, répliqua le détective.

» Baruch Skinner, en voyant réapparaître le terrible Nebraska Jim, prit peur et brusqua les événements. Il lui fut facile de droguer ses amis en se droguant lui-même et de faire enlever l'appareil Musgrave par son complice Waldhofer, qui le remisa chez Paolo Mantinelli, frère de Luigi, le troisième larron et le plus obscur.

— Mais Ascroft..., commença Tom Wills.

— J'y arrive ! Je vais faire tomber brusquement deux masques : qui donc est Mr. Edwin Freystone ? Waldhofer en personne !

» Qui est Ascroft ? Il n'y a pas d'Ascroft... le pauvre diable est mort assassiné sous mes yeux dans Lambs Conduit, et l'homme qui est sous les verrous n'est autre que Nebraska Jim !

Une clameur stupéfaite accueillit cette déclaration.

— Admirez le mécanisme de la combinaison des bandits, continua Harry Dickson. Waldhofer avait très bien compris que, tôt ou tard, son ancien complice Hanks chercherait à tirer profit de sa ressemblance avec son cousin Ascroft. Il s'attacha ce dernier pour mieux le tenir à l'œil.

» Quand Ascroft périt assassiné, il y crut comme tout le monde... *parce qu'il ne pouvait supposer que Harry Dickson, qui fut témoin ou presque du crime, aurait pu se tromper !*

» Mon erreur a servi notre cause !

» Voici ce qui est arrivé dans l'enclos de Chapell street de Lambs Conduit :

» Après avoir manqué son cousin, Hanks se glissa dans l'enclos et assista dans l'ombre à notre entretien. Aussitôt, il arrêta un autre plan.

» Il s'éloigna en tapinois et par ses cris d'agonie m'attira hors de l'endroit où je conversais avec son cousin. Puis, après m'avoir égaré dans le dédale des ruelles, il retourna en toute hâte dans le hangar où se trouvait Maple, le tua et glissa ses propres papiers dans la poche du mort.

» Quand je revins, je crus me trouver en présence de Maple Ascroft vivant et de Nebraska Jim mort, mais c'était l'inverse.

» Hanks prit la place de son cousin chez Freystone Waldhofer : il lui importait de découvrir la mitrailleuse Musgrave qu'il convoitait pour lui seul. Mais comprenant bien qu'à mon tour je me lancerais sur la piste de la machine volée, il résolut de s'attacher également à mes pas, pour profiter de mes éventuelles découvertes.

— Quand avez-vous conçu les premiers soupçons relatifs à sa véritable identité, monsieur Dickson ? demanda l'inspecteur Bellamy.

— Par étapes, inspecteur. Au reçu de la lettre d'Ascroft, je me suis mis à réfléchir. N'oubliez pas que je m'étais trouvé devant un petit employé froussard et sans imagination, qui tout à coup se révélait foudre de guerre, et d'un. C'est à Tom Wills que revient l'honneur de la découverte plénière.

— A moi ? s'étonna le jeune homme.

— Il grima notre nouvelle recrue et il fit une faute. Il posa mal deux des postiches... et voilà que le soi-disant Ascroft modifia leur position d'une habile chiquenaude. Jamais un non professionnel n'aurait pu accomplir un pareil geste ! Et la lumière se fit en mon esprit.

» Quand Waldhofer entra au restaurant de Soho, je surpris un autre geste de la part de mon invité. C'était un éclair de joie féroce dans les yeux. Il venait de comprendre qu'il était dans la bonne place.

» Et soudain je surpris deux autres gestes.

» Le premier fut fait par Hanks, le voici :

» Il tenait la main en l'air et affectait de jouer avec une boulette de mie de pain, mais de fait, il parlait avec une rapidité stupéfiante le langage des sourds-muets et à un complice invisible il disait :

» — Compris ! Je partage ! Tuez Waldhofer. Sinon vous êtes perdu... Harry Dickson est ici, la police au-dehors. Je réponds de votre sécurité. « Et Waldhofer fit le second geste. » Il mit lentement un de ses gants, un gant en caoutchouc que j'ai ramassé auprès de son cadavre, et glissa rapidement les dents de sa fourchette dans le cordon de la lampe portative. Un court-circuit se produisit, faisant éclater les fusibles de l'éclairage électrique.

» Cela aussi était un signal, car la mitrailleuse quasi silencieuse devait moissonner Hanks, Dickson et Tom Wills.

» Mais le complice dirigea l'arme contre Waldhofer et ce fut lui qui périt. Profitant du désarroi, Hanks s'élança à l'étage, y trouva le complice qui n'était que Baruch Skinner, le faux Mallory, et le tua sur-le-champ. Ensuite, il s'introduisit dans le bureau et se mit à fouiller les meubles. Pourquoi ? C'est clair pourtant : il savait bien qu'il lui aurait été impossible d'emporter la mitrailleuse, qui allait d'ailleurs être découverte d'un moment à l'autre, mais il avait fort bien deviné que les voleurs en auraient déjà dessiné des plans parfaits, ce qui s'est avéré également. Il cherchait ces documents quand nous l'avons surpris.

» Et quand nous l'eûmes terrassé, il conserva encore un espoir. En entrant dans le bureau, il avait vu comment Skinner avait disposé la mitrailleuse. En effet, elle pouvait être pointée, à travers une cloison mobile, sur la salle du restaurant même. Vivement, Hanks changea sa disposition et glissa le commutateur de mise en action sous le tapis, prêt à toute éventualité. C'était un lascar fort habile, qui ne laissait rien au hasard.

Ainsi s'acheva l'affaire de la mitrailleuse Musgrave qui alarma tant l'Angleterre et qui parut si compliquée à ceux qui eurent à s'en occuper officiellement et si simple à Harry Dickson.

On arrêta Paolo Mantinelli, mais son frère échappa grâce à la négligence de la police qui, la nuit de la découverte de la mitrailleuse, fouilla tout le quartier de Soho, en laissant toutefois filer le bandit.

Quant à Nebraska Jim, les annales de Scotland-Yard ont consigné piteusement la suite de son aventure : dans l'infirmerie de la prison où il avait été transporté, il devint gravement malade.

On relâcha légèrement la surveillance autour de lui... et il en profita pour s'évader après avoir, au péril de sa vie, escaladé deux murailles de très grande hauteur.

Dans un récit prochain, nous le retrouverons aux prises avec Harry Dickson.{3}

MES SEPT VILLAS^{4}

1. Tredgewick disparaît

Dans ce coin étranglé du Middlesex, entre le Hertford et l'Essex, au-delà d'Edmondton, se trouve une terre sablonneuse, plantée de quelques sapinières, qui a échappé aux constructeurs de cottages.

En affirmant ceci, nous faisons toutefois un accroc à la vérité, car un beau jour, un original jeta son dévolu sur cette désolation pour y bâtir une cité. Ville en miniature s'il en fut, car elle enclosait à peine une centaine d'hectares entre des murailles que le bâtisseur voulut hautes et solides. A l'intérieur de cette enceinte, qui ne laissait pas d'être impressionnante, il fit élever sept villas gracieuses, affectant, par leur architecture, l'allure des maisons de campagne de la fin du XVIII^e siècle. Elles étaient entourées de beaux jardins aux copieux massifs de dahlias, de pelouses soignées et de haies fleuries à souhait.

L'original, – qui s'appelait Sir Merrywater, fit alors le choix des occupants de ces jolies demeures, et ce choix tomba sur des personnages bien différents. Avons-nous dit que Sir George Merrywater, tout en étant un fier original, était un homme qui aurait eu bien des difficultés à fixer le montant de son immense fortune ? Avons-nous dit également qu'il donnait asile gratuit aux habitants de son choix ?

D'abord on s'amusa beaucoup à Londres et même ailleurs de cette idée saugrenue, mais comme les cottages étaient confortables, meublés avec un goût achevé, que la vie y était douce et paisible, on envia bientôt les occupants de Merry-City, comme fut dénommée la ville ceinturée de murs.

Des millionnaires à peu près aussi excentriques que le bâtisseur lui-même, lui firent des offres superbes pour obtenir le droit d'asile. Il ne daigna pas même leur répondre. Des célébrités lui firent des avances, le flattèrent à qui mieux mieux. Il les éconduisit sans les écouter. Même des hommes d'Etat de grande renommée le supplièrent de leur accorder un séjour de repos dans son nouvel Eden, mais Sir George resta sourd à leurs prières.

A l'époque où se situe ce récit, la population de Merry-City peut se décrire comme suit :

Villa « Oak-Lodge » habitée par Desmond Price, un vieil acteur tombé dans l'oubli et occupant seul sa demeure.

Villa « Sunbeam » habitée par William Slatterdale, commissionnaire en fausse bijouterie, servi par un domestique du nom

de Bellows, qui lui sert en même temps de valet de chambre, de comptable et de secrétaire.

Villa « Iris » a pour occupant Silas Tredgewick, dit Brummell l'Ancien, un vieux beau, que ses prétentions à une jeunesse trop prolongée ont rendu ridicule dans tout Londres. Il habite également seul.

Villa « Primrose » occupée par les frères Timothéus et Théodore Spratts, deux anciens banquiers de la City, tombés dans la plus noire déconfiture.

Villa « Mayblossom » habitée par Lady Wickness et sa vieille servante Eulalia. Lady Wickness a connu un passé orageux qui ne lui a laissé que des dettes.

Villa « Miss Nee » que Sir Merrywater destine à son propre usage. Trois domestiques y assument le service : Waller, Otkins et Bearer. Reste la septième villa et la dernière : elle ne porte pas de nom et est inhabitée.

Au premier abord, on remarque que les habitants de Merry-City ne sont guère favorisés par Dame Fortune et qu'ils sont vieux. En effet, William Slatterdale, qui est le cadet, a soixante ans sonnés.

Sur quoi le choix de Sir George s'est-il basé ? Personne ne pourrait le dire. A-t-il connu les élus dans un passé plus ou moins lointain ? Il semble que non, car ils ne le connaissent que de nom.

Se propose-t-il un but quelconque ?

Sir George est avant tout un original, un excentrique, seule sa fantaisie lui fait loi.

Mais les gens de Merry-City ne jouissent pas seulement d'un magnifique asile gratuit ; par-dessus le marché, ils touchent une mensualité considérable, qui leur permet de vivre en rentiers, et bien confortablement encore.

Sir George n'a posé qu'une condition : il n'a accepté que les domestiques qui étaient déjà au service de leur maître, ce qui fait que seuls Mr. Slatterdale et Lady Wickness ont des sujets ; les autres doivent se débrouiller seuls, comme ils l'ont toujours fait.

Le règlement d'ordre intérieur de la singulière cité n'est pas draconien, mais pas exempt de sévérité non plus.

Outre l'article au sujet des domestiques, il y en a d'autres qui stipulent que les habitants doivent être rentrés à Merry-City à neuf heures du soir en été, à huit heures en hiver. Après ce temps, les portes de la muraille de clôture sont fermées et on ne les ouvre qu'au lever du jour. Il est défendu aux occupants de recevoir des visites dans l'enceinte de la ville. S'ils tombent malades, ils ont le droit de se faire soigner hors de la ville pendant un mois. Ils peuvent s'absenter et voyager, mais leur absence ne peut dépasser la huitaine.

Contrevenir à la loi urbaine, c'est s'exposer à une expulsion

immédiate et sans appel, ainsi qu'à la privation de la pension mensuelle.

Voici deux ans que la ville est achevée et les jardins, un peu étriqués d'abord, ont pris une belle ampleur. Il faut ajouter que Sir George a fait transplanter à grands frais des arbres presque adultes. Tous les habitants de la première heure y sont encore et y vivent comme coqs en pâte ; seul William Slatterdale continue son commerce à la commission en dehors de la cité.

Sir Merrywater n'y habite pas toute l'année et n'y vient qu'à des intervalles irréguliers. Pendant ces brefs séjours il n'a presque aucun commerce avec les autres habitants, et seulement pour recevoir leurs éventuelles réclamations. Or, il y en a fort peu.

Sir George compris, le nombre d'occupants de l'étrange ville ne s'élève donc qu'à douze. Les domestiques du maître sont très serviables pour les autres résidents et s'occupent volontiers de leur donner un coup de main où il faut ; sans doute pour obéir à un ordre de leur maître.

Plus que probablement la vie y eût continué, paisible et agréable, si Lady Wickness, ayant rêvé une nuit de souris, n'avait décidé de prendre un chat.

C'était une affreuse bête de gouttière qu'Eulalia reçut en présent d'un fermier de Colney, au moment où ce dernier songeait à s'en débarrasser par une noyade finale. Mais Lady Wickness lui fit fête, entoura son cou pelé d'une faveur rose et le baptisa Lord Walpole.

Dès la première nuit de son séjour à la villa « Mayblossom », Lord Walpole fila par... le chemin des chats et ne se représenta pas à l'aube devant les soucoupes remplies de lait mousseux qui l'attendaient.

Lady Wickness faillit en faire une maladie sur-le-champ. Elle ne pouvait croire que Lord Walpole avait agi comme tous ses confrères nomades, et elle entrevit immédiatement la possibilité des crimes les plus noirs.

Avec Eulalia elle passa tous les habitants en revue, creusant leurs travers et leurs défauts et leur en prêtant beaucoup, en plus de ceux qu'ils avaient déjà.

Mais si elles jugèrent Desmond Price sot et vaniteux ; Slatterdale, grossier ; les frères Spratts malpropres et gourmands, elles se refusèrent pourtant à les accuser de meurtre prémédité sur la personne de Lord Walpole.

Silas Tredgewick ne fut pas suspecté, car c'était l'ami de la maison et Lady Wickness le tenait en estime. Les domestiques du maître et même Bellows échappèrent à une accusation en règle, parce que Lady Wickness savait à ses heures se montrer généreuse avec la valetaille, et se faire aimer d'elle. Alors, la grande dame trancha d'un

air mystérieux :

— Le règlement a dû être violé. Eulalia... une douzième personne, un inconnu, un intrus, un assassin est entré dans Merry-City !

Et l'on décida de mettre Mr. Tredgewick dans la confidence.

Le vieil émule de Brummel ne se hasarda pas à contredire son estimable amie ; bien au contraire, il renchérit encore sur ses suppositions.

— Mon Dieu, soupira la vieille lady, je ne vais plus connaître de repos dans cette demeure. Je songe sérieusement à abandonner Merry-City.

Le vieux beau se récria.

Non, non... Mylady n'avait rien à craindre puisque lui, Tredgewick était là, prêt à la défendre au péril de sa vie. En somme tout espoir n'était pas encore perdu ; ne se pouvait-il pas que Lord Walpole fût encore en vie, retenu simplement captif par de noirs forbans désireux d'une formidable rançon ?

Lady Wickness ne demandait qu'à le croire et elle supplia son adorateur de se mettre à la recherche du cher disparu.

Au fond, Tredgewick avait son idée.

Aux confins du parc, tout contre la muraille de l'ouest, se trouvait la septième villa, aux volets clos, sentant déjà l'abandon, et maintes fois, en passant par-là, il avait vu des chats errants y entrer et sortir par un soupirail de cave. A son avis, Lord Walpole devait y aller à de faciles amours ; mais il ne souffla mot de cette idée, décidé à se couvrir de gloire devant son amie et à mériter sa profonde gratitude.

A la nuit close, le vieux garçon se munit d'une lampe sourde et se dirigea vers cette partie solitaire de Merry-City.

*

Lorsque, deux jours plus tard, Lady Wickness ne vit revenir ni Lord Walpole ni son cher Tredgewick, elle ne douta plus : un malheur avait dû arriver à ces deux êtres qui lui tenaient tant à cœur.

Si Sir George Merrywater se fût trouvé dans la cité, elle lui en eût certainement parlé, mais le maître était absent de sa ville, et la dame manifestait un mépris trop marqué pour les autres habitants, pour leur faire une pareille confidence.

Comme elle ne manquait pas de vaillance, elle paya de sa personne en explorant, entre chien et loup, la vaste enceinte de la cité, et arriva ainsi devant la septième villa.

Il avait plu les jours précédents, une petite pluie fine qui tenait la terre dans un état d'humidité constante, et Lady Hélène Wickness ne dut pas se mettre en grands frais d'observation pour découvrir les

empreintes des pas de Mr. Tredgewick. Ces traces conduisaient, à travers les plates-bandes négligées, vers la minuscule allée centrale, pour aboutir au perron du cottage.

Comme elles ne revenaient pas en sens inverse, la vieille dame conclut que son adorateur avait dû pénétrer dans la maison vide et... y rester.

Elle poussa le courage jusqu'à soulever le lourd loquet de fer forgé de la porte, mais celle-ci était fermée et bien fermée.

Lady Hélène revint à la villa « Mayblossom » et s'enferma dans son boudoir pour réfléchir. Les empreintes ne revenant pas en sens contraire, l'aspect sinistre du septième cottage que jamais personne n'occupa, tout cela se fondait dans son esprit en une image redoutable. Le crime devait rôder dans la cité heureuse et, après avoir fait une première victime avec Lord Walpole, il avait aussitôt récidivé en s'en prenant au chevaleresque Tredgewick.

Sa décision était prise.

Le lendemain, dès potron-minet, elle prit à Southgate le train pour Londres et ne revint que le soir, à l'heure où les valets de Sir George faisaient sonner la cloche de la fermeture des portes.

Elle était allée conter ses peines au détective Harry Dickson.

2. Cinq + un + x = sept

Quand elle s'était trouvée devant le détective, Lady Wickness avait perdu un peu de son assurance. Aussi ne parla-t-elle de ses appréhensions que d'une voix hésitante et confuse.

Mais, à son étonnement et également à sa satisfaction, elle vit qu'à l'énoncé du nom de Merry-City, le détective se montra soudain fort intéressé.

— Vous avez agi avec beaucoup d'intelligence en ne parlant à personne de ce qui est arrivé et de ce que vous pensez, mylady, avait-il déclaré gravement.

— Ah, murmura la vieille dame, et en venant ici, j'espérais presque être rabrouée par vous, monsieur Dickson. J'aurais voulu vous entendre réduire à néant mes suppositions de la veille et me traiter de sottie et de fantaisiste. Et voici que vous allez me donner presque raison.

Harry Dickson sourit avec bienveillance.

— J'aurais quelques questions à vous poser, Lady Hélène, dit-il, et je fais ici appel à votre mémoire. N'avez-vous jamais été en contact avec aucune personne habitant votre cité, avant que le hasard ou Sir Merrywater vous y ait réunis ?

Lady Wickness fronça les sourcils et fit l'effort de mémoire qu'on lui demandait.

— Non, sir..., c'est-à-dire que je me souviens très vaguement des frères Spratts, mais il y a longtemps... bien longtemps. Ensuite le pauvre Tredgewick m'a dit quelquefois : Nous nous sommes rencontrés jadis, mylady, je suis certain qu'il en est ainsi. Mais je ne pouvais me le rappeler.

— Essayez donc ! insista le détective.

La vieille dame hocha tristement la tête.

— C'est qu'il y a bien loin, monsieur Dickson, et c'est si bref et si vague ! Oui... maintenant que je me martyrise le cerveau pour retrouver ce souvenir, il se précise un peu. Il y a plus de trente ans de cela ; la mode était encore aux jupes très longues et aux grands chapeaux, aux corsets qui pinçaient les hanches et vous faisaient une taille de guêpe. Le beau temps, monsieur Dickson. Pardonnez l'émotion qui s'empare de tout mon être en y reportant mes pensées. C'était dans une petite bourgade, au pied du mont Snowdon et toute proche de la mer d'Irlande, je crois que son nom est Arvonhill, une

minuscule station balnéaire qui n'eut qu'une très courte vogue. Un unique hôtel très chic et très cher avait été bâti face à la mer. J'y passai quelques semaines, pas davantage, à cause d'un crime qui y fut commis. Un riche colonial, dont j'ai oublié le nom, y fut assassiné et dépouillé d'une fortune immense en parures anciennes et en pierres précieuses.

» Un membre du personnel fut accusé, je ne sais plus lequel, et je fus amenée à déposer contre lui, ainsi que d'autres clients de l'hôtel. Si je ne me trompe, les frères Spratts étaient parmi eux.

— Attendez, dit Harry Dickson, ne se pourrait-il que ce fût dans l'hôtel d'Arvonhill que Mr. Tredgewick vous rencontra ?

— Ce n'est pas impossible, répondit la lady, mais à vrai dire, je ne m'en souviens plus. Et lui non plus ne devait pas avoir des souvenirs bien nets à ce propos, puisqu'il resta toujours dans le doute au sujet de cette prétendue rencontre.

— Ne pourriez-vous rien me raconter de précis concernant ce crime ?

La vieille dame secoua la tête.

— Cet horrible événement m'avait tellement bouleversée que je quittai Arvonhill dès le lendemain pour achever la saison à Bath, c'est tout ce que je puis vous en dire.

— Je crois que vous n'êtes pas autorisée à recevoir des visites à Merry-City, dit Harry Dickson, pourtant il se pourrait que je doive m'introduire dans la ville heureuse sans que personne ne se doute de la violation des règlements. Je vous ferai signe alors, mylady, et je compte sur votre finesse et votre intelligence pour faciliter mon intrusion.

— Oh, vous pouvez y compter, monsieur Dickson, affirma-t-elle avec conviction.

Quand elle fut partie, le détective s'enferma dans sa bibliothèque et y compulsa de nombreux cahiers, composés d'innombrables coupures de journaux annotées en marge.

— Je ne devais pas encore avoir débuté dans la carrière, murmura-t-il, mais il est heureux que je me sois livré dans le temps à des études criminelles rétrospectives. Voyons si Arvonhill nous apprend quelque chose.

Après de longues et fastidieuses recherches, le détective poussa un soupir d'aise et murmura le mot d'Archimède : « Eurêka ! »

Puis il se mit à lire avec attention une série d'articles de presse.

— La mémoire de Lady Wickness ne s'est pas trouvée en défaut, monologua-t-il avec satisfaction. Il y a en effet trente ans, et même un peu davantage.

» A Arvonhill existait alors l'hôtel Sunbeam... retenons le nom. Le crime en question fut perpétré sur la personne de Mr. Catchpole,

riche colonial en effet. Fut accusé : un valet de chambre du nom de Trench... Horace Trench.

» Ah, cette fois-ci nous y sommes : il appert des dépositions de plusieurs clients que le domestique en question fut vu à plusieurs reprises rôdant autour des appartements de Mr. Catchpole, d'une façon des plus suspectes.

» Qui sont ces témoins ?... Lady Hélène Wickness se trouve presque en tête de liste, et je vois Messrs. Théodore et Timothéus Spratts... Ah, ici la mémoire de la bonne dame fut en défaut : Tredgewick était parmi les témoins à charge ; voici deux noms maintenant qui nous sont inconnus : Ambrosius Carter et Antoine Buekle. Ces deux gentlemen affirment avoir vu sortir Horace Trench de la chambre du colonial, l'air hagard et défait. Une heure après, on a découvert le cadavre.

» Trench s'est défendu comme un beau diable, mais on a découvert dans sa malle, enfoui dans du vieux linge, le portefeuille bourré de banknotes du mort... toutefois, la valise renfermant le prodigieux trésor de parures et de pierreries a disparu comme une fumée dans le vent, et n'a jamais pu être retrouvée.

Harry Dickson bourra sa pipe et silencieusement tourna une page.

— Trench a été pendu à Liverpool, murmura-t-il en matière de finale.

Il se mit à arpenter la chambre de travail, tirant des bouffées de plus en plus épaisses de sa fidèle pipe en bruyère luisante.

— Affaire mystérieuse, soit..., murmura-t-il, mais obscure... non, ou du moins bien moins que mystérieuse. Il y a ici cinq noms devant moi, cinq, ajoutons un sixième... puis un X, symbole de l'inconnu.

« Cinq + un + X = sept, » Simple et bonne équation. Sept... tout est là !

Il acheva sa journée sur cet énigmatique monologue.

*

Le surlendemain, il trouva dans son courrier une lettre solidement cachetée, et dont l'adresse avait été calligraphiée avec un art un peu désuet.

Comme il l'ouvrait, un léger parfum de muguet et d'iris s'en envola.

— La signature parfumée de Lady Wickness, sans aucun doute, dit-il en souriant. Puis il ajouta à mi-voix : Muguet... fleur du mois de mai... Mayblossom... et Iris. Trois noms sont à retenir : Sunbeam + Iris + Mayblossom. Trois noms de villas de Merry-City. Cette affaire est digne d'un cours de logique, au fond ! C'est vraiment plaisir de

travailler avec des gens qui doivent avoir un faible pour le symbolisme !

La lettre venait en effet de Lady Wickness ; elle était brève et dénotait un certain affolement.

... Hier matin, j'ai vu partir Mr. William Slatterdale, chose qui ne m'étonne pas, parce qu'il quitte régulièrement Merry-City. Mais il était en compagnie de Desmond Price, qui lui, n'a jamais franchi les murs de la ville depuis qu'il y habite ! Ensuite je ne les ai jamais vus ensemble, ni même échanger un mot ou un salut. Ils faisaient tout pour ne pas être vus, car ils ont pris par le chemin de ronde, que personne n'emprunte jamais, tant il est envahi par l'ivraie et les plantes folles. C'est par hasard, en montant au grenier dont j'avais laissé la lucarne ouverte, dans l'espoir d'un retour de Lord Walpole, que je les ai aperçus. Hier soir, j'ai vu revenir Mr. Slatterdale seul. Il paraissait préoccupé et sombre. Alors j'ai joué au détective, monsieur Dickson, ou plutôt j'ai été indiscreète. Dans le noir, je me suis glissée jusqu'à la villa « Sunbeam » et j'ai écouté aux volets. Slatterdale et son valet discutaient âprement. J'entendis le valet dire à son maître : Faudra mettre les voiles, Tony... (chose curieuse, Mr. Slatterdale s'appelle William) et celui-ci de répondre :

— Faut que Grubsson se décide à la fin !...

Harry Dickson laissa tomber la lettre et se frotta les mains.

— Brave et vaillante petite dame, tout de même ! s'écria-t-il.

Il déjeuna de bon appétit et partit en flânant à travers Londres. Ses pas le conduisirent sur l'Emhankment où il vit devant lui la lugubre façade de Scotland-Yard émerger du fog naissant.

— Le hasard conduit souvent bien nos pas, murmura-t-il, je suppose que je trouverai bien quelqu'un qui pourra m'aider à éclairer ma lanterne.

» L'inspecteur O'Neil est-il de service ? demanda-t-il au planton.

— Il le sera dans une demi-heure, monsieur Dickson, fut la réponse.

— Très bien, j'attendrai... à moins que je fasse un tour chez notre ami Larfin, répliqua le détective.

L'agent planton cligna de l'œil.

— Un renseignement à demander sur les receleurs de Londres, monsieur Dickson ? demanda-t-il. Il n'y a que Mr. Larfin pour vous mettre au courant alors.

Larfin nichait dans les combles de l'immense bâtisse, dans un petit bureau où régnait une chaleur d'étuve.

— Trop heureux de pouvoir vous prêter un peu de mes lumières, monsieur Dickson, dit Mr. Larfin avec l'emphase qui lui était assez coutumière. Quelque vol sensationnel qui a abouti à un de nos amis receleurs ?

— Tout juste, mon bon Larfin, je voudrais bien vous entendre parler d'un certain Grubsson !

Larfin poussa un grognement de joie.

— Un client d'élite, monsieur Dickson, car vous visez certainement le digne Josuah Grubsson de Mansellstreet, sur la lisière de White Chapel. Toutefois, n'espérez pas mettre la main sur lui, car il n'a pas son pareil pour louvoyer avec la loi. Vous ne tirerez rien de lui.

— Je crains bien de devoir le laisser en paix, répliqua le détective, mais ce n'est pas la même chose pour un de ses clients. Parlez-moi de Grubsson, voulez-vous ?

— Ne travaille que dans l'article super-riche, ricana Mr. Larfin, et qui met à la porte de son échoppe, comme un vulgaire chien de rue, tout voleur qui se hasarde à lui présenter une babiole de moins de dix mille livres !

— C'est bien l'homme que je cherche, affirma le détective. Y a-t-il moyen de le cuisiner habilement ?

— Jamais de la vie ! tonna Larfin, Grubsson ne parlerait pas, même avec le chanvre au cou, c'est moi qui vous le dis !

— Nous verrons bien, laissa tomber négligemment le détective en prenant congé du serviable Larfin.

Une fois dans l'escalier, il tira sa montre et vit avec satisfaction que la demi-heure qui le séparait encore de la venue de l'inspecteur O'Neil était écoulée.

O'Neil était un homme grand, rougeaud et taciturne, aux regards candides et doux, bien qu'il eût mené plus d'un criminel à la potence.

— O'Neil, demanda Harry Dickson après un cordial salut de bienvenue, vous nous êtes arrivé de Liverpool, si je ne me trompe. Dites-moi, le nom d'Oak-Lodge vous dit-il quelque chose ?

L'inspecteur se mit à rire.

— C'est un bien vilain endroit, monsieur Dickson, répondit-il, du moins pour Liverpool. Car c'est le nom que l'on donne à la sinistre cabane située au fond de la cour de la prison centrale et vers laquelle on dirige la dernière promenade des condamnés à mort.

— Mille fois merci, mon brave ami, répondit le détective, qui avait fort à faire pour cacher sa joie.

Une fois dans la rue, une jubilation intérieure s'empara de lui.

« Sunbeam + Mayblossom + Oak-Lodge + Iris »... car je suppose que l'iris fut le parfum favori du pauvre Tredgewick, tout comme le muguet celui de Lady Wickness. De sept, reste encore trois : Primrose, Miss Née et de nouveau X...

— Voyons Grubsson, dit-il brusquement.

L'échoppe de Mansellstreet était une misérable boutique portant trois boules superposées comme enseigne, comme toutes celles des

prêteurs sur gages londoniens. Grubsson avait dû le voir venir, car il le reçut sur le pas de sa porte avec toutes les marques d'un respect obséquieux non exempt d'ironie !

— Ah, monsieur Dickson ! s'exclama-t-il. De quel odieux forban allez-vous débarrasser notre infortunée Londres, maintenant ? Quel dommage que ces bandits ne s'adressent jamais à votre serviteur pour essayer d'écouler les produits de leurs crimes, car jamais vous ne trouveriez aide plus dévouée que Josuali Grubsson, je vous le jure par la barbe de mon grand-père.

— Je parie que monsieur votre grand-père était glabre, comme un laquais de bonne maison, répliqua Harry Dickson en riant.

— Eh, continua-t-il en jetant un coup d'œil sur le comptoir, vous jouez donc aux courses, digne Josuah ? Je ne vous connaissais pas ce vice coûteux !

Le Juif lui jeta un coup d'œil méfiant, mais mentalement, le détective nota l'expression embarrassée du bonhomme.

— Le Tout-Puissant m'en garde, s'écria Grubsson, ceci n'est qu'un journal qu'un client a oublié sur mon comptoir... j'allais justement le faire disparaître, dans mon horreur pour le jeu en général et les courses hippiques en particulier.

— N'en faites rien, cher ami ! s'exclama le détective en cueillant habilement la feuille sportive qui était restée dépliée sur le comptoir.

» Et votre client allait jouer « Primrose » ? continua Dickson. Mauvais... très mauvais... Grubsson, en vérité !

— Je ne m'entends pas à ces choses, grommela le juif d'une voix inquiète, et comment savez-vous qu'il jouerait... comment dites-vous ?

— Primrose, digne fils d'Abraham, Primrose, un bien joli nom, et qu'il souligna d'un trait au crayon bleu.

— Jetez cette saleté, grommela l'usurier.

— Bah, dit négligemment le détective, il y a trente ans qu'il joue « Primrose »...

Harry Dickson avait-il calculé la portée de sa phrase ? L'avait-il lancée à tout hasard ? En avait-il escompté un pareil résultat ?

— Je... n'ai absolument rien à me reprocher..., hoqueta le juif en devenant livide.

Le visage du détective changea brusquement d'expression et devint dur et sévère.

— Assez de malices, Grubsson, dit-il sèchement. Un jour ou l'autre la police devait tout de même avoir le dernier mot avec vous. Ce jour est arrivé, mon ami. Je crois bien qu'un certain receleur, qui jusqu'ici passa toujours à travers les mailles des filets de dame Justice, couchera à Newgate.

— Monsieur Dickson, se lamenta le misérable, je n'ai rien fait qui ne fût régulier... non, non, vous ne m'enverrez pas en prison.

— Cela dépendra du degré de votre franchise, Grubsson. Où en est la vente des bijoux Catchpole ?

Grubsson essaya de se reprendre.

— Il y a prescription, grommela-t-il.

— Pour le crime peut-être, répliqua le détective, mais non pour le vol ni pour le recel, puisque vous traitez une nouvelle affaire depuis une semaine à peine !

Le coup était porté et l'usurier s'effondra littéralement.

— Il a emporté les pierres, gémit-il, il les emporte toujours... je ne les ai pas en ma possession, je vous le jure, monsieur Dickson.

— Qui donc ? Tony lui-même ?

— Tony oui, Antoine Buckle...

Harry Dickson partit d'un rire joyeux.

— Ces damnés frères Spratts, pour jouer leur éternelle marotte, leur Primrose, s'entendent comme personne à le faire chanter, hein ?

— C'est vrai, concéda le juif, ce sont de fières canailles, et Buckle a vendu pas mal de pierres depuis trente ans pour satisfaire à leurs exigences. Dites, monsieur Dickson, me laisserez-vous en liberté, maintenant que je ne vous ai rien caché de la vérité ?

— Je le ferai, promit le détective, mais à une condition : c'est que vous ne parlerez à personne, entendez-vous, de ma visite. Cela jusqu'au moment où vous aurez de mes nouvelles. Mais n'essayez pas de jouer au plus malin, car jour et nuit votre maison et votre personne seront surveillées.

Le juif promit tout ce que le détective voulut et ils se séparèrent, contents l'un de l'autre.

« Reste un de sept de la deuxième équation, se dit Harry Dickson, et cet un c'est précisément l'inconnu X... Miss Nee... »

Tout à coup, il se frappa le front. Pour un peu, il aurait esquissé un entrechat en pleine rue.

X... n'était plus X... l'équation venait d'être résolue.

Il regagna en toute hâte son home de Bakerstreet, et se replongea dans la lecture de ses précieux cahiers. A la fin, il dut avoir trouvé ce qu'il cherchait, car il s'offrit en guise de détente une couple d'heures de lecture de son auteur favori, Charles Dickens.

3. Le dernier habitant

Dans une ruelle latérale de Brusliffeldstreet, une des plus tristes artères de Mile-End, un vieil homme se présenta chez le loueur d'immeubles et, après de longues discussions, prit en location une affreuse petite demeure meublée, qui avait servi dans le temps de taverne, puis d'épicerie, et à la fin, de bureaux pour un vague commerce de tissus.

L'homme signa son contrat du nom de Demus Werrybingle.

— Profession ? demanda le loueur.

— Mettez fonctionnaire... oui, fonctionnaire retraité, répondit le vieillard.

— A votre aise, dit poliment l'homme d'affaires, du moment que l'on paie correctement, je mets tout ce que l'on veut.

Mais le vieux protesta.

— Pardon, je suis un fonctionnaire en retraite, et même un fonctionnaire d'Etat, je m'étonne que mon nom ne vous dise absolument rien, ajouta-t-il d'un air vexé.

— J'ai connu un cocher de ce nom, dit pensivement le loueur, c'était un bien brave homme.

— Ce n'est pas moi, en tout cas, riposta l'autre d'un ton pincé, je n'ai jamais conduit voiture ni patache. Ah, j'étais autrement connu à Liverpool au temps où j'y exerçais mes importantes fonctions, et même encore après.

— Vraiment ? fit le loueur avec politesse, mais en réprimant un léger bâillement.

Mais le vieux ne semblait pas vouloir en démordre sur le chapitre de son ancienne renommée. Il se pencha vers le loueur et lui murmura quelques mots à l'oreille.

Le scribe sursauta.

— Vous... vous dites ! balbutia-t-il.

— C'est comme je vous le dis ! s'écria triomphalement le vieillard.

— Ah... vraiment... très, hm, honoré ! bégaya le loueur en s'empressant de fermer son livre et de prendre congé de son nouveau client.

Celui-ci le regarda s'éloigner, et quand il le vit entrer dans une taverne voisine, il esquissa une grimace satisfaite.

— En voilà un qui bavardera, ricana-t-il.

En effet, s'il avait pu entendre à distance la conversation aussitôt entamée par le loueur avec le tenancier, puis avec un jeune homme qui se mit aussitôt à prendre des notes, il en aurait été amplement convaincu.

Car le loueur bavarda... et raconta à qui voulait l'entendre qui était ou qui avait été Mr. Demus Werrybingle de Liverpool, et parmi ceux à qui s'adressaient ses confidences était un jeune reporter d'une feuille du soir de la Fleet qui, aussitôt ses notes prises, sauta dans un bus et retourna à son journal où il se mit à taper fiévreusement sur sa machine à écrire.

— Il faut que cela passe dans la feuille de ce soir, déclara-t-il au secrétaire de la rédaction.

Celui-ci lut le papier, fit la moue et finit par accepter.

— Soit... ce n'est pas précisément de la haute sensation, mais c'est tout de même une nouvelle bonne à publier, en ces temps de disette journalistique !

Le soir même, Mr. Demus Werrybingle acheta plusieurs journaux et finit par y découvrir ce qu'il cherchait.

— A la bonne heure ! dit-il.

Puis il ferma sa maison à clef et n'y revint pas de la nuit ; mais le lendemain, dès l'aube, il y était retourné.

Il n'y était pas de bien longtemps qu'on frappa à sa porte.

C'était un gentleman âgé de très bonne mine.

— Monsieur Demus Werrybingle ?

— C'est moi-même, monsieur... Monsieur ?

— Sir George Merrywater.

— Oh, je connais, du moins de nom... N'est-ce pas vous, sir, qui avez fait bâtir dans un dessein philanthropique une cité-jardin...

— C'est moi, en effet, et c'est à propos de cela que je suis venu vous voir. Connaissez-vous Merry-City ?

— Citez-moi un citoyen d'Angleterre, à moins qu'il fût sourd, muet, aveugle et atteint d'amnésie complète, qui ne soit dans ce cas ! riposta finement Mr. Werrybingle.

— Je choisis les habitants de ma ville, selon le hasard et mon caprice, continua Sir George. J'ai lu votre nom dans un journal de la veille. Il m'a plu... et votre ancienne profession m'a semblé... originale, or j'aime ce qui est original. Il reste une villa vacante à Merry-City. Voulez-vous l'occuper ?

Mr. Werrybingle ne demandait pas mieux et se confondit en expressions de joie et de gratitude.

— Je vous attends aujourd'hui même, déclara Sir Merrywater. Je ne serai pas là pour vous recevoir, mais mes sujets auront des instructions pour vous installer immédiatement avec tout le confort désirable. Vous connaissez les conditions ?

— Répétez-les-moi, voulez-vous, sir ?

Le gentleman le fit et Mr. Werrybingle se déclara plus satisfait que jamais.

Une heure plus tard, une auto de louage l'emporta avec sa valise.

*

La villa restée inoccupée s'avéra pourtant tout aussi confortable que les autres, quand Mr. Werrybingle s'y installa dans la journée. Quelques minutes avant la fermeture réglementaire des portes, un camion arriva devant Merry-City et apporta trois lourdes caisses pour le nouvel habitant.

— Mes livres et mes petites collections, expliqua le vieux aux valets de Sir George qui gémissaient sous le poids. Laissez tout cela dans le vestibule, je me charge de tout mettre en place.

— Monsieur Werrybingle, dit le chef des domestiques, Sir George nous a chargés d'apprêter un souper froid soigné dans la salle à manger où vous recevrez, ce soir, les autres habitants de Merry-City, qui fêteront ainsi votre bienvenue.

Le vieillard se déclara très touché de cette attention du maître.

— Oh, murmura quelques minutes plus tard Lady Wickness en lisant une lettre de Sir George. Voilà qu'il change les habitudes. Il nous convie tous pour ce soir chez le nouveau venu, et sa lettre a bien plus l'allure d'un ordre que d'une invitation.

Et Messrs. Spratts et Slatterdale firent la même réflexion, sans songer à la discuter pourtant.

A dix heures, Lady Wickness sonna à la porte de la septième villa et presque aussitôt les frères Spratts et William Slatterdale suivirent.

ILS furent introduits dans la salle à manger par Mr. Werrybingle et s'installèrent devant le somptueux repas que les domestiques de Sir Georges avaient servi sur la table.

Les mets étaient exquis, les vins rares. Pourtant une sorte de gêne semblait planer sur les convives, qui conversaient à peine, échangeant tout au plus quelques lieux communs.

Comme on terminait le dessert, Lady Wickness leva soudain la tête et parut écouter :

— On dirait qu'il y a encore du monde dans la maison, dit-elle.

— Ce sont mes petites collections qui font un peu de bruit, répondit Mr. Werrybingle en riant. Voulez-vous les voir ? Mais il faut m'excuser, car pour le moment je les ai installées dans les souterrains de ma villa.

— Des animaux ? demanda Mr. Slatterdale.

— Vous allez voir, répondit le vieux, suivez-moi.

Ils descendirent les escaliers et entrèrent dans une spacieuse cave.

— Oli ! cria tout à coup Lady Wickness, que signifie...

Elle venait de voir quatre hommes alignés contre le mur du fond et tenus en respect par un policier, l'arme au poing. Deux autres agents de police se glissèrent immédiatement derrière eux et barrèrent l'issue de la porte de la cave.

— Des bandits..., gémit la vieille dame, je le pensais bien, oh... qu'allez-vous faire de ces braves gens... ce sont les domestiques de Sir George... et voici Sir George lui-même !

— Et si vous voulez regarder dans ce coin, mylady, déclara Mr. Werrybingle, vous y verrez bâiller la porte secrète du passage qui relie cette villa à celle de Sir Merrywater... la villa Nemesis !

— Comment, Nemesis ?

— Déesse de la vengeance... Miss Nee n'est que l'anagramme de ce nom redoutable, mylady !

— Bon, dit tout à coup Sir George, je comprends, vous n'êtes pas celui pour qui vous voulez vous faire passer, mais un agent de Scotland-Yard.

— Je suis Harry Dickson, dit le détective en arrachant ses postiches, et vous me devrez beaucoup, Sir George, puisque je viens vous empêcher, vous et vos sujets, de commettre un crime terrible.

— Une œuvre de vengeance ! s'écria le gentleman hors de lui.

— Soit, mais cette vengeance peut s'opérer d'une toute autre manière, en vous évitant la potence qui, hélas, joua déjà un rôle effroyable dans votre existence.

Sir George se cacha le visage dans les mains.

— Mr. George Trench a voulu venger son frère Horace, innocent, mais condamné à mort et exécuté, sur la personne de ceux qui témoignèrent contre lui, contre les vrais coupables et aussi contre un homme qui n'y pouvait vraiment rien, le sieur Werrybingle, le bourreau de Liverpool qui procéda à l'exécution, dit Harry Dickson d'une voix lente et triste. Mais Werrybingle est mort il y a plusieurs années déjà, et cela Sir George a dû l'ignorer.

Puis il se tourna vers les habitants de Merry-City.

— Lady Wickness avait témoigné selon la vérité, et elle ne méritait certes pas le sort que lui destinait Sir George. Les frères Spratts connaissaient les vrais coupables, mais ils ont fait une fausse déposition pour tirer de l'argent, beaucoup d'argent des bandits en les faisant chanter, le tout pour pouvoir jouer aux courses, sur l'éternel cheval « Primrose », qu'ils considéraient toujours comme une martingale, malgré leurs pertes incessantes. Un des vrais coupables est mort, assassiné par son complice, et cela, il y a peu de jours

seulement ; vous le connaissiez sous le nom de Desmond Price, alors qu'il y a trente ans il s'appelait Ambrosius Carter. Et l'autre...

— Je suis Antoine Buckle, dit Slatterdale d'une voix sombre.

— Et vos fausses bijouteries étaient magnifiquement réelles, n'est-il pas vrai ? Seulement, il vous était bien difficile de les vendre, et celles que vous êtes parvenu à liquider devaient servir à subvenir aux exigences des maîtres-chanteurs Spratts !

— J'espère qu'ils seront pendus avec moi ! dit sauvagement Buckle.

— Nous n'avons tué personne ! crièrent les frères Spratts.

— Si fait, répliqua le détective, vous avez supprimé ce pauvre Tredgewick, qui entra un soir dans cette maison et vous surprit au moment où vous vous occupiez à y enfouir une certaine partie des bijoux volés à Buckle.

— Chiens ! rugit ce dernier, en effet, une grande partie de mes pierres ont été volées la semaine dernière, et moi qui accusais mentalement Bellows... eh bien, je mourrai content en sachant qu'ils auront également la corde au cou, ces deux canailles !

Le détective frappa la terre du pied.

— Pauvre Tredgewick, nous veillerons à lui donner une sépulture plus convenable que le sol de cette cave, dit-il, lui aussi n'avait pourtant pas témoigné faussement contre le malheureux Trech.

— Je m'apprêtais à les exécuter tous ici, dit Sir George d'une voix sombre, mes domestiques auraient reçu tout ce qui leur fallait pour aller vivre convenablement à l'étranger, ce sont de dévoués serviteurs. Merry-City aurait disparu cette nuit même dans les flammes et moi aussi j'y aurais trouvé la mort, après avoir vengé enfin mon pauvre frère.

— Heureusement que vous êtes un symboliste, Sir George, dit Harry Dickson, et qu'en donnant aux villas de votre cité des noms qui hallucinaient votre mémoire, vous m'avez mis sur la piste.

» Sunbeam : enseigne de l'hôtel tragique, Oak-Lodge, dénomination non moins sinistre que Miss Nee, ou son anagramme Nemesis, sous le signe de laquelle vous avez placé votre œuvre et trois noms qui ont caractérisé vos futures victimes : Mayblossom et Iris, parfums respectifs de Lady Wickness et du pauvre Tredgewick.

» Puis « Primrose », martingale des sieurs Spratts... Savez-vous que l'emploi de ce nom est un chef-d'œuvre de psychologie ? Sans lui, les frères criminels n'auraient probablement jamais consenti à vivre ici, dans le voisinage de leur mortel ennemi Buckle, mais la superstition arrange parfois singulièrement les choses !

» Les coupables seront punis, bien que tardivement, et une innocente échappe à la mort, mais à vous et à vos sujets, j'épargne l'horreur et le châtement d'un crime, Sir George. J'espère qu'à présent

vous pourrez vivre en paix avec votre conscience et avec vos souvenirs !

MYSTERIEUX HORLE{5}

1. Les bustes retournés

Ce fut au début de l'automne que l'inspecteur en retraite Montague Brent entra, presque en coup de vent, dans le cabinet de travail du célèbre détective Harry Dickson.

— Brent ! s'écria celui-ci, pour un revenant inattendu, vous en êtes un ! Il y a cinq ans que vous avez pris votre retraite à Scotland-Yard en jurant de ne plus jamais quitter vos chères montagnes du Sud de l'Ecosse. Je me demande quel fait grave a pu vous faire quitter les magnifiques environs de Dumfries, où vous plantiez vos choux ?

Montague Brent, un bel homme dont l'apparence n'avait rien de commun avec le type que l'on prête généralement dans les romans, aux vieux policiers en retraite, mais aux allures de professeur ou de savant, s'inclina.

— Vous venez de le dire vous-même, monsieur Dickson : une affaire grave.

Harry Dickson connaissait trop bien le vieux serviteur de la loi, il lui fit signe de prendre place, avança le carafon de whisky et la bouteille d'eau de Seltz et attendit.

Le vieillard soupira, refusa du geste le verre d'alcool et ne prit qu'un peu d'eau minérale.

— Un esprit frappeur s'est emparé de ma demeure, dit-il.

Harry Dickson eut un léger geste de surprise, mais il se ravisa en se rappelant que Montague Brent avait toujours eu l'habitude d'exposer les faits d'une manière parfois fort inattendue, sinon originale.

— Il y a cinq ans que j'ai quitté Scotland-Yard, continua le pensionné, peut-être vous rappelez-vous à propos de quelle affaire, monsieur Dickson ?

— Certainement, mon vieil ami, à propos d'un échec où vous n'étiez vraiment pour rien, si ma mémoire m'est fidèle, les diamants Ostringer.

Une sombre rougeur monta aux joues du vieux fonctionnaire.

— Pour ma part, j'ai toujours appelé cette affaire, l'affaire Horle et non Ostringer. Ce dernier était un homme volé, spolié d'une fortune, Horle était le coupable.

— Une bien mystérieuse histoire, approuva le détective, et dont personne n'a connu le fin mot. J'étais absent d'Angleterre en ces jours, Brent, et n'ai appris votre équipée, d'ailleurs superbe, qu'à mon retour.

Vous avez réussi à mettre la main sur les deux principaux complices de Horle et ce n'est pas votre faute si l'énigmatique filou échappa à la police, avec les diamants Ostringer.

— N'empêche, monsieur Dickson, répliqua Montague Brent avec amertume, que Scotland-Yard me battit froid et... me relégua dans les bureaux, moi, Montague Brent.

» J'ai demandé ma mise en retraite anticipée et je l'ai obtenue. Je me suis retiré dans une vieille demeure des environs de Dumfries, héritage d'une de mes tantes maternelles, et jusqu'à ce jour j'y ai vécu en paix, essayant d'oublier l'injuste affront qui me fut fait jadis.

» Si j'ai entrepris le voyage, long et coûteux, de Dumfries à Londres, ce n'est que pour vous voir et vous demander conseil.

« Grave, dans ce cas », pensa Dickson.

— Etablissons les faits dans leur ordre chronologique, continua Brent, dont le raisonnement n'était pas toujours exempt d'emphase ou de préciosité. Il y a quatre semaines exactement, oui, jour pour jour, je suis réveillé en pleine nuit par un tintamarre inouï : coups de marteau, bruit de pas et d'objets remués. Et tout cela venant du rez-de-chaussée de ma propre maison.

» J'habite seul, monsieur Dickson, et ma maison, située en retrait de la route, est passablement isolée.

» Vraiment, on ne se gêne pas ! me suis-je dit, et, m'emparant de mon revolver, je voulus aller voir ce qui se passait.

» Ah ouiche ! La porte de ma chambre était solidement fermée de l'extérieur et j'eus beau m'escrimer contre elle, je ne parvins pas à l'ouvrir.

» Il était inutile de vouloir opérer une descente par les fenêtres, car feu ma tante y avait fait établir des barreaux qui auraient fait honneur à des fenêtres de prison.

» Furieux et inquiet, je dus subir pendant plus d'une heure le martyre mystérieux de savoir ma propre maison occupée par des inconnus qui y agissaient à leur guise, et ce sans pouvoir intervenir.

» Enfin, le bruit cessa et quelque temps après je refis une nouvelle offensive contre la porte de ma chambre : elle s'ouvrit comme si elle n'avait jamais été bloquée. Je courus au rez-de-chaussée d'où le bruit était monté. Je n'y vis rien... mais rien de rien, et pourtant il m'avait semblé qu'on démolissait ma demeure à moitié.

» Huit jours se passent et les mêmes faits se reproduisent : je suis prisonnier dans ma chambre et les esprits frappeurs s'en donnent à cœur joie. Je ne suis libéré que vers le matin, de la même façon incompréhensible.

» Toutes les bonnes choses vont par trois, me suis-je dit alors, et j'ai pris mes précautions. Toutes les nuits, je faisais semblant de me retirer dans ma chambre, mais en fait j'allais dormir dans une petite

pièce voisine, dont les fenêtres ne sont pas munies de grilles. J'avais caché une échelle de corde dans cette chambre, ainsi que les armes et objets nécessaires pour me défendre contre les intrus, voire pour procéder à leur capture.

» Dans la nuit d'avant-hier, le bruit nocturne éclata soudain avec un sans-gêne incroyable. On aurait dit qu'une équipe de démolisseurs s'était mise au travail. Je me vêtis à la hâte et me dirigeai sans bruit vers la porte : les énigmatiques intrus n'avaient pas dû éventer ma ruse, car elle s'ouvrit.

» Les coups de marteau sonnaient drus et clairs. Ils semblaient provenir de la grande cuisine dallée du rez-de-chaussée, dont je ne fais guère usage.

» Je restai quelques minutes à les écouter, puis je descendis en tapinois l'escalier, en me gardant bien d'en faire gémir les marches.

» Arrivé devant la porte de la cuisine, je pris mon revolver, ma lampe électrique et, brusquement, je l'ouvris toute grande en criant : Rendez-vous !

» Le tumulte cessa comme par enchantement et... Montague Brent poussa un grand soupir et s'essuya le front avec un ample mouchoir à carreaux.

» Et je ne vis rien, monsieur Dickson, la pièce était déserte, noire et froide, à l'abandon comme je l'avais toujours laissée.

Harry Dickson garda quelque temps le silence.

— Si vous ajoutiez un moment foi à l'interprétation « esprits frappeurs », comme vous dites, Brent, vous ne seriez pas venu me trouver, dit-il lentement.

L'ancien inspecteur approuva de la tête.

— C'est exact, monsieur Dickson, je n'ai jamais donné dans la superstition, et tout au long de ma carrière pourtant touffue, je n'ai jamais vu que des choses qui pouvaient s'expliquer normalement, aussi mystérieuses qu'elles fussent.

— Je vous connais trop, Brent, continua le détective, pour ignorer que vous vous êtes déjà livré à une enquête approfondie où rien n'a dû être négligé. Quel en est le résultat ?

Le vieil homme lui jeta un regard de gratitude.

— Vous me jugez bien, monsieur Dickson, cette enquête a été commencée sans retard, pour aboutir à un fait bien minime, mais qui prend pour moi des aspects formidables. Elle m'a ramené à l'affaire Horle !

Le détective allait faire une objection, mais le vieillard le pria de lui laisser la parole.

— Qui est Horle ou qui fut Horle, car depuis l'histoire des diamants Ostringer, nous n'avons plus entendu parler de lui ? Personne ne l'a jamais su ! Nous avons mis la main sur deux

comparses, des employés de commerce qui lui ont indiqué certains coups à faire et ont reçu une récompense, mais qui n'ont traité avec lui que par téléphone. Horle a cambriolé successivement les joailleries Fuchs et Armstrong, respectivement dans le Strand et dans Grosvenor, la maison de Lady Shrewbury, celle de Sir Clutsham et enfin les bureaux du lapidaire Ostringer. Il y dédaigna l'argent et les valeurs et ne mettait main basse que sur les bijoux de réelle valeur. Jamais on n'a pu découvrir ce qu'il en fit, car aucun receleur du monde ne fut appelé à en acheter. A mon avis, Horle était un maniaque, une sorte de collectionneur sans scrupules.

Harry Dickson approuva.

— Je sais tout cela, mais qu'est ce qui vous fait penser qu'il aurait pu apparaître dans votre lointaine demeure, inspecteur ?

— Rappelez-vous, monsieur Dickson, que Horle signait pour ainsi dire ses forfaits d'une façon des plus bizarres. Chose qui nous a fait penser immédiatement que nous nous trouvions devant un esprit détraqué : partout où il passait pour voler, il se complaisait à tourner les statuettes, le visage contre la muraille.

» Or, dans la cuisine se trouvent trois ou quatre, disons exactement cinq vieux plâtres, dont je n'ai pu me décider à me défaire, parce que ma vieille tante avait semblé y tenir : un buste de Napoléon, un autre de l'infortunée reine Marie Stuart, une Vénus de Milo, et un couple peinturluré représentant Faust et Marguerite.

» Ces affreuses petites choses se trouvent reléguées sur la tablette de la haute cheminée de la cuisine, qui me sert aussi de débarras. Or, par trois fois, ces bustes ont été retournés face contre la muraille de la cheminée !

Montague Brent se renversa sur sa chaise et ses regards, après avoir erré par la pièce, s'arrêtèrent sur ceux du détective, qui y lut brusquement un immense effroi.

— Vous avez peur, Brent, dit tout à coup Harry Dickson, et je le comprends : la solitude, une maison isolée, des faits inexplicables, le retour ou quelque chose qui paraît s'apparenter au retour d'un être mystérieux, et... mais vous êtes blessé ?

L'ancien policier poussa un gémissement.

— Oui... mais je ne puis me rendre compte comment c'est arrivé... de fait...

Il se redressa, pâle, les lèvres serrées.

— Je crois avoir vu Horle... eh bien ! monsieur Dickson, il est effroyable !

— Parlez, Brent !

— C'est tellement vague, et pourtant il y a eu quelque chose de tangible. Quand je quittai la cuisine redevenue soudain silencieuse, je remontai vers ma chambre, pensif et désespéré. Il y avait un peu de

clair de lune qui filtrait cette nuit-là par les hautes fenêtres des paliers, mais bien faible en vérité, car de lourds nuages chassaient bas dans le ciel.

» Soudain, je vis quelque chose d'imprécis, une forme, puis, l'éclair d'un instant, un visage : quelque chose de monstrueux et de livide.

» Je me jetai en avant, le revolver braqué. J'ai dû recevoir un coup violent sur la tête et en même temps j'ai senti une douleur lancinante au poignet.

» Je me suis évanoui comme une petite femme et j'ai dû rouler au bas de l'escalier, où j'ai retrouvé mes esprits, le corps meurtri et une longue estafilade à l'avant-bras gauche, qui a dû être faite à l'aide d'un instrument très tranchant.

— Pas d'autres traces ? demanda le détective.

— Aucune, monsieur Dickson, toutes les portes, toutes les fenêtres étaient bien fermées, et ma demeure, pour être vieille, ne recèle aucun passage clandestin.

— Restez-vous quelque temps à Londres ? demanda encore Harry Dickson.

— Quelques jours, sir, le temps de réétudier, dans les archives du Yard, les affaires où Horle s'est trouvé mêlé ; après quoi je reviendrai vous trouver pour vous demander de me prêter aide et assistance, s'il le faut.

— J'accepte, répondit brièvement Harry Dickson, en lui tendant la main.

2. Face au mur

Stupeur !

Deux jours plus tard elle devait s'abattre sur Londres et sur Scotland-Yard. Horle, l'énigmatique Horle était revenu, sans doute dans le sillage de l'infortuné Montagne Brent.

Ce dernier était descendu dans un petit hôtel très convenable de Bow, où les policiers de province faisant un court séjour à Londres, avaient coutume de s'établir : l'hôtel Pembroke.

Dès qu'il eut pris congé d'Harry Dickson, Brent s'était rendu au Yard et y avait reçu l'autorisation de fouiller dans les archives de la maison.

Il y avait passé la plus grande partie de la journée, s'était entretenu avec ses anciens collègues, avait déjeuné avec quelques-uns d'entre eux et s'était retiré assez tôt dans sa chambre.

Un peu après minuit, quand Mr. Gallagher, propriétaire de l'hôtel, eut fermé son établissement et se fut mis au lit, il en fut aussitôt tiré par un hurlement de dément, semblant venir du rez-de-chaussée.

Il ouvrit sa porte et aussitôt une voix horrible et menaçante éclata :

— Gallagher, allez dire à ce chien de Brent que j'aurai sa peau.

Effrayé, mais surtout retenu par son épouse épouvantée, Mr. Gallagher perdit quelque temps à discuter avec elle, puis, le sentiment du devoir l'emportant, il alla frapper à la porte de son client.

Celui-ci vint lui ouvrir, les yeux lourds de sommeil et s'enquit de son désir. Mr. Gallagher lui raconta aussitôt ce qui venait d'arriver, ajoutant que, pour le moment, l'hôtel ne comptait que quatre clients, tous honorables, et un personnel de tout repos.

Mr. Brent devint alors très attentif et demanda à l'hôtelier de pouvoir parcourir l'établissement en sa compagnie, ce qui fut fait.

Rien d'insolite n'y fut découvert, portes et fenêtres étaient closes, on entendait le ronflement des dormeurs à travers les minces cloisons. Le chef des domestiques, qui avait entendu la menace, les avait rejoints à son tour et affirmait avec force qu'aucun membre du personnel n'avait quitté sa chambre et que d'ailleurs le cri venait d'en bas, où il n'y avait plus personne à cette heure.

Alors, dans le petit salon où les clients de l'hôtel Pembroke faisaient leur correspondance, Montague Brent fit une découverte

étrange : le buste du Prince de Galles, qui ornait le dessus du piano, avait été retourné face au mur.

— Demain, promet le retraité, j'en parlerai à quelqu'un qui y prendra grand intérêt, je vous le promets, Mr. Gallagher, à Harry Dickson en personne.

Sur cette promesse rassurante, chacun regagna sa chambre et son lit. Mais le lendemain, le mystérieux Horle s'était déjà fait valoir d'une manière autrement tangible. Le célèbre joaillier « Woodchurch, dans Chancery Lane, trouva son magasin cambriolé. C'est-à-dire qu'il trouva le safe où il enfermait chaque soir les pierres de grande valeur non encore serties, ouvert et dégarni de ses plus belles pièces.

Car le voleur nocturne avait dédaigné avec une science parfaite, toutes les pierres ayant failles, crapauds ou autres défauts lapidaires, tout en conservant encore une très grande valeur.

Sur une étagère se trouvaient placées quelques figurines de prix, qui toutes avaient été retournées, de manière à faire face à la muraille : Horle avait une fois de plus signé ses exploits.

Mais cette fois-ci, Harry Dickson était à Londres et presque aussitôt le Yard l'appela à la rescousse.

L'enquête menée avec diligence dans la joaillerie de Chancery Lane fut, comme toujours quand on avait affaire avec le mystérieux Horle, décevante et stérile. C'est en vain que les photographes de la police saupoudrèrent de poudre mercurielle les glaces des vitrines et des comptoirs, aucune empreinte digitale suspecte ne fut relevée.

Devant le safe, aussi vierge de traces révélatrices que les autres objets mobiliers de l'établissement, Harry Dickson s'arrêta longuement.

— Bizarre, murmura-t-il tout à coup en se tournant vers le superintendant Goodfield qui l'accompagnait.

— Pourquoi cela, monsieur Dickson ? demanda le bon Goodfield.

— Remarquez donc ce procédé nouveau, qui consiste à faire sauter la serrure à l'aide d'une minuscule mine électrique. Rappelez-vous que nous n'avons rencontré ce procédé qu'une seule fois dans notre carrière, l'année dernière, et nous l'avons appelé « l'œuf de Colomb » de la cambriole... c'est simple, mais il fallait le trouver. Or, l'homme qui l'inventa et l'appliqua alors, n'a plus pu le faire depuis, puisque par une fausse manœuvre, il s'électrocuta en s'en servant.

» Nous n'en avons rien dit à la presse, de peur que cette manière ne devînt trop courante chez ces messieurs de la pègre, et voici que nous le retrouvons au service de Mr. Horle, le mystérieux.

Dans la journée, Harry Dickson passa une couple d'heures dans les salles des archives de Scotland-Yard, puis se fit annoncer au superintendant Goodfield.

— Il me faudra partir vers le Nord pour y chercher le fameux Horle, dit-il, Montague Brent m'accompagne.

— Si vous pincez le bandit, Brent pourra aspirer à une révision de sa pension, déclara Goodfield. Je le lui souhaite, c'est un bon diable au fond, bien qu'il ait toujours été un collègue peu cordial et peu liant de nature.

Montague Brent se déclara prêt à suivre le détective où celui-ci le voulait ; l'enquête personnelle qu'il avait commencée à Londres n'avait pas donné de résultats.

— J'ai relu le procès des deux complices de Horle, déclara-t-il, et malgré toute l'attention que j'ai apportée à cette lecture, elle ne m'a pas appris plus que je ne savais déjà.

» Pourtant, j'emporte de mon séjour ici cette conviction alarmante et étrange : Horle m'en veut ! Il me poursuit. Mais pourquoi ?

» Il n'a pas dû se soucier beaucoup de l'arrestation des deux pâles comparses de jadis, je ne suis jamais parvenu à lui barrer le chemin... et s'il en était cependant ainsi, pourquoi aurait-il attendu cinq longues années pour se venger sur ma personne ?

Il resta quelque temps pensif et reprit :

— Pourquoi ne m'a-t-il pas tué alors qu'il avait la plus belle occasion de le faire ? J'étais seul, évanoui dans une maison solitaire, éloignée de plus d'un mille de mon plus proche voisin. Et que viendrait-il chercher chez moi ? Non, c'est un maniaque, une sorte de fou, et je ne puis m'expliquer ses agissements que par une partielle démente de sa part.

— En tout cas, c'est un homme habile, passé maître dans l'art d'effacer les traces derrière lui, répliqua Harry Dickson.

— Dites également de passer à travers portes et murailles, comme un fantôme ! s'écria amèrement l'ancien inspecteur. N'oubliez pas non plus que je l'ai vu... non, que j'ai cru le voir, monsieur Dickson, car ce serait trop épouvantable si Horle avait le visage que j'ai pensé voir surgir de la nuit. Je veux croire à une hallucination...

— Et le coup de couteau que vous portez au bras ? demanda Dickson.

Montague Brent baissa la tête.

— Oui, murmura-t-il, il y a le coup de couteau... dites ce que vous voulez, mais je sens qu'il y a autour de cette criminelle créature, quelque chose de surhumain, de presque spectral.

— Demain, je vous accompagne à Dumfries, Brent, dit Harry Dickson.

— Vraiment, vous feriez cela ? s'écria le vieillard. Ah ! je suis content, car je vous avoue que je n'aurais osé revenir tout seul chez moi !

Harry Dickson resta quelque temps encore à travailler dans sa bibliothèque. Il fut enfin tiré de sa tâche par Mrs. Crown, la gouvernante, qui vint l'avertir que le thé du soir était servi.

— Quand ce mauvais plaisant de Tom Wills reviendra à la maison, dit-elle d'une voix revêche, je lui tirerai les oreilles.

— Et pourquoi ? demanda le détective en riant.

— Pour lui apprendre à respecter Charles Dickens ! s'écria la brave dame.

— Hein, que dites-vous, Mrs. Crown ? s'écria Harry Dickson en ne faisant qu'un bond vers le salon.

Sur un socle latéral se trouvait installé en cet endroit un fort beau buste de l'auteur de David Copperfield, mais quand le détective entra dans la pièce, il vit que des mains irrespectueuses l'avaient retourné, le visage contre le mur !

— Horle ! murmura le détective, puis il devint très pâle et ses lèvres tremblèrent. Quelque chose de surhumain et de spectral, dit-il tout bas, faisant machinalement siennes les paroles épouvantées de l'ancien inspecteur Montague Brent.

3. La fin d'un mystère

La maison de Montague Brent était une de ces vieilles demeures, en pierre grise, dont les puritains ont parsemé l'Ecosse aux temps de leur splendeur. Elle était située à plus d'un mille en retrait de la route de Dumfries, à l'orée d'une lande où ne croissaient que le genêt et le chardon bleu, piquée par-ci par-là des ternes reflets de petites mares à bécassines. Au loin, vers l'Est, apparaissaient à travers les écharpes déchirées des brumes, les sommets arrondis des monts Cheviot.

Bien qu'habitant seul, à peine aidé une fois par semaine par une femme de charge, Montague Brent avait bien su agencer sa demeure solitaire. Le salon, qui faisait en même temps office de salle à manger, était confortable, pourvu de beaux meubles anciens, de profonds fauteuils de velours et d'un superbe foyer à céramiques hollandaises.

Un vent glacé descendant des montagnes proches, un grand feu de souche était allumé et répandait une bonne chaleur sèche.

Il y avait trois jours que le détective était traité en hôte de marque par l'ancien inspecteur de Scotland-Yard. A l'aube, celui-ci partait avec son fusil de chasse et revenait avec des poules faisanes, des perdrix et quelques premières grouses, gibier délicat s'il en est ; en passant par les étangs, il relevait des nasses toujours pourvues de beaux poissons argentée.

Harry Dickson avait mis ces absences à profit pour explorer la vieille maison de fond en comble. Comme Brent le lui avait assuré, elle ne recélait aucun mystère. Aucun mur ne sonnait creux et les caves, qui d'ailleurs n'étaient pas spacieuses, étaient d'honnêtes et frais souterrains où la bière et le vin se conservaient très bien.

La cuisine non plus n'avait rien d'énigmatique, depuis que les cinq bustes de gros plâtre y avaient repris leur position normale.

Au matin de la troisième journée, il pleuvait et Montague Brent avait endossé un gros manteau ciré pour aller tirer un lièvre dont il avait, la veille, découvert le gîte.

Un peu désœuvré, le détective monta vers les combles de la maison, pour passer quelques instants sur la plate-forme du petit belvédère, d'où il avait vue sur les environs et les lointains.

La plaine s'étendait devant lui, grise et terne sous l'averse. Au loin, il voyait la sombre silhouette du vieux policier s'éloigner comme une immense sauterelle noire vers le maquis du fond de la lande.

Harry Dickson secouait la tête.

— Un homme ne pourrait passer inaperçu dans une pareille région, où la promenade d'un chien attirerait l'attention des habitants, murmura-t-il. Admettons que Horle soit arrivé jusqu'ici, comment fera-t-il pour y revenir sans être vu ? En admettant qu'il revienne !

Pour peu, il aurait ajouté cette remarque décevante :

— Je perds inutilement du temps dans ce pays lointain !

Un brusque frisson de froid humide le saisit et il quitta le belvédère. En passant par le palier du dernier étage, quelque chose crissa sous son pied. En baissant les yeux, il vit des paillettes brillantes.

C'étaient des petits fragments de miroir.

Il en recueillit quelques-uns, resta pensif, puis descendit vers la salle à manger, où il ranima le feu.

A quoi pensait-il ? En bien des occasions, Harry Dickson avait l'habitude des soliloques, mais aujourd'hui, il gardait un mutisme obstiné et quelque peu attristé. De temps à autre, il examinait les petits éclats de verre argenté qu'il avait ramassés à l'étage, puis, avec un soupir, il les remit dans son portefeuille et secoua la tête.

Montague Brent revenait. Il avait pris froid et tremblait d'une fièvre naissante. On dîna tard et, pour combattre le froid âpre qui se glissait dans la maison, on se confectionna de puissants grogs au rhum et aux épices. Mais l'alcool ne procura la gaieté ni au détective, ni surtout à son hôte, qui se taisait, les yeux fixés sur les hautes flammes du foyer.

— Brent, dit tout à coup Harry Dickson, je passerai la nuit dans votre chambre, celle dont la porte se ferme si mystérieusement. Je vais y installer mon lit ; vous avez pris froid et il sera bon que je reste à vos côtés.

Montague Brent le remercia avec effusion.

— Merci, monsieur Dickson, je n'aurais pas osé vous le demander, mais maintenant que vous le proposez vous-même, je vous avoue que je suis content, car de nouveau cette peur irraisonnée s'empare de moi !

Le détective installa un lit de fortune dans la grande chambre aux fenêtres grillagées, alluma un feu dans l'âtre et obligea Brent, qui gelottait de fièvre, à se mettre au lit.

Lui-même resta encore une heure à fumer, à regarder le feu et à écouter la plainte du vent, après quoi il se glissa dans les draps et s'endormit.

Ce fut un cri étouffé de Brent qui le réveilla.

— Ecoutez, monsieur Dickson, il est là !

Le détective se leva et prêta l'oreille.

Des bruits bizarres montaient en effet du rez-de-chaussée. C'étaient de sourdes détonations, des heurts étouffés, de longs

craquements sinistres, qu'on aurait pu attribuer avec quelque complaisance aux rumeurs d'un travail ardu et opiniâtre.

Il marcha vers la porte et voulut l'ouvrir : elle résista, ferme comme un mur.

— Voyez-vous ! voyez-vous !... sanglota Montague Brent. Il est venu, malgré vous, Dickson. Il est entré comme un fantôme... il entre où il veut... oh, il m'aura ce Horle maudit.

Le détective tenta à plusieurs reprises d'ouvrir la porte, mais en vain : elle était de chêne massif et aurait résisté à l'assaut d'un bélier.

Il se souvint que la veille encore il l'avait examinée, sans pouvoir découvrir de quelle façon les mystérieux intrus parvenaient à la bloquer de l'extérieur.

Vers l'aube, le bruit cessa brusquement et Dickson put ouvrir la porte.

— Un instant, dit-il à Brent qui s'apprêtait à le suivre, revolver au poing. Il examina soigneusement la porte, promena la main sur les panneaux et les rainures.

— Très bien, murmura-t-il à mi-voix. C'est donc cela...

La maison était silencieuse, le vent était tombé et sa lugubre plainte s'était tue.

Devant la porte de la cuisine, les deux hommes firent une brève halte, puis brusquement entrèrent.

Elle était vide et rien n'y était changé.

— Oh ! s'écria Dickson... c'est étrange, les bustes : n'ont pas été retournés !

— Impossible ! s'écria Montague Brent.

A cette même minute Harry Dickson sentit quelque chose d'insolite autour de lui, sa lampe fut arrachée à ses mains et projetée avec force sur les dalles.

— Vite ! s'écria-t-il, de la lumière !

Il entendit Brent balbutier quelques mots, puis il trouva ses allumettes et en frotta une poignée.

Une longue flamme jaillit, inondant la pièce d'une lumière blonde.

— Les bustes ! hurla Brent.

Et dans la brève clarté, le détective vit les bustes retournés vers la muraille !

Mais déjà la flamme lui brûlait les doigts, et avec un geste de colère il rejeta les bâtonnets inutiles. Soudain il se jeta avec force en arrière : dans la lumière mourante des allumettes il avait vu s'élancer des ténèbres une créature hideuse, aux yeux fous, aux griffes tendues...

Puis une lutte brève mais terrible commença dans l'ombre.

Elle ne dura pas, un long soupir s'éleva, puis une, main ferme

frotta de nouvelles allumettes, et alluma un bout de chandelle.

— Je vous tiens, Horle, dit la voix glacée de Harry Dickson.

Il élevait au-dessus de sa tête la bougie allumée.

Devant lui, pâle, immobile, les yeux clos, gisait l'inspecteur Montague Brent.

*

Devant Goodfield et d'autres fonctionnaires de Scotland-Yard, atterrés et stupéfaits, Harry Dickson s'expliqua.

— Horle et Brent n'ont jamais fait qu'une seule et même personne. Mais, mystère terrible des âmes, l'un ignorait les gestes de l'autre. Dans sa longue carrière de policier, Brent a vu trop de magnifiques trésors dérobés et retrouvés, et une étrange cupidité est née dans son être. Mais elle n'en fit pas directement un voleur, non : elle créa en lui une seconde personnalité, criminelle cette fois. Brent a volé les diamants Ostringer et bien d'autres pierres précieuses, mais rien que des pierres précieuses.

» Il les a cachées dans sa vieille maison solitaire, et maintenant la solitude et la nature achevèrent sa folie.

» Par certains jours de grand vent d'ouest, donc de très grande humidité, les vieilles boiseries se mettaient soudain à gémir et à craquer d'une façon aussi sinistre qu'inattendue, Brent crut y découvrir la rumeur d'une équipe au travail dans la nuit, car, son subconscient travaillant, l'esprit de Horle, qui savait des pierres cachées sous des dalles, déteignait sur celui de Brent. De plus, cette même humidité brusque coinçait absolument sa porte : et ce fait se jumela dans la cervelle malade de l'ancien inspecteur avec celui de l'équipe fantôme : brusquement le personnage d'Horle prenait le dessus et... fidèle à son étrange manie, retournait les bustes contre le mur. Oui, nous avons déjà connu un cas presque analogue et nous en connaissons hélas encore bien d'autres. Le personnage de Horle ne s'incarnait dans Brent que passagèrement, mais chaque fois pendant un temps suffisamment long pour lui permettre de faire ses coups.

» Le voici venant à Londres, m'appelant à son secours ; il étudie les annales criminelles de Scotland-Yard, y découvre « l'œuf de Colomb de la cambriole » et... peu après Horle se réveille, lance une menace et, quelques heures plus tard, après une nouvelle et brève éclipse de son état fantôme, perpète le forfait de Chancery Lane, où il applique la méthode dont il a pris connaissance la veille même.

» Intermittences terribles et incompréhensibles de coutumière honnêteté professionnelle et de criminalité, c'est ainsi que je suis obligé de m'exprimer.

— Mais, dit tout à coup Goodfield, la porte de la maison de

Brent finissait par s'ouvrir...

— Au moment où le bruit cessait, n'est-ce pas ?

» Cela s'explique, car dès les premières clartés de l'aube et la chute du vent aidant, le coefficient d'humidité diminuait en même temps que ses effets : la chose paraît exceptionnelle, mais la nature nous réserve bien d'autres surprises de ce genre.

— Et l'apparition de Horle ? demanda quelqu'un.

— J'y arrive. Lorsque j'ai trouvé les éclats du miroir brisé, j'ai commencé à comprendre enfin. En les examinant, j'y découvris des traces de sang relativement de fraîche date. La blessure au poignet de Brent avait été faite par des éclats de verre, et non par un poignard.

» Dans sa demi-inconscience, le vieillard a dû monter vers un étage où il venait rarement. Dans la trouble clarté lunaire, qui, à mon avis, était plutôt celle du jour, car d'après mes recherches, il n'y avait pas eu de lune, ce jour-là, il a vu un terrible visage surgir des ténèbres. Il voyait Horle ou plutôt le visage terrible que Brent devait avoir en devenant Horle : un criminel. Il s'est rué sur son ennemi, ou plutôt sur le miroir, le réduisant en miettes et se blessant grièvement au poignet. La terreur et la douleur lui faisant perdre connaissance, il est tombé des marches et, en reprenant ses esprits, il ne s'est pas souvenu de ce qui s'est passé en un endroit qu'il visitait si peu. Quand je le vis ce soir, en proie à la fièvre, j'ai pensé que celle-ci pourrait provoquer la résurrection de Horle : son moi criminel, et ce fut fait.

— Comment, dit une voix, avez-vous découvert que les pierres se trouvaient sous les dalles de la cuisine, monsieur Dickson ? En effet, sur vos indications, on les y a toutes retrouvées, les diamants Ostringer et bien d'autres encore.

— Une simple déduction, répliqua le détective, car les bruits qui montaient du rez-de-chaussée ne me faisaient pas l'effet de venir spécialement de cette cuisine, au contraire, et même il fallait l'imagination malade de Brent pour y découvrir le bruit cadencé des marteaux et des pioches ; mais son subconscient veillait toujours et forcément le faisaient songer automatiquement à une équipe de voleurs nocturnes et mystérieux, fouillant le sol de la cuisine à la recherche des trésors qui s'y dissimulaient : Horle veillait au fond de Brent.

— Pauvre Brent, murmura Goodfield, ce n'était pas un collègue bien jovial, je crois l'avoir déjà dit mais qu'il fût à ce point ensorcelé...

Il est à Bedlam, dans la section des déments inguérissables, collectionnant des cailloux et des graviers en affirmant que ce sont les pierres les plus précieuses du monde...

FIN

{1} Voir Le châtimeut des Foyle, Harry Dickson.

La livraison originale, intitulée « La mitrailleuse Musgrave », comporte également deux autres récits que nous publions plus loin, dans l'ordre déterminé par Jean Ray.

Nous reproduisons intégralement le texte des fascicules originaux, dans un ordre différent de celui de leur publication. Que le lecteur ne s'étonne donc pas de ne pas retrouver Nebraska Jim dans les pages suivantes. (N. D. E.)

Voir note 3.

Voir note 3.